



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

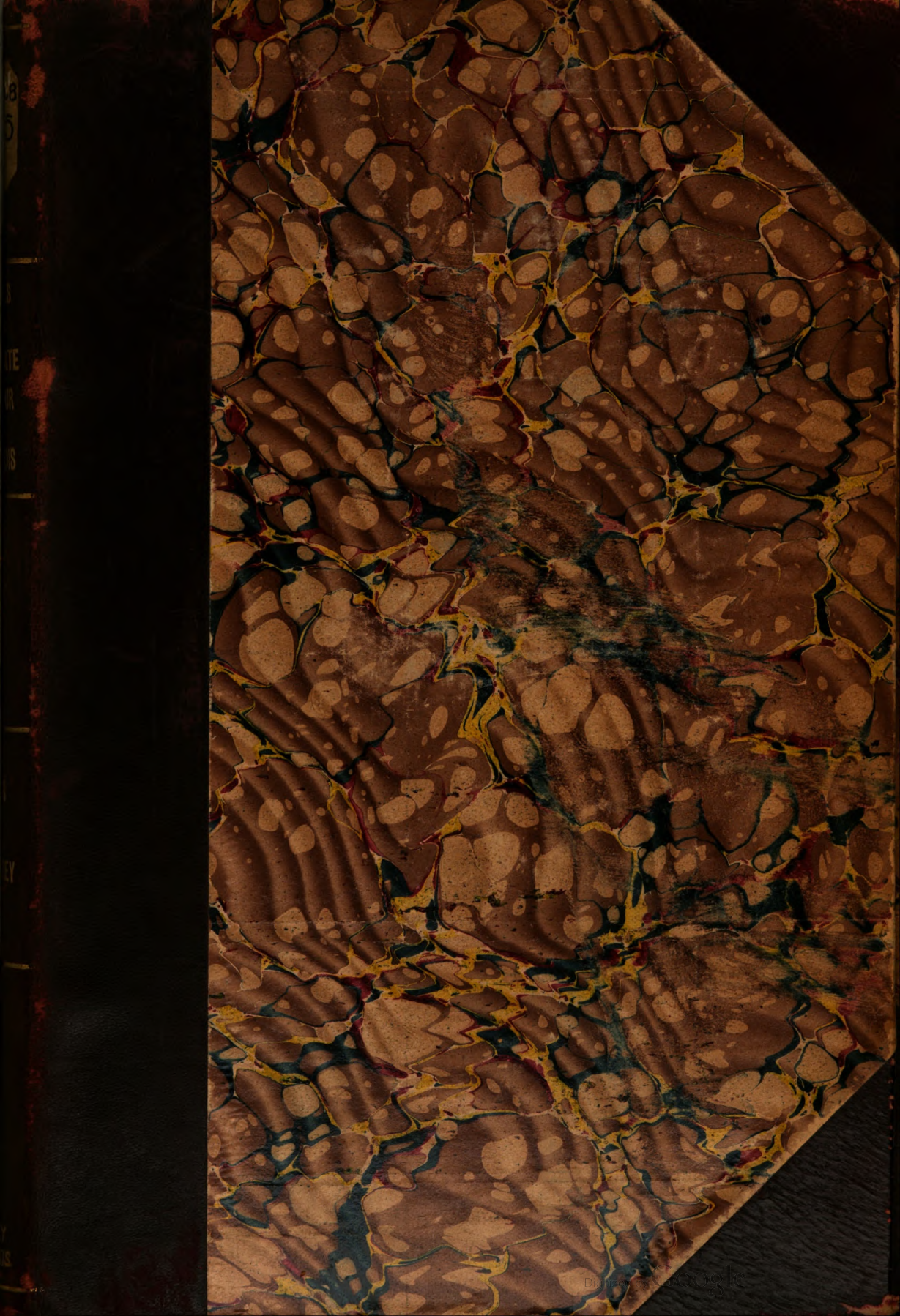
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Library
of the
University of Wisconsin



PREUVES

DE LA DÉCOUVERTE

DU CŒUR DE SAINT LOUIS,

RASSEMBLÉES

PAR MM. BERGER DE XIVREY, A. DEVILLE,
CH. LENORMANT, A. LE PRÉVOST, P. PARIS ET LE BARON TAYLOR.

Geoffroi de Beaukeu dit que le cœur de saint Louis
fut enterré à Montréal avec ses entrailles, mais
cela ne peut pas être.

LE NAIN DE TILLEMONT (en 1680).



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1846.

117318
APR 6 1908

F39168

B45

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avant-propos.....	I
Introduction, par M. Ch. Lenormant.....	III
Première lettre de M. Le Prévost (28 mai 1843).....	1
Deuxième lettre de M. Le Prévost (4 juin 1843).....	7
Troisième lettre de M. Le Prévost (23 juin 1843).....	17
Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Paulin Paris, en décembre 1843.....	33
Notes ajoutées à ce mémoire, en janvier 1844.....	70
Des dernières observations relatives au cœur de saint Louis, par M. Berger de Xivrey (10 décembre 1843).....	75
<i>Dans ce mémoire est comprise :</i>	
La lettre de M. le baron Taylor à M. de Montalivet, du 5 octobre 1843.....	85
Sur la polémique relative au cœur de saint Louis, par M. Berger de Xivrey (juin 1844).....	97
<i>¶ Dans ce mémoire est compris :</i>	
Le procès-verbal en italien dressé à Montréal le 1 ^{er} juillet 1843.....	113
Notes de ce mémoire.....	126
<i>Et comme pièce justificative de ce mémoire :</i>	
Le rapport de M. Letronne, réimprimé, comparé au texte primitif.....	133
Réponse de M. Le Prévost à l'écrit de M. Letronne intitulé EXAMEN CRITIQUE DU PRÉTENDU CŒUR DE SAINT LOUIS (juillet 1844).....	146
Examen chimique des restes découverts dans la Sainte-Chapelle; rapport fait par M. Dumas, membre de l'Académie des sciences (août 1844).....	169
Lettre de M. Deville à M. Le Prévost (octobre 1845).....	175
Quelques notes de M. Paulin Paris sur l'EXAMEN CRITIQUE de M. Letronne (octobre 1845).....	199
Additions de M. Deville (1846).....	225
Résumé par M. le baron Taylor (1846).....	235

AVANT-PROPOS.

Lorsque, en 1843, un cœur humain fut trouvé inhumé sans épitaphe au centre de l'abside de la Sainte-Chapelle, deux opinions entièrement opposées se manifestèrent :

L'une, que ces restes mortels étaient le cœur de saint Louis ;
L'autre, qu'ils n'étaient pas et ne pouvaient être ce cœur.

Les deux opinions se sont produites par des lectures académiques, des articles de journaux et des brochures.

On sait le sort habituel de ces petites pièces de polémique. Quelques curieux en font collection. Pour le public, elles arrivent bientôt à l'état de raretés presque introuvables.

L'une des deux opinions, qui est la négative, a prévenu cet inconvénient par la publication d'un volume où l'on a rassemblé avec le soin le plus minutieux tout ce qui est ou paraît lui être favorable.

Plusieurs extraits des publications en sens contraire, habilement tronqués dans l'intérêt de cette opinion, ont été introduits dans le volume, avec la prétention d'y offrir un résumé complet pour et contre.

Rien n'était moins exact. On y propage seulement une des deux opinions, en dénaturant complètement l'autre.

Nous croyons utile de donner ici une collection complète et authentique des pièces que notre adversaire n'a pas jugé à propos de faire connaître dans son recueil. Nous y joignons les répliques que la publication du même recueil a provoquées.

INTRODUCTION.

La découverte d'un *cœur humain*, sous les dalles du sanctuaire de la Sainte-Chapelle, n'a laissé personne indifférent dans notre pays. Comme tous les autres, comme tous les amis de la science en particulier, j'ai pris part à l'émotion produite par cette découverte, et j'ai suivi avec le plus vif intérêt les débats auxquels elle a donné lieu. Cependant je n'avais pas jugé à propos de descendre dans la lice : la conclusion vers laquelle je penchais avait pour elle les défenseurs les plus compétents et par conséquent les plus habiles. Absorbé moi-même par des travaux personnels, j'aurais cru faire injure à ceux de nos confrères qui se sont voués exclusivement à l'étude du moyen âge, si je m'étais offert pour partager une tâche embrassée par eux avec tant de zèle. Je me contentai donc de prendre la parole dans les discussions de l'Académie, après que ce corps savant eut été saisi de la question.

C'est sans doute à cette intervention, qui était pour moi l'accomplissement d'un devoir, que je dois d'avoir été associé expressément par M. Letronne aux personnes qui avaient soutenu *par écrit* l'attribution à saint Louis du cœur découvert dans la Sainte-Chapelle. Si je ne reconnaissais cette association comme un honneur, j'aurais peut-être quelques motifs pour contester à mon illustre confrère l'usage que, dans cette circonstance, il s'est cru le droit de faire

de mon nom. On n'a point tenu registre des paroles prononcées dans le sein de l'Académie : personne ne connaît donc les raisons que j'ai pu alléguer à l'appui de mon opinion. Aux yeux du public, je reste foudroyé avant même d'avoir combattu.

Quoi qu'il en soit, je n'aurais point réclamé contre ce défaut de courtoisie académique. Les indifférents qui s'amuse^{nt} le plus de nos querelles sont ceux chez qui le souvenir s'en efface le plus vite. Les rieurs s'en vont quand la pièce est finie ; et celui qui s'applaudissait de les avoir mis de son côté reste en face de la vérité et du temps, juges plus graves et plus difficiles à contenter. Quand, plus tard, les gens d'étude reprennent à loisir les questions autour desquelles on a fait en général plus de bruit que de lumière, les détours de la stratégie et le luxe des projectiles font sur eux peu d'impression, et celui qui, dans l'intérêt de la bonne cause, a conservé le sang-froid du silence sous une injuste mitraille, n'a pas en général à se plaindre de la figure que lui fait faire la perspective du passé.

Mais je n'ai plus la liberté de rester dans cette attitude passive : les champions du *cœur de saint Louis* veulent bien se souvenir du faible secours que je leur ai porté dans la discussion orale ; ils me mettent à leur tête, par une obligeante fiction. Ils m'engagent à écrire l'introduction du recueil au moyen duquel ils croient devoir protester contre une erreur affligeante. Puis-je décliner cet honneur ? et n'aurait-on pas le droit de prendre pour une marque de pusillanimité les réserves de ma modestie ?

Mais ici j'éprouve un embarras réel : je ne connais, sur la matière, que ce que mes doctes confrères en ont dit ; je ne saurais où trouver de nouveaux textes, et je n'en cherche point. A quoi donc ma coopération sera-

t-elle utile, si ce n'est peut-être à condenser en quelques pages des arguments à la dispersion desquels la nature même du recueil n'a pas permis de porter remède, et qui parfois peuvent sembler contradictoires?

Ceci, en effet, est un livre *de bonne foi*, s'il en fut jamais. On y retrouvera la marche exacte de la polémique, avec ses incertitudes inévitables, avec ses erreurs de détail. L'un de nous avait cru que la croix gravée sur la pierre qui recouvrait le cœur avait été *tracée par une main du treizième siècle*. Quelque parti que M. Letronne ait pu tirer de l'erreur commise par rapport à une circonstance d'ailleurs indifférente, la phrase est restée fidèlement transcrite à sa place et à sa date ¹.

Des renseignements incomplets avaient fait croire que le cœur avait été enseveli sous le maître-autel : c'était là une difficulté grave pour ceux qui croient au cœur de saint Louis ; car le maître-autel appartient au monument primitif, terminé longtemps avant la mort de ce roi : on aurait donc été obligé, pour mettre son cœur à cette place, de déposer d'abord l'autel et de le reconstruire ensuite ². Une étude plus exacte de la localité a détruit cette objection : c'était là un progrès évident pour notre cause ; ce qui n'a pas empêché M. Letronne d'en profiter dans l'intérêt de la sienne, comme si une confusion de fait impliquait nécessairement un vice de raisonnement. Et cependant, malgré le succès momentané de cette tactique, il nous importe peu qu'on s'aperçoive que nous nous sommes un instant trompés à notre désavantage. L'erreur momentanément commise sur le véritable emplacement du cœur figure en son lieu comme la première.

¹ Voyez ci-après, pag. 12 et 147.

² Voyez pag. 60 et 96.

L'érudit auquel restera l'honneur d'avoir engagé la lutte contre un adversaire aussi formidable, séduit par quelques indications que lui fournissait l'historien spécial de la basilique de Morreale, et se croyant d'abord obligé d'admettre sans contestation le témoignage de Geoffroi de Beaulieu, avait cru devoir reporter jusqu'au milieu du quatorzième siècle la date de l'arrivée en France du cœur de saint Louis¹. Cette hypothèse a, dès l'origine, rencontré de fortes objections, et je crois pouvoir affirmer qu'aucun des autres collaborateurs de ce recueil ne l'admet aujourd'hui. Était-ce une raison pour prier M. Le Prévost de renoncer à ce qu'il avait d'abord écrit sur ce point? Nous ne l'avons pas cru, et nous laissons, sans la dissimuler, subsister cette preuve des difficultés inhérentes à la question.

Le même écrivain, voulant faire comprendre la relation étroite qui existe entre la place occupée par les reliques de la Passion, que saint Louis avait déposées à la Sainte-Chapelle, et le lieu choisi pour y enfouir le cœur récemment exhumé, s'exprimait ainsi : « Cette dalle est « placée si exactement sous les saintes reliques, que « si une goutte du sang dont la couronne est imprégnée « venait à se liquéfier et à percer son enveloppe d'or, « c'est sur la croix dont on vient de parler qu'elle tomberait². » M. Letronne s'empare de cette phrase éloquente ; il en tire une conclusion judaïque, manifestement contraire à la pensée de l'auteur ; il mesure avec un compas la distance qui a pu séparer l'emplacement des reliques de celui du cœur, et trouvant à peu près un pied et demi de déviation à la perpendiculaire, il en conclut qu'un homme qui a commis une erreur géomé-

¹ Voyez ci-après, pag. 26.

² Page 12.

trique aussi considérable ne peut prétendre à un droit de bourgeoisie dans le domaine de la critique; et pourtant nous reproduisons textuellement la phrase de M. Le Prévost, au risque d'être déclarés complices d'un tel oubli des lois de la gravitation¹.

¹ Et encore il serait possible que l'expression employée par M. Le Prévost fût rigoureusement exacte. La place de la châsse dans le tabernacle reste au moins douteuse, ainsi qu'on peut en juger par la lettre que M. Duban, architecte de la Sainte-Chapelle, adressait à M. Le Prévost, le 13 octobre 1845, et que nous reproduisons ici.

Le lecteur remarquera à quel point l'homme qui a si profondément étudié la Sainte-Chapelle est favorable à l'opinion que nous avons soutenue. Nous avons le droit d'affirmer qu'il en est de même de ses deux habiles collaborateurs, MM. Viollet-Leduc et Lassus.

« Monsieur et très-honoré collègue,

« Je n'ai lu qu'avant-hier, à mon retour de Blois, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et qui contient la demande d'une attestation relative à la juste position du cœur retrouvé à la Sainte-Chapelle, sous la tribune des reliques.

« Je me suis empressé, avec M. Viollet-Leduc, que M. le baron Taylor avait prié de s'en occuper également, de procéder à cette vérification. Un profil exact en a été dessiné, et je suis prêt à en certifier l'exactitude.

« Toutefois, en affirmant que le tabernacle supérieur était placé ainsi que le représente la petite coupe^{*}, personne, je crois, ne peut affirmer que la châsse des reliques occupât, sous ce tabernacle, la position que lui donne le dessin de M. Viollet-Leduc. Je lui en ai fait l'observation, et il paru l'apprécier. Là, en effet, gît toute la question : la châsse occupait-elle une position *en avant, au centre, ou en arrière* du tabernacle ?

« C'est ce qu'aucune autorité ne m'a paru décider jusqu'à ce jour. Peut-être, et cette assertion viendrait à l'appui de la vôtre, la châsse occupait-elle la position antérieure, afin que les saintes reliques se dérobaient moins à la vue des fidèles, ainsi que je l'ai remarqué en Italie.

« Mais, d'un autre côté, le saint roi les montrait au peuple, et un espace devait exister en avant, espace devenu nécessaire par l'absence constatée de balustrade, absence qui d'ailleurs prouve le désir de ne rien dérober de la vue des saintes reliques. Vous voyez, Monsieur, qu'en ce qui touche la position de la châsse sur le tabernacle, la question rentre

^{*} Voyez cette coupe dans la pl. 1 de ce volume.

Et cependant toutes ces incertitudes, tous ces vestiges de l'humaine faiblesse font le bonheur de notre adversaire : il s'empare de nos contradictions et de nos erreurs ; il les range devant lui pour les renverser ensuite l'une après l'autre. En même temps, il a pris le bon moyen pour ne pas s'exposer lui-même à de semblables reproches. D'abord, il est seul, par conséquent moins exposé à se contredire. Et puis, n'a-t-il pas la ressource de se corriger *in petto* ? Nous n'exagérons rien, en attribuant à notre adversaire l'emploi d'un procédé si peu à notre usage. Les preuves en ont été recueillies par l'un de nous ; il suffit d'y renvoyer le lecteur ¹.

L'enjeu mis par M. Letronne dans la discussion qui nous occupe est sans doute autrement considérable que le nôtre. En revanche, la vérité que nous poursuivons nous intéresse plus que la gloire de nos recherches, et nous devons au sentiment de notre infériorité d'échap-

dans le domaine de la discussion, et personnellement je vous saurai bien gré de fixer là-dessus mes incertitudes. Le seul fait certain qui résulte des mesures prises, c'est que le cœur gît sous la clef de la première voûte d'arête, derrière l'autel principal, et assez en avant du petit autel du fond pour que le célébrant ne foulât pas aux pieds cette relique.

« Il y a dans tout ceci, ce me semble, d'assez graves présomptions en faveur de votre opinion. J'avoue que je n'ai jamais compris l'intérêt qu'on a mis au triomphe de l'opinion contraire, et je ne parle pas ici comme architecte de la Sainte-Chapelle, intéressé au lustre qui résulterait pour cet admirable édifice de la découverte du cœur de saint Louis.

« Je m'estimerai bien heureux, Monsieur, si vos savantes recherches et vos vives sympathies pouvaient être couronnées de succès. Vous avez, dans cette mission, les vœux de tout ce qui est sensible aux souvenirs historiques et à la gloire de la vieille France.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« FÉLIX DUBAN. »

¹ Voyez ci-après les deux mémoires de M. Berger de Xivrey, pag. 75 et pag. 97, et surtout la comparaison des deux éditions du rapport de M. Letronne, annexée comme pièce justificative au second de ces mémoires, pag. 133.

per à une certaine préoccupation *subjective* (comme on dirait au delà du Rhin), préoccupation dont les hommes supérieurs ne se défient pas toujours assez.

Les hommes de la trempe de M. Letronne peuvent prétendre au renom de *critiques* par excellence : ils sont faits pour réprimer les écarts de l'imagination et pour réduire les choses à leur juste valeur. Nous sommes tous plus ou moins comme ce bon curé qui ôtait si respectueusement son chapeau au docteur Launoy, de peur qu'il ne lui prît fantaisie de détruire le saint de son église. Quand on a souvent réussi dans des exécutions de ce genre, quelque chose du respect que les autres ont pour les arrêts d'un grand critique finit par s'emparer de celui même qui a l'habitude de les rendre.

Dans la circonstance qui a soulevé tant de débats, l'erreur que M. Letronne a commise était presque inévitable. Le terrain du moyen âge ne lui était point familier ; les raisons archéologiques ont peu de prise sur son esprit, et le texte le plus formel semblait fixer sans réplique le lieu dans lequel avait été déposé le cœur de saint Louis. En présence d'un témoin aussi grave que le confesseur de ce prince, il n'apercevait pas Guillaume de Nangis, non moins grave que Geoffroi de Beaulieu ; *il ne savait pas* que le gendre même de Louis IX, écrivant sur les lieux et en présence des restes du saint roi, avait porté un témoignage diamétralement contraire à celui du biographe dont l'autorité semblait si décisive.

On comprend donc que M. Letronne ait fait violence au désir si naturel qu'il partageait avec nous tous, de saluer une relique du saint roi dans le cœur qu'on venait d'exhumer à la Sainte-Chapelle. Son devoir était de nous

* Voyez ci-après, pag. 104, paragr. 2 et 3, et note 2. Le point qui s'y trouve éclairci est très-important dans la question.

prémunir contre les *raisons de sentiment* qui, en effet, agissaient sur nos esprits. De là le cours rapide que prirent ses idées dans le sens que les principes d'une rigoureuse critique semblaient lui indiquer.

M. Letronne n'avait point été en Sicile; il ne s'était peut-être jamais occupé de l'antique et glorieuse abbaye de Morreale : *il ne savait pas* qu'on n'y avait conservé aucun souvenir, aucune trace du dépôt du cœur de saint Louis.

L'enveloppe d'un vil métal dans laquelle étaient contenus les restes du cœur humain lui paraissait indigne du souverain d'un si grand royaume; *il ne savait pas* que l'étain était un métal très-relevé, au prix du *plomb*, que dans le treizième siècle on consacrait ordinairement à cet usage, et qu'une boîte d'or ou même d'argent eût semblé un monument d'orgueil dans un temps où les princes s'humiliaient si profondément devant Dieu ¹.

On avait retrouvé le cœur sous une dalle journalièrement foulée aux pieds des fidèles, ou au moins des prêtres qui desservaient la Sainte-Chapelle. Le choix de cette place méprisée semblait à M. Letronne une objection insurmontable; *il ne savait pas* que ce dédain infligé à la dépouille mortelle des princes était encore un raffinement de l'humilité chrétienne ².

Nulle inscription ne marquait la place de cette sépulture. Une telle prétermission était-elle possible dans la supposition que le cœur fût celui d'un grand roi? M. Letronne a dû être étonné, quand on lui a cité des personnages presque aussi illustres du même siècle, dont la dépouille avait été confiée à la terre des églises sans aucun signe extérieur ³.

¹ Voyez ci-après, pag. 38.

² Voyez page 218, note xxiii, dans la citation espagnole.

³ Voyez ci-après, pag. 89, et surtout pages 237 et suivantes.

Marchant ainsi d'étonnement en étonnement au milieu de ces impossibilités imaginaires, M. Letronne en vint jusqu'à reconnaître des traces de précipitation et d'incurie dans la manière dont le cœur avait été enseveli. « Tout annonçait, suivant lui, qu'on n'avait fait subir à ce *viscère* aucune des préparations ordinaires; on l'avait mis tout frais, encore humide et sanglant, dans ce « morceau de linge. »

De là à une sépulture clandestine, frauduleuse, opérée en faveur de je ne sais quel inconnu, chanoine, architecte, ou même *perruquier*, il n'y avait plus qu'un pas, et M. Letronne l'a franchi ¹. Il a été présent en imagination à cette profanation du monument; il a vu d'autres *Boirude* pénétrer la nuit, une pince dans une main, une lanterne sourde dans l'autre, au sein de l'antique monument.

Voilà pourtant tout ce qu'a produit la ferme confiance de M. Letronne dans l'*unique* témoignage de Geoffroi de Beaulieu !

Cependant l'état de la question ne tarda pas à se modifier. L'établissement d'un témoignage aussi positif et beaucoup plus sûr que celui du confesseur de saint Louis (nous verrons bientôt pourquoi) vint suspendre le jugement de ceux même que M. Letronne cherchait à entraîner du côté de la négation. Guillaume de Nangis, qu'on aurait bien voulu faire parler dans le même sens ², parut se ranger au contraire à la suite du gendre de saint Louis.

L'enquête demandée à Morreale, et sur laquelle on comptait pour couper court à toute incertitude, tourna tout autrement qu'on ne s'y était attendu. Il est vrai que d'abord les savants siciliens, à qui l'on semblait demander en grâce de se déclarer dépositaires du cœur de

¹ Voyez *Revue Archéologique*, 1844, p. 390.

² Voyez ci-après, pag. 49, et 120, *note*.

saint Louis, cédèrent à la tentation, en disant comme le personnage d'une comédie bien connue : « Ce cœur *doit être* à nous. » Mais cette partialité nationale ne tarda pas à faire place à des sentiments plus impartiaux¹. Inspiré par le désir d'éclaircir un fait aussi grave, M. le baron Taylor se rendit à Palerme, et la seconde enquête à laquelle il se livra l'amena à se convaincre que *jamais la basilique de Morreale n'avait possédé le cœur de saint Louis*². Les réserves officieuses derrière lesquelles s'étaient retranchés des personnages éminents dans le clergé et dans les lettres durent céder à un appel fait directement à leur conscience, et tous convinrent unanimement que la tradition, comme les monuments de leur église, excluait toute idée d'une possession, même temporaire, de cette partie privilégiée des dépouilles du saint roi.

M. Letronne comptait sur la chimie tout autant que sur l'enquête de Morreale : mais la seconde déception qu'il éprouva fut encore plus considérable que la première. Après le rapport si net et si positif de M. Dumas, on dut reconnaître que l'habile philologue s'était trompé sur tous les points de son examen matériel³. L'antiquité de la sépulture, attestée par des signes évidents, le soin particulier avec lequel le cœur avait été enseveli, la pureté du métal, la qualité des aromates, tous ces arguments d'un ordre auquel M. Letronne a raison d'attacher beaucoup de prix, vinrent protester en faveur d'une vérité si obstinément méconnue.

Mais M. Letronne n'était pas homme à s'effrayer de si peu. Plus le terrain lui devenait difficile, plus ses évolutions prenaient un caractère merveilleux. Tous les organes de la publicité le servaient à souhait : il avait su

¹ Voyez page 113, le procès-verbal dressé à Morreale.

² Voyez la lettre de M. le baron Taylor, pag. 77.

³ Voyez le texte entier du rapport de M. Dumas, pag. 169.

faire de la proscription du cœur de saint Louis une cause populaire. Son inquiétude intérieure se trahissait, il est vrai, par un défaut de sang-froid ; mais après tout , la phrase de Geoffroi de Beaulieu lui restait comme un refuge : il lui semblait impossible d'être débusqué de cette position.

« Eh quoi ! nous disait-on , le propre confesseur de « saint Louis a écrit que le cœur de ce prince avait été « transporté à Morreale avec son corps et ses entrailles¹ : « il a visité cette basilique , il a été témoin des mira- « cles qu'opéraient déjà ces saintes reliques. Quels rai- « sonnements , quelles conjectures peut-on opposer à « quelque chose d'aussi formel ? »

C'était là , en effet , notre pierre d'achoppement. L'un de nous , M. Paulin Paris , chercha à tourner la difficulté ; il attaqua l'authenticité du texte de Geoffroi de Beaulieu². Suivant cet érudit , le pieux moine n'aurait écrit que les quarante-deux chapitres de l'ouvrage qui porte son nom : le reste , c'est-à-dire le préambule et les derniers chapitres , aurait été ajouté longtemps après la mort de Geoffroi , et ne mériterait par conséquent qu'une très-médiocre confiance. M. Paulin Paris produisait de très-bons arguments à l'appui de sa thèse : on ne peut nier surtout que la mention d'une enquête sur les miracles du saint roi , ordonnée en 1282 , ne soit fort suspecte dans l'écrit d'un auteur mort en 1274. Mais la démonstration ne pouvait être complète , et un mémoire habile et modéré de M. de Wailly laissa les esprits en suspens.

Le tournoi semblait fini : M. Letronne , à l'aide d'armes plus ou moins courtoises , se flattait d'avoir désarçonné tous ses adversaires ; alors , un chevalier revêtu

¹ Voyez le texte de Geoffroi , pag. 178.

² Pag. 41 et suiv.

d'une armure plus modeste parut dans l'arène. Après plusieurs *membres de l'Institut*, ce n'était plus qu'un *correspondant*. M. Letronne dut voir sans émotion se préparer ce dernier assaut : malheureusement pour lui, il devait être rude. M. Deville, tout en profitant avec habileté des efforts de ses devanciers, a su développer avec avantage plusieurs vues fécondes de M. Pâris¹. Son argumentation a beaucoup de suite, de précision et de vigueur : il regarde aussi en face ce terrible Geoffroi de Beaulieu ; il sait le convaincre, ou d'erreur si l'on n'a pas abusé de son nom, ou d'imposture, si cette partie de son œuvre est réellement apocryphe.

La critique des dates, déjà solidement établie², est détaillée par M. Deville avec une netteté victorieuse. Geoffroi de Beaulieu est parti de Tunis le 12 septembre, dix-sept jours après la mort du saint roi ; en retournant en France, il a relâché à Palerme : escale toute naturelle, quand on songe que la croisade avait été faite en grande partie dans l'intérêt de Charles d'Anjou, et que ce prince fournissait à l'expédition une grande partie de ses moyens de transport. Geoffroi se rend à Morreale : c'est là qu'il est témoin des miracles opérés par les reliques de saint Louis, c'est-à-dire par les chairs et les entrailles transportées dans cette basilique presque immédiatement après la mort du roi, et sans doute plus d'une semaine avant le départ de Beaulieu. Ce religieux était à Morreale au plus tard le *vingt septembre* ; et le *vingt-quatre*, Thibaut, roi de Navarre, écrivait de Tunis que *le cœur du roi était resté dans le camp avec ses os*³ ; que l'armée n'avait pas consenti à se laisser enlever ce gage de la protection divine.

¹ Voyez ci-après la Lettre de M. Deville à M. Le Prévost, pag. 175.

² Pages 43, et 72, note F.

³ Voyez le texte du roi de Navarre, pag. 51.

Après que ces points ont été ainsi établis, on suit, grâce à Guillaume de Nangis¹, la marche des os et du cœur depuis Tunis jusqu'à Paris. A leur arrivée dans cette dernière ville, les os de saint Louis furent déposés à la *Sainte-Chapelle de Paris*; l'enquête de 1282 l'atteste, et c'est encore à M. Deville que nous devons la citation si importante de ce document².

Les os du saint roi furent bientôt portés à Saint-Denis: *les os* seulement, et point *le cœur*. L'enquête ne dit pas que *le cœur* fût avec *les os* à la Sainte - Chapelle; mais *le cœur* avait accompagné *les os* jusque-là; il était donc entré sous ces voûtes, si longtemps témoins des actes de la piété de saint Louis. A partir de ce moment, la trace du cœur nous échappe. Jamais l'abbaye de Saint-Denis ne l'a possédé. Un moine anonyme de ce monastère, qui écrivait à la fin du treizième siècle³, a cru, il est vrai, que le cœur avait suivi les os jusqu'à leur destination dernière; mais cette erreur, concevable jusqu'au jour où les os furent levés de terre après la canonisation, n'était plus possible quand l'abbaye eut exposé à la vénération des fidèles les seules reliques qui lui appartenissent réellement.

Qu'est-ce donc que le cœur était devenu?

Je suppose que quelqu'un se fût, avant le mois de mai 1843, occupé de cette question. D'abord, à moins qu'il ne fît fausse route, la discussion calme et patiente des textes l'aurait conduit au même résultat que nous; Le Nain de Tillemont, introduit à propos dans la discussion par M. Pâris⁴, était arrivé longtemps avant nous à ce résultat; il avait prononcé contre l'affirmation

¹ Voyez les textes latin et français de G. de Nangis, pag. 120, note.

² Voyez pag. 188.

³ Voyez ce texte, p. 137, note 2.

⁴ Voyez pages 40 et 219.

si positive de Geoffroi de Beaulieu un : « *Cela ne peut pas être*, » qui a bien de l'autorité dans la bouche d'un aussi grand critique; et ce n'est pas le moindre mérite de notre collaborateur que d'avoir mis en relief les preuves du raisonnement dont Tillemont n'avait donné que la conclusion.

Avec la conviction que le cœur de saint Louis avait été rapporté en France, avec la certitude que jamais Saint-Denis ne l'avait possédé, où devait-on croire que ce précieux débris du saint roi s'était arrêté? Nous arrivons jusqu'aux portes de la Sainte-Chapelle; nous voyons avec une certitude presque absolue le cœur y pénétrer. Depuis lors, tout vestige en disparaît. La Sainte-Chapelle a été fondée par saint Louis : c'est son monument de prédilection; il y a déposé les reliques de la Passion; prosterné devant ces reliques, il a consumé là toutes les heures qu'il pouvait dérober à ses fonctions royales. Cette place de ses adorations est aussi celle que l'usage constant assignait aux dépouilles des fondateurs dans les monuments du treizième siècle¹. Guidé par ces inductions précises, par ces analogies incontestables, le critique obtient de pouvoir soulever la dalle sur laquelle saint Louis s'est tant de fois agenouillé : il y découvre un cœur humain embaumé avec un soin particulier, et renfermé dans une boîte dont le travail indique une époque au moins aussi ancienne que l'édifice lui-même; et il ne lui sera pas permis de déclarer qu'il a retrouvé le cœur de saint Louis!

Mais comment s'expliquer un si long oubli? Quoi! le cœur de saint Louis, la plus précieuse de ses reliques, a été laissé sans honneur sous les dalles de la Sainte-Chapelle! On ne l'a pas relevé, lors de la canonisation du monarque, avec les autres débris de son corps; on

¹ Voyez la dissertation de M. le baron Taylor, pag. 235, et la pl. III.

ne l'a pas enchâssé dans l'or et les pierres précieuses! Quels motifs ont porté les exécuteurs des dernières volontés d'un si grand roi à ne laisser aucun vestige extérieur de cette sépulture, à ne la signaler par aucune inscription, par aucun monument? Ce secret, si jamais ce fut un secret, s'est donc éteint avec ceux qui en étaient les dépositaires! Que de mystères! que d'in-vraisemblances! — Qui aurait pu s'y attendre? C'est M. Letronne lui-même qui nous fournit les moyens de répondre à ces objections spécieuses.

Le *lendemain* du jour où le cœur de la Sainte-Chapelle avait été exhumé, c'est-à-dire le 19 mai 1843, on fit à Saintes une découverte importante. « Des ouvriers « étaient occupés à des travaux de restauration dans « l'église souterraine de Saint-Eutrope; ils trouvèrent, « dans l'axe de cette crypte, au-dessous de cinq couches « superposées de moellons, un sarcophage d'une forme « antique, qui renfermait des reliques, et sur lequel se « trouvait le nom d'*Eutropius*'¹. » Le doute n'était pas permis : c'était la sépulture du saint patron de l'église, oubliée depuis les troubles religieux du seizième siècle, et dont on avait attribué la destruction à la fureur des calvinistes.

Les autorités ecclésiastiques du diocèse de la Rochelle, non contentes de s'être fait une opinion arrêtée à cet égard, consultèrent surabondamment M. Letronne sur l'authenticité des reliques de saint Eutrope. En ce moment, on faisait grand bruit de sa réfutation des partisans du cœur de saint Louis. On se dit sans doute à Saintes et à la Rochelle que si l'on pouvait conquérir le suffrage d'un critique aussi difficile en faveur des reliques de saint Eutrope, personne n'aurait l'idée d'en mettre

¹ *Revue Archéologique*, t. II, p. 569.

l'authenticité en doute. C'est en effet ce qui est arrivé. M. Letronne a écrit pour saint Eutrope un mémoire très-sensé, et que nous croyons sans réplique. Pour arriver à ce résultat, il n'avait qu'à suivre et à contrôler les procédés si sûrs et si sincères que l'Église catholique emploie en cas pareil : aussi s'est-il bien gardé d'en contester l'efficacité. D'ailleurs tout s'enchainait dans cette recherche avec la clarté la plus évidente, et l'on se rendait parfaitement compte du motif qui avait porté les bénédictins de Saint-Eutrope à enfouir le tombeau de leur patron à l'approche des calvinistes, et à laisser se répandre le bruit de la destruction de ce vénérable monument.

Mais quoi ! nulle tradition de cet enfouissement ne s'était conservée, même à l'intérieur du monastère. En 1601, c'est-à-dire quarante ans après que les reliques de saint Eutrope avaient été cachées, un évêque de Saintes fait rétablir un autel immédiatement au-dessus du sarcophage oublié. A la même époque, on fait revenir de Bordeaux le chef de saint Eutrope, qui y avait été mis à l'abri de l'outrage des sectaires, en même temps qu'on faisait disparaître le sarcophage. On rend à la vénération des fidèles la *tête* du saint, et personne ne révèle l'endroit où son *corps* était déposé. « Tout le monde « crut que la sépulture avait été détruite : le fait de « cette destruction imaginaire fut consigné dans les « Bréviaires de la Rochelle et de Saint-Jean d'Angély. « S'il n'avait pas été nécessaire de réparer l'église de « Saintes, on serait encore à l'heure qu'il est dans la « même ignorance.

« Chose singulière, s'écrie M. Letronne, et pourtant « bien avérée ! »

¹ *Revue Archéologique*, t. II, p. 720.

C'est qu'en effet les opinions et les jugements ne sont rien en comparaison d'un fait.

Nous pensons toujours trop de bien des hommes. Nous ne nous faisons pas une idée assez exacte de la fragilité de leurs souvenirs. On ne comprend pas l'oubli des bénédictins de Saintes, et pourtant on est obligé d'en convenir.

On ne comprend pas non plus que le cœur de saint Louis ait été oublié sous les dalles de la Sainte-Chapelle; mais, malgré cette difficulté, n'est-on pas conduit irrésistiblement à la même conclusion ¹?

Laissons donc là, à l'exemple de M. Letronne quand il est bien inspiré, les explications et les conjectures, et répétons avec lui et contre lui :

« Chose singulière, mais pourtant bien avérée ! » Il nous a donné le bon exemple de trancher ainsi le nœud d'une vaine discussion.

Cependant, que l'illustre critique se rassure ! Sa gloire est beaucoup moins engagée dans la question qu'il n'a l'air de le croire lui-même. L'erreur qu'il a commise est très-naturelle : elle témoigne plutôt d'un bon jugement que d'un défaut de critique; et s'il lui faut tant d'effort pour se résigner à la reconnaître, c'est sans doute à cause de la conscience qu'il a de ne s'être presque jamais trompé.

Quant à nous, notre but est atteint. Ainsi que M. Le Prévost l'avait demandé en notre nom, la dépouille mortelle du saint roi est allée reprendre la place que son humilité lui avait assignée. Nous redoutions une profanation, nous ne demandions pas une apothéose. Pour que les honneurs qu'on rend aux saintes reliques fussent attribués au cœur découvert dans la Sainte-Chapelle, il

¹ Voyez d'ailleurs, pag. 199 et suiv., les preuves du peu d'attention que la Sainte-Chapelle, pendant le quatorzième siècle, mit à plusieurs reliques, même de saint Louis.

aurait fallu que l'autorité ecclésiastique se prononçât , et l'on sait avec quelle sage réserve elle procède en pareille circonstance.

Cependant le cœur de saint Louis repose sous les voûtes de la Sainte-Chapelle, évidemment selon le plus cher de ses vœux. Ces voûtes, habilement et pieusement restaurées, voient se raviver tout leur éclat. Bientôt la religion reprendra possession de ce sanctuaire, et quand le prêtre, montant à l'autel, dira, en s'adressant à Dieu : « Nous te prions, Seigneur, par les mérites de tes saints « DONT LES RELIQUES SONT ICI , » *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum quorum reliquæ hic sunt*, rien n'interdira à la pensée du chrétien d'aller chercher sous la pierre ce peu de poussière sacrée qui doit se ranimer au dernier jugement.

CH. LENORMANT.

PREMIÈRE LETTRE

DE M. LE PREVOST,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *MONITEUR UNIVERSEL*.

Paris, le 28 mai 1843.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

J'ai lu, dans votre numéro du 24 de ce mois, le rapport que M. Letronne a adressé à M. le ministre des travaux publics, sur la découverte, faite récemment à la Sainte-Chapelle, d'un cœur placé au centre de l'abside. Dans ce document, mon savant confrère, après avoir exprimé, en termes pleins de noblesse et de convenance, l'immense intérêt qui s'attacherait à cette découverte, si l'on pouvait espérer qu'elle nous eût fait retrouver la plus noble portion de la dépouille mortelle du saint roi, établit les deux propositions suivantes :

« 1^o Que le cœur de saint Louis n'a point été rapporté en France ;

« 2^o Que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle ne peut lui avoir appartenu. »

Je ne doute pas que M. Letronne n'ait, avec tous les amis de la France et de la religion, gémi lui-même de la sévérité de ses conclusions, et je crois entrer dans sa propre intention en essayant de démontrer qu'elles sont trop absolues. Je commence par con-

venir que c'est là une question fort obscure, tant qu'elle n'aura pas été éclairée par quelque observation ou quelque témoignage nouveau. Quelque parti qu'on y prenne, il faut se résigner à y rencontrer des invraisemblances et des contradictions. Mon opinion, à moi, est que ces invraisemblances et ces contradictions sont moins fortes et moins choquantes, en admettant que ce cœur ait réellement appartenu à saint Louis, que dans l'hypothèse contraire. Mais tout ce que je demande aux amis de l'histoire, c'est de suspendre leur jugement jusqu'après une enquête approfondie des faits, et une vérification authentique et contradictoire de ce qui existe, à Montréal, des restes de saint Louis.

En attendant cette vérification et cette enquête, que j'appelle de tous mes vœux, et qui me paraissent complètement indispensables, je vous demande la permission d'exposer ici, en peu de mots, les motifs sur lesquels je me fonde pour arriver à une conclusion toute différente de celle de mon savant confrère; dans cette exposition, je m'assujétirai à l'ordre de son argumentation, quoiqu'il me paraisse assez arbitraire.

Sur la première question, il n'existe que trois témoignages : celui du confesseur de saint Louis, chargé primitivement de rapporter à Saint-Denis la portion de sa dépouille mortelle qui resta à la France; je conviens qu'il est négatif et d'un grand poids; mais le roi de Navarre, témoin oculaire des faits, écrivant à l'évêque de Tusculum, dit précisément le contraire, précisément ce que M. Letronne s'étonne de ne pas trouver dans Guillaume de Nangis.

« Après, sire, les entrailles furent portées à MONTRÉAL, en une église près de Salerne (*lisez Palerme*).... Mais le cœur de lui et le corps demourerent en l'ost; car le peuple ne vout souffrir en nulle manière qu'il en feust sortis. »

Ne serait-il pas possible que ce cœur, d'abord livré à Charles d'Anjou, conformément au récit de Geoffroi de Beaulieu, eût été restitué ensuite, pour obéir, soit à cette clameur de l'armée qui exprimait un vœu si légitime, soit à un remords du prince pour violation des intentions de son royal frère, et que le narrateur ait négligé d'en tenir compte? Ce qu'il y a de positif, c'est que l'anonyme de Saint-Denis, qui devait en savoir quelque chose,

dit expressément que le cœur de saint Louis fit partie de ses restes rapportés d'abord dans cette abbaye.

« Cujas ossa gloriosa cum ejusdem corde sanctissimo. ad S. Dionysii monasterium est delatum. »

Ce qu'il y a encore de positif et de fort remarquable, c'est que les historiens siciliens, les traditions locales et l'inscription même de la châsse de Montréal, n'ont jamais fait aucune mention du cœur de saint Louis, de la possession duquel ce pays n'aurait pourtant pas manqué de se glorifier, s'il en avait été réellement doté.

Il n'y a donc pas lieu, ce me semble, d'énoncer comme un fait inattaquable que le cœur de saint Louis n'a point été rapporté en France. Ce premier point de l'argumentation de M. Letronne me paraît au contraire très-douteux, très-controversé et très-contestable.

Je passe maintenant à la seconde proposition ; et je commencerai par rappeler à mon savant confrère que, dans l'état d'imperfection de nos connaissances sur le moyen âge, ou même sur toute autre époque de l'histoire, il existe une foule de faits dont on ne peut se rendre un compte très-rationnel que par leur existence même ; et que, s'il fallait ne jamais les admettre que d'après des documents écrits ou des vraisemblances calculées de notre point de vue trop souvent incomplet ou inexact, il y en a un grand nombre qui ne pourraient résister à cette épreuve. Ici, ce qu'il y a de certain, c'est qu'un cœur a été trouvé à la Sainte-Chapelle, dans un emplacement privilégié, habituellement réservé pour le fondateur ou le bienfaiteur principal de l'édifice, dans un emplacement où l'on n'aurait osé introduire la dépouille mortelle de personne du vivant de saint Louis, et où l'on n'avait aucun intérêt à la placer, plutôt que sur un autre point du sanctuaire, après lui. Cette fraude inutile et inexplicable n'aurait pu être exécutée que sous la menace d'une expulsion honteuse pour le mort, et d'un châtiment exemplaire pour l'introducteur sacrilège. Aussi le seul nom que M. Letronne croie pouvoir mettre en avant, est-il celui de l'architecte du monument, Pierre de Montreuil ; mais cette conjecture ne peut pas supporter le plus léger examen. Ce grand artiste, mort quatre ans avant saint Louis, reçut, avec sa

femme, la sépulture la plus honorable et la plus sainte qu'il pût envier, dans la grande chapelle de la Vierge de l'abbaye Saint-Germain des Prés, pareillement construite sur ses dessins. Il est impossible de lui prêter la prévision que le corps du saint monarque ne serait pas déposé en tout ou en partie à la Sainte-Chapelle. On sait d'ailleurs que l'usage de séparer le cœur du reste du corps dans les funérailles n'a jamais été étendu jusqu'aux personnages, même les plus éminents, de sa profession. C'eût donc été de sa part une prétention à la fois inouïe et impie, que celle de cette substitution.

M. Letronne ne peut s'expliquer qu'on eût placé le cœur de saint Louis sous le pavé d'une église dans une simple botte d'étain.

La première de ces circonstances serait en effet extraordinaire, si elle avait eu lieu après la canopisation ; mais comme nous la plaçons auparavant, elle ne nous présente aucune difficulté.

Quant à l'argument tiré du peu de valeur de la botte, argument qui a rencontré beaucoup d'approbateurs, nous commencerons par faire remarquer que cette botte n'était ni de plomb ni d'étain, mais de cuivre étamé, et nous y opposerons un seul fait ; mais ce fait nous paraît décisif.

Le cœur d'un prince presque contemporain, et qui était pour le moins un aussi grand seigneur terrien que saint Louis, de Richard Cœur de Lion, a été aussi renfermé dans une botte de métal, si heureusement retrouvée par mon savant ami, M. Deville, et si indignement délaissée depuis dans un coin de la sacristie de la cathédrale de Rouen, n'est ni d'or, ni de vermeil, ni d'argent, ni même de cuivre étamé ; elle est du plus vil des métaux ; elle est de plomb.

Nous croyons avoir établi suffisamment que l'emplacement où a été trouvée cette botte de la Sainte-Chapelle est précisément celui qui était constamment réservé au fondateur ;

Que l'usurpation de cette place est une supposition d'une invraisemblance qui touche à l'impossibilité ;

Que l'objection tirée du choix du métal s'évanouit devant le fait capital que nous pouvons y opposer.

Nous ajouterons que l'usage de séparer le cœur du reste des

dépouilles d'un prince n'a jamais été plus constamment suivi que dans la famille de saint Louis ;

Que nous n'avons pas connaissance qu'on ait jamais au contraire réuni le cœur avec les entrailles , comme il faudrait le supposer ici, dans le cas où le cœur de saint Louis serait à Montréal ;

Que l'authenticité du cœur de Richard Cœur de Lion n'était constatée que par une inscription sur la boîte , qui aura pu disparaître ici avec la majeure partie de l'enveloppe.

Dans cet examen rapide, nous n'avons ni levé ni même abordé toutes les difficultés, et nous n'avons jamais eu cette prétention ; nous pourrions prolonger la discussion, et trouver peut-être dans les circonstances orageuses qui accompagnèrent la canonisation de saint Louis, dans les prétentions rivales de Saint-Denis et de la Sainte-Chapelle à posséder la plus forte portion de la dépouille de ce prince, dans quelque repentir tardif de Charles d'Anjou de s'être approprié le cœur de son frère au préjudice de l'oratoire chéri auquel ce cœur semblait promis d'avance, quelques éléments de solution pour des difficultés moins grandes, suivant nous, que celles que nous avons signalées ; mais nous n'avons eu qu'un but dans cette réclamation : celui de prouver que la question restait au moins obscure, controversable et digne de l'examen le plus sérieux. C'est au Gouvernement, au monde savant, aux amis de notre religion et de notre histoire, qu'il appartient de juger jusqu'à quel point nous l'avons atteint,

Agréé, je vous prie, monsieur le rédacteur, etc....

A. LE PREVOST,

de l'Académie des inscriptions, député de l'Eure.

DEUXIÈME LETTRE

DE M. LE PREVOST,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *MONITEUR UNIVERSEL*.

Paris, le 4 juin 1843.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

J'ai lu, dans votre numéro du 31 mai, la lettre que M. Letronne y a insérée en réponse à la mienne du 28, au sujet du cœur découvert à la Sainte-Chapelle, et je vous prie de vouloir bien admettre dans votre journal la continuation de cette discussion.

Mon savant confrère commence par exprimer ses regrets de n'avoir pas trouvé dans ma précédente des preuves positives et certaines que ce cœur fût bien celui de saint Louis. Je n'ai jamais eu la prétention d'administrer immédiatement de pareilles preuves. Je me suis borné à réclamer contre des conclusions qui me paraissaient trop absolues, à élever des doutes, à provoquer des recherches, à réclamer surtout et avant tout la vérification approfondie et contradictoire de ce qui existe à Montréal des restes du saint roi. Ce n'est, de plus, qu'avec beaucoup de répugnance, et après avoir, comme il l'atteste lui-même, tenté en vain de le ramener à des idées moins absolues, que je me suis engagé dans cette discussion. Mais, maintenant que j'y suis entré, je la continuerai avec fermeté et persévérance ; car je crois y avoir pour moi

dès ce moment la raison, et j'espère y avoir plus tard l'évidence. Les témoignages de sympathie que je recueille de toutes parts sont, d'ailleurs, de nature à m'encourager puissamment; car ils prouvent que j'ai déjà gagné beaucoup de terrain, puisque j'ai ramené au doute un nombre considérable de bons et doctes esprits, qui avaient d'abord admis sans examen l'arrêt porté par M. Letronne. On a généralement très-bien compris, dès ma première réclamation, qu'il avait fallu qu'elle fût fondée sur une conviction bien profonde. Aussi ai-je été assez heureux pour faire immédiatement partager cette conviction à un certain nombre de mes lecteurs; d'autres m'appuient au moins de leurs vœux, et tous, je crois pouvoir le dire, désirent la continuation de la discussion.

Je ne sais d'ailleurs si je m'abuse; mais la lettre même de mon savant confrère me paraît attester, même à son insu, l'influence du fait que je viens de signaler. En effet, si ses arrêts n'ont encore rien perdu de leur rigueur, du moins a-t-il déjà considérablement réduit le nombre de ses arguments. C'est ainsi que nous n'y voyons plus figurer ni l'hypothèse de l'usurpation, par l'architecte Pierre de Montreuil, de la place d'honneur dans le sanctuaire de la Sainte-Chapelle, ni le refus d'admettre qu'une boîte de métal vulgaire ait pu renfermer le cœur du saint roi. J'espère que les observations que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui, renfermeront désormais l'argumentation de M. Letronne dans un espace encore plus resserré.

J'entre maintenant en matière, et je commence par rappeler que je ne me suis jamais refusé à admettre que le cœur de saint Louis ait d'abord été compris dans le lot de Charles d'Anjou. Ce que je me suis toujours borné à soutenir, c'est que, par suite de circonstances qui nous sont inconnues, mais dont il n'est nullement impossible de se faire une idée, quand on a une grande habitude des hommes et des événements du moyen âge, il y a tout lieu de penser qu'il n'est pas resté en Sicile, et qu'il n'existe pas en ce moment à Montréal. Je me réserve d'exposer, après la vérification que je réclame, plusieurs explications de ce problème historique, parmi lesquelles je crois pouvoir annoncer, dès à présent, qu'il y en a de très-plausibles. Pour le moment, je me contenterai de rappeler ce que j'ai dit du silence complet des historiens siciliens,

des traditions locales, de l'inscription de la chasse même de Montréal sur un point si important. M. Letronne n'a trouvé à y opposer que la possibilité d'une confusion au moyen de laquelle le cœur aurait été compris parmi les entrailles (*viscera*). Sans doute, cette confusion est possible aujourd'hui dans le langage matériel et systématique de l'anatomie moderne ; mais, quoi qu'en disent les Bollandistes, je persiste à croire que le moyen âge protesterait tout entier contre un rapprochement si éloigné de ses saintes et nobles doctrines.

J'ajouterai que Geoffroi de Beaulieu n'a expressément dit nulle part que le cœur de saint Louis n'ait point été rapporté en France ; j'ajouterai encore que ce ne peut être par inadvertance, comme le suppose mon savant confrère, que Guillaume de Nangis ait omis dans sa transcription, du reste littérale, du texte de Geoffroi ces mots capitaux : *NEC NON ET COR*. La plume grave et posée d'un moine du treizième siècle ne courait pas sur le parchemin comme la nôtre sur le papier ; ce n'est pas surtout quand il s'agissait d'un objet aussi important à ses yeux et à ceux de ses contemporains que le cœur du saint roi, qu'il aurait pu commettre à cet égard un oubli involontaire. Ce retranchement n'a pu tenir visiblement qu'à quelque événement, à quelque renseignement postérieur, qui aura altéré le fait primitif. Nous rechercherons plus tard si des motifs graves n'ont pas pu porter l'historien à ne s'expliquer sur ce point que par prétermission. Tout ce que nous tenons à constater, pour le moment, et là-dessus je ne craindrai d'être démenti par aucun observateur initié à la connaissance du moyen âge, c'est que l'omission n'a pu être que volontaire et calculée, et que, par conséquent, c'était l'un des plus puissants témoignages qui pussent m'être fournis à l'appui de ma réclamation.

Il est encore une autre autorité, que je ne saurais assez remercier M. Letronne d'avoir introduite le premier dans cette discussion, c'est celle des Bollandistes. Si j'en crois mon confrère, *ces savants hagiographes ne balancent pas à admettre sans réserve, comme il l'a fait lui-même, l'affirmation positive du confesseur de saint Louis*. Cela veut dire, si je ne me trompe, dans la pensée de M. Letronne, que les Bollandistes affirment comme lui sans réserve l'existence du cœur de saint Louis à Montréal. Or, voici

la traduction la plus exacte que j'aie pu faire du passage relatif au cœur de saint Louis dans les *Acta sanctorum*. Je joins le texte en note¹ pour que chaque lecteur puisse les confronter.

« Or, il s'élève ici une difficulté assez embrouillée au sujet du
« cœur du Saint, sur la question de savoir s'il fut envoyé en Sicile
« avec les chairs et les entrailles, ou conservé dans le camp, et
« transféré de là en France avec les os. Geoffroi de Beaulieu, qui
« paraît avoir pu posséder sur ce point de meilleures informations
« que les autres, dit qu'il fut donné à Charles d'Anjou; c'est aussi
« la version de l'auteur français, cité dans les observations de
« Ménard, page 366, lequel dit expressément que la chair, le
« cœur et les intestins furent donnés à Charles d'Anjou. Mais
« l'auteur de la lettre en français, dont nous venons de citer les
« paroles, veut que le cœur soit resté dans le camp. Le moine
« anonyme de Saint-Denis porte un témoignage semblable, lors-
« qu'il dit : « Ses os glorieux, avec son cœur très-saint.... furent
« portés à l'abbaye de Saint-Denis. » Les autres auteurs anciens
« gardent le silence au sujet du cœur; il n'y a donc point de
« certitude complète sur ce point. Cependant, quoi qu'en aient

¹ Porro difficultas hic oritur satis ambigua de corde Sancti : utrum in Siciliam missum fuerit cum carnibus et intestinis, an servatum in castris, ac deinde in Galliam translatum cum ossibus. Carolo donatum habet Gaufrides, qui id præ cæteris videtur scire potuisse; Gaufrido consonat auctor Gallus, citatus in observationibus Menardi, pagina 366, expressis verbis dicens carnem, cor et intestina Carolo donata. At cor in castris mansisse vult auctor epistolæ Gallicæ verbis jamjam adductis. Huic assentitur anonymus S. Dionysii monachus, dum ita scribit : Cujus ossa gloriosa cum ejusdem corde sanctissimo.... ad sancti Dionysii monasterium est delatum. Reliqui auctores antiqui de corde silent. Res itaque omnino certa non est; attamen quidvis visum neotericis quibusdam, præponderat apud me vel unius Gaufridi auctoritas duobus aliis; præsertim cum fama spargi potuerit de corde retento ad vitandam Gallorum murmurationem; indeque auctores memorati in errorem abduci; at non ita facile falli potuerit, cui ossa transferendi provincia erat demandata. Preterea Nangius, alique veteres, qui ossa in Galliam translata scribunt, intestina vero et carnes in Siciliam delata, Gaufrido magis favent, cum sub intestinis cor comprehendere potuerint, non item sub ossibus. Igitur vero propius videtur sola ossa in castris primum servata ac deinde in Galliam translata, utpote quæ sola corruptioni non erant obnoxia. Verum ut hæc non assero tanquam omnino certa, ita certissimum est errasse Ughellum dum de sepultura Sancti hæc scripsit : Rodolphus (legatus pontificius) cum D. Ludovico in Africam profectus, extinctum peste regem tanto omnium ordinum mœrore sepulchro extulit ac si ipsæ orbis deliciae interlissent. (Acta SS., t. V. Augusti.)

« pensé quelques modernes, l'autorité même isolée de Geoffroi de
« Beaulieu *me paraît* l'emporter sur celle des deux autres histo-
« riens, surtout par cette considération qu'on aura pu répandre
« le bruit que le cœur était resté dans le camp pour éviter les
« murmures des Français, et induire par là en erreur les auteurs
« que nous venons de citer. Mais celui qui avait mission de trans-
« férer les os ne pouvait prendre le change aussi facilement. Outre
« cela, Guillaume de Nangis et les autres contemporains, qui
« disent que les os furent transférés en France, tandis que les chairs
« et les intestins étaient portés en Sicile, sont plus favorables à
« l'opinion de Geoffroi, attendu que le cœur peut être compris
« dans l'expression d'intestins, mais non dans celle d'os. *Il paraît*
« *donc plus vraisemblable* que les os seuls aient été d'abord gardés
« dans le camp, et postérieurement transférés en France, comme
« les seules parties du corps qui ne fussent pas exposées à la corrup-
« tion. Mais en même temps que *je n'affirme pas ces faits comme*
« *entièrement certains*, je dis au contraire avec une complète cer-
« titude que Ughelli s'est trompé lorsqu'il a écrit ce qui suit sur
« les funérailles du saint, etc.... »

Maintenant, je demande à mon savant confrère où il a trouvé, dans les écrits des doctes hagiographes, cette affirmation absolue et sans réserve qu'il nous a présentée comme si conforme à la sienne. Je demande de plus s'il ne reste pas très-probable, après les avoir vus exprimer au contraire avec tant de mesure, avec une circonspection toute philosophique, l'opinion vers laquelle ils penchaient en l'absence complète de preuves, qu'ils se seraient associés à nos convictions et à nos réclamations, après la découverte capitale qui vient d'avoir lieu.

Ce ne seront donc ni l'opinion des Bollandistes, ni le témoignage de Guillaume de Nangis, qui pourront ébranler ma manière de voir; et je me crois autorisé à persister, après les avoir discutés, à croire qu'il y a lieu d'émettre les doutes les plus graves (pour ne rien dire de plus) sur l'existence du cœur de saint Louis à Montréal, aussi bien qu'à demander que ce fait soit vérifié avant tout jugement définitif sur le cœur de la Sainte-Chapelle.

J'arrive à présent au second point de l'argumentation de M. Le-tronne, et là je lui dois encore des remerciements pour avoir bien

voulu consentir à entrer dans cette partie de la discussion, *comme si la première pouvait être douteuse et contestable*. Mon savant confrère s'étonne de ce que j'y aie énoncé *une conjecture toute gratuite, sans l'appuyer d'aucune raison*; je croyais être parti d'un fait grave et irrécusable : la découverte d'un cœur placé dans la Sainte-Chapelle haute, sous la protection immédiate des reliques de la Passion, dans le seul endroit où le cœur de saint Louis ait pu reposer, et où nul autre cœur n'ait pu être admis. Je croyais même avoir présenté quelques considérations à l'appui, avoir repoussé quelques-uns des arguments élevés par M. Letronne contre cette opinion. Aujourd'hui, puisque mon savant confrère veut bien m'encourager à aller plus loin, je le ferai avec d'autant plus de facilité, que je n'avais pas jugé à propos de consigner dans ma première lettre tout ce que je pensais, ni même tout ce que je savais sur la question. Je commencerai par répondre à M. Letronne que, dans la situation que je viens de rappeler, il y a, comme on dit au barreau, *possession*, et qu'en pareil cas, c'est à lui de produire ses preuves le premier; après quoi nous les discuterons.

Ce n'est pas tout : je prie maintenant le lecteur de se transporter avec moi par la pensée dans la Sainte-Chapelle haute, telle qu'elle était aux jours de son antique splendeur.

Derrière l'autel où se célèbrent les saints mystères en présence des instruments de la Passion, dans la portion du sanctuaire la plus inaccessible non-seulement aux pas, mais encore aux regards des profanes, je lui ferai remarquer une dalle centrale, marquée d'une croix grecque qu'y a tracée la main du treizième siècle. Cette dalle est placée si exactement sous les saintes reliques, que si une goutte du sang dont la couronne d'épines est imprégnée, venait à liquéfier et à percer ses enveloppes d'or, c'est sur la croix dont je viens de parler qu'elle tomberait. Nous sommes ici dans un lieu saint et terrible !

C'est immédiatement au-dessous de cette croix qu'un cœur d'homme a été déposé dans une boîte qui ne pouvait être ni d'or ni d'argent, parce que, d'un pareil lieu de sépulture, tout métal précieux était nécessairement exclu par ce même sentiment exquis des convenances religieuses qui ne permettait pas à Godefroi de

Bouillon , près d'un siècle auparavant , de ceindre la couronne d'or là où le Sauveur du monde avait ceint la couronne d'épines.

Non , elle n'était ni d'or ni d'argent , cette botte , parce qu'ici c'eût été une inconvenance ; mais , pour peu que nous l'examinions , nous reconnatrons que l'étain le plus pur qu'aient pu produire les mines de Cornouailles en a fourni la matière ; qu'elle est d'un travail métallurgique précieux et rarement appliqué à de l'étain ; que le métal a été soigneusement et finement repoussé au marteau ; qu'elle est décorée à son extrémité inférieure , à sa pointe , d'un de ces ornements gracieux que le treizième siècle savait si bien faire éclore des besoins mêmes du service : d'un ornement à trois branches , terminées par autant de glands , d'un dessin délicat et pur.

Non , elle ne brillait pas par la matière , cette botte , mais l'art du treizième siècle avait su l'élever à toute la hauteur de sa destination.

Non , ce qui en reste ne porte pas d'inscription par une raison bien simple , c'est que ce ne paraît pas en être la portion supérieure , le couvercle , comme on l'a dit , mais bien le dessous , comme tendent à le prouver les broches destinées à recevoir la retombée des agrafes. La disproportion notable entre sa capacité et le précieux dépôt qu'elle était destinée à renfermer , ne permet guère , d'ailleurs , de douter de l'existence d'une autre botte intérieure qui aura disparu à l'époque de la première découverte , le 24 janvier 1805¹.

Maintenant , je le demande , non pas à mon savant confrère , puisqu'il est lié d'avance par un jugement irrévocable , *quel qu'il soit* , mais à tout ami de la France , de la religion et de l'histoire , qui aura conservé la liberté de ses opinions :

Y a-t-il eu en France , au treizième siècle , un cœur , autre que celui de saint Louis , qui ait pu être placé dans de telles conditions ?

Pour ma part , quoi qu'ait pu écrire en l'an 44 de la république le citoyen Camus , alors garde général des archives , sur

¹ Nous croyons ne pouvoir nous dispenser de faire remarquer la singulière coïncidence de cette date.

l'inopportunité des conjectures , que c'est le cœur de saint Louis;

Quelque zèle qu'apporte encore aujourd'hui son savant successeur à rechercher toutes les difficultés de détail qu'il croit pouvoir opposer à ce que nous ayons recouvré le cœur du saint roi ;

Quoi qu'on doive trouver ou ne pas trouver dans l'urne de marbre blanc de Montréal,

Mon opinion a été formée dès le premier moment où j'ai entendu le récit de la miraculeuse découverte : je me suis dit sur-le-champ qu'il n'y avait jamais eu qu'un cœur en France qui eût pu être jugé digne de reposer là ; parce qu'il fallait nécessairement que ce fût là à la fois le cœur d'un roi et le cœur d'un saint.

Fidèle aux traditions de son prédécesseur, mon savant confrère termine sa lettre par des considérations développées sur le danger qu'il y aurait, *dans une matière aussi délicate, qui touche aux croyances les plus respectables, à ne pas arriver à une conclusion absolue, quelle qu'elle soit. Il doute fort que les amis de la religion sachent beaucoup de gré à ceux qui, cherchant à affaiblir par des subtilités, des conjectures ou des raisons de sentiment, les preuves appuyées sur un enchaînement de faits certains, parviendraient à embrouiller tellement la question, qu'on fût dans l'impossibilité de décider ni que ce cœur est celui de saint Louis, ni qu'il ne l'est pas.*

Il faudrait n'avoir jamais ouvert les annales de l'Église pour ne pas savoir que les discussions de ce genre sont au nombre des faits les plus fréquents qu'on y rencontre, et qu'elles se sont prolongées pendant des siècles, sans que jamais les souverains pontifes ni les conciles y aient reconnu de danger ou sient cru devoir les comprimer par une décision absolue, *quelle qu'elle fût.* Nous nous contenterons de citer parmi ces discussions, comme l'une des plus importantes, des plus longues et des plus passionnées, celle qui s'est renouvelée tant de fois entre les bénédictins du Mont-Cassin et ceux de Fleuri-sur-Loire, au sujet de la possession du corps de saint Benoît. Pour ma part, je ne crains nullement que les amis éclairés de la religion, qui sont nécessairement en même temps ceux de la vérité historique, me sachent mauvais gré de ma dé-

marche. Je ne crains point non plus que mes deux courts écrits aient, par les subtilités, les conjectures et les raisons de sentiment que j'y aurais accumulées, embrouillé la question au point qu'il fût devenu impossible, par le seul fait de leur publication, de la juger désormais. J'ai exprimé avec réserve des doutes sur l'arrêt porté par M. Letronne; j'ai appelé l'examen des savants sur cet arrêt, et demandé la vérification de ce qui existe à Montréal des restes de saint Louis. Il est possible que je me fasse illusion; mais je n'éprouve aucune frayeur d'être, pour une pareille réclamation, exclu de la communion des fidèles. J'ai même la ferme confiance qu'il n'en pourra résulter aucun scandale dans l'Église, aucun inconvénient grave pour le pays ni pour l'histoire.

A. LE PREVOST.



TROISIÈME LETTRE

DE M. LE PREVOST,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *MONITEUR UNIVERSEL*.

Paris, le 23 juin 1843.

MONSIEUR,

Quoique M. Letronne n'ait point répondu à la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser au sujet du cœur trouvé à la Sainte-Chapelle, la publicité plus étendue qu'il a donnée à son rapport depuis cette époque, me paraît prouver qu'il ne s'est opéré aucun changement dans ses convictions. Je crois donc devoir continuer la discussion, dans l'espérance que de nouveaux arguments feront peut-être plus d'impression sur son esprit, aussi bien que sur celui des personnes « *qui ne verraient, dans Louis IX, qu'un grand homme, un des meilleurs et des plus grands rois dont s'honore notre pays.* » A quelque titre et sous quelque nom que ces personnes vénèrent saint Louis, je me trouverai heureux de les voir s'intéresser à la solution du problème historique qui nous occupe.

Mais, je l'avouerai : je suis encore plus puissamment encouragé dans la continuation de mes recherches par les témoignages toujours croissants de sympathie des nombreux amis de la mémoire du saint roi, qui ont bien voulu, dès ma première réclamation, revenir

des opinions tout à fait négatives qu'elles avaient d'abord adoptées de confiance. Après avoir fait ce premier pas en arrière, après avoir ensuite reconnu, avec moi, que le cœur de saint Louis avait pu seul être jugé digne de reposer dans le sanctuaire de la Sainte-Chapelle-Haute, à l'ombre des reliques de la Passion, et que cette place privilégiée, il l'avait réellement occupée; après avoir bien voulu proclamer que c'était une cause toute nationale que je défendais, et m'avoir prêté constamment l'appui de leurs vœux, de nobles et pieuses intelligences ne peuvent encore accorder ces faits constants et palpables avec le récit, contradictoire en apparence, de Geoffroi de Beaulieu, non plus qu'avec le profond mystère qui a constamment plané sur la sainte relique; elles ne sauraient d'ailleurs se résigner à attendre, pour prendre une opinion définitive sur la question qui leur offre, comme à moi, un intérêt si pressant, l'issue des lentes vérifications demandées à Montréal.

Enfin, à défaut de nouveaux arguments de la part de M. Letronne, un autre savant confrère, auquel je ne porte pas moins d'estime et de déférence, qui a sur moi dans cette discussion l'avantage d'avoir visité la Sicile en observateur actif, habile et consciencieux, veut bien m'accorder, avec les formes les plus obligeantes, le mérite d'avoir soulevé la question; mais il exprime en même temps l'opinion :

« Que j'ai eu tort de réclamer contre l'extension donnée par M. Letronne au sens du mot entrailles : *VISCERA*; que le cœur a toujours, mais particulièrement au moyen âge, été compris sous cette dénomination, et presque toujours aussi confondu dans la sépulture avec les entrailles proprement dites, par lesquelles il faudrait, au reste, moins entendre les intestins que les organes internes les plus nobles et les plus importants, tels que le cœur lui-même, la poitrine et l'estomac; qu'il n'y a par conséquent aucune modification à apporter aux arguments de M. Letronne, fondés sur une réunion aussi naturelle qu'habituelle;

« Que, contrairement à mon assertion, la tradition de l'existence du cœur de saint Louis à Montréal est un fait constant et universellement proclamé dans le pays; qu'il y constitue une véritable possession, bien autrement authentique et respectable que celle que j'ai cherché à invoquer en faveur du cœur de la Sainte-Chapelle ».

On concevra facilement qu'en présence d'un intérêt si vivement exprimé, en présence surtout des puissantes allégations qui sont venues avec toute l'autorité de la science et de l'observation locale, corroborer un arrêt que je repousse, je ne puisse garder plus longtemps le silence, et que j'essaie de déterminer d'avance, d'après des témoignages respectables et des considérations sérieuses, ce qu'il doit y avoir réellement à attendre des vérifications de Montréal. De cet examen, que je ferai le plus rapide qu'il me sera possible, jailliront peut-être des clartés inattendues sur les circonstances qui ont pu faire entourer d'un si profond mystère l'origine du cœur miraculeusement retrouvé à la Sainte-Chapelle; peut-être même seront-elles de nature à rendre les recherches à Montréal parfaitement inutiles ou indifférentes : c'est là le principal but que je me propose, le principal résultat que je me promets des nouveaux faits que je vais exposer ou rappeler.

Je commencerai par examiner sommairement si la réunion, la confusion du cœur avec les entrailles était, au treizième siècle, un fait aussi habituel dans le langage et dans les actes, qu'il a plu à mon savant confrère de l'avancer.

Dans une dissertation curieuse, insérée au *Mercure de France* (août 1748, page 60), le bienheureux Robert d'Arbrissel est présenté comme le premier personnage connu, dont le cœur ait été laissé dans l'abbaye d'Orsan, où il mourut; tandis que son corps était porté à Fontevrault, chef-lieu de ses divers établissements monastiques et hospitaliers. Si l'on consulte les légendes contemporaines, on y verra que cette division n'eut pas lieu par un effet de la volonté du saint homme, comme on pourrait le supposer, mais sur la demande pressante de l'archevêque de Bourges, Léger, qui obtint de l'abbesse de Fontevrault cette portion de sa dépouille mortelle (1).

Si nous examinons maintenant les divisions de ce genre opérées

(1) Les détails fournis par les hagiographes sur ces particularités de la sépulture du bienheureux Robert sont aussi curieux que touchants. On n'y trouve aucune trace de la confusion du cœur avec les entrailles; mais en revanche on y remarquera que l'enlèvement du corps pour le transporter à Fontevrault ne put s'opérer sans le consentement formel non-seulement du prélat diocésain, mais encore du seigneur temporel d'Orsan.

dans la sépulture des princes et princesses de la famille du saint roi, nous trouverons les faits suivants :

- I. LOUIS VIII , *père de saint Louis* ;
Corps enterré à Saint-Deuis ;
Cœur et entrailles à l'abbaye de Saint-André-lez-Clermont.
- II. BLANCHE DE CASTILLE , *mère de saint Louis* ;
Corps à Maubuisson ;
Cœur à l'abbaye du Lys.
- III ALPHONSE , COMTE DE POITIERS ET DE TOULOUSE , *frère de saint Louis* ;
Corps à Saint-Denis ;
Cœur à Maubuisson.
- IV. PIERRE , COMTE D'ALENÇON , *frère de saint Louis* ;
Corps aux Cordeliers de Paris ;
Cœur aux Jacobins de Paris.
- V ISABELLE DE FRANCE , *frère de saint Louis* ;
Corps aux Cordeliers de Paris ;
Cœur aux Jacobins de Paris.
- VI. PHILIPPE LE HARDI , *frère de saint Louis* ;
Os à Saint-Denis ;
Cœur aux Jacobins de Paris ;
Chairs et entrailles à Narbonne.
- VII. THIBAUD , ROI DE NAVARRE , *gendre de saint Louis , mort à Trapani*.
Corps aux Cordeliers de Provins ;
Cœur aux Jacobins de la même ville. } Rapportés.
- VIII. PHILIPPE LE BEL , *petit-frère de saint Louis* ;
Corps à Saint-Denis ;
Cœur à Saint-Louis de Poissy.
- IX. MARGUERITE DE SICILE , *femme de Charles de Valois , autre petit-frère de saint Louis* ;
Corps aux Jacobins de Paris ;
Cœur à Saint-Maurice d'Angers.

Sur ces neuf exemples , un seul nous montre le cœur et les entrailles réunis , soit dans les récits des historiens , soit dans les funé-

raillies mêmes ; encore , d'une part , ces funérailles de Louis VIII portèrent-elles l'empreinte de la précipitation et de la plus grossière ignorance des procédés efficaces d'embaumement , et , de l'autre , la réunion du cœur avec les entrailles n'y est-elle indiquée que par prétermission. Le seul auteur qui en parle avec quelque détail , Mathieu Paris , dit en effet seulement : « On fit saler fortement le corps du feu roi ; et après avoir enterré ses entrailles dans cette abbaye même (c'est-à-dire dans l'abbaye de Saint-André-lez-Clermont , à onze lieues de là) , on ordonna d'envelopper le reste de son corps dans des linceuls enduits de cire , et des cuirs de taureau (1).

Quant à Philippe le Hardi , dont les funérailles offrirent bien plus de conformité avec celles de son saint et royal père , les choses s'y passèrent bien certainement d'une manière toute différente. « Après qu'on eut accompli les funérailles et séparé les chairs « des os par la cuisson , on ensevelit les chairs et les entrailles « dans la cathédrale de Narbonne ; puis , lorsque les barons et les « prélats furent de retour à Paris , on enterra les os avec les plus « grands honneurs à Saint-Denis , près des restes de son père le « très-saint roi Louis (2). » On pourrait croire jusque-là , si l'on s'en rapportait aux affirmations de mon savant confrère , que le cœur avait dû nécessairement rester à Narbonne avec les entrailles ; mais la suite du récit nous apprend au contraire qu'il avait été apporté avec les os à Paris , et que ceux-ci ne furent livrés à la sépulture qu'après qu'il eût été pris un parti sur l'étrange et violente discussion dont il fut l'objet (3).

(1) « Corpus autem defuncti regis fecerunt multo sale condiri , et in abbazia illa « viscera tumultantes , reliquum corpus linteaminibus ceratis , corisque taurinis jussuerunt involvi. » Il existe un dessin très-curieux de M. Alexandre Lenoir , représentant le corps de Louis VIII au moment de son exhumation en 1793 , encore entouré de ces mêmes cuirs et d'un linceul qui paraît avoir été d'étoffe bleue richement brodée en or.

(2) Exequiis ergo regis Philippi expletis , et ossibus per excoctionem a carne conjunctis , carnem quidem et viscera apud Narbonam in majori ecclesia sepelientes , quum redissent Parisius barones et prælati , ossa apud Sanctum Dionysium , cum honore præcipuo , juxta patrem suum Ludovicum regem sanctissimum tumularunt. (*Gesta Philippi III, franc. reg.*)

(3) Sed antequam fuissent ibi sepulturæ tradita , magna dissensio inter monachos dicti loci et fratres ordinis prædicatorum Parisius fuit orta. Nam rex Philippus ,

, De ces huit exemples , au moins favorables à notre interprétation , sur neuf que nous fournit la famille immédiate du saint roi , nous ne chercherons point à tirer des conclusions aussi absolues que celles contre lesquelles nous réclamons. Nous nous contenterons d'établir qu'en pareil cas le mot *entrailles* , quand il est isolé , ne préjuge rien et peut signifier également les entrailles avec ou sans le cœur , suivant les circonstances , mais qu'en général leur réunion dans une même sépulture , dans une même enveloppe , n'était rien moins qu'habituelle et inévitable.

Après ces rapprochements , qui nous ont paru indispensables , nous passerons au point capital que j'ai voulu traiter aujourd'hui , à l'examen de ce qui peut exister des restes du saint roi à Montréal. Là-dessus il nous a été reproché de ne pas avoir cherché à nous éclairer par le témoignage du plus estimé des historiens siciliens, Fazello, témoignage qui fournit, disait-on, une autorité accablante contre notre opinion. Or voici tout ce que nous y lisons : « Les rois Charles et Philippe quittèrent ensemble Trapani pour se rendre à Montréal, où ils ensevelirent religieusement dans la cathédrale les entrailles (*viscera*) du saint roi des Français, dont on portait le corps (*cadaver*) par mer en France (1). »

Nous ne pensons pas que la solution de la question ait beaucoup perdu au retard que nous avons apporté dans la citation d'un passage si court et si peu concluant. Nous n'y trouvons, du reste, rien du tout d'accablant pour notre opinion, et nous en sommes d'autant moins atterré, que nous avons très-franchement accepté le fait énoncé par Geoffroi de Beaulieu, que le cœur de saint Louis avait été d'abord déposé à Montréal. Nous nous sommes borné à soutenir que de là il devait nécessairement, à une époque que nous ne

defuncti regis filius et regni successor, ad petitionem cujusdam fratris de ordine prædicto concesserat improvisus cor patris sui fratribus, ut ipsum Parisius in suo monasterio sepelirent. Petentibus ergo ipsum cor monachis, et dicentibus quod, ex quo elegerat rex Philippus apud ipsos in suo monasterio sepeliri, non deberet alibi cor reponi, Rex flecti non potuit; immo auctoritate regia prævalente, sepultum est Parisius apud fratres.

(1) Carolus et Philippus reges, Drepano discedentes, Montem Regalem urbem petierunt, ubi viscera Ludovici Francorum regis apud Tunetum defuncti, cujus cadaver classe in Franciam vehebant, in templo maximo terræ religiose commendaverunt.

(Fratris Thomæ Fazelli, *de Rebus Siculis*, t. III, p. 29.
Catanæ, M. DCC. L. III.)

pouvions encore déterminer, avoir été rapporté en France, puisque celui qui a été retrouvé à la Sainte-Chapelle ne pouvait appartenir qu'au royal fondateur de cet édifice.

C'est donc uniquement de la possession actuelle du cœur de saint Louis par la cathédrale de Montréal, qu'il s'agit dans la présente discussion. Si nous nous en rapportions sur ce point aux témoignages récents et verbaux, ils présenteraient une assez grande divergence. En opposition avec celui de notre savant confrère, que nous admettons sans aucune observation, nous en pourrions citer de très-respectables et de très-doctes aussi, dans un sens tout à fait contradictoire; mais nous aimons mieux nous assurer de ce qu'on en pensait, il y a deux siècles et demi, en consultant un témoin tout à fait authentique et irrécusable de cette époque, le savant Jean-Louis Lello, auteur de l'histoire de l'église de Montréal (1). Dans cet ouvrage, nous trouvons une énumération fort minutieuse, suivant l'usage des historiens locaux en pareil cas, des reliques provenant de cent vingt-sept sources, que possède la magnifique cathédrale, ouvrage des rois normands. Si nous parcourons avec attention cette liste, dans l'art. 2 de laquelle nous voyons figurer, avec quelque surprise, une épine de la couronne de Notre-Seigneur, nous trouverons au 104^e rang ces seuls mots :

« Du roi saint Louis;

« Les entrailles et deux doigts (2). »

Or, il ne s'agit point ici du témoignage plus ou moins succinct d'un chroniqueur du moyen âge, écrivant souvent à une grande distance des objets et des lieux, mais de celui d'un historien local du seizième siècle, très-empressé de faire valoir les moindres détails d'une collection de reliques; il fallait donc nécessairement que la tradition qu'on nous présente aujourd'hui comme si constante, si universellement proclamée, n'existât pas encore à la fin du seizième siècle, pour qu'il n'en ait pas même dit un mot, ni dans cet inventaire, ni dans tout le reste de son livre.

(1) *Historia della Chiesa di Montreale*, scritta da Gio. Luigi Lello. In Roma, appresso Luigi Zanetti. M. D. XC. VI.

(2)

Di san Ludovico rè;

Le viscere e due dita. (P. 47.)

En revanche, on y trouvera le passage suivant, que nous livrons à la sagacité de nos lecteurs :

« Dans la même aile gauche de la coupole était une châsse de marbre, ornée de mosaïques, avec les armes de la maison royale de France, renfermant les entrailles du saint roi Louis IX de France, canonisé par Boniface VIII en 1295 (1), qui était mort le lundi 25 août 1270, à l'heure de none, pendant qu'il faisait le siège de Tunis ; son corps (2) fut porté en Sicile par le roi Charles d'Anjou de Naples, son frère, le roi Philippe de France, son fils, avec ses deux frères, et le roi Thibaud de Navarre, son gendre (qui mourut aussi à Trapani), accompagnés de l'évêque Raoul, cardinal d'Albano, légat de l'expédition contre les infidèles, aussi bien que de Guillaume, comte de Flandre. Le corps du roi saint Louis fut enterré par les princes dans cette église de Montréal, quoique Angelo de Cosenza ait écrit dans son premier livre de l'*Histoire du royaume de Naples* que ce corps fut porté en France, en laissant ici les entrailles. Il est visible que cela n'arriva pas ainsi, parce que la forme et la grande dimension de la châsse indiquent qu'elle fut destinée à recevoir le corps. Outre cela, dans le mur le long duquel cette châsse était d'abord appuyée près de la sacristie, avant qu'elle eût été retirée de là par l'ordre de l'archevêque dom Louis de Torres (3), restaurée et placée vis-à-vis la porte de l'église du côté du monastère comme en un lieu plus convenable, on lisait ces mots :

« Ici sont enterrés les entrailles et le corps de Louis, roi de France, qui mourut devant Tunis en l'année M.CC.LXX de l'incarnation de Notre-Seigneur, au mois d'août, indiction XIII.

« Et en ce même lieu on voit dans le mur quatre trous aujourd'hui bouchés, espacés de manière à faire reconnaître clairement que la châsse y a été suspendue jadis. Monseigneur l'archevêque la transféra plus tard derrière la tribune du grand autel, sur deux grandes bases supportées par un socle de deux marches avec sa balustrade de marbre. Le corps fut ensuite porté en France avec la pompe convenable, et enterré dans l'église de

(1) Le 11 août 1297.

(2) Cet auteur confond perpétuellement, sous le nom de *corps*, les os et les chairs.

(3) 9 décembre 1573 ; — 31 décembre 1584.

« Saint-Denis, conformément à l'usage suivi pour les autres rois ,
« puis, après la canonisation, transféré dans une châsse plus magni-
« fique, élevée de terre sur quatre colonnes de bronze. *Il ne resta*
« *plus à Montréal que les entrailles, et l'on donna à cette église, en*
« *retour, quelques reliques très-authentiques et richement enchâs-*
« *sées, parmi lesquelles figure une épine de la sainte couronne de*
« *Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qui porte à croire à la réalité*
« *de cet échange, puisque les rois de France ont en leur possession*
« *cette même couronne, acquise par le même roi saint Louis (1).*

« (Le roi Philippe) dut donner cette épine pour obtenir le corps
« de son père; aussi en célèbre-t-on l'office solennel dans l'église
« de Montréal le premier dimanche de mai de chaque année. On
« juge que cet échange a dû avoir lieu un peu au delà de cent
« ans plus tard, sous l'archevêque Fra-Paolo de Rome (2), parce
« qu'on voit ses armoiries figurées, conjointement avec celles de
« la cathédrale, sur la cassette dans laquelle se conservent ces
« reliques, et qu'on les retrouve pareillement, accompagnées
« d'une couronne d'épines taillée dans la pierre, au milieu d'une
« voûte du cloître du monastère de cette église, lequel fut certai-
« nement reconstruit sous son administration, ainsi que l'at-
« testent ces sculptures (3). »

A travers les anachronismes, les obscurités et les erreurs en ce qui concerne l'histoire de France, que renferme ce passage, et dont il est facile de faire justice, on y distingue, à la première vue, la trace parfaitement positive d'événements de la plus haute importance pour la solution de la question qui nous occupe.

(1) Restarono in questa sepultura solamente gli interiori, e si diedero alla chiesa di Montreal in recompensa alcune reliquie molto autentiche e ben' ornate, fra le quali è una spina della sacra corona di Christo Signor nostro; il che fa credere che fu vera questa permuta, perchè tengono i rè di Francia detta corona in poter loro, avuta dall' istesso rè san Luigi...

(2) Février 1379; — décembre 1395.

(3) Dovette dar la spina (il rè Filippo) per haver il corpo di suo padre... Questo cambio si giudica che succedesse poco più di cento anni dopo, essendo arcivescovo di questa chiesa Fra Paolo di Roma, perchè si vede l'arme sue dipinte insieme con quelle della chiesa di Monreale nella cassetta dove si conservano dette reliquie, et nel mezzo d'una volta del chiostro del monasterio di questa chiesa, che fu senza dubbio rifetto al tempo del detto arcivescovo, per esservi scolpite l'arme sue e veder-visi intagliata una corona di spine. (*Hist. della chiesa di Monreale*, p. 32-34).

Mais l'authenticité de ces événements ne repose pas seulement sur le témoignage d'un historien local. Si nous consultons une autorité bien autrement respectable, la *Sicilia sacra*, nous y trouverons non-seulement la confirmation la plus explicite des faits avancés par Lello, mais encore la détermination beaucoup plus précise de l'époque à laquelle ils ont dû s'accomplir. « En 1270, » le 25 août, le très-saint roi Louis mourut devant Tunis, pendant » qu'il faisait la guerre aux Sarrasins; mais, vers l'année 1378, » ses saints ossements furent transférés en France, tandis que » ses entrailles restèrent enterrées ici. C'est alors que le roi de » France donna à l'église de Montréal plusieurs reliques des saints, » et particulièrement une des épines qui furent enfoncées dans la » tête du Christ pendant la Passion (1). »

Ainsi il demeure constant :

Qu'une portion des reliques de saint Louis, primitivement déposée à Montréal, a été l'objet d'un échange avec un établissement religieux de France ;

Que ce qui a été donné en retour par cet établissement consistait principalement en une épine de la couronne du Sauveur ;

Que cet échange a été négocié vers 1378, c'est-à-dire ou sous l'administration, ou tout au moins par les soins de l'archevêque Fra-Paolo, ainsi que l'attestent ses armoiries gravées sur le reliquaire venu de France, et répétées au milieu d'une voûte du cloître, en regard d'une couronne d'épines, destinée à immortaliser le souvenir de la précieuse acquisition consommée par lui (2).

Maintenant en quoi consistait cette portion des reliques de Montréal, échangée avec la France? Quoi qu'en disent les deux historiens, il est évident que ce ne purent être,

Ni les os, que Philippe le Hardi n'avait jamais eu besoin de racheter, et qui étaient en France depuis plus d'un siècle,

Ni les chairs, qui ne sont jamais venues chez nous,

Encore moins les entrailles, qui, de l'aveu de tout le monde, sont toujours restées à Montréal.

(1) *Pirrho, Sicilia sacra*, t. I, p. 463.

(2) Nous voyons un autre indice des relations de ce prélat avec la France dans la fleur de lis qui figure à la pointe de son écusson. Cette circonstance est d'autant plus significative, que Fra-Paolo, étant d'une origine obscure, dut créer lui-même ses armoiries.

Il n'est donc pas possible de supposer que cette mystérieuse négociation ait pu porter sur aucune autre portion des reliques que le cœur du saint roi. Quant à la circonstance des dimensions de la châsse, circonstance qui porte Lello à penser que ce fut le corps (on ne sait jamais s'il entend par ce mot les chairs ou les os) qui fut rendu à la France, elle ne saurait prévaloir contre l'un des faits historiques les plus authentiques qui existent : le transport des ossements de saint Louis en France et leur inhumation à Saint-Denis dès 1274. Il est d'ailleurs facile de s'en rendre compte par l'attention de placer les chairs dans leur position naturelle, au lieu de n'en faire qu'un amas confus.

Quel fut l'établissement religieux de France qui profita de l'échange ? Ce ne put être visiblement que celui qui avait fourni la précieuse relique donnée en retour ; ce fut la Sainte-Chapelle.

Pourquoi cette église, au lieu de se glorifier d'avoir recouvré le cœur de son saint fondateur, couvrit-elle cette acquisition d'un voile impénétrable ? La réponse sera encore bien facile pour qui-conque est initié à la connaissance des soins jaloux, des actes de résistance et de violence, portés quelquefois jusqu'à la désobéissance au Saint-Siège, par lesquels les moines de Saint-Denis revendiquaient des droits tout à fait *régaliens* sur la dépouille mortelle de nos monarques. Nous nous contenterons de citer trois faits qui suffiront pour donner une idée de la rigueur de leurs prétentions, et nous n'aurons pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans l'histoire des restes de saint Louis même et de son successeur immédiat. Voici d'abord comment Philippe le Hardi fut reçu par ces mêmes moines, lorsqu'il se présenta à la porte de leur église, les épaules chargées de ce qu'il avait pu rapporter en France de la dépouille mortelle de son père :

« Si comme len vouloit entrer ou moustier, les portes furent
« closes contre leur venue ; la cause si fu pour ce que l'archeves-
« que de Sens et l'evesque de Paris estoient tout revestus de leurs
« aornements, pour le corps dudict saint roy recevoir et de ses
« compaignons ; mais les moines de Saint-Denys ne le porent
« souffrir, pour ce qu'ils vousissent user de leur franchise, et avoir
« juridicion et pouvoir sur l'Eglise, aussi comme il ont sur les
« autres de leur diocèse ; car les moines de Saint-Denys sont

« exemps et ne feroient pour l'archevesque rien ne pour l'evesque,
« sil ne leur plaisoit et se ce nestoit à leur gré. Le roy fu devant la
« porte, son pere sur ses espauls, et les barons et les prelas, qui
« en l'eglise entrer ne pouoient. Douques il fu commandé à lar-
« chevesque et à levesque qu'il sallassent devestir et que il ne
« feissent nul empechement à si haute besoigne. Quand ils en
« furent alés, les portes furent ouvertes, et le roy entra ens et les
« barons (1). »

C'était pourtant le roi de France en personne, qu'on laissait se morfondre ainsi à la porte de l'orgueilleuse abbaye, comme s'il n'avait encore été que le premier de ses vassaux, que le comte de Vexin; et ce qu'on refusait d'y laisser entrer pour une vaine question de cérémonial, c'étaient les ossements de saint Louis. En vérité, nous pourrions bien nous en tenir à un pareil fait; mais poursuivons.

Nous avons parlé ci-dessus de la singulière discussion qui fit suspendre, dans la même église, les funérailles de ce même Philippe le Hardi. Son fils, sans prévoir les tempêtes qu'il allait soulever, avait, sur la demande de son confesseur, promis aux Jacobins de Paris, pour être déposé dans leur couvent, le cœur de ce prince. Les moines réclamèrent, en disant que, puisque le feu roi avait exprimé le désir d'être enterré dans leur abbaye, son cœur devait leur appartenir comme tout ce qui avait été rapporté de sa personne. Philippe le Bel déjà animé de cet esprit altier et inflexible qui forma plus tard le trait distinctif de son caractère, passa outre et ne voulut jamais revenir sur sa première décision; mais la réclamation des moines subsista. « On fit, sur ce sujet, une grande conférence
« de docteurs où présidait le cardinal Cholet, légat apostolique.
« L'affaire y fut traitée comme une des plus sérieuses de la religion, et il fut conclu que cela ne se pouvait pas, à moins que
« d'en avoir une dispense du pape (2). »

Enfin, lorsque, en 1298, le même Philippe le Bel voulut transférer à la Sainte-Chapelle, après la canonisation, les reliques de

(1) Vie de Philippe III, par Guillaume de Nangis. *Hist. de France*, t. XX, p. 487.

(2) *Mercure de France*, *ibid.*, p. 65. Les barons du royaume en délibérèrent aussi, et répondirent dans le même sens. *Hist. univ. Paris*, t. III, p. 471.

son aïeul, un rescrit apostolique ordonna de la manière la plus formelle aux orgueilleux moines de céder, en se réservant seulement quelques os du bras ou de la jambe, tout le reste du précieux dépôt auquel ils avaient fermé leurs portes vingt-sept ans auparavant. Mais l'esprit de résistance, loin de s'adoucir, avait encore fait des progrès chez eux. Malgré la décision récente et solennelle des théologiens, la volonté du pape n'eut pas plus de prise sur leurs déterminations que celle du monarque le plus absolu de l'Europe, revendiquant, pour sa propre chapelle, les reliques de son aïeul. Ce ne fut que huit ans plus tard qu'il fut possible d'en obtenir le chef et une côte, tandis que la masse resta jusqu'à la révolution à Saint-Denis (1).

Nous croyons n'avoir besoin d'aucun raisonnement pour faire comprendre, même aux esprits les plus prévenus, quel immense intérêt avait le clergé de la Sainte-Chapelle, et probablement le roi régnant lui-même, à ce que l'échange conclu avec l'église de Mont-réal restât couvert d'un voile impénétrable, afin de ne pas éveiller la jalouse susceptibilité de moines arrogants, et tout-puissants en pareille matière. Nous avons vu qu'il dut être consommé à une époque avancée du règne de celui de nos rois qui a le plus approché des vertus et de la piété du fondateur de la Sainte-Chapelle, lorsque déjà l'approche de la mort imprimait un nouvel élan à sa ferveur religieuse aussi bien qu'à sa vénération pour son saint aïeul (2). Ce fut, selon toute apparence aussi, bientôt après, pendant les malheurs de la France sous Charles VI et sous l'occupation anglaise, que ce secret d'Église et d'État se sera trouvé perdu. Sur ce dernier point on ne peut, au reste, émettre que des conjectures ;

(1) Suivant M. Letronne : « Tous les récits s'accordent à dire que le corps fut transféré en grande pompe à Notre-Dame, puis après la canonisation, rapporté à Saint-Denis. » D'abord, c'est de la Sainte-Chapelle et non de Notre-Dame qu'il s'agit dans ces récits ; ensuite, comme le remarquent fort judicieusement les Bollandistes, ce fait n'est attesté par aucun témoignage contemporain.

(2) Charles V porta constamment une vénération toute spéciale à la Sainte-Chapelle, et l'enrichit à plusieurs reprises de ses dons ; cependant il est une époque particulière de sa vie où cette vénération se manifesta par des actes d'une magnificence qui ne connut plus de bornes : ce fut l'année où il lui donna coup sur coup le magnifique Évangélaire qu'on admire encore à la Bibliothèque royale, et l'incomparable camée de l'apothéose d'Auguste. Or, cette année est précisément 1379. Nous livrons ce rapprochement aux réflexions de nos deux savants confrères.

mais ce qui demeure hors de toute atteinte, ce nous semble, c'est qu'en ce qui concerne le cœur du saint roi, nous n'avons plus, depuis cinq siècles, rien à demander à la cathédrale de Montréal, et que nous pouvons attendre dans une parfaite tranquillité le résultat des recherches qui viendraient à y être faites. Si, contre toute vraisemblance, une relique de ce genre devait, par suite de ces recherches, y être signalée, désormais nous saurions d'avance à quoi nous en tenir sur son authenticité, et peut-être n'est-il pas complètement inutile qu'on le sache aussi dès à présent en Sicile.

Ici je m'arrête, car je crois que ma tâche est accomplie. J'avais à protester contre un jugement que mon esprit et mes affections repoussaient avec une égale énergie; j'avais à établir qu'un seul cœur, en France, avait pu être jugé digne de reposer dans la place d'honneur de la Sainte-Chapelle, et que cette place, il l'avait bien réellement occupée; j'avais enfin à retrouver, effacée sous les pas de quinze générations, la trace des voies étranges, mystérieuses, inconcevables au premier examen, dont la Providence s'était servie pour faire recouvrer à notre France la sainte et nationale relique. J'espère n'avoir manqué à aucune des conditions de cette triple démonstration; je crois donc avoir acquis le droit de le proclamer aujourd'hui dans toute la chaleur de mes convictions: nous avons possédé, pendant cinq siècles, sans le savoir et même sans nous en enquérir, nous posséderons en pleine connaissance de cause, à l'avenir, le plus noble cœur qui ait jamais battu dans la poitrine d'un roi. Ce trésor a traversé inaperçu les mers, les âges, les révolutions des empires, pour ne nous être révélé qu'au moment même où, par une disposition toute providentielle, le royal oratoire se purifiait de ses souillures (1), se parait de nouveau de toute la splendeur primitive de ses vitraux, de tout l'éclat de son riche manteau d'or, de pourpre et d'azur (2), comme pour s'apprêter à recevoir un hôte

(1) La Sainte-Chapelle a été successivement transformée en club, puis en magasin d'avoine, avant de recevoir le dépôt des archives judiciaires du royaume.

(2) On s'est assuré de l'existence, sous le badigeon moderne qui la recouvre, d'une complète coloration primitive de la surface intérieure de l'édifice. Cette décoration, d'une magnificence toute royale, chef-d'œuvre des arts du treizième siècle, sera rétablie avec les soins les plus scrupuleux et sur des données parfaitement authentiques. On peut juger, par une travée déjà exécutée, de l'admirable effet qu'elle produira.

céleste. Puisse-t-il bientôt lui être rendu aux acclamations de la France entière, et imprimer ainsi à sa seconde dédicace la plus touchante de toutes les consécérations ! puisse-t-il y reposer à jamais sous la double protection de l'auréole des prédestinés et de l'un des plus purs rayons de notre gloire nationale !

A. LE PREVOST.



MÉMOIRE
SUR
LE CŒUR DE SAINT LOUIS,
ET SUR LA DÉCOUVERTE
FAITE DANS LA SAINTE-CHAPELLE, LE 15 MAI 1845,
LU A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,
PAR M. PAULIN PARIS.

Le cœur de saint Louis a-t-il été conservé? A-t-il été, dans ce cas, déposé en Sicile à Montréal, ou bien en France dans la Sainte-Chapelle? Telles sont les questions dont il eût été certainement à propos de s'occuper quand on découvrit, le 24 janvier 1803, sous l'autel de la Sainte-Chapelle, les restes d'un cœur enfermé dans une double boîte de plomb. Il est vrai que M. Camus, alors garde des archives de la République, sollicité par M. Terrasse sur l'importance qu'il fallait attacher à cette découverte, en avait jugé tout autrement que nous. Mais au nombre des qualités éminentes de Camus, ancien membre de la Convention, on ne saurait placer la passion, le culte des souvenirs monarchiques, et nous nous empressons d'ajouter que ce n'est pas là non plus ce que la République française devait exiger de ses fonctionnaires.

Voici la lettre que M. Terrasse avait alors écrite à M. Camus. Elle a déjà été publiée par un habile critique, M. Dubeux, dans le journal *Le Correspondant*.

Pluvieuse au XI.

CITOYEN,

« D'après les nouveaux renseignements que j'ai pris depuis

« deux jours, singulièrement des personnes ci-devant attachées à
« la Sainte-Chapelle, sur la découverte qui vient d'être faite dans
« cet ancien monument, tout me porte à croire que les restes dé-
« posés dans la caisse d'étain renfermée dans celle de plomb sont
« ceux du cœur de saint Louis; et, pénétrés de respect pour la
« religion de nos pères, presque convaincus de cette assertion,
« nous venons, Touret et moi, de porter le tout dans la sacristie
« de la Sainte-Chapelle, et l'avons déposé dans une des armoires
« de cette sacristie, dont j'ai pris les clefs que je ne communiquerai
« qu'aux personnes munies d'un ordre écrit de vous.

« Salut et respect.

« TERRASSE. »

M. Letronne a fait connaître un fragment de la réponse de M. Camus. Le voici :

« Faites remettre les restes du cœur qu'on a trouvés, dans la
« terre, comme je vous l'ai indiqué. Joignez-y la note que je vous
« renvoie, écrite sur papier ou sur parchemin, ou sur l'un et l'autre.
« Il n'est pas à *propos* de parler des conjectures que c'est le cœur
« de saint Louis. Je n'y vois rien de déterminant ni de décisif, et
« il ne faut pas par des conjectures légères s'exposer à introduire
« des erreurs. »

Ces lignes éveillent quelques réflexions : parce qu'on ne trouvait rien de *déterminant*, rien de *décisif* dans l'attribution proposée, il semble qu'on ne risquait pas nécessairement de propager des erreurs en faisant part de la découverte à tout le monde, en appelant sur elle le secours d'une discussion régulière, approfondie. C'est ainsi du moins que notre savant confrère, M. Letronne, aujourd'hui directeur des archives du royaume, a jugé convenable de faire. Et que penserait-on de lui si, le premier appelé à décider du sort d'un pareil objet, trouvé dans le même monument, à la même place privilégiée, il se fût borné à recommander aux employés qui recevaient de lui des ordres de ne pas dire tout ce qu'ils pensaient de la haute attribution de cet objet; s'il se fût contenté de remettre sans bruit le cœur à son ancienne place, après avoir cependant renouvelé la première caisse dont la vétusté semblait

déjà seule un titre à la vénération des antiquaires? Certes, dans toutes les sociétés archéologiques de France, on s'accorderait à blâmer une précipitation aussi fâcheuse, aussi difficile à comprendre. Pourquoi donc n'exprimerions-nous pas aujourd'hui notre surprise des procédés de M. Camus? Et remarquons-le bien, en agissant ainsi, l'ancien garde des archives n'avait pas réuni les nombreux motifs d'incrédulité qui dernièrement ont paru décisifs à M. Letronne : il ne songeait alors ni à Pierre de Montreuil ni à Charles d'Anjou ; autrement, il eût affirmé, comme vient de le faire notre savant confrère,

1° Que ce n'était pas le cœur de saint Louis ;

2° Qu'un examen approfondi confirmerait l'autorité de cette conviction préalable.

M. Camus, au contraire, déclare qu'il n'est pas convaincu ; cela lui suffit pour recommander à tout le monde de se taire, pour opérer la destruction de la première caisse, et pour rendre l'objet découvert à la retraite dont le hasard l'avait fait sortir le 24 janvier 1803 (A.)

Je ne rechercherai pas ce que la deuxième caisse elle-même serait devenue si, quelques années plus tôt, d'autres que MM. Terrasse et Touret avaient eu la première connaissance de son exhumation. J'aime mieux me hâter d'avouer qu'après tout, la conduite plus ou moins précipitée de M. Camus peut fort bien n'avoir pas aggravé les difficultés de la question qu'il s'agit de résoudre. J'admets que la première caisse ne présentait aucune inscription, et que les fragments de la seconde étaient, en 1803, tels que nous les retrouvons en 1843. S'il en avait été autrement, M. Terrasse père ne l'eût pas souffert en silence, et le danger de perdre ses fonctions ne l'eût pas arrêté. Ainsi, nous nous bornerons à souhaiter que M. Terrasse fils, aujourd'hui chef de section aux archives du royaume, veuille bien réunir toutes les notes que son père paraît avoir laissées sur les circonstances de la première découverte.

Dans le travail que je vais soumettre au jugement de l'Académie, je me propose de démontrer :

Que le cœur de saint Louis a été précieusement embaumé par les soins de Philippe le Hardy ;

Qu'il n'avait pas été donné à Charles d'Anjou , roi de Naples ;
Qu'il n'avait pas fait l'objet d'un échange entre la Sicile et la France ;

Enfin , qu'il doit avoir été déposé dans la Sainte-Chapelle.

Commençons par mettre à l'abri de toute incertitude le fait de la conservation du cœur de saint Louis. Plusieurs personnes en effet , dont l'autorité semble grave , pencheraient à croire qu'aus-
sitôt après la mort de Louis IX , on a pu négliger d'embaumer séparément le cœur. Le mot latin *viscera* , pouvant être pris dans un sens très-étendu , comprendrait à leurs yeux les entrailles , le foie , le cœur , en un mot tout le corps de saint Louis à l'exception des os. Il nous sera facile de détruire cette première difficulté.

Le sens de *viscera* n'a rien à faire ici ; car le mot n'est employé par Guillaume de Nangis , ni par Geoffroi de Beaulieu , ni par Mathieu Paris , ni par le moine anonyme de Saint-Denis. On trouve à sa place celui d'*intestina* , dont on conviendra sans doute que l'acception est plus restreinte. Et , pour lever toute incertitude , Geoffroi de Beaulieu et le moine anonyme nomment et le cœur et les intestins , *cor et intestina* , de même que nos auteurs français , le cœur et les entrailles.

C'était d'ailleurs un usage parfaitement établi dès le milieu du *xiii^e* siècle , et sans doute il remontait plus haut , de réserver le cœur de nos rois et des princes de la famille royale ; de le placer dans une caisse particulière et d'en faire don aux églises ou monastères fondés ou spécialement chéris par les illustres morts. On a retrouvé nouvellement , dans la cathédrale de Rouen , le cœur de Richard Cœur de Lion , qui , dans son testament , en avait ainsi disposé pour donner aux Normands un témoignage de son affection. Le même prince avait ordonné que ses entrailles fussent envoyées en Poitou , pour marquer le ressentiment qu'il conservait de la déloyauté des barons de cette province.

La reine Blanche , mère de saint Louis , avait voulu que ses entrailles fussent portées à Taverny , son corps à Maubuisson , et son cœur dans l'église du Lys , « en témoignage perpétuel de l'amour qu'elle avait toujours porté à cette abbaye. » Tels sont les termes de son testament. Et puisque nous avons rappelé ce fait , nous citerons les paroles de Dom Durant et Martenne , dans le

Voyage littéraire : « L'abbaye du Lys reconnaît pour fondatrice « la reine Blanche... On y conserve *sous l'autel* le cœur de cette « princesse, qui voulut être enterrée à Maubuisson. » Si notre savant confrère, M. Letronne, veut bien remarquer la place choisie dans cette abbaye pour recevoir le cœur de Blanche de Castille, il cessera de mettre au nombre de ses plus graves motifs d'incrédulité la place qui, dans la Sainte-Chapelle, aurait été réservée au cœur de saint Louis. Car c'est précisément sous le pavé de cette église, comme dans l'abbaye du Lys, sous l'autel, comme dans l'abbaye du Lys, que nous prétendons le reconnaître. Remarquons aussi que Guillaume de Nangis, qui ne dit pas un mot du cœur de saint Louis, garde le même silence sur celui de la reine Blanche.

Pour revenir à la destination du cœur de nos princes, Thibaud, roi de Navarre et comte de Champagne, étant mort trois mois après Louis IX, à Trapani, ville de Sicile voisine de Montréal, « Quant « l'âme se fust partie du corps, disent les Chroniques de Saint-Denis, il fu commandé que les entrailles fussent mises hors et « qu'il fust cuit et conroyé de bonnes especes et de flairans. Les « entrailles furent mises en une église en la ville de Trappes, et le « corps fut embasmé et enveloppé et mis en un escrin bien et « gentement, et fut gardé avec le corps saint Loys jusques en « France. Si fut enterré mout honorablement au moustier des « Frères-Meneurs de Provins (B). »

La Chronique de Saint-Denis n'en dit pas davantage, et M. Letronne s'appuyant d'un récit parfaitement analogue, en a conclu que le cœur de saint Louis n'a pas dû revenir en France. Cependant on sait que le cœur de Thibaud, dont Nangis et la Chronique de Saint-Denis ne parlent pas, fut donné au couvent de Saint-Jacques de Provins qu'il avait fondé (1), tandis que ses os furent déposés chez les Cordeliers de la même ville, déjà gardiens du cœur de son père et de son frère. Au rapport de Joinville (2), il arrivait souvent à Louis IX de reprocher à son gendre Thibaud les libéralités excessives qu'il faisait à ce couvent des Jacobins. Le roi de Navarre aurait pu, de son côté, rappeler les sommes énormes

(1) Grosley, *Mémoires pour l'hist. de Troyes*, t. I, p. 235.

(2) *Hist. de France*, t. XX, p. 19.

dépensées pour la Sainte-Chapelle; car les torts étaient pareils, et sans doute les causes : Thibaud voulant léguer son cœur aux moines de Saint-Jacques, et Louis souhaitant pour le sien une place dans la Sainte-Chapelle.

Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, mourut en Italie, dans la petite ville de Corneto, peu de jours après le roi de Navarre. On ensevelit ses entrailles à Corneto, ses os furent transportés à Saint-Denis, et son cœur fut déposé près de la tombe de sa mère, la reine Blanche, dans l'abbaye de Maubuisson.

Tous les enfants de Blanche de Castille aimaient les Jacobins de Paris. Ce fut dans leur église que l'on déposa le cœur de Pierre, comte d'Alençon, autre frère de saint Louis; il était cependant mort à Salerne, et ses entrailles, chose remarquable, avaient été déposées à Montréal. « J'eslis, » dit-il dans son testament, « la « sépulture de mon orde charogne aux Cordeliers, et celle de « mon mauvais cuer aux frères prescheurs de Paris. Veulx que la « tombe qui sera sur mon corps ne soit pas de plus grande despense « que cinquante livres, et celle de mon cuer de trente. » Ces détails ne sont pas indifférents quand il s'agit de trancher une question historique de la nature de celle qui nous occupe.

Je citerai encore l'exemple de Charles d'Anjou lui-même. Ce prince mourut à Foggia en 1285 : ses entrailles furent laissées dans la grande église de cette ville; son corps fut déposé dans la cathédrale de Naples, et son cœur fut transporté en France dans le couvent des Jacobins, comme nous l'apprennent tous les historiens contemporains, à l'exception pourtant de Guillaume de Nangis et des Chroniques de Saint-Denis.

Enfin, ainsi que nous le verrons plus loin, le cœur de Philippe le Hardi fut également donné aux moines de Saint-Jacques, et, comme si toutes les circonstances des obsèques du successeur de saint Louis étaient destinées à fortifier notre thèse, on n'a jamais su depuis en quelle place de l'église le cœur avait été enfoui. Peut-être si l'on avait cherché sous l'autel l'y aurait-on découvert, et peut-être encore aujourd'hui pourrait-on creuser utilement à la place que j'indique.

On voit, d'après tant d'exemples, qu'il m'eût encore été facile de multiplier, que l'on avait dû conserver séparément le cœur

de Louis IX. Le silence même des historiens ne suffirait pas pour nous persuader le contraire (C), et les deux témoins de la mort du roi, Geoffroi de Beaulieu et Thibaud de Navarre, s'accordent à nous en fournir les preuves. Le corps de saint Louis fut ouvert en présence de deux de ses frères, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, de sa fille Isabelle, reine de Navarre, de son fils aîné, Philippe, de son gendre Thibaud de Champagne : à cette douloureuse et imposante opération, il ne manquait, hélas ! et la postérité doit à jamais le regretter, de tous ceux que Louis avait le plus aimés, il ne manquait que Jehan, sire de Joinville. Supposera-t-on qu'en de pareilles circonstances et en dépit de tous les témoignages historiques, on ait refusé à la dépouille mortelle d'un tel roi, d'un tel père, les soins que l'on accordait aux restes de tous les princes de la famille royale ? qu'on ait justement dédaigné de garder la partie du royal corps qui devait être la plus vénérée de ses enfants et de ses serviteurs ? Mais loin de là : l'armée tout entière attachait tant de prix à la conservation de ce cœur, qu'elle ne voulut pas confier à d'autres le soin de le rendre à la France ; il fallut renvoyer les religieux sans le précieux fardeau qu'ils demandaient à transporter (D). Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce premier point de la discussion ; il doit rester démontré pour tout le monde que le cœur de saint Louis fut, aussitôt après sa mort, séparé des intestins et embaumé avec toute la sollicitude et toute la piété convenables.

Maintenant, fut-il cédé à Charles d'Anjou ? fut-il laissé dans l'église de Montréal ?

Suivant l'opinion que M. Letronne s'est rapidement formée, il est certain, — il est hors de doute, il est de toute certitude, — il est incontestable que le cœur de saint Louis ne fut pas rapporté en France. Mais oublions un instant l'autorité de cet excellent critique, nous verrons à notre grande surprise qu'un point de fait à ses yeux si clair n'a pas été généralement accepté par nos historiens modernes. Leur conviction n'était cependant pas fondée sur la découverte qu'on vient de faire à la Sainte-Chapelle ; toutefois on peut assurer que cette découverte n'aurait pas été de nature à l'ébranler.

Les uns, comme Mézerai, Daniel, Moreri, Hénault, Laurentie, Henri Martin, se contentent de distinguer les entrailles données à Charles d'Anjou des ossements rapportés en France ; les autres font une mention particulière du cœur, et voici dans quels termes. L'abbé de Choisy, Histoire de saint Louis, tom. 2, p. 149, in-4° : « Le cœur avec les os furent mis dans une quaisse, et dans une autre les chairs et les entrailles. Le prince Philippe voulait avoir l'une et l'autre ; mais il se laissa fléchir aux prières du roi de Sicile, qui eut la chair et les entrailles qu'il envoya à Mont-réal. »

Dom Felibien, Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, liv. v, p. 247 : « Les officiers du roi mirent le corps dans de l'eau et du vin qu'ils firent bouillir. Par ce moyen ils séparèrent les chairs des os. Les chairs avec les intestins furent données au roi de Sicile... ; pour les ossements, après les avoir lavés, on les enveloppa dans une étoffe de soie remplie de parfums que l'on mit avec le cœur dans une quaisse pour estre envoyée en France.... Philippe despescha aussitôt Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Chartres, pour aller en France ordonner des prières publiques pour le repos du feu roi son père. Il les avait chargés d'abord de porter la quaisse où étaient les ossements ; mais il ne put se résoudre à se priver d'un trésor qu'il espérait devoir faire sa sûreté et celle de toute l'armée. »

Velly, dans son Histoire de France, M. Michaud dans celle des Croisades, et une foule d'autres auteurs moins autorisés, parlent dans le même sens et en termes parfaitement analogues ; et si nous venons aux critiques de profession, nous ne trouverons que Jean Stilting, le bollandiste, qui ait cru devoir incliner vers l'opinion que M. Letronne a tranchée du premier coup d'œil.

Mais Adrien Baillet, dont l'opinion comme critique est certainement préférable à celle de Stilting, ne partage pas l'hésitation de ce dernier. « Les os du saint roi, dit-il dans la Vie des saints (tom. VI, p. 246), furent mis avec le cœur dans une caisse fort riche. « Pour les chairs et les entrailles, le roi de Sicile, Charles d'Anjou, « fit tant d'instances auprès du nouveau roi qu'il en obtint la dis-position. »

Enfin une autre autorité plus recommandable encore nous auto-

riserait à ne pas décider violemment cette question au profit de Charles d'Anjou. Je veux parler d'un écrivain dont le jugement exquis, l'érudition consommée, la pénétration profonde, sont justement admirés de toute l'Europe savante. Le Nain de Tillemont a fait sur saint Louis un immense travail demeuré jusqu'à présent inédit et qui m'a toujours paru le chef-d'œuvre d'un homme dont tous les travaux sont d'un prix inestimable : eh bien, sur la comparaison longtemps méditée de tous les garants contemporains, Tillemont décide fermement, et lui aussi sans exprimer le moindre doute, que le cœur de saint Louis fut ramené en France. Voici comme il justifie cette conviction : « Geoffroi de Beaulieu dit « que le cœur de saint Louis fut enterré à Montréal avec ses en-
« traîles ; mais *cela ne peut pas être*, non tant parce que l'Ano-
« nyme de Duchesne dit qu'il fut porté à Saint-Denis avec les os,
« que parce que le roi de Navarre, dans sa lettre du 24 septembre
« 1270 à l'évêque de Tusculum, dit que les entrailles ayant été
« portées à Montréal, *li cors et li cuers* demeurèrent dans l'ar-
« mée ; c'est-à-dire les os et le cœur. Ce même endroit ; ajoute
« Tillemont, nous assure encore que ce ne fut point Philippe et
« Charles d'Anjou qui apportèrent les entrailles en Sicile après la
« fin de la guerre de Tunis, comme on le lit dans une chronique. »
(Msc. de Tillemont, n° 2013 bis. Suppl. fr. de la Biblioth. du
roi, p. 74.)

Tillemont me conduit naturellement à Geoffroi de Beaulieu dont le livre ne présentait pas, aux yeux du savant critique, tous les caractères d'un monument authentique et parfaitement sincère. Il faut dire ici quelques mots de la composition de ce livre. Nous avons conservé du pape Grégoire X une lettre par laquelle il invite le confesseur de saint Louis à rédiger un écrit des actions du roi, et particulièrement des plus secrètes. Il y travaillera secrètement, et quand il l'aura rédigé il le lui enverra sous le même secret : « *Devotionem tuam rogamus... seriatim nobis, et secreto sub tuo*
« *sigillo, quam citius poteris, per certum nuntium scribere non*
« *postponas. Volumus autem quod apud te verbum remaneat ne-*
« *mini referendum.* »

L'ouvrage ainsi demandé dès le 4 mars 1272 fut-il immédiatement rédigé et *secrètement* envoyé ? on l'ignore ; mais le pape

mourut le 10 janvier 1276, et l'on ne voit pas qu'un seul écrivain ait parlé de sa lettre ni de l'envoi de Geoffroi. Le confesseur étant mort, à ce qu'il paraît, avant lui, ce ne fut que longtemps après, c'est-à-dire quand on sollicita la canonisation de saint Louis, qu'on mit au jour pour la première fois l'ouvrage de Geoffroi de Beaulieu, suivi d'une addition de Guillaume de Chartres, autre clerc de saint Louis, moine jacobin comme Geoffroi, et mort, ainsi que Geoffroi, quand on publia cette addition; car il ne figure pas sur la liste des témoins entendus dans le procès de la canonisation.

Quoi qu'il en soit, le préambule du livre de Geoffroi de Beaulieu ne répond aucunement à la demande du pape. Le voici : « *Ad divi nominis gloriam... et multorum et magnorum precibus inductus... sanctam conversationem christianissimi regis Ludovici quondam regis describere dignum duxi.* »

La difficulté a été soulevée par Tillemont, et certes elle n'est pas de celles qu'il serait convenable de dédaigner (E). Geoffroi de Beaulieu, mort peu de temps après le saint roi, ne serait-il pas l'auteur de la vie de ce prince, publiée sous son nom à l'époque de la canonisation? La critique se verrait-elle à regret obligée de détruire l'un des fondements, sinon les meilleurs, au moins les plus invoqués, de l'une des plus pures gloires de la France? Nous ne le pensons pas. Ce livre offre, en général, un caractère de sincérité qui ne permet pas de le refouler au nombre des fraudes pieuses du moyen âge. Mais l'auteur ayant été surpris par la mort avant d'y avoir mis la dernière main, les jacobins ou les moines de Saint-Denis ont pu songer à le compléter. Ils ont pu le fortifier du préambule dont nous avons cité la première phrase, et des derniers chapitres dont il ne nous sera pas moins facile de démontrer la supposition.

En effet, le livre, qui contient cinquante-deux chapitres, devrait s'arrêter avec le quarante-quatrième, c'est-à-dire avec les phrases suivantes : « *Si rationem vis doloris admittat, gaudendum potius quam dolendum, tum propter modum christianissimum mortis ejus, tum quia de ipso certa ab omnibus vitam ipsius gloriosam et actus sanctissimos agnoscentibus, spes habetur quod jam de temporalis regni cura sit translatus ad coelestis regni jucundam curiam, quæ curæ terrestris extat penitus aliena; ubi*

« cum electis Dei regnans in perpetuum , beata requie perfruitur
« sine fine. Migravit autem ad Dominum in crastino beati Bartho-
« lomæi apostoli, circa nonam , anno Domini millesimo ducente-
« simo septuagesimo. »

A partir du quarante-troisième chapitre, l'intention et le style de notre auteur changent visiblement. Au lieu de nous raconter des faits secrets, intimes, on aborde les événements publics, et on le fait en termes qui doivent accuser une rédaction moins ancienne. Ainsi, dans les chapitres précédents, Louis IX n'est guère autrement qualifié que *dominus rex*, *rex catholicus*, *sanctus*, *devotus*, et surtout *pius* : mais avec le quarante-cinquième, dans lequel on annonce l'arrivée de Charles d'Anjou à Tunis, l'épithète nouvelle de *beatus rex* cesse d'être en harmonie avec les sentiments que Geoffroi de Beaulieu, écrivant au pape, devait exprimer en 1272.

Dans le chapitre quarante-sixième, on parle des *ossa sacra* et des *sacras reliquias*.

Le quarante-septième chapitre contient le fameux passage, fondement unique de l'opinion de M. Letronne. On y trouve aussi les *sanctas reliquias*, et de plus une circonstance qui nous paraît inexplicable. « Quand nous revînmes en Sicile au retour de Tunis, fait-on dire à Geoffroi de Beaulieu, nous visitâmes l'abbaye « dans laquelle étaient déposées les saintes reliques, et l'on nous « donna l'assurance qu'un grand nombre de miracles s'étaient « opérés par leur intercession. » S'il est un fait incontestable, c'est le prompt retour en France de Geoffroi de Beaulieu. Il partit de Tunis le 12 septembre, accompagné de Guillaume de Chartres et de plusieurs autres, avec l'honorable mission de remettre aux régents du royaume le scel dont le nouveau souverain voulait qu'ils se servissent. On les avait en même temps chargés des lettres par lesquelles Philippe annonçait aux régents et aux grands vassaux la triste nouvelle de la mort de son père, et réclamait des envois d'argent. D'Achery les a publiées dans le *Spicilège*, et nous y voyons la preuve frappante de la diligence que dut mettre Geoffroi de Beaulieu à toucher les côtes de France. Comment donc aurait-il eu le loisir de passer, de s'arrêter en Sicile ? Comment n'y serait-il arrivé qu'après la pompe solennelle des obsèques du roi, réglée par Charles d'Anjou ? Tout cela est inexplicable. Car, de deux

choses l'une : ou il aborda en Sicile sur le vaisseau qui portait les entrailles du roi, ou il traversa ces parages avant l'arrivée du bâtiment. Cette partie du récit est donc parfaitement controuvée ; elle n'a donc pas été rédigée par Geoffroi de Beaulieu ; elle a donc été ajoutée à son œuvre (F).

Dans les quatre derniers chapitres on parle encore des *os sacrosaints* et des *reliques sacrées*. Enfin on mentionne le recueil des miracles dressé par l'abbé de Saint-Denis : « Ex mandato domini « abbatis S. Dyonisii fideliter sunt conscripta , et prout dicitur, « diligenter probata. » Mais il est certain que l'enquête faite à l'abbaye de Saint-Denis fut seulement commencée au mois de mai 1282 , et que la liste des miracles ne fut publiée qu'à la fin du mois de mars suivant. Il y avait longtemps alors que Geoffroi de Beaulieu n'existait plus (G).

Cette discussion de textes n'est pas sans importance ; comment , en effet , apprécier l'authenticité d'un témoignage historique , si l'on ne sait pas la date précise du témoignage, la position de l'auteur et les circonstances qui peuvent avoir exercé de l'influence sur l'expression de sa pensée ? Il m'en coûtera peu maintenant d'avouer que les paroles dont on se prévaut ont encore une certaine autorité , bien qu'on ne puisse les attribuer à Geoffroi de Beaulieu. Elles expriment une opinion à peu près contemporaine ; et (si elles se retrouvent dans le manuscrit du Vatican comme dans celui de la Bibliothèque du roi) elles nous prouvent que vers 1290 , époque présumée de la publication du livre des deux confesseurs , des personnes graves pouvaient ignorer ce qu'était devenu le cœur de saint Louis, ou croire qu'il était demeuré en Sicile.

Quand Louis IX eut cessé de vivre, la première pensée des croisés n'avait pas été de revenir en Occident : tout semblait faire une loi de continuer la sainte expédition. En conséquence , on avait d'abord chargé plusieurs religieux , parmi lesquels se trouvait Geoffroi de Beaulieu , de ramener en France la dépouille mortelle de Louis IX. Car il n'était pas encore question de *corps saint* , de *reliques sacrées et miraculeuses*. C'étaient les restes d'un roi de France qu'il s'agissait de transporter à l'abbaye de Saint-Denis.

Le départ du convoi royal avait été fixé au 8 septembre ; les

lettres qu'ils devaient remettre aux régents du royaume étaient déjà faites et scellées du nouveau scel de Philippe III. Mais Charles d'Anjou ayant, dans ces entrefaites, remontré vivement la nécessité de terminer une guerre fatale, il n'eut pas de peine à persuader à Philippe que le premier de ses devoirs était de revenir dans ses États. Alors il fut décidé que le corps de Louis ne serait pas immédiatement renvoyé à Saint-Denis. On supprima les lettres écrites et scellées; on retarda de quatre jours le départ de Geoffroi et de Guillaume, chargés maintenant, non plus de conduire en France les restes de Louis IX, mais seulement d'y porter la nouvelle de la perte que la patrie venait de faire, et de parcourir les provinces pour solliciter les prières du peuple en faveur du roi défunt.

Si la mort eût frappé le roi de France en terre chrétienne, on aurait certainement commencé par déposer les entrailles et même les chairs du prince dans la cathédrale la plus voisine. Voilà pourquoi Charles d'Anjou proposa de transporter tout ce qu'on ne pouvait préserver de la corruption sur la côte de Sicile, c'est-à-dire vers la région chrétienne la moins éloignée. A quatre milles de Palerme, il y avait une abbaye décorée du titre de cathédrale; c'est là que furent envoyées les entrailles du roi de France; et l'on peut assurer que Charles d'Anjou n'eut pas besoin de recourir aux prières pour décider Philippe à prendre un arrangement aussi convenable. Mais on n'en pressa pas moins le départ des religieux: pour ce dernier fait, nous n'avons pas besoin du témoignage de Geoffroi de Beaulieu; les lettres de Philippe à l'abbé de Saint-Denis et les réponses de celui-ci justifient suffisamment le voyage de Geoffroi et la double mission qu'on lui avait confiée.

Il faut maintenant rapporter le récit transmis sous son nom :
« *Ossa sacra corporis ejus, ex voluntate domini regis Philippi, debuimus nos et quidam alii ad hoc electi statim post obitum in Francia reportare : ... Sed postea, habito cum rege Siciliæ consilio ut credimus saniori, retinuit secum sacras reliquias domini minus rex Philippus, confidens quod ex meritis sancti patris Dominus in bonum promoveret exercitum et ab infortuniis conservaret.*

« *Tamen carnes corporis ejus excocatas et ab ossibus separatas,*

« nec non cor (1) et intestina ipsius petiit et impetravit devotus rex
« Siciliæ, a nepote suo rege Philippo; qui susceptas sanctas reli-
« quias, honorificè fecit eas in Siciliam deportari, et propè Paler-
« mum in nobili quadam et cathedrali abbatia præcepit recondi
« cum valde solemni atque devota processione totius cleri et po-
« puli terræ illius. Quando de Tunicio redeuntes et Palermum
« transeuntes, dictam abbatiam verè nobilem ac pulcherrimam vi-
« sitavimus, audivimus sacrarum reliquiarum multa miracula, etc.»

Voilà l'autorité sur laquelle on s'appuie pour affirmer que le cœur de saint Louis ne fut pas rapporté en France. Mais il faut bien considérer qu'elle est unique, et que personne, dans le temps même, ne paraît l'avoir adoptée. Je sais bien que tout aussitôt M. Letronne ajoute : « Après l'attestation de Geoffroi de Beaulieu, « il est presque inutile de citer une lettre anonyme contemporaine, « mentionnée par Ménard, où il est dit également que Charles d'An-
« jou emporta et fit mettre révéremment en une abbaye, près de
« Palerme, le cœur et les entrailles. » Mais notre savant confrère eût certainement mieux fait de ne pas même indiquer un pareil auxiliaire. En effet, la citation n'est pas tirée d'une lettre anonyme contemporaine, mais d'une traduction de Geoffroi de Beaulieu, faite de 1476 à 1482, pour Charles, cardinal de Bourbon, et pour Jeanne de France, duchesse de Bourbon. Nous avons cité le texte de Geoffroi de Beaulieu; voici les termes de la traduction : « Au
« regard de la chair, du cœur et des entrailles du glorieux saint,
« qui estoient cuites et séparées desdits os, le roi Charles, oncle du
« roi, lui requist les lui donner, ce que sondit neveu lui octroya,
« et les fist porter et mettre révéremment en une abbaye qui est
« près de *Salerne*, en une cité de Sicile, et vinrent au devant à
« grande et solennelle procession tout le clergé et le peuple de la
« terre. » Notre traducteur du quinzième siècle pousse l'exactitude jusqu'à omettre, comme Geoffroi de Beaulieu, le nom de l'abbaye

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer ici que la phrase serait bien plus latine s'il y avait seulement, comme dans Guillaume de Nangis, *nec non et intestina*. M. Letronne a pourtant pensé le contraire; dans son Rapport au ministre, il a écrit que sans doute Guillaume de Nangis avait dû dire *nec non cor et intestina*. Je pense que les latinistes n'auront pas besoin de supposer deux substantifs pour justifier le *nec non et*.

sicilienne. On voit donc que l'assertion de Geoffroi de Beaulieu ne cesse pas d'être *unique*, et ne gagne rien à l'appui de cette prétendue *lettre d'un anonyme contemporain*(1).

Certainement il semblera plus naturel d'opposer aux paroles de Geoffroi de Beaulieu le silence de Guillaume de Nangis. Ce fameux chroniqueur, moine de Saint-Denis, chargé de rédiger officiellement les annales de France, écrit l'histoire de saint Louis avant l'année 1297, puisqu'il n'y donne pas encore au roi le titre de *saint* ou de *bienheureux*. Il connaissait pourtant le véritable travail de Geoffroi, car fort souvent il s'est contenté, comme M. Letronne l'a fort bien dit, de transcrire le texte du confesseur jacobin. Mais ici vient encore s'offrir une preuve de la supposition des derniers chapitres de Geoffroi de Beaulieu, et j'avoue que je ne l'avais pas reconnue quand je commençai la lecture de ce Mémoire. Nangis a consulté pour sa *Vie de saint Louis* les actes originaux conservés à Saint-Denis et le livre de Geoffroi de Beaulieu. Or, son dernier chapitre est la transcription fidèle du chapitre quarante-quatrième de Geoffroi, de celui-là même que j'ai signalé comme devant être le dernier de l'ouvrage. N'est-ce pas une forte présomption contre la sincérité du reste ?

On ne manquera pas de répondre que Guillaume de Nangis, ayant également écrit la vie de Philippe le Hardi, a pu juger à propos d'y rejeter les derniers chapitres de Geoffroi, qui précisément touchaient au règne de ce prince. Mais d'abord Nangis, dans la *Vie de saint Louis*, n'a pas fait scrupule de raconter plusieurs miracles faits sous le règne de Philippe; ensuite, la comparaison des textes n'admet pas cette explication. Dans la *Vie de Philippe III*, en effet, Nangis ne doit rien aux neuf derniers chapitres de Beaulieu : on n'y voit pas la mention d'un seul miracle : c'est une autre manière de juger, un autre style, d'autres faits. Cependant, chose singulière !

(1) Voyez, dans la Biblioth. royale, le célèbre manuscrit des miracles de saint Louis, n° 8405. C'est le même que le père Malbranck, et après lui Quetif et Echart citent comme renfermant une miniature du bon roi à genoux, recevant des coups de discipline sur ses reins nus (f° 11). Les artistes chargés de restaurer la Sainte-Chapelle devraient l'étudier aujourd'hui pour reconnaître le maître-autel de la Sainte-Chapelle, dont il offre plusieurs représentations toujours identiques, à l'occasion des saintes reliques de la Passion qui y sont exposées et devant lesquelles Louis IX est prosterné.

la phrase de Beaulieu sur laquelle notre savant confrère fonde son opinion s'y retrouve parfaitement isolée, de sorte qu'il est impossible de douter qu'elle n'ait été transportée de l'un des deux ouvrages dans l'autre. Je ne dirai pas quel doit avoir été l'emprunteur; il nous suffit de remarquer que Nangis n'a pas joint dans son texte l'inconcevable mention de la remise du cœur à celle de la remise des intestins. Voici ses paroles : « *Carnem tamen corporis excoc- tam et ab ossibus separatam nec non et intestina ipsius petiit et inpetravit Karolus, rex Siciliae.* » Nous n'avons qu'une copie ancienne du texte de Geoffroi de Beaulieu, nous avons vingt copies contemporaines du livre de Guillaume de Nangis, toutes fécondes en bonnes variantes; elles s'accordent dans la phrase que nous venons de citer. Ce n'est pas tout : Guillaume de Nangis, ou quelque autre écrivain de son temps, a traduit son livre latin en français, et la même absence du cœur se retrouve dans la traduction. Nangis a fait ou dirigé la rédaction des Chroniques de Saint-Denis, ce monument pour ainsi dire irréfragable de l'histoire officielle au xiii^e siècle : les Chroniques de Saint-Denis admettent le même récit et gardent le même silence sur le don du cœur. Que faut-il en conclure, sinon que Nangis eut quelque raison de s'écarter en ce point du modèle qu'on lui impose? S'il a modifié le récit de Geoffroi, n'est-ce pas évidemment parce qu'il n'en admettait pas l'exactitude? M. Letronne en a jugé tout autrement. Voulant confirmer la vérité des paroles du confesseur quant au don du cœur, il invoque le récit de Nangis, qui précisément omet cette circonstance. « Nangis, » à l'entendre, « comprenait évidemment le cœur dans les intestins... Il ne pouvait avoir d'autre opinion que Geoffroi. » Mais on ne voit pas bien comment le plus célèbre des historiens du xiii^e siècle, le bénédictin, auteur de deux grands ouvrages sur saint Louis et sur l'histoire de France, ne pouvait penser différemment et plus sainement que le jacobin Geoffroi de Beaulieu. Ici M. Letronne n'a pas assez distingué la vie de saint Louis de celle de Philippe le Hardi; car, je le répète, dans celle-ci, rien de ce qui suit la phrase citée, rien de ce qui la précède, ne concorde avec le texte du confesseur. Par exemple, les derniers chapitres de Geoffroi disent que Charles d'Anjou arriva au moment de la mort même du saint roi, *hora illa, et quasi momento eodem*. Nangis, bien moins ami du merveilleux,

se contente de dire : « Illo die quo Ludovicus rex migravit à seculo, *vel eadem hora, ut quidam referunt*, quâ spiritum exhalavit (H). » Puis, passant aux détails de l'embaumement : « Clientes vero et « aulici et ministri quibus hoc incumbibat officium, corpus regis « membratim dividentes, aquæ vinique admixtione tamdiu decoxe- « runt, quousque ossa pura et candida à carne, quasi sponte, evelli « potuissent. » Nous voilà bien loin de la copie servile de Geoffroi de Beaulieu. Voyons maintenant la traduction française : « Lors « commanda que le corps fust apresté et conroïé et oint de précieux « oignemens. Ceuls à qui il fu commandé le cuirent et appareillèrent « si comme l'en devoit faire. Quand il fu cuit et conroyé, li rois « Charles demanda les entrailles à monseigneur Philippe, son « neveu, si les fist porter comme saintes reliques en Secile et les « fist mettre en un abbaye qui est apelée Montroyal. » (Hist. de Fr., t. XX, p. 467.)

Je me suis vu forcé d'appuyer beaucoup sur ce qu'il faut penser du silence de Guillaume de Nangis ; car le prodigieux talent de notre confrère, l'art avec lequel il sait ménager des inductions et leur donner en les groupant une force inattendue, ne me laisse pas la liberté de lui en passer une seule. A diverses reprises, M. Letronne affirme que l'opinion contraire à celle qu'il défend « ne peut pré- « valoir contre les témoignages parfaitement éclairés de Geoffroi de « Beaulieu et de Guillaume de Nangis. » N'est-ce pas une grande hardiesse de transformer en témoignage l'absence de tout témoignage ? Dans un autre endroit, il dit que les paroles de Geoffroi de Beaulieu ne sont combattues que par une assertion *tout à fait unique*, et qu'elles sont corroborées par deux *témoignages contemporains*. Or, ces derniers sont toujours le traducteur du *xv^e* siècle et le silencieux Nangis.

Prouvons maintenant que l'assertion contraire au sens du passage de Geoffroi de Beaulieu n'est pas tout à fait *unique*, comme l'a cru notre confrère. Lui-même, en effet, ne peut s'empêcher d'admettre deux autorités contradictoires (I), celle de Thibaud VII, roi de Navarre, et celle du moine anonyme de Saint-Denis.

Quant à l'autorité du roi de Navarre, « il est vrai, » dit M. Letronne, « que dans une lettre il dit que le cuer et le cor demeure- « rèrent en l'ost, car le peuple ne vout pas souffrir en nul manière

« qu'il en fust portée, mais les Bollandistes observent judicieusement que l'auteur n'est ici que l'écho d'un bruit que l'on fit répandre lors du départ de Charles, pour apaiser le mécontentement de l'armée. »

Admettons que Jean Stiling, le bollandiste, soit aussi tranchant qu'on nous le représente (1), est-il permis cependant de regarder comme l'écho d'un vain bruit de l'armée déçue la relation claire, touchante et vraie dans toutes ses parties, qu'adresse à l'évêque de Tusculum, à un légat du Saint-Siège en France, le roi de Navarre, gendre de saint Louis, celui qui n'avait pas un instant quitté le roi vivant, ni Charles d'Anjou, ni les restes précieux du chef que l'armée avait perdu? N'est-ce pas abuser d'un véritable talent que d'appuyer une dénégation sur des arguments de cette espèce? Il me semble d'ailleurs que M. Letronne a pris ici trop facilement le change sur le sens d'une phrase importante de la lettre de Thibaud. En nous apprenant que l'armée ne voulut pas souffrir que les os et le cœur du roi lui fussent enlevés, Thibaud fait allusion, non pas au présent que le roi de Sicile avait sollicité, mais à la dépouille mortelle que les religieux devaient reconduire en France. Cela ressort du texte de Geoffroi de Beaulieu, et c'est pour satisfaire à ces réclamations touchantes de l'armée qu'on fit embarquer les religieux sans leur précieux fardeau. Il est même permis de penser que Nangis n'a pas dit un mot du cœur parce qu'il était moine de Saint-Denis; et si le roi de Navarre en a fait une mention particulière, c'est parce qu'il écrivait à Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, le même prélat qui précédemment avait consacré la Sainte-Chapelle de Paris, comme a bien voulu me le rappeler notre savant confrère, M. Victor Leclerc.

Cela posé, que devient *ce bruit que l'on fait répandre lors du départ de Charles*, pour apaiser le mécontentement de l'armée? Quand le roi de Navarre écrivait, Charles n'était pas parti, il ne songeait pas à partir. Il resta jusqu'au dernier moment en Afrique; il fut la cause et l'instigateur du traité conclu avec le roi de Tunis, et longtemps avant la fin du mois de novembre, époque de son départ, les

(1) *Præponderat apud me vel unius Gaufredi auctoritas, præsertim cum fama potuerat spargi de corde retento, ad vitandam Gallorum murmurationem, indèque anctores memorati ad errorem adduci.* (August., t. V, p. 517.)

entrailles de saint Louis avaient été déposées dans l'église de Montréal.

On conviendra donc qu'il n'y a pas d'autorité qui puisse balancer l'affirmation d'un personnage tel que Thibaud, écrivant à un prélat tel que le légat du pape en France. Voici la partie de cette précieuse lettre qui se rapporte à saint Louis, comme on la trouve dans deux beaux manuscrits conservés à la Bibliothèque du roi :

« Thibaus, par la grace de Dieu, rois de Navarre, conte de Champagne et de Brie, quens palaisins, à l'evesque de Tusculum (J), salut et lui tout.

« Sire, j'ai receu vostre lettre en laquelle vous priés que je vous fasse assavoir l'estat de la fin de mon très chier seigneur Loys, jadis roy de France. Sire, du commencement et du milieu savés-vous plus que nous ne savons; mais de la fin vous povons-nous tesmoigner la veue des yeux, que en toute nostre vie ne véismes né ne séeusmes si sainte né si dévote, en homme du siècle né de religion. Et aussi l'avons-nous oy tesmoingner à tous ceulx qui le virent. Et saches, sire, que dès le dimanche à heure de nonne jusques au lundi à heure de tierce, sa bouche ne cessa de jour né de nuit de loer nostre Seigneur et de prier pour le peuple que il avoit là amené. Et là où il avoit ja perdue une partie de la parole, si crioit-il aucunes fois en hault : *Fac nos, Domine, prospera mundi despicere et nulla ejus adversa formidare*. Et moult de fois crioit-il en hault : *Esto, Domine, plebi tue sanctificator et custos*. Après heure de tierce, il perdi aussi comme du tout la parole. Mais il regardoit les gens moult debonnairement et faisoit moult de fois le signe de la croix. Et entre heure de tierce et de midi fist aussi comme semblant de dormir, et fu bien les yeux clos l'espace de demie heure et plus. Après il ouvri les yeux et regarda vers le ciel et dit : *Introibo ad domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum*. Et onques puis ne dist mot. Entour heure de nonne il trespassa. Jusques à lendemain que on le fendi, il estoit aussi bel et aussi vermeil, ce nous sembloit, comme il estoit en sa pleine santé, et sembloit à moult de gens qu'il voulsist rire. Après, sire, les entrailles furent portées à Montréal, en une église près de Palerme, là où nostre sire a ja commencé à faire moult beaux miracles pour lui, si comme nous avons entendu par l'archediacre de Palerme, qui le manda par sa lettre au roy de Se-

zille. Mais le cuer de lui et le corps demourèrent en l'ost, car le peuple ne vout souffrir en nulle manière que il en fust portés. »

(Mss. de Saint-Victor, n° 886, f° 216, et Fonds du Roi, n° 7272, f° 159.)

Dans une communication faite tout récemment à l'Académie, M. Letronne a tenté de concilier les paroles de Geoffroi de Beaulieu avec celles du roi de Navarre, qui leur donnent un démenti formel. Mais, si je ne m'abuse pas, le prompt retour de Geoffroi de Beaulieu en France et l'exposition des véritables motifs de la résistance de l'armée ne permettent pas l'accommodement proposé. Il faut donc absolument le reconnaître, il n'y eut qu'un seul dépôt à l'abbaye de Montréal; l'envoi en fut fait peu de jours après la séparation des os et des chairs; il ne causa pas la moindre émotion dans l'armée. Et le cœur étant demeuré avec les os, il est impossible d'imaginer qu'on ait fait à Montréal une deuxième cérémonie, à trois mois de là, afin de l'y déposer. Concevrait-on, en effet, que l'armée, au mois de décembre, eût abandonné sans difficulté, sans murmure, le cœur dont elle n'avait pas voulu se séparer en septembre! Il faudrait, pour justifier un fait aussi singulier, quelque témoignage contemporain, des inscriptions tumultueuses à Montréal, ou pour le moins un passage de quelque histoire sicilienne : or, tout cela manque en même temps.

Passons au récit du moine anonyme de Saint-Denis. Sans doute, il n'a pas l'autorité ni l'importance de la lettre précieuse du gendre de saint Louis; mais il ne faudrait pas en parler avec mépris, comme le fait notre rigoureux confrère : « Il reste, » dit M. Letronne, « une « vie fort abrégée de saint Louis; écrite par un moine anonyme. « On y lit que les os du prince avec son cœur avaient été transportés en France et enterrés à Saint-Denis. Mais cette assertion isolée « d'un auteur dont l'époque est tout à fait inconnue pourrait-elle « prévaloir contre les témoignages contemporains et parfaitement « éclairés de Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Nangis? »

Voici notre réponse à M. Letronne :

1° Cette assertion n'est pas isolée.

2° Ce moine anonyme était de l'abbaye de Saint-Denis, et pour éclaircir un point controversé de notre histoire, cela n'est pas indifférent.

3° L'époque où ce moine écrivait n'est pas aussi incertaine qu'on le dit. A la manière dont il parle du fils du roi, « Dominus Philippus qui et ei, favente Deo, successit in regno, » on peut conjecturer hardiment qu'il écrivait dans les dernières années du ^{xiii}^e siècle, ou bien au commencement du ^{xiv}^e.

4° Son témoignage positivement exprimé doit avoir au moins la force du témoignage *non exprimé* de Guillaume de Nangis.

Voici déjà deux autorités positives contre Geoffroi de Beaulieu. J'en vais citer une troisième non moins grave : elle est fournie par un ancien manuscrit de la Bibliothèque du roi, qui contient, entre autres morceaux, une chronique française inédite que je recommande à MM. les membres de la commission des *Historiens de France*. Cette chronique s'arrête avec l'année 1300, c'est-à-dire au temps même où l'auteur écrivait ; ses dernières phrases vont nous en donner la preuve : « Li rois Philippes fist tant que li contes Guis de Flandres et ses enfans viendrent à merci, et furent mis en prison. Et jaçoit que li rois Phelippes soit digne de louanges, pour ce que l'escripture nous enseigne que l'on ne loue nullui en sa vie, nous nous tairons atant de lui et de la royne et leurs enfans, et prierons nostre Seigneur que il leur donne bonne vie et longue en leur royaume. »

Ce chroniqueur parle ainsi des obsèques de saint Louis nouvellement canonisé : « Li sains rois trespassa desoubs Cartage.... et furent les os et li cuers apportés (K) en l'église monseigneur Saint-Denis en France où notre sire a fait maint miracle et fait encore » (Suppl. fr., n° 407, f° 402.)

Ce n'est pas à titre de nouveau témoignage que nous citerons maintenant le texte des chroniques renfermées dans le m. 8505^b. Il n'offre guère, en effet, que la traduction de Nangis. Mais, par l'orthographe du mot français qui répond au latin *intestina*, il nous permet de mieux reconnaître le motif du dépôt fait à Mont-réal : « Sitost que li rois de Secile vit son frere definé, il se mist à genoilz et recommanda son ame à nostre Seigneur, en priant qu'il eust pitié de l'ame à lui, et se prist à plourer. Lors il com-manda que li cors fust aprestés et oint de précieux oignemens... Quant il fu cuit, li rois Charles de Secile demanda les ven-trailles à monseigneur Phelippe... et les fist mettre en une

« abbaye de l'ordre de saint Benoist qui est appelée Montréal. »
(F^o 258.)

Tant d'autorités doivent au moins balancer le rapport tout à fait *unique* de Geoffroi de Beaulieu, ou plutôt, comme je l'ai démontré, de son arrangeur posthume. Mais pourquoi davantage insister ? M. Letronne a dit lui-même dans son Rapport au ministre : « Le cœur doit se trouver parmi les restes de saint Louis que contient « l'urne de marbre blanc encore à présent placée sous l'autel doré, « dans l'église de Montréal. Si le cœur ne s'y trouve pas, *ce qui* « *est peu probable*, ce sera une preuve que ce cœur a été trans- « porté en France. » Or, on sait aujourd'hui que les recherches n'ont pas fait découvrir dans les inscriptions, dans les châsses, ni dans les urnes de l'église sicilienne, la moindre indication du cœur de saint Louis. Concluons-en qu'il n'y fut jamais déposé. Non, le cœur de saint Louis, séparé des os et des entrailles comme celui de tous les autres membres de sa race, ne fut pas abandonné par un fils pieux au souverain d'un autre pays que la France. Si, contre toute vraisemblance, Philippe le Hardi s'était rendu coupable d'une telle indifférence, on peut être assuré que Charles d'Anjou, possesseur du trésor, ne l'eût pas laissé dans une ville placée à l'extrémité de son royaume ; il l'eût précieusement renais aux clercs de sa chapelle royale à Naples, ou bien aux religieux du Mont-Cassin. Comprendrait-on, d'ailleurs, qu'après avoir demandé, et bien plus, obtenu le cœur de son frère pour la Sicile, il eût légué le sien à la France, et qu'il en eût ordonné, par son testament, le dépôt chez les Jacobins de Paris ? Dans ce rapprochement, tout choquerait les mœurs, les idées, les sentiments du *xiii^e* siècle ; tout, en un mot, serait inexplicable.

Maintenant, si le cœur de saint Louis n'a été demandé ni reçu par Charles d'Anjou, s'il n'a jamais été déposé dans l'église de Montréal, il devient inutile de se préoccuper de la possibilité d'un échange dont il aurait été l'objet, dans le *xiv^e* siècle, entre la France et la Sicile. C'est donc avec regret que je m'éloigne ici de l'opinion soutenue avec tant d'éloquence et de conviction par notre confrère M. Auguste Le Prévost. Voyez en effet combien de difficultés ! Cette relique nécessairement sacrée aurait été enlevée à l'église de Montréal, sans que les légendaires et les historiens contemporains

en eussent fait la remarque ; la précieuse chasse aurait traversé, inaperçue, l'Italie et la plus grande partie de la France ; Charles V, alors dans toute sa puissance, aurait dissimulé la négociation qui devait lui mériter le plus d'applaudissements. Et pourquoi tant de précautions ? Dans l'hypothèse admise, le cœur n'avait-il pas été loyalement reçu par Charles d'Anjou ? Le roi, de son côté, n'avait-il pas, en 1378, le droit de céder, au profit de sa Chapelle, une des reliques achetées des propres deniers de saint Louis ? Ici, le mystère eût été par trop indigne de la majesté royale, et c'est en donner une faible raison que d'alléguer la crainte des murmures et des réclamations de Saint-Denis ; car alors cette abbaye, déposée de la charge de transmettre à la postérité l'histoire contemporaine, ne tenait plus la monarchie en tutelle, et Charles V, qui venait, à l'époque où l'on place cet échange, de léguer son cœur aux Célestins de Paris, ne pouvait se laisser intimider par la crainte d'une résistance qu'il ne prévoyait pas, puisqu'elle était sans prétexte.

Deux champions ont été appelés pour justifier cette translation du cœur de saint Louis au quatorzième siècle. Mais leurs armes ne sont pas d'une trempe solide. Le premier est Jean-Louis Lello, auteur de l'*Istoria della chiesa di Montreale*. Cet écrivain avait, en 1597, entrepris une tâche souvent bien difficile : il voulait justifier l'origine de toutes les reliques de son église. Mais si Louis Lello se montre très-empressé de faire valoir les moindres détails du pieux trésor de Montréal, ce n'est pas un motif pour nous d'ajouter à ses allégations une foi plus robuste, car nous donnerions ainsi trop beau jeu à toutes les explications de la *Légende dorée*. Que dit-il cependant ? Qu'autrefois le corps de saint Louis était dans l'église réuni aux entrailles ; que la preuve s'en tire des dimensions de l'ancienne tombe consacrée à ces dernières. Nous admettons ce raisonnement : mais, remarquons-le bien, il est uniquement fondé sur la grandeur de la tombe ; et quel rapport peut-on établir aujourd'hui entre cet objet évidemment destiné aux chairs et aux entrailles dont on parle, et la possession du cœur dont on ne parle pas ?

Lello croit à la probabilité d'un échange entre le corps de saint Louis et l'une des pointes de la couronne d'épines. Mais, dans la

présomption d'un pareil fait, dont on ne cite pas les garants, dont on ne précise pas la date, dont on ne rappelle pas les circonstances, il est assez facile de reconnaître un désir pieux de justifier l'authenticité de l'épine possédée. On savait, en effet, que la sainte couronne tout entière appartenait à la maison de France; et l'hypothèse proposée semblait admirablement expliquer comment une parcelle pouvait en avoir été détachée. L'existence de la grande tombe conduisait d'ailleurs à des inductions assez plausibles; car l'historien sicilien du seizième siècle ignorait les circonstances de l'embaumement de Tunis, et comment, dans la prévision de la longue traversée, on s'était vu forcé de séparer les os et de réunir dans le même monument la chair et les entrailles. L'inscription placée sur la grande tombe ne parlait d'ailleurs que des *entrailles*, et l'on ne devinait pas qu'en y déposant en même temps les précieuses chairs, on avait dû chercher à les disposer comme elles étaient avant que les os fussent séparés.

Voilà donc l'origine naturelle de la supposition de Lello. Mais il est certain que l'échange dont il s'agit n'eut pas lieu. Les chairs de saint Louis ne revinrent jamais en France, ni au quatorzième siècle ni plus tard, et l'historien de Montréal n'a montré, dans l'exposition de cette hypothèse, ni savoir ni critique. A l'entendre, c'est un roi Philippe qui dut procurer la translation, et le corps de saint Louis nous aurait été rendu longtemps avant la canonisation. Puis, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, l'échange doit remonter à la fin du quatorzième siècle. Qu'on ne cite donc plus cet historien pour justifier la translation du cœur de saint Louis en 1578; car il ne dit pas un mot du cœur, et il en parlerait, que son extrême ignorance de la chronologie n'ajouterait aucune autorité à l'un ou l'autre des systèmes en présence.

Le second garant de cet échange imaginaire est l'auteur de la *Sicilia sacra*. Mais il ne fait que répéter l'allégation de Lello; seulement au corps de saint Louis il substitue les os, ce qui ne prouve pas une ignorance moins grande des choses de la France. Voici le motif de ce changement: l'écrivain sicilien savait que Montréal pouvait encore prétendre à la possession du corps de saint Louis, il jugea donc nécessaire de porter l'allégation de Lello sur des reliques qui n'étaient plus dans cette ville.

Et maintenant, si l'on tient à connaître l'origine véritable de l'épine de Montréal, je dirai que Charles d'Anjou se trouvait à Paris et qu'il avait pris part aux fêtes pieuses données par le roi son frère à l'occasion de l'arrivée de la sainte couronne. Il avait donc pu recevoir en don l'un des aiguillons vénérés de cette couronne ; et plus tard il a pu le déposer dans l'église de Montréal. Peut-être aussi l'épine de cette église avait-elle, comme bien d'autres parcelles de la couronne du Sauveur répandues dans les reliquaires monastiques, une origine vague et problématique. C'est à cette dernière conjecture que je demande la permission de m'arrêter comme à la plus vraisemblable.

Nous avons fait un grand pas en démontrant que le cœur de saint Louis avait été certainement ramené en France par Philippe le Hardi. Il nous reste à chercher en quels lieux on peut espérer de le retrouver.

Remarquons auparavant un fait des plus singuliers. Les miracles opérés par les mérites d'une foi vive et sincère devant le tombeau de saint Louis ont été regardés comme innombrables par les contemporains. Sa tête, ses bras, ses doigts, ses cheveux et ses ongles, tout ce qui lui avait appartenu, ont été l'objet de la vénération du monde chrétien. Ses vêtements devinrent une seconde providence pour les malheureux et les infirmes ; il n'est pas jusqu'aux monnaies frappées sous son règne que l'on n'ait invoquées avec confiance. Une seule partie des reliques n'est jamais présentée aux malades, n'est jamais réclamée par les abbés, les archevêques, les chapelains ou les princes de la famille royale : c'est le cœur du saint roi. Dans le procès de canonisation, on cite quelques guérisons opérées à Montréal par le mérite des chairs et des intestins ; vous y chercheriez en vain, je ne dis pas la mention du cœur, mais la moindre prétention au dépôt de ce cœur, dont la conservation nous est pourtant attestée par quatre historiens contemporains, savoir : le roi Thibaud VII, le confesseur Geoffroi de Beaulieu, l'anonyme latin de Saint-Denis et le chroniqueur français de l'an 1300. Un pareil silence est fait pour exciter notre surprise : et bien qu'il soit possible de l'expliquer, ainsi que je l'essayerai, ce n'en est pas moins une singularité dans l'histoire du culte de saint Louis.

Mais s'il est permis d'affirmer quelque chose, c'est que le cœur ne fut jamais compté parmi les objets conservés à Saint-Denis. Placé dans tout autre endroit, on pouvait en perdre la mémoire, il pouvait échapper naturellement à l'attention publique, mais dans l'abbaye, gardienne habituelle de la dépouille mortelle des rois, rien ne saurait expliquer un pareil oubli. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait beaucoup d'exemples, et pour moi je n'en ai pas découvert un seul, d'un cœur séparément embaumé, qu'on aurait cependant laissé dans l'endroit affecté à la sépulture du corps. On retrouva bien, vers le commencement du ^{xvii}^e siècle, sous les dalles d'une fenêtre de l'église de Saint-Denis, le cœur du cardinal Louis de Bourbon ; mais cet abbé de Saint-Denis était précisément du petit nombre de ceux dont le corps ne reposait pas dans l'église. Il avait été transporté dans la cathédrale de Laon.

Non-seulement le cœur de saint Louis n'est pas mentionné dans les nombreux inventaires du trésor de l'abbaye, mais quand on ouvrit le tombeau de ce prince, quand, à l'époque de la canonisation, on exposa ses os réunis, on ne montra jamais son cœur. Plus tard, Philippe le Bel réclama vivement pour la Sainte-Chapelle la possession de tous les os sacrés de son aïeul, il ne redemanda pas le cœur ; et nous remarquons que Guillaume de Nangis et le chroniqueur de Saint-Denis ont gardé le silence sur cette réclamation de Philippe le Bel. Nous la connaissons par la lettre de Boniface VIII à l'abbé de Saint-Denis, dans laquelle il l'engage en termes concis à se rendre aux vœux du roi dans cette circonstance. La lettre est de l'année 1298 ; mais on sent combien il serait important d'avoir celle de Philippe le Bel qui l'avait sollicitée : peut-être se retrouvera-t-elle un jour dans les archives du Vatican ; peut-être y verra-t-on que le principal motif des instances du roi était le dépôt du cœur fait précédemment dans la Sainte-Chapelle en conformité des vœux et du premier testament de Louis IX.

Au commencement du ^{xv}^e siècle, Charles VI fit ouvrir le tombeau du saint roi : il distribua plusieurs parties de ses ossements à ses courtisans ; il ne vit pas, il ne réclama pas le cœur ; tant il est vrai qu'à Saint-Denis on n'avait jamais eu la prétention de le conserver !

J'ai dit que la place du cœur de Philippe le Hardi , dans l'église des Jacobins de Paris , n'avait pas été bien marquée et n'avait jamais été reconnue (1). J'ai dit que le cœur de la reine Blanche avait été donné aux religieuses du Lys , qu'elle avait instituées ; celui de Thibaud de Champagne aux Dominicains de Provins , qu'il avait fondés ; celui de sa veuve , fille de saint Louis , aux moines de Clairvaux , dont elle avait refait l'église ; celui d'Isabelle de France , sœur de saint Louis , à l'abbaye de Longchamps , qu'elle avait fait bâtir. Maintenant , dans quelle église sommes-nous comme involontairement portés à croire que doit reposer le cœur de saint Louis ? Est-ce à Montréal en Sicile , ou bien à la Sainte-Chapelle de Paris ? Supposons que le prince ait , durant sa vie , indiqué la place immuable de ce cœur , ne devinerons-nous pas tous à l'envi qu'il aura désigné la Sainte-Chapelle ? Et même , à défaut de testament , d'expression intime de sa volonté , a-t-on pu négliger de le déposer dans un monument fondé par lui , pour y placer les reliques à ses yeux les plus adorables du monde , c'est-à-dire la couronne d'épines du Sauveur , le fer de lance qui l'avait percé , la croix sur laquelle il avait expiré et les clous qui l'y avaient attaché ? On savait , en effet , que telle avait été la prédilection de Louis IX pour la Sainte-Chapelle , qu'il éprouvait toujours une sorte de malaise quand il entendait dans une autre église le service divin. Souvent il passait des heures entières étendu sur les dalles qui touchaient à l'autel , et toute la France était si bien dans la confiance de son amour passionné pour l'admirable édifice , qu'un poète , dans une courte pièce de vers composée à la nouvelle de sa mort , ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

Chapelle de Paris bien ères maintenue :
La mort , ce m'est avis , t'a fait desconvenue ,
Du miex de tes amis t'a lessié toute nue.

(Msc. 7218, f° 341, v°.)

Ainsi , nous le voyons , au moment du retour de Philippe le Hardi , le sentiment général était celui qui de lui-même aujourd'hui se présente encore à notre esprit. S'il est une église dans laquelle semble mieux marquée la place de saint Louis , nous supplions qu'on nous l'indique.

¹ Mercure de 1718 , août.

Et, remarquez-le bien, toutes ces présomptions sont indépendantes de la découverte qu'on vient de faire. Elles auraient la même force, elles sembleraient aussi naturelles quand même M. Camus aurait jugé convenable de détruire, à l'insu de M. Terrasse, tout ce qui nous reste aujourd'hui de cette découverte.

Mais, cela posé, si, dans un endroit de la Sainte-Chapelle, les ouvriers viennent à soulever une caisse de plomb renfermant elle-même une seconde caisse d'étain ou de cuivre étamé; si cette deuxième caisse, en forme de cœur, couvre évidemment, dans une enveloppe de linge, les restes d'un cœur, votre imagination ne s'ouvrira-t-elle pas à l'espoir que là doit se trouver celui de saint Louis?

Ou bien votre première pensée, votre première conviction, sera-t-elle que ce n'est pas, que ce ne peut pas être un objet précieux, mais bien plutôt les restes d'un fripon qui aura su tromper, *après sa mort*, la surveillance active des gardiens, pour se ménager la plus honorable place dans la Sainte-Chapelle de nos rois?

Voici pourtant de nouveaux motifs d'espérance. La place ménagée pour contenir cette double caisse touche à la voûte de la crypte ou chapelle basse; cette voûte n'est pas séparée du pavé de la chapelle haute par une épaisseur de plus de dix-huit pouces; et c'est à la superficie de cette épaisseur, et précisément sur la réunion des reins de la voûte, que l'on a fait avec autant de bonheur que de hardiesse une ouverture qui ne pouvait avoir moins d'un pied de profondeur, puisqu'elle contenait « une caisse longue, au rapport de M. Camus, d'un pied sur dix pouces de large et huit de profondeur. » Quand l'ouverture faite eut reçu le dépôt qui lui était destiné, on la ferma par une grande, simple et belle pierre blanche, dépouillée de tout insigne, de toute marque. Puis on rétablit l'ordre des ornements sacrés, c'est-à-dire que sur cette pierre vint retomber le centre du maître-autel, où chaque jour on célébrait le service divin.

M. Letronne, négligeant ici tous les accessoires, se contente de dire qu'il n'est pas vraisemblable que le cœur d'un saint aussi révéré ait été enfoui sous le pavé d'une église; mais il est fort pro-

bable, comme nous le disions tout à l'heure, que cette place avait été préparée et occupée plusieurs années avant la canonisation. Quel endroit, après tout, plus privilégié, plus durable que la base d'un saint autel ? N'est-ce pas celui que l'on réservait aux corps des saints et des évêques ? Et si la place est *inconvenante* pour le cœur d'un roi, dites-nous comment il se fait que saint Louis l'ait choisie précisément pour y mettre celui de sa mère, Blanche de Castille ? C'est en effet sous le pavé d'un autel que le cœur de cette grande reine reposait encore avant la révolution : il est vrai que c'était dans l'abbaye du Lys et non pas dans la Sainte-Chapelle des rois de France.

L'autel de la Sainte-Chapelle était entouré d'un berceau de colonnettes terminées en arcades gracieuses. Sur ce berceau, on exposait les saintes reliques pendant la durée du saint sacrifice, et c'est là qu'il était alors permis aux fidèles de venir les adorer. De sorte que, pour me servir des belles expressions de M. Auguste Le Prévost, « si une goutte du sang dont la couronne d'épines est « imprégnée venait à se liquéfier et à percer ses enveloppes d'or, « c'est sur le tabernacle de l'autel qu'elle devait tomber. » Et ce tabernacle reposait précisément sur l'humble pierre qui séparait la boîte de plomb de l'autel de marbre.

Ainsi donc voilà ce qu'on ne peut contester : d'un côté, le cœur de saint Louis précieusement embaumé avait été rapporté en France, et jusqu'à présent personne n'avait pu dire en quelle place on l'avait déposé. De l'autre côté, un cœur enveloppé d'un tissu rougi de quelques gouttes de sang, enfermé dans une double boîte de métal, s'est trouvé dans la Sainte-Chapelle fondée par saint Louis ; et sous le maître-autel, c'est-à-dire à la place la plus honorable.

Or, ce cœur, nous le reconnaissons pour celui de saint Louis, et nous allons examiner tout ce qu'on a dit, tout ce que même on pourrait dire pour nous empêcher de le croire.

L'argument le plus fort, sans aucun doute, c'est le silence absolu gardé par les historiens de la Sainte-Chapelle sur cette attribution. On a consulté tous les inventaires, on n'a rien trouvé qui mit sur la voie d'un dépôt de ce genre. On a pu même connaître,

dit-on, le sentiment de plusieurs membres de la famille royale, et on l'a jugé contraire à la présomption qui nous paraît, à nous, si plausible.

Mais pourtant, quelque parti que l'on prenne, il se présentera des difficultés graves. Le cœur de saint Louis a été précieusement embaumé : qu'est-il devenu ? Il a été rapporté en France : où l'a-t-on déposé ? Les archives particulières de la maison de Bourbon éclairent-elles ce premier fait ? Nullement. Les inventaires de la Sainte-Chapelle déterminent-ils l'origine et la destination de la caisse découverte ? Pas davantage. On ne saurait donc rien conclure, en présence de l'objet trouvé, du silence de l'inventaire, ni de l'opinion attribuée, peut-être assez gratuitement, à l'un des membres de la famille royale.

Les inventaires de la Sainte-Chapelle constatent les reliquaires, les bijoux, les tablettes et les statues ; ils indiquent le nombre et la valeur des objets précieux qui dépendaient de l'église ; mais ils n'ont rien à dire d'une double caisse en plomb cachée depuis des siècles sous la terre, quand on s'avisa de les rédiger (L).

Il ne suffit donc pas d'affirmer que le cœur de saint Louis ne peut avoir été déposé dans la Sainte-Chapelle : il faut désigner le personnage auquel semblerait plus naturellement appartenir celui qu'on a trouvé. Par une sorte de prévention, on peut faire une réserve contre le nom du fondateur du monument, mais il en faut proposer un autre, car ce n'est pas avec des négations qu'on pourra trancher une question dont les éléments sont positifs. Et comme il n'y a pas d'exemples de personnages vulgaires dont on ait conservé séparément le cœur, il faudra, pour le moins, convenir que la caisse de la Sainte-Chapelle doit avoir été faite pour l'un des descendants de saint Louis.

Mais serait-il donc impossible de deviner pourquoi nous avons perdu la trace de l'endroit où le cœur de saint Louis aurait été déposé ?

Deux hypothèses se présentent naturellement ici.

Je fonde la première sur les prétentions respectives de l'abbaye de Saint-Denis et de la Sainte-Chapelle. Jamais l'abbaye de Saint-Denis ne parut aussi jalouse de ses immenses prérogatives que sous les règnes de saint Louis, de Philippe le Hardi et de Philippe le

Bel. Depuis un temps immémorial , elle avait le droit d'ensevelir les rois de France ; depuis plusieurs siècles , ses reliques avaient le privilège d'exciter la ferveur universelle et d'attirer les pèlerins de toute l'Europe. Tel avait été même le concours des fidèles , qu'il avait fallu le soumettre à des règles et lui assigner des limites. C'est pour cela qu'on avait institué la fameuse foire du Landit , devenue bientôt le rendez-vous de tous les marchands, de tous les pénitents, de tous les malades. Mais la fondation de la Sainte-Chapelle, le motif de cette érection somptueuse pris dans le désir de loger convenablement les reliques de la Passion nouvellement arrivées de Constantinople, la prédilection ardente de saint Louis pour le chant et le service de ses chapelains, tout devait nécessairement éveiller l'inquiétude de l'abbé de Saint-Denis. Qu'allait devenir la confiance des fidèles dans les mérites de l'Aréopagite, quand à Paris la prière pouvait s'élever jusqu'au ciel du pied de la vraie croix et en présence de la sainte couronne d'épines ? La ferveur allait donc nécessairement changer de direction et l'avenir de l'abbaye allait en être compromis.

Quand les anciennes prérogatives d'un corps sont menacées, on doit s'attendre à de vives résistances. Ce fut alors , en effet , que les religieux de Saint-Denis, rassemblant toute leur énergie, affectèrent des prétentions imaginaires pour remplacer le crédit réel qu'on voulait leur enlever. Matthieu de Vendosme gouvernait l'abbaye : c'était un prélat dont les éminentes qualités n'avaient pas échappé à saint Louis. Grand homme d'État , il ne préférait à l'intérêt public qu'un seul intérêt , celui de Saint-Denis ; le roi, partant pour l'Afrique, l'avait choisi pour régent du royaume , au détriment de la reine Marguerite , son épouse bien-aimée. Quand le corps du roi défunt fut , en 1274 , présenté par le pieux Philippe devant l'église de Saint-Denis, Matthieu de Vendosme refusa d'en ouvrir les portes, pour avoir remarqué dans le cortège deux évêques revêtus d'habits pontificaux. Ce n'était pas le moment de contester : les deux évêques consentirent à déposer leurs vêtements sacrés, et les os de Louis IX purent franchir le porche de l'église.

La conduite de Matthieu de Vendosme , à la mort de Philippe le Hardi, en 1285, n'est pas moins remarquable. Philippe le Bel, connaissant l'affection de son père pour les Jacobins de Paris ,

avait promis le cœur du roi défunt à ces bons pères. Quand les entrailles eurent été inhumées à Narbonne, et que le corps fut ramené à Saint-Denis, les Jacobins réclamèrent le cœur de Philippe. Matthieu de Vendosme refusa avec hauteur, et l'on peut croire que sans le scandale de sa résistance l'histoire aurait moins parlé du cœur de Philippe que de celui de saint Louis. Quoi qu'il en soit, voici comme les chroniques de Saint-Denis nous ont rendu compte de la querelle :

« Le roi fut conroïé comme il affiert à tel prince : les entrailles
« furent enterrées en la maistre église de Narbonne ; les ossemens
« furent apportés à Saint-Denis en France, et furent mis en sepul-
« ture d'encoste son père, le saint roy Loys. Mais ainsois qu'ils
« fussent mis en sepulture, grant dissencion et grand descort s'es-
« mut entre les moines de Saint-Denis et les frères prescheurs de
« Paris. La cause fut pour ce que le roy Philippe, le fils du bon
« roy, avoit donné et octroïé ainsi comme depourveuement à un
« frère de l'ordre des prescheurs le cuer de son père ; pour ce
« qu'il fust mis au moustier des frères prescheurs de Paris.

« Les moines de Saint-Denis le vouloient avoir, et disoient que
« puisqu'il avoit eslu sa sepulture en l'église de Saint-Denis, son
« cuer ne devoit point *reposer ailleurs ne gesir*. Mais le jeune roi
« ne vout point estre desdit à son commencement, si commanda
« qu'il fut baillié et délivré aux frères prescheurs de Paris.

« Pour ceste chose furent meus à Paris plusieurs questions entre
« les maistres en theologie : assavoir mon se le roy poyoit donner
« et octroyer le cuer de son père propre, sans la dispensation de
« son evesque souverain.... Duquel cuer au roy Philippe il fut
« après déterminé par plusieurs maistres en theologie que le roy
« ne les moines ne le pourroient donner sans la dispensation du
« pape. »

Cette anecdote, on en conviendra, méritait d'être rappelée dans la discussion qui nous occupe. D'un autre côté, il ne serait pas téméraire de supposer que Philippe III, afin de prévenir des réclamations, et pour ne pas demander comme une faveur ce qu'il pouvait accomplir sans contrôle, eût, sans en faire l'occasion d'une cérémonie pompeuse, déposé lui-même ou fait déposer par ses chanoines le cœur de son père dans la place de sa chapelle

royale la plus désirable pour un fervent chrétien. L'abbé de Saint-Denis, qui pouvait, sans les approuver, connaître les intentions du feu roi, aurait alors évité de soulever des réclamations qui risquaient d'être mal accueillies. Et c'est pour ne pas donner trop de force à un pareil précédent, qu'il aurait voulu plus tard (en 1285) résister aux prétentions des Jacobins sur le cœur de Philippe le Hardi.

Ajoutons une autre circonstance : saint Louis avait fait deux testaments ; le dernier seul, dans lequel il ne parle pas de sa sépulture, nous a été conservé. Geoffroi de Beaulieu, qui cite fréquemment le premier, nous apprend que saint Louis y recommandait de ne faire aucune dépense pour son inhumation. Il l'écrivit avant de partir pour la première croisade, et dans le temps qu'il faisait consacrer la Sainte-Chapelle par l'évêque de Tusculum. Peut-être retrouvera-t-on ce précieux document, dont la perte est véritablement inexplicable, puisqu'il existait encore à l'époque où fut publié le livre de Geoffroi de Beaulieu. Peut-être y lira-t-on la disposition relative au dépôt de son cœur dans la Sainte-Chapelle, et tous les doutes seront alors nettement levés aux yeux de tout le monde.

Mais, toute plausible qu'elle puisse paraitre, l'hypothèse que je viens de proposer ne me satisfait pas complètement ; elle laisse subsister une difficulté. Comment, à l'époque de la canonisation, le cœur ne fut-il pas élevé de terre comme les autres reliques du saint roi ? J'ose espérer qu'une seconde explication semblera plus admissible encore et plus inattaquable.

Il faut se reporter à l'endroit de la Sainte-Chapelle dans lequel la caisse a été trouvée. La voûte de la crypte ou chapelle inférieure n'est, comme je l'ai dit, séparée du pavé de l'autel supérieur que par un appareil de maçonnerie fort mince. C'est au milieu de cet appareil qu'une place avait été ménagée pour le cœur qu'on vient de retrouver, et l'on ne peut s'empêcher de croire qu'on avait dû prévenir à l'avance le danger évident de cette excavation. Il en faut donc conclure que la place dut être disposée par l'ordre et sous les yeux de saint Louis, et je crois avoir le droit d'avancer qu'en achetant les premières reliques de la Passion, en leur préparant une demeure aussi somptueuse, le roi nourrissait l'espérance

de mettre sous leur sauvegarde le cœur qui les avait honorées d'une dévotion si singulière.

Et, comme sa piété n'était égalée que par son humilité, je crois qu'il aura lui-même exprimé à son fils le désir d'être là secrètement caché ; que surtout il l'aura conjuré de ne pas donner à son pauvre cœur une enveloppe riche ou somptueuse. Que lui importait la gloire et les vains souvenirs du monde ? qu'importait même une inscription ? Le Sauveur des hommes, tous les jours présent dans le sacrifice de l'autel, en aurait-il besoin pour le reconnaître ? Louis avait donc pu recommander jusqu'à l'omission d'une épitaphe. « *Ad laudem humilitatis ejus (dit Geoffroi de Beaulieu, dans un des premiers chapitres) spectat quod in extrema voluntate sua statuit et in testamento suo scribi præcepit quod super sepulturam ipsius defuncti nulla curiositas, nulla superfluitas fieret : ut sicut humilitatis exemplum se exhibuit vivus, ostenderet et defunctus.* » Paroles remarquables, si l'on se souvient qu'en 1272, et vingt-cinq ans avant la canonisation, un somptueux mausolée fut érigé à Louis IX par l'ordre de Matthieu de Vendosme. De sorte qu'il faudrait accuser Philippe le Hardi d'avoir, comme l'abbé de Saint-Denis, violé les recommandations bien connues de son père, si l'humble caisse déposée sous l'autel de la Sainte-Chapelle ne venait aujourd'hui prouver qu'il les avait respectées.

D'ailleurs, il est aisé de comprendre comment, à l'époque de la canonisation, personne n'aura songé à tirer cette caisse de la place de prédilection qui lui avait été assignée. Pourquoi l'arracher d'une place aussi désirable pour un saint que pour un roi ? Était-ce un moyen de mieux honorer la mémoire de saint Louis que de violer sa volonté dernière ? et pouvait-on attendre de la chässe qu'on lui eût consacrée, des miracles comparables à ceux que la foi devait demander avec confiance aux saintes reliques de la Passion ? Ainsi, la Sainte-Chapelle n'ayant pas eu d'historiens de ce temps-là, les générations oublièrent bientôt ce qu'était devenu le cœur de saint Louis ; et, comme nous l'avons remarqué, il en fut de même de celui de Philippe III, qu'on aurait peut-être retrouvé sous l'autel de l'église des Jacobins, si l'on avait pensé à l'y chercher.

Passons maintenant en revue les autres difficultés présentées.

La mince valeur des métaux employés pour la double caisse ne

peut plus être invoquée depuis que M. Le Prévost a victorieusement cité l'exemple du cœur de Richard Cœur de Lion, découvert dans la cathédrale de Rouen.

La grossièreté du tissu dans lequel est enveloppé le cœur doit être regardée comme une conséquence naturelle du choix des métaux. C'est peut-être d'ailleurs un morceau de la haire de saint Louis, et, dans tous les cas, nous avons l'espérance de reconnaître dans *cette grosse toile de lin ou de chanvre*, comme l'appelle M. Letronne, qui seul d'entre nous a pu la voir, de reconnaître, dis-je, un nouvel indice de la date du dépôt. Nous avons à la Bibliothèque du roi plusieurs manuscrits couverts en toile de serge ou de chanvre, et qui remontent certainement au règne de saint Louis; on pourra comparer.

Mais, continue M. Letronne, aurait-on enfoui ce cœur sans l'accompagner d'une inscription, d'aucune marque distinctive qui indiquât aux âges futurs l'origine sacrée de cette relique?

Nous avons déjà réduit de beaucoup la force de l'objection : quand le roi convoitait une pareille place, il ne songeait guère, ni l'exécuteur de ses volontés, à la gloire humaine. Cependant, nous n'avons pas aujourd'hui trop bonne grâce à faire un reproche de ce genre à ce qui nous reste de la précieuse relique. Des deux boîtes qui la protégeaient, l'une a été détruite, celle qui pouvait avec plus de vraisemblance contenir l'inscription, et de la seconde on ne nous a laissé que le fond ou le couvercle. Je ne veux plus revenir sur la conduite de M. Camus; mais enfin, s'il y avait des mots tracés, ne devait-on pas s'attendre à les trouver sur la paroi circulaire qui joignait le fond de la première boîte au couvercle? C'est là, ou mieux encore autour de la première boîte, qu'on pouvait espérer de lire : *Cor Ludovici regis*. Montrez-nous ces parois, restituez l'intégrité des deux boîtes, et votre objection pourra présenter quelque force.

J'y consens cependant. Les deux caisses sont retrouvées, elles n'offrent aucune apparence d'inscription. Qu'en voulez-vous conclure? Que le cœur renfermé dans cette modeste et cependant triple enveloppe n'est pas celui de saint Louis? Dites-nous alors à qui, dans le moyen âge, il fut donné d'obtenir la gloire, bien

plus que la gloire, le bonheur de reposer en pareil lieu et sous la protection de semblables reliques ?

M. Letronne a répondu à cet appel, et, pour se débarrasser de la concordance de tant d'inductions naturelles et convaincantes, il a recours, avouons-le franchement, à la plus arbitraire des suppositions. Dans cette Chapelle de nos rois, ce n'est plus un roi de France, ou même un prince de la famille royale, dont le cœur aura pu naturellement recevoir pareille destination. C'est un intrus, un individu quelconque, l'architecte du monument peut-être, lequel, en mourant, aura pris soin de recommander à l'un de ses héritiers de pénétrer furtivement dans la Sainte-Chapelle, de déplacer le redoutable autel, de lever les dalles du sanctuaire, de pratiquer une ouverture dans l'étroit espace contigu à la voûte inférieure. Tout cela fait, l'héritier imperturbable aura glissé à cette place le cœur de l'ambitieux testateur. Voilà vraiment un singulier moyen de lever tous nos doutes sur la récente découverte ! On objecte que Pierre de Montreuil était mort quatre années avant saint Louis ; que son cœur n'a pu être mis à part secrètement, dans une intention de fraude ; qu'il n'a pu, dans l'espoir de mieux se recommander à la miséricorde divine, commander à ses héritiers de se rendre complices d'un énorme abus de confiance. A ces objections, que M. Letronne a prévues sans doute, il se contente de répondre, « que ce n'est là, après tout, qu'une conjecture « qu'il est peut-être aussi difficile de prouver que de détruire, et « qui d'ailleurs a fort peu d'intérêt. » A la bonne heure ; mais on nous permettra de ne pas conclure d'une pareille explication que le cœur de saint Louis ne puisse se trouver sous le maître-autel de la Sainte-Chapelle.

Les recherches dont je viens de soumettre le résultat à l'Académie n'auront pas été vaines si l'on en tire la conséquence rigoureuse que le cœur de Louis IX a été conservé, qu'il a été rapporté en France, et que tout semble nous inviter à croire qu'il fut déposé dans la Sainte-Chapelle. Le rapport fait au ministre par notre savant confrère, directeur des archives du royaume, offrait des conclusions exactement opposées, et si M. Letronne avait cru pouvoir substituer le doute à la négation la plus rigoureuse, je me serais gardé d'intervenir dans la discussion. D'ailleurs, il ne s'agit pas,

comme on semble le craindre, d'inquiéter la conscience et la foi des chrétiens et des bons Français, en réclamant pour l'objet découvert les honneurs publics qu'on serait heureux de rendre au cœur de saint Louis. L'Église, en matière de culte, ne doit pas se contenter d'inductions et de probabilités, quels que soient leur exactitude et leur nombre. Il lui faut des témoignages précis, des actes pour ainsi dire palpables; et ces preuves, ces témoignages ne sont pas encore à notre disposition. Mais pourquoi nous ferions-nous scrupule de déclarer que nous espérons fermement de l'avenir ce que le présent ne nous accorde pas? Une lettre contemporaine, quelques vers d'un jongleur, quelques mots d'une charte, d'un inventaire ou d'une chronique, la découverte surtout du premier testament de saint Louis, peuvent nous apporter la démonstration que nous jugeons indispensable. Que l'objet de tant de fervente sollicitude soit en attendant exposé, sous verre, dans un de nos Musées ou dans la Bibliothèque du roi, jusqu'au moment où la Sainte-Chapelle, ce chef-d'œuvre de l'art du treizième siècle, sera rendue au culte. Et si l'opinion de MM. Le Prévost, Taylor, Dubeux et Berger de Xivrey n'a pas alors reçu la sanction d'un témoignage authentique, que le cœur soit pieusement remis à son ancienne place, qu'il n'y soit plus jamais troublé; et qu'il reste seulement un faible souvenir de la discussion soulevée de notre temps à l'occasion de son exhumation involontaire.

NOTES AJOUTÉES AU MÉMOIRE.

NOTE A.

Camus avait été, comme on sait, un des républicains les plus ardents de la Convention nationale. Il conserva la direction des archives jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Son successeur dans ce poste éminent fut un autre républicain justement illustre à titres nombreux et divers, M. Daunou qui, d'ailleurs, ne comprenait guère mieux que Camus le culte ou seulement l'intérêt des souvenirs de notre ancienne et glorieuse monarchie. La Restauration eut, en 1815, le bon esprit d'éloigner M. Daunou des archives, en lui donnant, comme un dédommagement honorable et justement mérité, la direction du *Journal des savants* et la chaire d'histoire ancienne au Collège de France. Les *Archives du royaume* furent alors confiées à M. de la Rue, jusqu'en 1830 qu'elles furent rendues à M. Daunou. Après la mort de ce dernier, on les a données à notre savant helléniste M. Letronne.

NOTE B.

Les Chroniques de Saint-Denis copient ici la traduction française de Guillaume de Nangis ; mais le texte latin mérite également d'être cité, parce qu'il justifie ce que nous dirons plus bas des raisons qui firent déposer dans la terre chrétienne la plus voisine les entrailles de saint Louis. « Cujus corporis interiora trahentes ministri « talis officii, quia diu propter sui putrefactionem deferri non possent, in quadam « villæ ecclesia, ea, more debito, terræ tradiderunt. (*Historiens de France*, t. XX, p. 482.)

NOTE C.

On a fait pourtant une objection, fondée sur ce que le cœur de Louis VIII n'avait pas été conservé en 1224. Je me contenterai d'avouer ici qu'en effet aucun historien n'a mentionné cette séparation ; voilà pourquoi je n'en ai pas parlé. C'est, au contraire, parce que Geoffroi de Beaulieu, Thibaud de Champagne et les deux chroniqueurs anonymes véritablement contemporains ont attesté la conservation du cœur de saint Louis et son embaumement en 1270, que je me suis cru en droit de regarder ce fait comme incontestable.

NOTE D.

Il n'y a pas d'incertitude sur le sens de cette phrase dans Geoffroi de Beaulieu. Les religieux devaient reconduire le corps du roi en France ; mais la réflexion mo-

diffia ce premier arrangement, et Philippe le Hardi crut devoir lui-même ramener la dépouille mortelle de son père. M. Letronne, par suite d'une grande préoccupation, soutient que l'armée s'opposait uniquement au départ du cœur pour la Sicile. Dans cette hypothèse, le roi aurait d'abord feint de céder au vœu public en ne laissant partir que les *seules* entrailles; mais, à trois mois de là, il serait encore venu porter le cœur de son père dans l'église sicilienne. Remarquez bien qu'il ne reste pas la moindre trace de cette deuxième translation, et que pour en compléter l'in-vraisemblance il faut supposer que le cœur, d'abord séparé, aurait été définitivement confondu avec les entrailles. Ne voilà-t-il pas un admirable moyen de concilier Geoffroi de Beaulieu et le roi de Navarre? Et parce que je ne pouvais partager cette manière de voir, fallait-il m'accabler d'injures?

M. Letronne a développé ces idées nouvelles depuis la publication des sentiments de M. Le Prévost; il a fait alors une dissertation particulière tendant à prouver : 1° que la lettre de Thibaud de Navarre était de Thibaud de Navarre; 2° que cette lettre était réellement adressée à l'évêque de Tusculum; 3° que cet évêque était Othon (ou mieux Eudes) de Châteauroux; 4° enfin, que la lettre de Thibaud justifiait parfaitement le passage de Geoffroi de Beaulieu. Cette dernière proposition appartient bien réellement à M. Letronne; mais il y avait longtemps que Mathieu Paris avait mis hors de doute l'authenticité de la lettre; et Tillemont, dans l'*Histoire de saint Louis*, M. Daunou dans l'*Histoire littéraire*, tome XIX, l'avaient citée, l'avaient appréciée de la manière la plus exacte du monde. Il est donc permis de craindre que les bons raisonnements de M. Letronne à ce propos n'ajoutent pas un grand éclat à la réputation de sagacité que d'autres travaux lui ont justement acquise.

NOTE E.

M. Natalis de Wailly a cependant essayé de rétablir la sincérité des dix derniers chapitres de Geoffroi de Beaulieu. Mais comme je n'ai pas changé un seul mot au travail que j'ai lu devant l'Académie, on en conclura sans doute que l'on n'a pu me réfuter convenablement en justifiant l'authenticité des derniers chapitres sur celle des premiers. En effet, j'avais remarqué que, pour donner à l'ouvrage demeuré imparfait une forme arrêtée, on avait pu juger à propos d'y coudre un préambule et d'y joindre une conclusion. Ce préambule de Geoffroi embrasserait les cinq premiers chapitres, la conclusion les dix derniers. Le reste offrant des détails confidentiels, tels qu'avait pu les demander le pape, tels qu'avait pu les donner Geoffroi, et le préambule, comme la conclusion, pouvant se détacher du reste de l'ouvrage sans le moindre effort, je n'ai pas voulu donner plus d'extension à mon scepticisme. C'est là ce que je pourrai faire une autre fois.

M. de Wailly s'est encore donné beaucoup de mal pour trouver combien de fois Louis IX était appelé *sanctus rex* dans le corps de l'ouvrage. Je me suis contenté d'objecter l'épithète de *beatus*, qu'on chercherait vainement avant les chapitres controversés. Il faut, à mon avis, tenir compte de la nuance qui existe entre *sanctus rex* et *beatus rex* : car c'est au Saint-Père que Beaulieu, en 1273, est censé parler, au Saint-Père qui demandait à être éclairé sur les droits du roi défunt à la béatification. Était-il convenable de désigner en ce temps-là Louis sous le titre de *beatus rex*? Je ne le pense pas. Que cette preuve ne soit pas suffisante pour justifier le doute, j'y consens; mais elle n'est pas seule, c'est même la moins forte de toutes.

NOTE F.

M. de Wailly ne trouve ici rien d'embarrassant. Ou Geoffroi de Beaulieu, pense-t-il, a eu le temps de s'arrêter en Sicile en retournant en France ; ou bien il sera revenu en Afrique, et il aura séjourné en Sicile avec le roi Philippe le Hardi, dans les mois de décembre et de janvier. Voici ma réponse :

Les entrailles de saint Louis ne furent pas envoyées en Sicile avant le 10 ou le 12 septembre. Cela ressort de la concordance des lettres de Pierre de Condé et de Philippe le Hardi. Le premier écrivait le 7 septembre : « Je ne vous donne pas de nouvelles de la cour ; ceux que l'on charge de reporter en France le corps du roi vous en donneront. Mais comme j'achevais la transcription de ces mots, voilà que l'on m'apprend que le départ du corps royal pour la France est retardé, et qu'il n'aura lieu que le 12. » (*Spicileg.*, tom. III, p. 667.) C'est par conséquent dans l'espace écoulé entre le 7 septembre et le 12 que Philippe le Hardi prit le parti de garder le corps et de le séparer des intestins. Les intestins ne purent donc être envoyés avant le 10 ou le 12 septembre en Sicile ; et comment Geoffroi de Beaulieu, chargé d'une mission fort pressée, arrivant par conséquent au plus tard le 13 ou le 14 en vue de la Sicile (en supposant qu'il n'eût pas fait route directe vers la France, ce qui est peu probable), ne serait-il pas arrivé à temps pour assister à la cérémonie de Montréal ? Pressé comme il l'était, comment n'y serait-il arrivé que longtemps après ? J'en appelle aux personnes dont le jugement est impartial. Qu'elles lisent le texte de Geoffroi de Beaulieu et qu'elles décident.

Mais il aura pu se rendre en France et retourner aussitôt en Afrique ? Oui, sans doute ; mais son retour s'accorderait on ne peut plus mal avec ce que nous savons des circonstances de son départ. Quoi ! dans son livre il n'aurait pas distingué sa deuxième traversée de la première ? Il n'aurait pas dit : *Quand nous revînmes pour la seconde fois* ! Il aurait omis de parler de l'importante mission dont il avait été chargé ! Cependant voyez quelle merveilleuse diligence il eût faite : non-seulement il eût remis les lettres du roi, mais il eût accompli un grand et long voyage dans les provinces de France, afin d'y faire dire partout des prières pour le repos de l'âme de saint Louis, du *beatus rex*. La lettre de Philippe le Hardi, en date du 12 septembre, est encore ici positive : « Sanè, juxta prædicti piissimi patris nostri « supremæ voluntatis arbitrium humiliter postulantis, ut post ejus obitum mitteretur ad personas et loca religiosa per regnum pro suffragis orationum. . . . ecce « ad diversa regni loca, propter hoc, dilectos nostros viros religiosos, fratrem « Gaufridum de Belloloco et Guillelmum Carnotensem de ordine Prædicatorum, — « latores præsentium. . . . destinamus. » (André Duchesne, *Script. Franc.*, tom. V, p. 441.)

Reste une troisième hypothèse que M. de Wailly ne s'est pas refusée. Pourquoi un terrible orage n'aurait-il pas retenu sur les côtes de Sicile les messagers du roi de France ? Il n'y a pas d'historien qui nous assure qu'il n'y ait pas eu d'orage. J'avoue sur ce point le silence des historiens : cette supposition est même encore plus dans l'ordre des choses possibles que la fameuse malice attribuée par M. Letronne à Pierre de Montreuil ; mais enfin il ne serait pas mal à propos d'appuyer des faits de ce genre sur quelque semblant de témoignage historique. On ne l'a pas fait.

NOTE G.

A cette preuve de supposition, la plus forte de toutes, M. de Wailly répond que

le procès-verbal des miracles avait été précédé de plusieurs autres informations. Mais Beaulieu parle ici bien nettement, non pas d'information, mais de livre rédigé, de procès-verbal connu et réputé authentique. Or ce recueil fait sous les auspices de l'abbaye de Saint-Denis ne fut publié qu'en 1283. « Ces miracles ont été enquis solemnellement en l'abbaye monseigneur saint Denis en France, par peres et seigneurs honorables Guillaume, archevesque de Roen, par Guillaume, evesque d'Aucerre, et par Rolant, evesque de Spoleta, de l'autorité de la court de Rome, en tems de sainte memoire Martin le quart. Et fu commencée celle enqueste en l'an dé l'inc. 1282 jusques à 1283. » (*Historiens de France*, t. XX, p. 122.) Nous prions d'ailleurs M. de Wailly de répondre aux questions suivantes :

1° Si Geoffroi de Beaulieu, mort en 1274, pouvait alléguer alors un livre fidèlement transcrit dans l'abbaye de Saint-Denis, et renfermant une série de miracles parfaitement prouvés, comment Nicolas III, pape de 1277 à 1280, déclarait-il que s'il connaissait deux ou trois miracles avérés de Louis IX, il le canoniserait ? « Ita « erat nota sibi vita istius sancti, quod si vidisset duo vel tria miracula, eum cano- « nisaret. » (Sermon de Boniface VIII, *apud* Duchesne, v, p. 484.)

Sous Martin IV, de 1283 à 1285, trois prélats désignés par le Saint-Siège interrogèrent des témoins et envoyèrent en cour de Rome le procès-verbal des interrogatoires qu'ils avaient fait subir. Ce procès-verbal, comme l'atteste Boniface VIII, ne peut remonter au temps de Geoffroi de Beaulieu, puisque Martin IV l'avait fait rédiger. Et d'ailleurs Boniface VIII n'ajoute-t-il pas : « Cum ante mortem Martini « non fuisset facta relatio negotii, pervenit tandem ad tempora domini Honorii « (1285 à 1289). Tunc lecta sunt plura miracula, et coram fratribus nostris cardi- « nalibus diligenter discussa. »

2° Si dès l'an 1274 Matthieu de Vendosme, abbé de Saint-Denis, fit rédiger le recueil des miracles de saint Louis, comment les chroniques de Saint-Denis, faites sous les yeux du même Matthieu de Vendosme, disent-elles, sous la date de 1282 : « En cele saison commença saint Loys à faire miracles en France ? »

3° Si le livre de Beaulieu, rédigé par l'ordre d'un pape, fut réellement composé et achevé, si l'on y attachait une foi irréfragable, pourquoi Joinville ne l'invoque-t-il pas une seule fois ? Pourquoi le confesseur de la reine Marguerite, auteur d'une vie de saint Louis bien plus authentique, ne l'invoque-t-il pas une seule fois ? et, bien plus, pourquoi n'est-il pas cité dans la longue énumération faite par Boniface VIII de tous les moyens que la cour de Rome avait employés pour garantir la sainteté du roi, la vérité de ses miracles ? Un tel ouvrage, commandé par le Saint-Siège et rédigé par un témoin oculaire, ne méritait-il pas la considération du Saint-Siège ? Cette dernière réflexion, me dira-t-on, porte atteinte à l'authenticité de tout l'ouvrage : mon Dieu, cela ne me regarde pas ; je ne me suis par chargé de plaider la cause de Beaulieu.

4° Enfin, si le livre des miracles de saint Louis fut rédigé dès 1274, dans l'abbaye de Saint-Denis, comment Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis, qui certainement écrivit son ouvrage longtemps après, ne cite-t-il pas ce recueil, et se contente-t-il de rapporter six miracles dont il aurait lui-même vérifié les circonstances ?

NOTE H.

Ici l'apologiste de Geoffroi de Beaulieu justifie avec quelque raison son auteur favori. Il remarque que Geoffroi n'est pas le seul qui ait fait arriver Charles d'Anjou

précisément à l'instant de la mort de saint Louis. En effet, Pierre de Condé écrivait, le 7 septembre 1270 : « Eadem hora eodemque momento applicuit dominus « Siciliæ rex, nec licuit ei loqui cum fratre suo, quia jam expiraverat quando venit « ad castrum suum. Et cum eum mortuum inveniret, fletus amarè, procedens ad « pedes defuncti et dicta oratione, cum effusione lacrymarum multa, proclamans : « *Domine mi ! frater mi !* deosculatus est pedes ejus. » Ce récit vaut mieux que celui du faux Beaulieu, qui pourtant a pu se contenter de le suivre.

NOTE I.

Voici le secret de cette contradiction : M. Letronne, dans son *Rapport au ministre*, n'avait rappelé d'autre autorité contraire à la phrase de Geoffroi de Beaulieu que « celle d'un moine anonyme dont l'époque était tout à fait inconnue. » L'assertion de ce moine lui paraissait donc *tout à fait unique*. Mais, depuis les lettres si remarquables de M. A. Le Prevost, M. Letronne avait (dans un tirage à part distribué, non pas au ministre, mais au public) supprimé les mots *tout à fait unique* et ajouté la phrase relative à la lettre du roi de Navarre. C'est M. Berger de Xivrey qui vient de donner malicieusement le secret de cette double rédaction.

NOTE J.

A l'*evesque de Tusculum*. Les manuscrits que nous possédons de cette lettre portent la leçon fautive de *Tunes*, qu'il ne faut pas prononcer *Tunesse*, comme le voulait M. Letronne par la raison assez chimérique de la présence de l'accent grave sur la dernière syllabe, dans la leçon qu'il avait consultée. Je doute même que M. Letronne découvre un grand nombre de ces accents graves dans les chartes françaises des archives du royaume dont il a la direction.

NOTE K.

Remarquez le mot *apporté*, qui ne force pas à penser que le cœur fut *laissé* à Saint-Denis. C'est ainsi que le cœur de Philippe le Hardi avait été d'abord *apporté* dans la même église.

NOTE L.

J'aurais bien des choses à dire sur l'ancien désordre des archives de la Sainte-Chapelle; mais c'est un travail que je réserve pour un autre temps. Qu'il me suffise de dire ici que plusieurs reliques précieuses avaient été, dès le quatorzième siècle, enlevées du trésor de cette église, et que, dans le nombre, il en est dont l'entrée n'avait jamais été mentionnée. Voici, par exemple, ce que me fournit un inventaire original rédigé sous le règne de Charles V :

« Item unus coffretus de corio, continens plura frusta pannorum lineorum « putrefactorum, et videntur esse de sepultura alicujus sancti. Item solebat esse « unus talius verosimilis coffretus in quo erant reliquiæ de pede et de osse spatulæ « beati Ludovici in quodam vasculo cristallino, et hoc defect pro tempore dicti « Buchet.

« Item un autre angelot portant de la relique saint Loys de France qui def- « faut à présent. Et fut emblé et remis par le roy à messire Pasquier de Macy, au- « quel il fut emblé. (Ce dernier alinéa est radié.)

DES DERNIÈRES OBSERVATIONS
RELATIVES
AU CŒUR DE SAINT LOUIS,

TROUVÉ DANS LA SAINTE-CHAPELLE;

PAR M. BERGER DE XIVREY,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

Paris, le 10 décembre 1843.

On se rappelle que le 13 mai dernier les ouvriers travaillant à la restauration de la Sainte-Chapelle, découvrirent sous les dalles de l'abside une boîte en plomb, d'environ 33 centimètres de long sur 25 de large. L'architecte, M. Duban, fit avertir M. l'archevêque de Paris, dont les délégués procédèrent à la levée et à l'ouverture de cette boîte. On y trouva un cœur humain renfermé dans une enveloppe grossière, placé dans la moitié d'une boîte d'étain en forme de cœur, fort ancienne. La note suivante, écrite en double sur parchemin et sur papier, était jointe à ces objets :

« Le 1^{er} pluviôse an xi de la république française (ou vendredi 24 janvier 1803), en faisant quelques réparations à la Sainte-Chapelle, il fut découvert en cet endroit une caisse de plomb, longue de 4 pied sur 40 poudces de large et 8 de profondeur. Cette caisse en contenait une autre en forme de cœur, dont il ne restait que la plaque supérieure, qui paraissait être de cuivre étamé, les parties latérales et inférieures étant entièrement oxydées. Il n'y avait aucun caractère indicatif de nom ni de date.

« Les restes trouvés dans la seconde caisse ont été renfermés dans

la présente boîte, laquelle a été déposée au même lieu où ces restes avaient été découverts.

« C^{en} CAMUS,

Garde des archives nationales.

« C^{en} TERRASSE,

Préposé à la garde des archives judiciaires nationales. »

La première pensée qui dut venir aux deux époques, lors de la découverte de cette boîte, fut que ce cœur était celui de saint Louis. Cette opinion fut l'objet d'une lettre adressée par M. Terrasse à M. Camus, et à laquelle celui-ci répondit que la chose étant incertaine et la déclaration inopportune, il fallait non-seulement s'abstenir d'émettre cette opinion, mais même d'ébruiter la découverte.

Cette fois, M. Letronne, successeur actuel de M. Camus dans la garde des archives, étant consulté par le gouvernement, rédigea un rapport dont les conclusions furent que ce cœur n'était pas celui de saint Louis.

Ce rapport, adressé au ministre des travaux publics le 23 mai, fut inséré le lendemain dans le *Moniteur*. Le 28 mai, M. Auguste Le Prévost, membre de l'Institut et de la Chambre des députés, publia dans le même journal, sous forme de lettre au rédacteur, une réponse au rapport de M. Letronne, dont il combattit les arguments et rejeta les conclusions, admettant au contraire que ce cœur était celui de saint Louis.

M. Letronne répliqua plus tard par une lettre insérée au *Moniteur* du 31 mai, puis fit imprimer sa réplique, précédée de son rapport, en une brochure de 46 pages in-8°, intitulée : *Extraits du Moniteur universel des 24 et 31 mai 1843*. Ce titre est inexact; car le rapport réimprimé n'est point celui qui a été adressé au ministre et imprimé dans le *Moniteur* du 24. Il est modifié clandestinement d'après les remarques de M. Le Prévost. Les conséquences de ce fait, que chacun peut vérifier, sont la partie principale du présent article.

M. Le Prévost publia dans le *Moniteur* du 4 juin une seconde lettre plus développée que la première, où il revient sur chacune de ses opinions, qu'il maintient et appuie de nouvelles preuves. M. Letronne n'a pas répondu à cette lettre; et M. Le Prévost en a publié une troisième le 23 juin.

Comme l'un des historiens contemporains allégués dans cette discussion prétendait que le cœur de saint Louis avait été remis avec les entrailles à son frère Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, le gouvernement français fit demander au gouvernement des Deux-Siciles la vérification de la partie des reliques du saint roi conservées à Montréal. L'autorité ecclésiastique, assistée de deux médecins, procéda à cette opération le 24 juillet; et d'après le procès-verbal de ce jour, il fut déclaré qu'on avait trouvé seulement des restes informes et impossibles à distinguer : *Il tutto ridotto ad una sostanza fragile ed omogenea.* »

Depuis, M. le baron Taylor, se trouvant en Sicile pour achat de marbres destinés au monument qu'on élève à Malte, en mémoire de M. le comte de Beaujolais, frère du Roi, visita la cathédrale de Montréal, obtint un nouvel examen des restes du saint roi, fait en sa présence, interrogea les traditions de l'abbaye, puis rendit compte de ces diverses investigations dans la lettre suivante, qu'il adressa à M. l'intendant général de la liste civile :

« A M. LE COMTE DE MONTALIVET.

[]

« Palerme, le 5 octobre 1843.

« MONSIEUR LE COMTE,

« Avant mon départ de Paris, une question très-importante agissait le monde savant. Un cœur trouvé au centre du chœur, à la place de l'autel de la Sainte-Chapelle, à l'occasion des travaux de restauration qui y sont faits, avait donné lieu à une lettre de M. Le Prévost, où il était savamment établi que ce cœur devait être celui du roi Louis IX, fondateur de la Sainte-Chapelle. Une lettre de M. Letronne avait combattu cette opinion, en établissant avec l'histoire que le cœur de saint Louis a été déposé à l'abbaye de Montréal, près de Palerme. On était fort divisé entre ces deux opinions, qui, toutes deux se présentaient avec de savants et ingénieux développements.

« Me trouvant à Palerme, j'ai voulu obtenir le plus de lumières possibles sur cette question, et je me suis rendu à Montréal. J'ai

trouvé dans Mgr. D. Gio Battista Tarallo, prieur de l'abbaye et vicaire général du diocèse, toutes les lumières, toute la bienveillance désirables. Le prieur est lui-même auteur d'une dissertation sur cette question. J'avais lu préalablement ce travail, ainsi que celui de M. le duc Serra di Falco, correspondant de l'Institut de France. La discussion que je vais résumer ici a donc eu lieu en connaissance de cause.

« Trois sources existent, auxquelles on peut puiser des notions sur la vérité : 1° *l'examen matériel des restes de saint Louis conservés à Montréal* : les résultats de cet examen, présidé par Mgr. l'archevêque de Montréal, assisté de Mgr. le prieur, de deux autres pères bénédictins et de deux médecins, ont été constatés dans deux procès-verbaux en date du 24 juillet 1845 ; 2° *le récit des historiens contemporains* ; 3° *la tradition de l'abbaye*.

« *L'examen matériel* n'a produit aucune espèce de certitude positive. Dans l'intérieur du monument funèbre, on n'a trouvé que des débris informes, homogènes, presque réduits en poudre, plus une phalange de doigt de pied, enveloppés dans une étoffe de soie blanche. Il est impossible de prouver que les restes du cœur du saint roi soient dans cette enveloppe.

« Parmi les *récits des historiens contemporains*, celui qui a droit à la plus grande créance est le récit de Geoffroi de Beaulieu, confesseur du roi, qui a recueilli son dernier soupir, qui a assisté aux tristes opérations. « *Carnes corporis ejus excoctas et ab ossibus separatas, necnon cor et intestina ipsius petiit et impetravit devotus rex Siciliae à nepote suo rege Philippo. Qui suscipiens sanctas reliquias, fecit eas in Siciliam deportari, et prope Panormum, in nobili quâdam et cathedrali abbatiâ recondi.* » Le récit de Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis, également contemporain de saint Louis, vient corroborer celui du confesseur (1). « *Carnem tamen corporis ejus excoctam et ab ossibus separatam, necnon intestina ipsius petiit et impetravit Carolus, rex Siciliae, à nepote*

(1) En donnant textuellement la lettre de M. le baron Taylor, qui peut initier le lecteur à la question que nous traitons dans cet article, par ses judicieuses remarques et par les citations dont il les accompagne, nous devons, toutefois, faire observer que Guillaume de Nangis, dans le débat présent, ne confirme point Geoffroi de Beaulieu, puisqu'il ne parle pas du cœur.

« suo rege Philippo, etc., etc. Et in quâdam nobili et cathedrali
« ecclesiâ ordinis Sancti-Benedicti, quæ Mons Regalis dicitur ;
« præcepit tumulanda. » — Le roi de Sicile demanda et obtint les
chairs séparées des os, ainsi que le cœur et les intestins, dit Geoffroi
de Beaulieu, — les chairs séparées des os, ainsi que les intestins,
dit Guillaume de Nangis dans des termes presque identiques, et où
on ne remarque que l'absence du mot cœur.

« Il n'y a point de récit contemporain ou postérieur qui puisse
aller contre l'autorité de ces deux écrits. Ils constituent donc la
véritable source historique : et ce qui en résulte, c'est que le corps
de saint Louis fut divisé en trois parties : les ossements rapportés
en France par Philippe le Hardi ; la chair détachée par l'eau et le
vin bouillants, rapportée et conservée à Palerme par Charles d'An-
jou ; le cœur et les intestins, suivant Geoffroi de Beaulieu ; les intes-
tins, selon Guillaume de Nangis, également rapportés à Palerme
par le roi de Sicile.

« La *tradition de l'abbaye* établit, soit au moyen d'un journal
tenu par les Pères, soit par la transmission orale, plusieurs faits im-
portants. Le premier fait, c'est que le monument de saint Louis, tel
qu'il est aujourd'hui, n'est point le monument originaire. Il est éta-
bli, dans le journal de l'abbaye, que le sarcophage de marbre a été
modifié et changé, modifié par l'archevêque Louis Torres en 1584,
et changé par les soins du vice-roi duc d'Alcala en 1635. Des ins-
criptions sur pierre, que l'on voit encore dans l'église, font foi de ces
modifications. Le deuxième fait, c'est que le monument ancien ou
nouveau a été transporté à quatre reprises en des places différentes,
pour occuper enfin celle qu'il a aujourd'hui. Le troisième et le plus
important, c'est qu'en dehors des reliques déclarées informes par les
procès-verbaux du 1^{er} juillet 1843, il a existé à l'abbaye non pas une
phalange du doigt de pied, mais trois phalanges. Il y en a donc deux
dont il n'est fait aucune mention historique : l'une de ces deux a été
donnée par l'abbaye au roi de Naples, François I^{er} ; l'autre à une prin-
cesse napolitaine, alliée à la famille royale de France, sur la demande
de cette princesse. Il n'a été tenu de ces deux dons aucun procès-verbal.
La troisième phalange n'est plus enfermée dans le monument funé-
raire. Elle est conservée dans un petit reliquaire d'or, que j'ai tenu
dans mes mains. Il n'a pas été fait de procès-verbal de cette séparation.

« S'appuyant sur ces notions diverses, la discussion a fait ressortir deux vérités historiques : la première ; c'est que le cœur du roi saint Louis a été déposé à Palerme par le roi Philippe le Hardi et par le roi Charles d'Anjou, et qu'il n'a pas été, à cette époque, porté à Paris, ce qui concorde en effet avec l'absence de témoignages historiques sur le dépôt à cette époque du cœur du roi, soit à Saint-Denis, soit à la Sainte-Chapelle. La seconde, c'est que le cœur de saint Louis, déposé à Palerme, ne s'y trouve plus ; que, soit qu'il ait été conservé dans le monument où l'on a retrouvé une phalange intacte au milieu des débris en poudre, où l'on a retrouvé également conservée l'enveloppe de soie blanche, où la couleur de la boîte intérieure, bleu semé d'étoiles d'argent, n'a pas été altérée par le temps, soit qu'il ait été, suivant l'usage d'alors pour tous les rois et les hommes célèbres, enfermé dans un monument séparé, il est impossible d'en rendre compte.

« Il est logique d'asseoir sur ces vérités incontestables l'opinion que le cœur de Louis IX a été déposé à Montréal, non à Paris ; je crois aussi qu'il est permis de conclure que le cœur, à une époque indéterminée, a été enlevé de Montréal, soit par une fraude facile à exécuter, soit du consentement des Pères. L'absence de toute preuve matérielle à l'appui des dons, faits de la main à la main, de deux fragments des reliques du saint roi, dons qui ne sont déjà plus qu'une tradition qui se perdra avec le temps, autorise à croire que le cœur a été concédé de la même manière. Il a été commis à Byzance, en Italie, des enlèvements de reliques aussi vénérées, sans que l'on ait pu de longtemps en retrouver la trace. Lorsqu'on sait avec quelle ardeur le clergé de la Sainte-Chapelle a désiré des reliques de saint Louis, et qu'on retrouve à la place réservée, suivant toutes les lois archéologiques, à la dépouille des seuls fondateurs, un cœur dont on ne peut expliquer l'origine, pas plus qu'il n'est possible d'expliquer l'absence du cœur du saint roi à Montréal ; on est en droit d'induire que le cœur de la Sainte-Chapelle est celui de saint Louis.

« Dans cette discussion qui a duré longtemps, et où les arguments n'ont pas manqué des deux parts, j'ai fini par poser cette question : « Vous avez reçu les ossements, les chairs et le cœur de saint Louis : Philippe le Hardi a porté les ossements en France ; vous avez les chairs ; où est le cœur ?

« On n'a pu présenter que deux réponses : ou bien que le cœur aurait été confondu avec les chairs et les intestins dans l'opération faite à Tunis ; ou bien que, détaché du corps avant cette opération, il aurait été ensuite placé dans la même enveloppe que les chairs soumises à l'action de l'eau et du vin bouillants, et ne présenterait plus, par suite de l'action du temps, de forme distincte. Mais ni l'une ni l'autre réponse ne sont satisfaisantes. Dans le premier cas, si le cœur avait été confondu avec les chairs dans l'opération, Geoffroi de Beaulieu n'aurait pas écrit : *Les chairs détachées des os par l'action de l'eau et du vin, ainsi que le cœur et les intestins, furent*, etc. ; il aurait dit : *Les chairs, le cœur, les intestins détachés*, etc., etc. ; la distinction est évidente. Dans le second cas, le cœur ayant été évidemment confié à Montréal, s'il avait été conservé par l'abbaye, laisserait au moins une trace particulière. Lors même qu'il aurait été enfermé dans le même sarcophage, ce que rien ne constate, il aurait été au moins enfermé dans une enveloppe particulière de plomb, d'argent ou d'or ; à cette époque, confondre le cœur d'un roi vénéré avec la chair eût été considéré comme une impiété ; à tout le moins le cœur eût été enveloppé dans une étoffe particulière de soie, et l'on ne trouve trace ni de boîte de métal, ni d'enveloppe de soie ; ces réponses n'ont donc pas une valeur suffisante.

« Louis IX fait bâtir une chapelle enrichie de toutes les magnificences des beaux-arts de son temps ; il appelle ce chef-d'œuvre la Sainte-Chapelle ; au centre de cette chapelle, à la place où reposent presque toujours les dépouilles du fondateur, un cœur se trouve après plusieurs siècles ; le cœur ne se trouve plus à Montréal où il a été porté ; il est donc bien difficile de croire que le cœur de la Sainte-Chapelle ne soit pas celui de saint Louis.

« Veuillez agréer, Monsieur le Comte, l'assurance des sentiments de la plus haute considération et d'un entier dévouement.

« Baron L. TAYLOR. »

Cette lettre fut insérée dans le *Journal des Débats* du 5 décembre, et le lendemain je mis dans ce journal la note qui suit :

La question du cœur de saint Louis offre un intérêt tout français, qui n'est pas moindre pour l'histoire que pour la religion.

Comme le fait est controversé par des savants du premier mérite , on peut être assuré qu'aucun des arguments pour ou contre ne sera négligé ; et si la reconnaissance nationale doit s'émouvoir de la possession authentique du cœur d'un si grand roi , cette satisfaction pourra bientôt , je pense , n'être troublée par aucun scrupule de doute. L'enquête et les remarques de M. le baron Taylor contribuent vivement aux progrès qu'a faits déjà cette discussion , où une opinion exprimée immédiatement après la découverte était nécessairement trop hâtive.

Lè témoignage de Geoffroi de Beaulieu , confesseur de saint Louis , restait le principal des arguments négatifs. Cette autorité imposante va se trouver écartée par l'examen critique du texte de Beaulieu , que M. Paulin Pâris soumet en ce moment à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres , et où il signale dans la *vie de saint Louis* de notables interpolations , auxquelles se rapporte justement le passage relatif à la répartition des restes du saint roi.

Quant au silence des Chroniques de Saint-Denis sur la translation du cœur de ce prince à la Sainte-Chapelle , ce silence s'explique par les prétentions rivales de la royale abbaye. C'est ainsi que les mêmes chroniques ne font point mention du cœur de la reine Blanche , déposé à l'abbaye du Lys , qu'elle avait fondée , comme son fils avait fondé la Sainte-Chapelle.

Conséquence nécessaire des privilèges de Saint-Denis , ce silence ne peut donc être invoqué comme preuve négative. Soit que , suivant M. Le Prévost, le cœur, d'abord déposé à Monréale , ait été transféré à Paris , à la suite d'un échange avec une épine de la sainte couronne ; soit que , suivant les preuves développées en ce moment par M. Pâris , et qui s'accordent si bien avec les vérifications de M. Taylor , il n'ait jamais été au nombre des reliques concédées à Charles d'Anjou , on conçoit que les bénédictins de Saint-Denis n'aient pas voulu faire mention de la présence de cette relique à la Sainte-Chapelle , et que , de son côté , le chapitre de cette église n'ait pas célébré d'une manière imprudente cet honneur qui pouvait le mettre en lutte avec d'aussi puissants adversaires.

Mais le cœur de saint Louis , placé au centre de la Sainte-Chapelle , était à la place la plus convenable , pour ne pas dire la seule convenable qu'il pût occuper , et à la place que seul il pouvait

occuper ; et quant à la circonstance de l'état d'inhumation , au lieu de l'insertion dans quelque châsse ou reliquaire, M. Charles Lenormant a allégué un exemple frappant d'analogie , celui du corps de saint Bernard , qui fut ainsi conservé jusqu'à la révolution sous les dalles d'une des églises de son Ordre , d'où il ne fut levé qu'en 1792.

Le pas qu'a fait cette question , débattue avec l'attention qu'elle mérite, par MM. Le Prévost, Pâris et le baron Taylor , fait donc espérer, dans le sens affirmatif, une solution prochaine, qui demeurera probablement incontestée.

B. DE X.

Cette lettre fut le lendemain , 8 décembre , l'objet d'une lettre de M. Letronne , insérée au feuillet du *Journal des Débats* , et que voici :

« AU RÉDACTEUR.

« Paris, le 7 décembre.

« MONSIEUR ,

« La lettre de M. le baron Taylor, et l'article de M. B. de X. , insérés dans vos feuilles d'hier et d'avant-hier, me paraissent nécessiter quelques observations, que je vous prie d'accueillir avec votre bienveillance accoutumée.

« Lorsque, le 15 mai, on fit à la Sainte-Chapelle la découverte d'un cœur humain enterré sous les dalles de l'abside, la première idée qu'on dut concevoir, c'est que ce cœur, placé dans ce lieu privilégié, était celui du saint roi fondateur de cette église. Avant de procéder à une enquête plus détaillée, M. le Ministre des travaux publics me chargea de faire un examen préliminaire de la question ; examen dont je consignai le résultat dans un rapport, où, malgré tout mon désir d'arriver à des conclusions bien différentes, j'exprimai l'opinion, 1^o que le cœur de saint Louis avait été déposé à Montréal, qu'il n'avait pas été rapporté par Philippe le

Hardi avec le corps de son père , et que rien dans les documents originaux et contemporains n'annonçait qu'il eût été rapporté plus tard ; 2° en conséquence , qu'il n'y avait aucune raison de croire que le cœur de saint Louis fût celui qu'on venait de découvrir enveloppé grossièrement , sans inscription ni marque distinctive quelconque.

« La question ainsi posée , le premier point à éclaircir c'était de savoir si le cœur de saint Louis existait à Montréal. S'il s'y trouvait encore , toute autre recherche était superflue ; dans le cas contraire , il restait à peser de nouveau toutes les circonstances qui peuvent se rapporter à celui qu'on venait de trouver à la Sainte-Chapelle.

« L'enquête demandée par le gouvernement français a été exécutée à Montréal , le 1^{er} juillet , en présence de médecins , sous la surveillance de Mgr l'archevêque de Palerme. Le résultat négatif qu'elle a produit a été décrit fort exactement dans la lettre de M. le baron Taylor , d'après les pièces officielles qui ont été transmises par M. l'ambassadeur de France à Naples , et dont la copie a été imprimée dans les deux Mémoires publiés à Palerme , l'un par le duc de Serra di Falco , l'autre par le P. J. B. Tarallo , bénédictin du Mont-Cassin , prieur du monastère de Montréal , et vicaire général du diocèse. M. le baron Taylor , qui a connu ces deux mémoires et qui les cite , ne dit pas (ce qu'il eût été peut-être juste d'ajouter) que leurs savants auteurs , quoique ayant écrit *après* l'enquête , n'en persistent pas moins à adopter , sans restriction , toutes les conclusions de mon rapport ; d'où je tire la conséquence , non pas qu'elles sont justes et sans appel , mais qu'elles n'étaient ni *hâtives* ni *précipitées* , comme on s'est plu à le dire. La preuve qu'elles étaient le produit d'un travail approfondi et d'une revue assez complète des documents originaux et contemporains , c'est que les partisans , comme les adversaires de ces conclusions , n'ont pas trouvé à citer un texte important que j'eusse négligé ou mal interprété.

« M. B. de X. dit que « l'enquête et les remarques de M. le baron Taylor *contribuent vivement* aux progrès qu'a faits cette « discussion. » Le docte voyageur n'annonce pas une telle prétention , il se donne uniquement comme *rapporteur*. En effet , l'enquête était terminée trois mois avant son arrivée , et connue à

Paris dès le 24 juillet. Veut-on appeler *enquête* sa conversation avec les religieux de Montréal? Mais ces religieux n'ont rien dit de plus instructif, que ce passage du Mémoire du père Tarallo : « Chargé depuis longues années de recueillir tous les diplômes , « bulles et chartes relatives à cette métropole (recueil qui embrasse « plus de six cents documents , remontant jusqu'à l'époque nor- « mande), je puis déclarer , en toute assurance , qu'il n'en existe « aucun qui fasse mention de la remise , soit du cœur , soit des « autres reliques du saint , faite à Avveduto , alors archevêque de « Montréal ; et je ne connais aucun auteur contemporain qui parle « de diplôme écrit à cette occasion. » Passage d'où il résulte que toute recherche sur ce point dans les archives de Palerme ou de Montréal serait désormais superflue.

« Je regrette donc de ne pouvoir partager l'opinion de M. B. de X. sur les *progrès* que la discussion doit à M. le baron Taylor. Quant au premier point , il ne rapporte que ce que nous savions parfaitement avant la publication de sa lettre ; quant à la seconde partie de la question , il l'a laissée à peu près dans l'état où elle était avant son arrivée à Palerme. Car , admettant , d'après le témoignage de Geoffroi de Beaulieu , le confesseur de saint Louis , que le cœur de ce prince a d'abord été déposé à Montréal , il *conjecture* qu'il aura depuis été rapporté en France à une époque *inconnue* , par l'effet d'un échange dont *personne ne parle* , et déposé à la Sainte-Chapelle si *secrètement* , que ni les archives de cette église , ni la tradition , consultées par Jérôme Morand pour composer son histoire complète de la Sainte-Chapelle , n'en avaient point conservé la moindre trace. Je ne me permets pas de juger cette hypothèse ; je remarque seulement que c'est celle à laquelle M. Le Prévost s'est arrêté en dernier lieu , et que M. le baron Taylor n'y ajoute aucune considération ni preuve nouvelle.

« Selon M. B. de X. , « les *vérifications* de M. Taylor (qui n'a « rien *vérifié*) *s'accordent très-bien* avec les preuves que M. Paulin « Pâris soumet en ce moment à l'Académie des Inscriptions. » Cependant M. P. Pâris dit justement tout le contraire de M. le baron Taylor. Celui-ci s'appuie sur le témoignage de Geoffroi de Beaulieu qu'il juge irréfragable , et il admet que le cœur , ayant été déposé d'abord à Montréal , n'a point été rapporté par Philippe le

Hardi. M. Paulin Pâris, de son côté, revenant à une première opinion, produite, puis abandonnée par M. Le Prévost, soutient que le cœur du saint roi a été rapporté par son fils, et n'a jamais été déposé à Montréal. C'est même pour pouvoir établir ce fait qu'il attaque le témoignage de Geoffroi de Beaulieu, et croit pouvoir prouver que la partie de l'histoire de saint Louis, où ce témoignage se trouve, n'est pas de la main de Geoffroi, doit être considérée comme une addition ou une interpolation postérieure à sa mort. C'est là une opinion à coup sûr aussi neuve que hardie, qui tranche dans le vif, mais qui ne passera pas sans conteste; car il faut y regarder à deux fois avant de permettre à la critique de retrancher ou d'altérer une source qu'on a mise jusqu'ici au nombre des plus pures de notre histoire. Quoi qu'il en soit, on voit que M. le baron Taylor et M. Paulin Pâris ne s'accordent pas sur ce point important.

« A la vérité, tous les deux s'accordent à penser avec M. Le Prévost, que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle est celui du saint roi. M. B. de X. ne doute même point que cela ne soit bientôt un fait *incontesté*. Je l'ai toujours souhaité autant que lui; mais je l'espère un peu moins. Dans tous les cas, il sera nécessaire, pour arriver à ce but si désirable, de sortir enfin des hypothèses, et de produire quelque preuve déterminante. Tant que la discussion restera sur le terrain *historique*, on peut se contenter d'une *probabilité*, s'il n'y a pas moyen d'aller au delà; mais il s'agit au fond d'un intérêt bien plus grave que celui d'une pure spéculation scientifique; car la discussion doit aboutir à éclairer l'autorité compétente sur la question de savoir si le cœur qui vient d'être découvert sera exposé ou non à la vénération des fidèles, comme la plus précieuse relique du saint roi. Or, pour en venir là, on exigera sans doute un peu plus que des présomptions fondées sur des vraisemblances ou des raisons de sentiment.

« Voilà le point de la difficulté. Quoi qu'il arrive, l'auteur du rapport n'aura point à regretter de s'être exprimé d'une manière nette et précise, et d'avoir déduit, comme c'était son devoir, les conséquences qui lui semblaient sortir rigoureusement des documents contemporains; car en s'exprimant comme il l'a fait, il a peut-être plus vivement soulevé la contradiction, appelé la con-

troverse et plus efficacement préparé la solution définitive qui devra clore cette longue discussion.

« LETRONNE ,

« garde général des archives du royaume. »

On vient de voir que M. Letronne soutient la maturité de ses conclusions et le travail approfondi dont elles furent précédées , et qu'il propose en preuve ce fait , *que les partisans comme les adversaires de ces conclusions n'ont pas trouvé à citer un texte important qu'il ait négligé ou mal interprété.*

Si l'auteur du rapport pouvait fournir cette preuve , j'aurais eu tort , je le déclare , d'avoir reproché à ce travail quelque précipitation. Examinons donc la prétention de n'avoir négligé aucun des textes importants cités dans la suite de cette discussion.

Il n'y a réellement que deux témoignages tout à fait contemporains , relatifs , en sens inverse , au cœur de saint Louis : celui de Thibaud , roi de Navarre , son gendre , et celui de Geoffroi de Beaulieu , son confesseur. Même en supposant (ce qu'on ne peut plus admettre après la discussion critique de M. Paulin Paris) (1) que la partie de l'ouvrage du second , où il est fait mention du cœur de saint Louis , ne soit point une interpolation et appartienne à Geoffroi de Beaulieu , ce témoignage d'un historien , même contemporain , qui rédige son livre à quelque distance des faits , présente toujours moins de force qu'une lettre écrite de Tunis , par le gendre du roi , au moment même des événements racontés. Or , *il n'est point question de ce principal témoignage dans le rapport de M. Letronne*, tel qu'il a été adressé à M. le Ministre des travaux publics , et inséré au *Moniteur* du 24 mai dernier. *M. Auguste Le Prévost est le premier* qui , dans la discussion , ait allégué ce fait capital , le 28 du même mois (lettre au *Moniteur*). M. Letronne , sans avertir , en a fait l'objet d'une intercalation dans une seconde édition de son rapport , imprimée depuis la lettre de M. Le Prévost. Seulement quelque fausse indication ayant fait désigner à ce der-

(1) Nous en donnons le résumé à la fin de cet article.

nier le document dont il s'agit, comme une lettre de l'évêque de Tunis, tandis que c'est une lettre du roi Thibaud à l'évêque de Tusculum, légat en France, M. Letronne s'est bien gardé de remonter à la source, et en partant simplement de l'énonciation erronée de son adversaire, il a allégué la lettre à *Thibaud*, au lieu de la lettre de *Thibaud*.

Par une conséquence nécessaire de cette intercalation, il a supprimé les mots, *tout à fait unique*, dans cette phrase de son rapport : « Ici l'on pourrait objecter l'assertion tout à fait unique du moine anonyme dont il reste une vie abrégée de saint Louis. »

Ces corrections de la seconde édition, loin de prouver les soins donnés au rapport, en démontrent au contraire, je ne dirai plus la précipitation, mais l'extrême négligence. L'auteur s'est évidemment borné à consulter à la hâte le 20^e volume des Historiens de France, le dernier de ceux qu'a publiés l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où l'on trouve tout réunis les divers historiens du règne de saint Louis. Il n'avait pas même consulté les Bollandistes, qu'il cite pour la première fois dans sa brochure.

Ainsi, dans une question d'hagiographie, ce rapport *approfondi* avait tout simplement oublié de consulter les hagiographes, qui sont d'un si fréquent usage dans l'érudition et que l'on compulse avec fruit dans les questions les plus diverses. Que dirait-on si, sur quelque question d'écriture égyptienne, sujet beaucoup plus en faveur auprès de M. le Garde des archives de France que les monuments de notre histoire, un critique oubliait l'examen des obélisques ou des pyramides?

Ayant à donner un avis solennel sur les circonstances d'un fait passé au treizième siècle, sur les habitudes de l'art, de la religion, de la vie à cette époque, M. Letronne n'est pas sorti davantage du 20^e volume des Historiens de France. « Est-il vraisemblable, dit-il, que le cœur d'un saint si vénéré, dont toutes les reliques ont été, dès la canonisation, l'objet d'une dévotion si fervente, ait été enfoui sous le pavé d'une église; ni que cette relique, non moins précieuse que toutes les autres, ait été rendue à la terre, au lieu d'être exposée dans une magnifique châsse à la vénération des fidèles? Cette objection est si forte qu'elle dispenserait de

toute autre (1). » Remarquons d'abord que l'auteur réfute lui-même, en partie, quelques lignes plus loin, son expression dédaigneuse *enfoui sous le pavé d'une église*. « Il est sans exemple, dit-il, qu'aucune sépulture quelconque ait jamais été placée dans la chapelle haute. Une telle exception ne pourrait avoir eu lieu *que pour un roi* ou quelque grand personnage (2), et cela par un privilège tout spécial. » Après ce soin tout bénévole de faire lui-même la moitié de la réfutation, il ne prévoit pas le complément assez facile de M. Le Prévost : c'est que le cœur a pu être placé là avant la canonisation ; encore moins l'exemple d'analogie allégué par M. Charles Lenormant, du corps de saint Bernard, dont le chef était, comme celui de saint Louis, inséré dans un reliquaire, mais dont le corps resta enterré sous les dalles de l'église de Clairvaux jusqu'en 1792, où il fut levé de terre, pour la première fois, lors de la dispersion des moines.

Même dans la brochure postérieure au rapport, M. le Garde des archives admettant sans vérification une assertion de la lettre de M. Camus, son prédécesseur, sur la première découverte du cœur en 1805, regarde ce qui reste de la boîte comme le dessus, et s'étonne, en conséquence, de n'y rencontrer aucune inscription. Il faut que M. Le Prévost lui fasse remarquer que les broches destinées à la retombée des agrafes, semblent prouver que cette partie est non pas le dessus, mais le dessous ; d'ailleurs, comme l'observe M. Paris, l'inscription aurait dû être au pourtour du couvercle : or Camus constate que non-seulement ce qu'il appelle le dessus, mais que les parties latérales avaient été entièrement oxydées. M. Le Prévost a répondu aussi à l'objection tirée du peu de valeur du métal, en disant de cette boîte : « Elle n'était ni d'or ni d'argent, parce qu'ici c'eût été une inconvenance (3) ; mais.... l'étain le plus pur..... en a fourni la matière ; elle est d'un travail métallurgique précieux et rarement appliqué à de l'étain ; le métal a été soigneusement et finement repoussé au marteau ; elle

(1) *Moniteur* du 24 mai 1843, page 1230, 3^e colonne, 2^e alinéa.

(2) Un peu plus d'attention a fait supprimer de la brochure postérieure au rapport cette remarque aussi juste que peu logique ici.

(3) Au-dessous des reliques du Calvaire rassemblées par saint Louis dans la Sainte-Chapelle.

est décorée à son extrémité inférieure, à sa pointe, d'un de ces ornements gracieux que le treizième siècle savait si bien faire éclore des besoins mêmes du service : d'un ornement à trois branches, terminé par autant de glands, d'un dessin délicat et pur. » Ailleurs le savant et judicieux antiquaire dit encore : « Le cœur d'un prince presque contemporain, et qui était pour le moins un aussi grand seigneur terrien que saint Louis, de Richard Cœur de Lion, a été aussi renfermé dans une boîte de métal ; et cette boîte..... n'est ni d'or, ni de vermeil, ni d'argent, ni même de cuivre étamé ; elle est du plus vil des métaux, elle est de plomb. » Cette analogie remarquable avait échappé à M. Letronne, aussi bien que la lettre du roi Thibaud.

Mais si la pièce officielle demandée au garde des archives, omet ainsi la mention des monuments analogues et des ouvrages originaux les plus importants, on y allègue en passant, et comme preuve surabondante, une *lettre anonyme contemporaine*. Or, ce prétendu témoignage contemporain n'est autre chose qu'une traduction française de Geoffroi de Beaulieu, rédigée de 1476 à 1482 pour Charles, cardinal de Bourbon, et citée en extrait par Claude Ménard, commentateur de Joinville.

C'est ce qu'a su constater M. Paulin Paris, et ce qui pourra bien disparaître d'une troisième édition du rapport, qui, d'édition en édition, est susceptible de devenir, nous en convenons, un modèle d'érudition approfondie.

Mais ce qu'on n'a eu garde de retrancher de la seconde édition, malgré la réfutation complète, et en quelque sorte surabondante, de M. Le Prévost, c'est l'invention, précieuse sans doute, du cœur de l'architecte Pierre de Montreuil, cœur que M. Letronne propose de reconnaître dans celui qu'on a découvert à la Sainte-Chapelle. Pierre de Montreuil a beau être enterré à Saint-Germain des Prés ; on a beau prouver que la séparation du cœur d'avec le reste du corps ne s'est jamais faite alors que pour les saints, les rois, les princes et les plus grands personnages, jamais pour des particuliers ; on a beau alléguer la date du décès de Montreuil, mort quatre ans avant saint Louis, ce qui exposait nécessairement l'inhumation sacrilège à être découverte à la mort du saint roi, lorsque son cœur serait venu occuper sa place

usurpée ; on a beau objecter, enfin , le sens commun , dont on n'était pas plus dépourvu , j'imagine , au treizième siècle qu'à toute autre époque , et qui montrait dans une profanation un moyen de damnation et non de salut : n'importe , M. Letronne maintient l'historiette de sa composition. Pourquoi ? C'est que les personnes qui n'auraient fait qu'entrevoir cette discussion et que la direction de leur esprit porterait à plaisanter de ces matières , trouveront fort original de dire qu'on fait passer pour le cœur de saint Louis celui de son architecte. Un tel moyen n'est pas à dédaigner pour M. Letronne ; il y voit un élément de popularité. Qu'a-t-il fait autre chose depuis vingt-cinq ans , que de tout déprécier , tout rapetisser , tout amoindrir , pour se donner l'air d'un esprit fort qui fait justice des divagations de l'enthousiasme , et qui , des plus grandes choses , trouve toujours à dire : Ce n'est que cela. Ce procédé est le maître ressort des succès du savant auteur. Comme le moyen lui a réussi , il dit avec le fabuliste :

N'en ayons qu'un , mais qu'il soit bon.

Quoi qu'on lui propose , son esprit subtil et fécond en ressources d'argumentation , continuera toujours , en dépréciant , à établir sa réputation d'homme positif. Sa passion pour la réalité vulgaire ira , au besoin , jusqu'à lui faire supposer quelque chose d'in vraisemblable , mais d'ignoble , pour échapper au malheur de rendre hommage à un fait d'un ordre élevé. Plutôt que de s'exposer à reconnaître le cœur de saint Louis au centre de la Sainte-Chapelle , il a imaginé et lancé en circulation un quolibet.

Il pourrait bien arriver , en cette conjoncture , à M. Letronne ce qui attend parfois les plus habiles champions , qui se fient trop à leur bonheur et à la maladresse de leurs adversaires : c'est d'aller eux-mêmes s'enfermer. Les chances heureuses qu'a accumulées le savant académicien ne l'ont pas abandonné même dans cette discussion , où pourtant il s'est vu de rudes adversaires ; car celui qui l'a ménagé le moins a appliqué sa réfutation non point au rapport même publié dans le *Moniteur* , mais à la seconde édition imprimée à part , comme nous l'avons dit , depuis la lettre de M. Le Prévost , et répandue avec profusion. L'auteur a calculé que

les personnes qui pourraient s'occuper de son travail trouveraient bien plus simple de se servir du texte d'une petite brochure qu'ils auraient sous la main, que d'aller recourir à un numéro de journal (1). Malheureusement ce journal est le *Moniteur*, dont presque toutes les collections se conservent, et qui peut se consulter partout. Nous y avons eu recours ; ceux de nos lecteurs qui voudraient vérifier nos assertions le pourront de même. Ils apprécieront le procédé d'un savant qui n'a point jugé indigne de son caractère l'emploi d'un tel subterfuge, et qui répond à la haute marque de confiance dont l'honore le gouvernement par des recherches aussi superficielles et des allégations aussi frivoles.

Il est une expression dont M. Letronne attend quelque effet, et qu'il reproduit dans sa réponse à ma note, après l'avoir employée dans sa réponse à M. Le Prévost : *les raisons de sentiment*. C'est un appel railleur au genre d'adhésions que l'auteur tient le plus à conquérir. Nous concevons que M. Letronne ait peu de sympathie pour cet ordre de raisons, et nous avouons que seules dans une discussion historique elles seraient très-insuffisantes. Néanmoins si M. le Garde des archives s'était mieux pénétré et avait tenu plus de compte des sentiments du treizième siècle, son rapport y aurait gagné.

Quant au degré de notoriété, d'évidence, ou de probabilités réunies, que doit désirer l'Église pour exposer une relique à la vénération des fidèles, c'est une question religieuse, où l'autorité ecclésiastique est seule compétente. Je n'ai donc rien à répliquer là-dessus à M. Letronne.

Mais il n'en est pas de même au sujet des *vérifications* de M. Taylor qui, dit-il, *n'a rien vérifié*. Quelque heureuse qu'ait pu sembler l'antithèse sarcastique, quiconque a suivi cette affaire reconnaîtra au contraire que la visite de M. de Taylor à Monréale a été fort utile, qu'elle était même nécessaire pour suppléer à l'insuffisance des observations des médecins italiens, qui, dans leur rapport du 24 juillet, se bornent à déclarer qu'il est

(1) Tout favorise d'ailleurs les apparences de l'identité. Le choix même de l'imprimeur du *Moniteur* fait naturellement supposer que cette brochure est un simple tirage à part.

impossible de distinguer dans ces restes altérés par les siècles, si le cœur était réuni aux viscères et aux parties musculaires.

Les médecins n'avaient pas à dire autre chose. Mais là n'était point toute la question, tant s'en faut. Ce qu'il importait surtout de constater, comme l'a fait M. le baron Taylor, c'est qu'aucune trace d'une enveloppe particulière de métal en forme de cœur, où certainement le cœur aurait été placé, n'a été conservée à aucune époque dans une partie quelconque de la cathédrale et du couvent. M. Taylor a examiné attentivement les lieux et interrogé avec intelligence les traditions de l'abbaye. Là, de temps immémorial, aucun souvenir, aucune notion de la présence du cœur de saint Louis à Montréal.

M. Taylor devait nécessairement conclure, comme il l'a fait, que le cœur avait été rapporté de Sicile en France, car il ne pouvait pas deviner l'interpolation de la partie du texte de Geoffroi de Beaulieu qui fait mention de la remise du cœur à Charles d'Anjou. Cette démonstration remarquable appartient à M. Paulin Paris, qui ne l'a point cherchée, comme l'avance M. Letronne, en vue d'étayer une opinion, mais qui, appliquant à l'ouvrage du confesseur de saint Louis une attention nouvelle, provoquée par cette discussion, a reconnu que toute la fin, après le récit de la mort du saint roi, était d'un continuateur.

Le passage de Beaulieu qui fait mention de la translation du cœur de saint Louis avec ses entrailles en Sicile avait déjà été critiqué par Tillemont, dont les travaux manuscrits sur l'histoire de saint Louis sont célèbres, et qui, sans avoir rien écrit, que je sache, sur les Ptolémées, aurait pu ici, pour l'excellence de sa critique, être consulté un instant par M. le Garde des archives, dussions-nous y perdre le fruit de quelques nouvelles méditations sur la haute importance des rubans de plomb qui, sortant par les yeux d'une statue, font lire près du tiers d'un nom propre écrit en grec et l'aoriste au lieu de l'imparfait.

M. Paris n'a pas manqué de recourir à Tillemont, et voici le passage qu'il en extrait : « Geoffroi de Beaulieu dit que le cœur de saint Louis fut enterré à Monréale ; mais cela ne peut pas être, non tant parce que l'anonyme de Duchesne dit qu'il fut porté à Saint-Denis avec les os, que parce que le roi de Navarre, dans

sa lettre du 24 septembre 1270, à l'évêque de Tusculum, dit que les entrailles ayant été portées à Monréale, *li cors et li cuers*, demeurèrent dans l'armée, c'est-à-dire le cœur et les os. » Ce témoignage du roi de Navarre, que Tillemont n'hésite pas à regarder comme la seule expression de la vérité, est ainsi conçu : « Mais le cuer de lui et le corps demourerent en l'ost, car le peuple ne vout souffrir en aucune maniere qu'il en fust porté. » Donnant une attention spéciale à la partie du texte de Beaulieu que cette contradiction rendait suspecte, M. Pâris y a reconnu les preuves suivantes de l'addition d'une main étrangère.

1^o Dans le 47^e chapitre, celui-là même qui contient la mention du cœur remis à Charles d'Anjou, il est dit que l'auteur visita, au retour d'Afrique, l'abbaye où les saintes reliques étaient déposées en Sicile : « Quando de Tunisio redeuntēs, et Palermum trans-euntēs, dictam abbatiam vere nobilem ac pulcherrimam visitavimus, audivimus sacrarum reliquiarum multa miracula. » Or il est constant que saint Louis étant mort le 25 août 1270, Geoffroi de Beaulieu partit de Tunis le 12 septembre, accompagné de Guillaume de Chartres et de plusieurs autres religieux, pour apporter aux régents du royaume le sceau du nouveau roi et deux lettres de ce prince, qui nous sont parvenues, et où il réclamait de très-prompts envois d'argent. Beaulieu dut donc atteindre le plus tôt possible les côtes de France ; et en admettant qu'il eût relâché en Sicile, c'eût été nécessairement avant le dépôt des reliques à Montréal, où, d'après le passage textuel qu'on vient de lire, leur présence aurait déjà produit de nombreux miracles, dont circulait le récit.

2^o Depuis le 42^e chapitre jusqu'au 52^e le style change : les restes du saint roi sont désignés par les mots : *ossa sacra, sacro-sanctæ reliquiæ*, etc. Le roi lui-même, appelé toujours dans la première partie, *dominus rex* ou *catholicus*, ou *devotus*, ou *pius*, reçoit alors l'épithète de *beatus*, qui n'a pu lui être donnée qu'après sa canonisation, et qui, par cette raison, n'a pas été employée par Guillaume de Nangis, qui écrivit avant cette cérémonie. Quant à Beaulieu, il mourut vingt-trois ans auparavant.

3^o Nangis, comme faisaient tous les chroniqueurs, s'étant servi

du récit de Beaulieu , de la manière la plus reconnaissable , pour la vie de saint Louis , arrête cette partie de son ouvrage précisément à ce qui termine le 42^e chapitre de Beaulieu ; et dans la vie de Philippe le Hardi (4), aucune autre trace de ressemblance avec les dix derniers chapitres jusqu'ici attribués à Beaulieu , que la phrase même qui tient une place importante dans cette discussion : « *Carnem tamen corporis excoctam et ab ossibus separatam necnon et intestina ipsius petiit et impetravit Carolus, rex Siciliæ.* » D'où M. Pâris conclut que cette phrase a été copiée, non pas par Nangis dans Beaulieu, mais par le continuateur de celui-ci dans Nangis. Ce continuateur, quel qu'il soit, aura ajouté, par ignorance des faits, le mot *cor*, qui ne se trouve pas plus dans le texte de Nangis que le mot *cœur* ne se trouve dans la traduction française de son ouvrage, traduction toute contemporaine et qui lui est attribuée à lui-même.

4^o La preuve sans réplique que cette continuation est postérieure à Geoffroi de Beaulieu , c'est la mention qui s'y trouve du recueil des miracles de saint Louis, rédigé par les ordres de l'abbé de Saint-Denis. Or, la date de l'enquête sur les miracles nous est fournie avec précision, dans la vie de saint Louis, par le confesseur de la reine Marguerite , sa femme : « L'enquête sur les miracles commença l'an m. cc. iiii^{xx} et ii, el mois de mai et fina l'an mil cc. iiii^{xx} et iii, el mois de mars (2); » ce qui s'accorde parfaitement avec les grandes chroniques de Saint-Denis, qui disent , à l'année 1282 : « En cette saison et en ce temps commença saint Louis à faire miracles en France (3). » Or, Geoffroi de Beaulieu mourut au plus tard en 1274. ,

L'addition des dix derniers chapitres de Geoffroi de Beaulieu , par un auteur plus récent , est donc un fait acquis désormais à la critique historique. Que ce fait ait trop d'importance pour être admis à la légère, qui en doute? Nos lecteurs jugeront si c'est à la légère que nous l'admettons d'après M. Pâris. L'honneur que doit retirer ce savant d'une telle démonstration est en raison même de l'importance de la chose qu'il a démontrée. C'est uniquement à cela que peut aboutir la remarque de M. Letronne.

(1) El non de *Philippe le Bel*, comme M. Letronne le dit dans son rapport.

(2) Recueil des historiens de la France, t. XX, p. 60.

(3) T. V, p. 66, édition de M. Paulin Pâris.

Rappelons , en terminant notre article , ce passage du rapport au ministre : « Le cœur ayant été transporté en Sicile par Charles d'Anjou , avec les chairs et les intestins , et déposé dans l'église de l'abbaye de Montréal , près Palerme , il doit se trouver parmi les restes de saint Louis que contient l'urne de marbre blanc , encore à présent placée sous l'autel élevé contre le fond de l'aile gauche de cette église. C'est un point qu'il serait possible de vérifier. Si le cœur s'y trouve , la question sera décidée ; s'il ne s'y trouve pas , ce qui est peu probable , ce sera une preuve que ce cœur a été transporté en France (4). » Or, nous croyons avoir rapporté les preuves : 1.^o qu'il n'y est pas ; 2.^o qu'il n'y a jamais été. Cette seconde démonstration ressort nécessairement du lumineux mémoire de M. Paris , et il s'ensuit un fait décisif : c'est que Philippe le Hardi , ne laissant à son oncle que les chairs et les intestins, et rapportant lui-même le cœur en France , dut le faire enterrer immédiatement, par conséquent longtemps avant la canonisation, dans la Sainte-Chapelle, qui n'était pas encore terminée, ce qui permit d'élever au-dessus l'autel. Or, cet autel , heureusement sauvé de la destruction en 1793, par les soins éclairés d'un homme à qui les arts et l'histoire doivent une éternelle reconnaissance, M. Alexandre Lenoir, est d'un style qui dénote nécessairement le treizième siècle, ainsi que M. Charles Lenormant en a fait l'importante remarque dans la discussion académique.

Est-il beaucoup de faits admis universellement et remontant à bientôt six siècles , qui réunissent des éléments de conviction aussi forts et aussi nombreux que cette inhumation du cœur de saint Louis dans la Sainte-Chapelle ? Et contre une démonstration aussi complète, sera-t-il raisonnable de continuer à tenir compte des dénégations superficielles du rapport rédigé par l'helléniste habile , qu'un caprice de la fortune a égaré dans nos archives nationales ?

(1) Tout cela a été considérablement modifié dans la brochure imprimée après la lettre de M. Le Prévost, et jointe à une réponse où l'on déclare que *ses raisons ingénieuses ne changent en rien l'état de la question*. Malgré cela, on a supprimé les mots *ce qui est peu probable*, on a ajouté : *c'est un point qu'on doit désirer... d'éclaircir* ; aux mots *a été transporté en France*, on a substitué : *n'a pas été déposé à Palerme*, etc., etc.

SUR LA POLÉMIQUE
RELATIVE
AU CŒUR DE SAINT LOUIS;

PAR M. BERGER DE XIVREY,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

AVERTISSEMENT.

(1844)

J'ai publié vers la fin de décembre 1843 une brochure intitulée : *Des dernières considérations relatives au cœur de saint Louis trouvé dans la Sainte-Chapelle*. C'était un extrait, fait à l'avance, du *Bulletin du bibliophile*. Lorsque parut le numéro qui devait contenir cet article, on ne l'y a point trouvé. Les plus vives et les plus étranges obsessions avaient décidé le libraire-éditeur à supprimer ce morceau, au moment où le numéro, entièrement composé, n'avait plus qu'à être tiré à l'imprimerie.

Ces obsessions de M. Letronne n'allaient à rien moins d'abord, qu'à obtenir de *tronquer à son gré, à mon insu, l'article que je signais*, puis, à la suite de mes remarques ainsi dénaturées, de placer sa réponse triomphante.

Le refus formel de MM. Charles Nodier et Paulin Paris, auxquels appartenait la direction du recueil, empêcha une telle transaction. Mais le libraire regarda comme une mesure de prudence de retirer purement

et simplement mon article, en voyant quelles ressources extraordinaires déployait en cette occasion M. Letronne, qui comprend à sa manière la liberté de la presse.

Ce que cet illustre savant se proposait de faire dans le *Bulletin du bibliophile*, il vient de l'exécuter, dans une brochure nouvelle, intitulée: *Examen critique de la découverte du prétendu cœur de saint Louis*, avec un style dont le lecteur appréciera le ton, d'après les échantillons que j'en donne ci-après, page 125.

Mon intervention dans cette polémique ayant été fort inexactement présentée, il est nécessaire d'expliquer moi-même comment j'y suis intervenu.

A l'occasion d'une lettre de M. le baron Taylor, je fis connaître au public, par la voie d'un de nos premiers journaux, ce que MM. Auguste Le Prévost et Paulin Pâris venaient de conclure sur la question du cœur de saint Louis. J'ajoutais qu'une autre opinion exprimée immédiatement après la découverte avait été nécessairement trop hâtive. Si je signalais implicitement par là quelque omission ou quelque erreur dans le rapport que publia M. Letronne cinq jours après la découverte, j'attribuais ces erreurs ou ces omissions au manque de temps, et je ne nommais personne.

M. Letronne a paru voir dans ce peu de mots une excellente occasion de présenter lui-même avec un dédaigneux persiflage l'apologie de ses assertions et la critique des opinions contraires à la sienne.

Les prétentions de la lettre qu'il publia en ce sens me semblèrent exorbitantes, et d'ailleurs basées sur des allégations inexactes. C'est ce que je cherchai à démontrer quelques jours après dans la brochure dont je viens de raconter les vicissitudes (1).

(1) C'est l'opuscule qui est réimprimé ci-dessus.

La manière dont M. Letronne répond au bout de six mois, rend cette réplique indispensable.

Au moment de réimprimer intégralement ce second opuscule, j'ajoute à l'avertissement une observation rendue nécessaire par une addition de M. Letronne à son *Examen prétendu critique*. L'attention s'y trouve détournée du fond de la discussion par un incident plus ou moins habilement soulevé : savoir, les inexactitudes qu'au dire de M. Letronne, contiendrait l'avertissement qu'on vient de lire. Une lettre du libraire Techener, éditeur du *Bulletin du bibliophile*, alléguée à l'appui de ce reproche, a grand besoin du commentaire de M. le Garde des archives, pour être invoquée en ce sens. Cette lettre constate que M. Letronne demanda que mon article destiné au *Bulletin du bibliophile* fût tronqué A PLUSIEURS ENDROITS, et suivi, dans le même numéro, d'une réponse de lui, le tout même à l'insu de M. Pâris, rédacteur en nom du *Bulletin*. Si M. Letronne (ne pouvant faire autrement) consentit ensuite que cela fût montré à M. Pâris, ce qui fit manquer si malheureusement la savante combinaison, il ne s'ensuit pas moins que cette combinaison fut proposée au libraire.

M. Letronne dit encore dans son addition : « Comment supposer que je tinsse à « faire supprimer un article déjà distribué à une vingtaine de personnes ? »

Je n'ai pas à répondre à cette question, car je ne suppose rien. Je m'appuie d'un fait qui m'a été attesté formellement par M. Techener. Pour obtenir de lui la suppression des exemplaires de ma brochure non distribués, M. Letronne s'engagea à payer les frais. Maintenant, de deux choses l'une : ou M. Letronne n'a pas tenu cet engagement, ou il a fait les frais de ma brochure, en satisfaisant d'une manière quelconque le libraire éditeur. Je m'arrête à cette dernière explication.

J'ai cru, d'après cela, pouvoir avancer qu'on avait déployé en cette occasion des ressources extraordinaires. Il est fort peu ordinaire d'acheter l'édition du livre d'un adversaire pour le supprimer.

C'est là ce que j'appelle entendre à sa manière la liberté de la presse.

SUR LA POLÉMIQUE

RELATIVE

AU CŒUR DE SAINT LOUIS.

Je rappellerai d'abord , en quelques mots , les principales circonstances de la découverte faite à la Sainte-Chapelle.

Le 15 mai 1845 , les ouvriers travaillant à la restauration de cet édifice trouvèrent sous les dalles du chœur une boîte en plomb. L'architecte fit avertir M. l'archevêque de Paris, dont les délégués procédèrent à la levée de cette boîte. On y trouva un cœur humain , entouré d'une enveloppe d'étoffe, et placé dans la moitié d'une boîte en étain de forme de cœur. La note suivante , écrite en double sur parchemin et sur papier, était jointe à ces objets :

« Le 1^{er} pluviôse an IX de la république françoise (ou vendredi 24 janvier 1805), en faisant quelques réparations à la Sainte-Chapelle , il fut découvert en cet endroit une caisse de plomb, longue de 4 pied sur 10 pouces de large et 8 de profondeur. Cette caisse en contenoit une autre en forme de cœur, dont il ne restoit que la plaque supérieure , qui paroissoit être de cuivre étamé , les parties latérales et inférieures étant entièrement oxydées. Il n'y avoit aucun caractère indicatif de nom ni de date.

« Les restes trouvés dans la seconde caisse ont été renfermés dans la présente boîte , laquelle a été déposée au même lieu où ces restes avoient été découverts.

« C^{en} CAMUS ,

« garde des archives nationales.

« C^{en} TERRASSE ,

« préposé à la garde des archives judiciaires nationales. »

Ces deux signatures s'expliquent ainsi : La partie haute de la Sainte-Chapelle ayant été convertie , dans les premières années de ce siècle , en un dépôt d'archives judiciaires , M. Terrasse , à qui cette section était confiée , sous les ordres de M. Camus , surveillait les dispositions nécessaires pour approprier les lieux à cette nouvelle destination. Il fut donc le premier instruit de la découverte , en transmit immédiatement la nouvelle à son chef ; et de concert ils prirent les mesures que constate l'écrit qu'on vient de lire.

Ce fut probablement la signature de Camus , comme garde des archives sous la république , qui donna l'idée de consulter M. Letronne , son successeur actuel. Sans ce rapprochement , on s'expliquerait difficilement à quel titre la découverte de restes mortels conservés dans une église , aurait fait penser à s'adresser pour les renseignements , soit au garde d'un dépôt d'archives , si l'on avait en vue le fonctionnaire ; soit à un savant dont les travaux ne sont guère sortis des détails de quelques textes grecs peu étendus , si l'on avait en vue la personne même de M. Letronne et les ressources de son érudition particulière.

Avec plus de réflexion , sans doute , on s'en fût référé à une commission formée en partie d'ecclésiastiques savants dans l'histoire et les traditions de l'Église , en partie de membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de celle des beaux-arts. Quels qu'aient été les motifs d'un choix différent (et je les ignore absolument) , M. Letronne adressa , dès le 20 mai , au Ministre des travaux publics le rapport qui lui était demandé sur la découverte du 15. Le temps consacré à cette réponse officielle est bien court , si l'on considère que la question intéressait à un haut degré la religion et la patrie : Ces restes étaient-ils bien ceux de saint Louis ?

J'ignore encore si ce fut le ministère qui voulut que le rapport fût inséré , dès le lendemain , au *Moniteur*. Mais M. Letronne , soit en ne s'opposant pas à l'insertion , soit , à plus forte raison , en la réclamant , a assumé une très-grande responsabilité.

En effet , ses conclusions furent :

« 1° Que le cœur de saint Louis n'a point été rapporté en

« France, et doit faire partie des reliques déposées dans l'église
« de Montréal près Palerme ;

« 2° Que, dans le cas même où le cœur aurait été rapporté en
« France, il n'a point été déposé à la Sainte-Chapelle (4). »

Dans la lettre (2) où M. Letronne me fait l'honneur de réfuter assez longuement deux mots que j'avais avancés, sans le nommer, sur la composition hâtive de son rapport, il dit des conclusions de ce rapport : « Elles n'étaient ni hâtives, ni précipitées, comme
« on s'est plu à le dire ; la preuve qu'elles étaient le produit d'un
« travail approfondi, et d'une revue assez complète des documents
« originaux, c'est que les partisans comme les adversaires de ces
« conclusions *n'ont pas trouvé à citer un texte important que
« j'eusse négligé ou mal interprété.* » Récemment, dans la brochure qu'il vient de publier sous le titre d'*Examen critique*, M. Letronne dit encore : « Quelque abnégation d'amour-propre
« que l'auteur mette en tout ceci, il ne peut pourtant se dissimuler
« que son rapport reste *debout tout entier*, et que la discussion
« historique y était exacte et complète (5) ».

Je suis obligé d'opposer à cette allégation les faits suivants. Le principal témoignage contemporain sur la conservation du cœur de saint Louis par Philippe le Hardi, son fils, est une lettre qu'écrivait de Tunis même, un mois juste après la mort du saint roi, Thibaut, roi de Navarre, son gendre.

Aucune mention de ce témoignage dans le rapport de M. Letronne.

Comment ce savant explique-t-il aujourd'hui cette omission que j'avais signalée en recourant au texte du *Moniteur* ? « La lettre,
« dit-il, me paraissait alors suspecte, d'après son titre même (4),
« tel que l'avait donné Martène.... C'est donc *sciemment* que je
« l'avais passée sous silence (5). »

(1) *Moniteur* du 31 mai 1843.

(2) Voyez ci-dessus l'*Avertissement*.

(3) Page xxvij.

(4) La lettre si importante, écrite de Tunis même, un mois après la mort de saint Louis, par Thibaud, roi de Navarre, son gendre, au cardinal Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, légat en France, fut d'abord publiée par Dom Martène sous le titre inexact de *Lettre de l'évêque de Tunes au roi de Navarre*.

(5) *Exam. crit.*, p. 95.

Ainsi le même auteur qui, dans l'énumération des preuves négatives dont s'appuyait son opinion, avait cru devoir ajouter surabondamment : « Il est presque inutile de citer une lettre anonyme (A) contemporaine (1), etc., » n'aurait pas trouvé même une formule analogue de préterition pour un témoignage donné comme contemporain dans l'*Amplissima Collectio* de dom Martène. Il n'aurait pas jugé digne d'une simple mention, ne fût-ce qu'en note, l'autorité imposante du docte bénédictin. Ce silence absolu, sur un témoignage *contraire à son opinion*, est, l'on en conviendra, une manière bizarre de comprendre la critique.

Mais voilà que, dès le 29 mai, M. Letronne, dans une seconde édition de son rapport, dont nous allons parler, cite cette lettre, sans la suspecter le moins du monde, bien qu'il la connaisse seulement par le même titre, qui, huit jours auparavant, l'aurait décidé à la passer entièrement sous silence. Dès lors, son opinion aurait tellement changé, qu'admettant la lettre à *Thibaud* comme authentique, et la discutant comme telle, il ne laisse pas entrevoir le plus léger scrupule, le doute le plus réservé, sur l'authenticité. Voici ses propres termes :

« Il est vrai que dans la lettre A THIBAUD, roi de Navarre (2), il est dit que « le cœur et le corps demeurèrent en l'ost; car le peuple ne vult pas souffrir en nulle maniere qu'il en feust porté. » Mais les Bollandistes (B) observent judicieusement « que l'auteur n'est ici que l'écho d'un bruit que l'on fit répandre lors du départ de Charles, pour apaiser le mécontentement de l'armée (3). »

Où M. Letronne a-t-il consigné cette révolution subite de son opinion ?

Dans une brochure qui contient son rapport imprimé comme

(1) *Moniteur* du 24 mai 1843.

(2) Et M. Letronne met la plus grande exactitude à citer en note la source où il puise ce document : « Apud MARTEN. *Veter. Script.*, etc. *Ampl. collect.*, t. VI, p. 1218.

Remettons en regard de cette note ces mots de l'explication qu'on vient de lire :

« Je n'en avais point parlé, PARCE QUE la lettre me paraissait suspecte d'après son titre même, TEL QUE L'AVAIT DONNÉ MARTÈNE. »

(3) Pages 4 et 5 de la brochure dont nous allons parler.

Extrait du Moniteur et joint à la réponse qu'il adresse à une première lettre de M. Auguste Le Prévost. Le lecteur jugera jusqu'à quel point cette édition, ainsi corrigée, peut être considérée comme une réimpression pure et simple, dont M. Letronne dit :

« C'est le même rapport, exactement le même, sauf quelques
« corrections ou rectifications isolées que tout le monde se permet
« dans un tirage à part, qui est comme une seconde édition; et
« ces corrections avaient si peu d'importance, que je les ai sup-
« primées entièrement dans mon rapport imprimé en tête de ces
« pièces, tel qu'il est au *Moniteur* du 24 mai; je n'y ai corrigé
« que deux fautes d'impression que j'avais signalées moi-même
« dans un erratum inséré au *Moniteur* du lendemain, 25 mai. Je
« suis donc dispensé de rappeler les observations de M. Berger sur
« ce point, puisqu'elles n'ont plus d'objet (1). »

M. Letronne oublie une chose : c'est que le tirage à part ou seconde édition de son rapport est un fait accompli, dont les conséquences subsistent. L'exposé de ces conséquences se trouvait dans une brochure que ce savant s'est efforcé de détruire (2) (C), et qu'il a ensuite reproduite par extraits, en supprimant précisément cet exposé. Nous allons remplir cette lacune.

Le 28 mai, M. Auguste Le Prévost fit insérer dans le *Moniteur* une lettre où, en combattant les conclusions beaucoup trop absolues de M. le Garde des archives, il disait :

« Il n'existe que trois témoignages, celui du confesseur de saint
« Louis, chargé primitivement de rapporter à Saint-Denis la por-
« tion de sa dépouille mortelle qui resta à la France; je conviens
« qu'il est négatif et d'un grand poids; mais l'évêque de Tusculum,
« témoin oculaire des faits, dit précisément le contraire, précisé-
« ment ce que M. Letronne s'étonne de ne pas trouver dans Guil-
« laume de Nangis :

« Après, sire, les entrailles furent portées à Monréale, en une
« église près de Salerne (*lisez* Palerme), mais le cœur de lui et le
« corps demourerent en l'ost; car le peuple ne vout souffrir en
« nulle maniere qu'il en feust sortis. »

(1) *Exam. crit.*, p. 94.

(2) Voyez l'*Avertissement* ci-dessus et l'opuscule qui précède celui-ci.

« Ne serait-il pas possible que ce cœur , d'abord livré à
« Charles d'Anjou , conformément au récit de Geoffroi de Beau-
« lieu , eût été restitué ensuite , pour obéir , soit à cette clameur
« de l'armée qui exprimait un vœu si légitime , soit à un remords
« du prince , pour violation des intentions de son royal frère , et
« que le narrateur ait négligé d'en tenir compte ? Ce qu'il y a de
« positif , c'est que l'anonyme de Saint-Denis , qui devait en sa-
« voir quelque chose , dit expressément que le cœur de saint Louis
« fit partie de ses restes rapportés dans cette abbaye :

« *Cujus ossa gloriosa cum ejusdem corde sanctissimo..... ad*
« *S. Dionysii monasterium est delatum.....*

« Ce qu'il y a encore de positif et de fort remarquable , c'est
« que les historiens siciliens , les traditions locales et l'inscription
« même de la chaise de Montréal , n'ont jamais fait aucune men-
« tion du cœur de saint Louis , de la possession duquel ce pays
« n'aurait pourtant pas manqué de se glorifier , s'il en avait été
« réellement doté.

« Il n'y a donc pas lieu , ce me semble , d'énoncer comme un
« fait inattaquable que le cœur de saint Louis n'a point été rap-
« porté en France. Ce premier point de l'argumentation de
« M. Letronne me paraît au contraire très-douteux , très-contro-
« versé et très-contestable. »

En réponse à M. Le Prévost , M. Letronne publia dans le *Mo-
niteur* du 31 mai une lettre , qu'il joignit ensuite dans une bro-
chure in-8°, à la nouvelle édition de son rapport au ministre.
C'est cette édition dont il nous paraît déprécier avec trop de mo-
destie le perfectionnement notable. A la suite de cette pièce , dans
la réponse à M. Le Prévost , il dit :

« Je persiste donc à croire que mes conclusions , quelque ab-
« solues qu'elles paraissent , sont la conséquence logiquement
« exacte des faits historiques que j'ai réunis et discutés , auxquels,
« à mon grand regret , M. Le Prévost n'oppose ni aucun texte que
« j'aurais négligé , ni aucune faute d'interprétation que j'aurais
« commise (1). »

(1) Lettre de M. Letronne, garde général des archives du royaume, au rédac-
teur en chef du *Moniteur universel*, dans la brochure intitulée : *Extraits du*
Moniteur universel des 24 et 31 mai 1843, p. 15.

Or, c'était précisément M. Le Prévost qui venait, dans l'intervalle des deux éditions du rapport, d'opposer le *texte de la lettre publiée par dom Martène*; et ce *texte négligé par M. Letronne dans son rapport primitif* se trouvait INTERCALÉ dans le tirage à part, où rien ne signalait l'intercalation (D).

Je ne poursuivrai pas davantage la comparaison entre le *Rapport au ministre*, tel qu'il a été inséré au *Moniteur* du 24 mai 1843, et le prétendu extrait de ce journal (E). On trouvera ce dernier texte en entier à la suite de ces observations. Les parties ajoutées ou modifiées y sont imprimées entre crochets, et les parties retranchées sont mentionnées en note.

Je tenais surtout à démontrer avec évidence que M. Letronne, loin d'être complet dans son rapport, y avait omis au contraire le *témoignage historique le plus important de tous*.

À côté de ce qui manque, pour citer ce qui est de trop, nous rappellerons comment M. Letronne a imaginé que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle pourrait être celui de Pierre de Montreuil, architecte de cet édifice, bien qu'il fût mort quatre ans avant saint Louis, et enterré à Saint-Germain des Prés. Malgré la manière dont cette hypothèse a été ruinée, M. Letronne a essayé assez longtemps de lutter contre l'évidence des raisons de M. Le Prévost.

Examinons le raisonnement par lequel il prétendait dans son rapport justifier l'étrange conjecture relative à Pierre de Montreuil.

« Ce n'est là, j'en conviens, disait-il, qu'une conjecture « qu'il est peut-être à présent aussi difficile de prouver que de « détruire. »

Si par l'autorité de M. Letronne une telle méthode de raisonnement venait à s'introduire, on soutiendrait de singulières thèses, quitte à terminer ainsi : « Prouvez-moi le contraire, comme dit « M. Letronne. »

Ce savant émet la conjecture d'un fait particulier, qui ne tient pas aux événements qu'enregistre l'histoire; et quel motif donne-il pour faire admettre cette conjecture? « *Il est peut-être aussi difficile de la prouver que de la détruire.* » Alors, tout ce que l'imagination pourrait inventer d'actions particulières serait admis-

sible au même titre. Si j'avance, par exemple, qu'en 1270 il arriva telle aventure vraisemblable à un marchand de Paris, dont je donnerais le nom, la demeure, les tenants et les aboutissants, s'ensuivrait-il, de ce qu'on ne pourra me prouver le contraire, que j'aurai le droit de proposer un tel fait comme une conjecture sérieuse, destinée à démontrer quelque chose?

Tel est pourtant le raisonnement de M. Letronne (F), moins la vraisemblance que j'ai supposée à mon invention.

Y aurait-il en effet rien de plus invraisemblable que cette introduction clandestine des restes d'un personnage honorable dans le chœur d'une église, que de supposer qu'un tel personnage ait pu exprimer un vœu aussi extravagant et ait trouvé des héritiers assez peu sensés pour l'exaucer, au péril de leur vie et de leur âme? Le bon sens ne montre-t-il pas une révoltante contradiction entre le sacrilège de cette inhumation et le sentiment pieux qui l'aurait provoquée?

Tout en renonçant pourtant à Pierre de Montreuil, la clandestinité de sépulture est peut-être, de toutes les idées de son premier rapport, celle à laquelle M. Letronne semble tenir le plus, et il ajoute aux nouvelles preuves dont il prétend fortifier cette opinion : « Rien n'empêche de croire que ce soit le cœur d'un trésorier, « d'un président de la chambre des comptes, d'un chanoine, ou « même d'un architecte de la Sainte-Chapelle. » (P. 488.)

Mais ce qui s'oppose invinciblement à ce que ce soit quelque personnage de cette sorte, c'est la clandestinité. Il y a un singulier sentiment des convenances, de la dignité des honnêtes gens, dans cette supposition qui paraît si naturelle à l'auteur; et l'on se demande si M. le Garde des archives conserve le sérieux et la gravité de son langage lorsqu'il dit : « Celui qui, par un motif quelconque, « voulut secrètement mettre là le cœur d'une personne *qui lui* « *était chère, ou dont il exécutait la volonté suprême*, put le « faire sans prendre la place de personne, sans violer aucune règle « divine ou humaine, sans courir d'autre risque que de voir mettre la boîte au cimetière, si l'on venait à la découvrir; et c'est « pour éviter ce désagrément qu'il s'abstint de faire graver une « inscription sur la dalle qu'il avait soulevée. » (P. 489.)

Aux yeux de bien des lecteurs je m'assure que cette seule phrase

démontrera plus fortement que tous les raisonnements l'incompétence de M. Letronne à traiter une pareille question. Pour lui, l'usurpation clandestine d'une place dans le sanctuaire est une chose toute simple, et qui, même dans l'ancien régime, même au moyen âge, n'aurait encouru ni châtiment légal ni censure spirituelle. Nous n'insisterons pas sur un tel paradoxe, nous bornant à y opposer l'éloquente protestation de M. Le Prévost. Les vrais et purs sentiments qu'elle exprime ressortiront encore par ce contraste.

« Y a-t-il en France, dit-il, au treizième siècle, un cœur autre
« que celui de saint Louis qui ait pu être placé dans de telles conditions ?

« Pour ma part, quoi qu'ait pu écrire en l'an XI de la république le citoyen Camus, alors garde général des archives, sur
« l'inopportunité des conjectures, que c'est le cœur de saint Louis ;

« Quelque zèle qu'apporte encore aujourd'hui son savant successeur à rechercher toutes les difficultés de détail qu'il croit
« pouvoir opposer à ce que nous ayons recouvré le cœur du saint roi ;

« Quoi qu'on doive trouver ou ne pas trouver dans l'urne de marbre blanc de Montréal ;

« Mon opinion a été formée dès le premier moment où j'ai entendu le récit de la miraculeuse découverte : je me suis dit sur-le-champ qu'il n'y avait jamais eu qu'un cœur en France qui
« eût pu être jugé digne de reposer là, parce qu'il fallait nécessairement que ce fût le cœur d'un roi et le cœur d'un saint⁽¹⁾ (G). »

Quelles difficultés de détails M. Letronne oppose-t-il donc ?

Examinons d'abord celle qu'il a présentée la dernière, et qu'il semble, par conséquent, avoir le plus profondément méditée. La botte s'étant oxydée par l'intérieur, ce que prouverait la destruction du fond et la conservation du couvercle, il s'ensuivrait que le cœur y fut déposé dans un état d'humidité, trace certaine, toujours suivant M. Letronne, de la précipitation d'une opération clandestine (H).

(1) Lettre du 4 juin 1843 au rédacteur du *Moniteur universel*.

D'abord cette circonstance d'humidité du viscère pourrait très-bien s'appliquer au cœur de saint Louis, car la terrible contagion de la maladie dont il mourut aurait pu faire insérer son cœur avec quelque précipitation, et encore imbibé des lotions aromatiques, dans la boîte destinée à le conserver. Mais en admettant un instant cette bizarre hypothèse d'une inhumation clandestine faite pour le cœur d'un particulier, comment supposer que des personnes qui auraient eu le temps et les moyens de pratiquer une dissection et de faire faire deux boîtes en métal, dont une en forme de cœur (I), se seraient trouvées tellement pressées pour déposer le cœur dans cette boîte, qu'elles l'y auraient mis tout sanglant et sans aucune précaution conservatrice (J)? Ces acteurs mystérieux créés par l'imagination de M. Letronne ne sauraient entrer sur la scène de l'histoire ; car tout dans leur étrange conduite offre le caractère d'une inconséquence sans pareille. C'est toute cette dissection secrète, ce cœur sanglant mis à la hâte dans une boîte, puis introduit dans le sanctuaire le plus vénéré, non par les chants sacrés et les cérémonies de l'Église, mais à pas de loup, avec fausses clefs, lanterne sourde, narcotique donné aux gardes de nuit (K) ; c'est ce roman grotesque et barbare que j'ai qualifié d'*invention ignoble* (L). Il ne s'agissait pas ici d'un mélodrame des boulevards, mais d'un saint, d'un grand roi, d'un admirable monument, d'un noble souvenir de l'Église et de l'histoire.

L'oxydation de la boîte qui renfermait le cœur n'a respecté qu'un des côtés. Si ce qui reste est le fond, comme l'a cru M. Le Prévost, on pourrait avoir gravé sur le couvercle aujourd'hui détruit la simple inscription commémorative : *Cor Ludovici regis*. Si c'est au contraire le couvercle qui subsiste encore, ainsi que l'a prétendu Camus, et que le répète M. Letronne, cette inscription, suivant une conjecture ingénieuse et très-plausible de M. Paulin Paris, a pu être gravée au pourtour de la boîte sur les montants qui unissaient la plaque de dessous à celle de dessus. Ces parois latérales étaient oxydées lorsque la boîte fut trouvée en 1805 ; MM. Camus et Terrasse le constatèrent. M. Letronne croit réfuter cette explication par la raison que *ce serait sans exemple* (page 454). Ne dirait-on pas, à l'entendre, qu'il existe toute une collection de ces boîtes de plomb cordiformes, dont l'examen pour-

rait faire connaître aisément la règle habituellement suivie pour la place de l'inscription? On n'a jusqu'à présent rapproché que deux monuments analogues, l'un sans inscription, l'autre de forme carrée. Quant au motif qui me fait regarder comme très-plausible la place de l'inscription au pourtour, c'est que les tombes du treizième siècle portent la plupart l'építaphe, non point sur le plat de la pierre supérieure, mais tout le long de l'épaisseur de cette même pierre, sur les quatre côtés, ou sur trois seulement lorsque la tombe est adossée à un mur. Il est donc très-légitime et tout à fait conforme aux usages de l'art, de supposer que la boîte destinée à contenir une partie des restes mortels ait une disposition analogue à celle du tombeau tout entier.

Contre l'opinion des personnes qui sont portées à voir le cœur de saint Louis dans celui qu'on a trouvé à la Sainte-Chapelle, M. Letronne allègue le peu de valeur d'une boîte en étain (M). M. Le Prévost a répondu que ce choix d'un métal commun était comme la conséquence d'une place voisine des reliques du Calvaire. L'emploi d'un métal précieux pour des restes humains eût été là une inconvenance. Par la même raison que tout ce qu'il y avait de plus riche était prodigué pour les instruments de la Passion, qui avaient touché la personne divine, le saint roi pouvait destiner à son propre cœur un métal de peu de prix, tout en demandant que ce cœur fût inhumé près d'objets aussi vénérés, rapportés par lui en France. C'était concilier ce vœu de son ardente piété (1) avec l'abaissement volontaire, l'humilité chrétienne, si énergiquement exprimée dans les testaments des princes de cette famille. Nous citerons celui du comte d'Alençon, l'un des frères de saint Louis, où il est dit : « J'eslis la sepulture de mon orde « charogne aux Cordeliers, et celle de mon mauvais cuer aux « frères prescheurs de Paris. Veulx que la tombe qui sera sur « mon corps ne soit pas de plus grande despense que de cinquante « livres, et celle de mon cuer, de trente. »

M. Paulin Pâris, à qui nous empruntons cette citation du testament du frère de saint Louis, dit de ce dernier prince :

(1) Un vœu semblable ne put plus être exaucé dès que saint Louis eut été placé parmi les saints. La richesse du reliquaire qui contenait son chef peut donc se concilier avec le peu de valeur de la boîte où était son cœur.

« Je crois avoir le droit d'avancer qu'en achetant les précieuses reliques de la Passion, en leur préparant une demeure aussi somptueuse, le roi nourrissait l'espérance de mettre sous leur sauvegarde le cœur qui les avait honorées d'une dévotion si singulière.

« Et, comme sa piété n'était égalée que par son humilité, je crois qu'il aura exprimé à son fils le désir d'être là secrètement caché ; que surtout il l'aura conjuré de ne pas donner à son pauvre cœur une enveloppe riche ou somptueuse. Que lui importait la gloire et les vains souvenirs du monde ? qu'importait même une inscription ? le Sauveur des hommes, tous les jours présent dans le sacrifice de l'autel, en aurait-il besoin pour le reconnaître ? Louis avait donc pu recommander jusqu'à l'omission d'une épitaphe. « *Ad laudem humilitatis ejus, dit Geoffroi de Beaulieu, spectat quod in extrema voluntate sua statuit et in testamento suo scribi præcepit, quod super sepulturam ipsius defuncti nulla curiositas, nulla superfluitas fieret : ut sicut humilitatis exemplum se exhibuit vivus, ostenderet et defunctus.* » Paroles remarquables, si l'on se souvient qu'en 1272, et vingt-cinq ans avant la canonisation, un somptueux mausolée fut érigé à Louis IX, par ordre de Mathieu de Vendôme. De sorte qu'il faudrait accuser Philippe le Hardi d'avoir, comme l'abbé de Saint-Denis, violé les recommandations bien connues de son père, si l'humble caisse déposée sous l'autel de la Sainte-Chapelle ne venait aujourd'hui prouver qu'il les avait respectées. »

Nous ajouterons que Charles d'Anjou dut se prêter d'autant mieux à cette combinaison, qu'elle coupait court aux rivalités qu'aurait fomentées entre les peuples et les églises la possession éclatante du cœur de son saint frère.

Aussi pouvait-on assurer d'avance, comme avait fait M. Le Prévost, qu'on ne trouverait pas le cœur à Montréal.

Dans les deux lettres dont il fit suivre la première, et qui ont fait le plus grand honneur à son goût, à sa science, à l'indépendance de son jugement, à la fermeté de ses convictions, le docte antiquaire demandait avec de vives instances l'examen de l'urne de Montréal. Dès sa première lettre, il avait réclamé hautement « une enquête approfondie des faits, et une vérification authentique et contradictoire de ce qui existe, à Montréal, des restes de

« saint Louis.... vérification et enquête, ajoutait-il, que j'appelle
« de tous mes vœux, et qui me paraissent complètement indis-
« pensables; » M. Le Prévost, disons-nous, insistait ainsi sur ce
point dans sa seconde lettre : « J'ai appelé l'examen des savants
« sur cet arrêt, et demandé la vérification de ce qui existe à Mont-
« réal des restes de saint Louis. » Enfin dans sa troisième lettre,
avec plus de force encore : « Ce qui demeure hors de toute atteinte,
« ce nous semble, c'est qu'en ce qui concerne le cœur du saint roi,
« nous n'avons plus.... rien à demander à la cathédrale de Mont-
« réal, et que nous pouvons attendre dans une parfaite tranquil-
« lité le résultat des recherches qui viendraient à y être faites. »

L'enquête si vivement réclamée et dont le résultat était si nette-
ment annoncé par M. Le Prévost, se fit enfin en Sicile, à la de-
mande du gouvernement français, le 4^{er} juillet. Un médecin et un
chirurgien du voisinage, appelés par les RR. PP. bénédictins de
Montréal, procédèrent, en présence de plusieurs de ces religieux
et de l'archevêque, à l'ouverture de la boîte, et constatèrent l'état
des restes humains qu'ils y trouvèrent renfermés. Pour éviter tout
malentendu dans la manière d'alléguer cette pièce, nous la cite-
rons ici textuellement :

« A venerato incarico di S. E. Reverendissima monsignor Arci-
« vescovo, ci siamo il mezzogiorno del primo luglio corrente tras-
« feriti in questa cattedrale, ove alla presenza del prelodato arcie-
« vescovo D. Domenico Benedetto Balsamo, di monsignor vicario
« generale Padre D. Gio. Battista Tarallo, del tesoriere di detta
« cattedrale Padre D. Benedetto La Via, del sacerdote D. Giuseppe
« Giglio, e sacerdote D. Salvatore Leto, non che de capi fratelli
« D. Castrense et D. Benedetto Zerbo, abbiamo osservato una
« cassa di legno in forma di parallelogrammo, lunga un palmo,
« larga otto once, e sette once alta, indorata al di fuori. Aperta la
« quale, trovossi di dentro tapezzata di tela colore azzurro, sparsa
« di grandi stelle bianche, ed un involto di drappo di seta bianco ;
« quindi abbiamo cominciato il più minuto esame sul contenuto
« di quest' ultimo involto.

« Diversi pezzi componevano i primi strati, tutti di figura irre-
« golare : non si è potuta scorgere idea di tessuto, ma piuttosto un
« ammasso di una sostanza omogenea in tutti i detti pezzi, di

« colore nero, tendente al bigio, il peso relativo al volume di detti
« pezzi molto leggiero, perchè totalmente dissecate, e nella con-
« sistenza assai fragili.

« Non poca diligenza si bisogno usare nell' uscire uno ad uno
« detti pezzi delle venerate reliquie, ponendoli con una delicata
« pinzetta in una grande guantiera di argento, e quivi farne tutte
« le osservazioni dell' arte. Nei secondi strati sonosi rinventi
« diversi brani di tessuto di panno lino a più doppi indistinta-
« mente sparsi tra la massa delle sante reliquie, e qualcheduno
« di questi brani interposto nella sostanza di detti pezzi, che ne'
« secondi strati sonosi rimarcati più piccoli. Finalmente, il fondo
« della cassa, col medesimo involto di seta bianca, era occupato
« da frantumi pulverulenti dell' istessa natura da sopradetti
« pezzi; in mezzo a' quali si è rinvenuta una falange appartenente
« ad un dito de' piedi, integra nella figura e nella consistenza
« ossea. Quindi noi, *sulla dimanda se fra quei pezzi vi fosse il*
« *cuore, siamo di avviso non potersi in verun modo scorgere,*
« *né assicurare;* giacchè, sebbene il cuore qual viscere musco-
« loso a fibre compatte con pochissima cellulare e perciò resistente
« alla putrescenza, avrebbe potuto anche per un lasso di secoli
« conservare almeno la forma; pure posto primitivamente in
« massa con altre viscere, ed in recipiente mal difeso dall' aria at-
« mosferica, prima agente nella putrefazione de' corpi, ha dovuto
« necessariamente subire la totale scomposizione, non dissimile a
« quella delle viscere con cui si è trovato a contatto, essendosi il
« tutto ridotto ad una sostanza fragile ed omogenea, come da noi
« si è rimarcato.

« Terminate le nostre indagini, abbiamo riposto colla massima
« accuratezza quei sacrali pezzi nell' istessa cassa, e coll' istesso
« ordine l'abbiamo ricoperto dello stesso involto; quale cassa chiusa,
« fu da monsignor Arcivescovo involta in drappo di seta bianco e
« munita di suggelli. Fatto oggi in Monreale li 4 luglio 1845.

« VINCENZO D' LO BIANCO E CHIARELLI
« FILIPPO PRESTIDONATO D' CHIRURGO. »

Résulte-t-il de ce procès-verbal, comme le prétend M. Le-

tronne, que le cœur de saint Louis se trouve dans cette boîte (1) ?

Ce que les hommes de l'art trouvent dans la caisse est décrit avec un scrupule qui ne laisse rien à désirer : ce sont dans une étoffe de soie blanche, avec une phalange d'un doigt de pied, plusieurs couches d'une substance d'un brun noirâtre, d'un poids léger, et qui offre l'aspect d'une espèce de pâte fragile et homogène, à laquelle sont adhérents des brins de linge. Observons qu'il n'y a pas d'autres faits. Il est demandé ensuite aux gens de l'art si le cœur a pu se trouver parmi ces restes. Ils répondent qu'ils ne peuvent rien voir ni rien affirmer sur ce point. « Car bien, disent-ils, que le cœur soit un viscère musculeux, à fibres compactes, avec très-peu de tissu cellulaire, par conséquent peu accessible à la putréfaction, cependant il aurait dû se décomposer entièrement, étant placé en contact avec les intestins dans une boîte mal fermée. Et alors le résidu de cette décomposition totale ne laisserait apercevoir aucune différence et serait d'une complète homogénéité. »

Nous n'examinerons point si cette opinion sur l'homogénéité de substance, produite par l'entière putréfaction d'organes différents, juxtaposés et n'étant pas bien préservés de l'action de l'air, est susceptible de controverse. Il nous suffit de faire remarquer que l'hypothèse, objet d'une telle explication, ne s'appuierait sur aucun témoignage, serait contraire aux coutumes invariablement suivies dans la chrétienté pour la conservation des diverses parties du corps d'un prince. Le cœur, lorsqu'on en fait une mention spéciale, comme celle qu'on trouve dans quatre historiens contemporains au sujet du cœur de saint Louis, est toujours conservé séparément dans une boîte de métal (N), qui n'aurait pu tenir dans la boîte de Montréal. C'est ce qu'a vérifié M. le baron Taylor ; il a bien voulu nous apprendre que, malgré l'état de dessiccation des reliques conservées dans cette boîte, il n'y reste pas la place d'un cœur, même dépourvu d'enveloppe, même desséché.

Voilà ce qu'il était très-utile de vérifier ; il fallait en même temps s'informer avec le plus grand soin s'il ne se trouvait pas

(1) « Admettons, contre l'opinion des médecins de Palerme, que le cœur de saint Louis ne soit pas dans son reliquaire. » *Exam. crit.*, p. 178.

quelque part en Sicile une boîte désignée comme contenant le cœur de saint Louis. Il fallait aussi interroger les traditions, que les Siciliens, s'ils en avaient là-dessus, ne devaient pas manquer de faire connaître à qui aurait mission de s'en enquérir. Car le sentiment national sur le désir de se trouver en possession de la précieuse relique, est bien exprimé dans la brochure que M. le duc de Serra di Falco a publiée sur ce sujet. L'enquête, pleine d'intelligence, de M. le baron Taylor était donc un complément indispensable de l'examen des reliques par les médecins. Le célèbre voyageur, après avoir obtenu une nouvelle ouverture de la chasse en sa présence, s'est livré aux diverses investigations qui pouvaient contribuer à résoudre la question. Il l'a retournée sous toutes les faces, et a demandé sur chacun des points les éclaircissements les plus détaillés. Les traditions ont été muettes (O); et nulle part, trace d'un cœur enfermé dans une boîte de métal.

Malgré tant de raisons contraires aux conclusions de M. Letronne, ces conclusions doivent-elles être maintenant irrévocablement justifiées, et sa démonstration doit-elle, comme il le prétend (page 176), « ne laisser aucun doute ? »

C'est ce que n'a pas pensé l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Consultée par le Ministre de l'instruction publique, elle n'a pas adopté cette réponse que lui proposait un de ses membres : « Rien n'autorise à croire que le cœur découvert dans la Sainte-Chapelle soit celui de saint Louis. » Elle a répondu que la question « n'était pas encore assez éclaircie pour permettre à l'Académie « de donner son avis quant à présent (1). »

(1) Je ne me serais pas permis de citer ici ces deux décisions de l'Académie, si M. Letronne ne les avait citées le premier, pages 100 et 103 de son *Examen critique*.

(Note nouvelle):—M. Letronne met une insistance extrême à réclamer pour ses opinions et pour ses attaques la solidarité académique. On voit comme elle a été nettement refusée à ses opinions. Le blâme qu'il espérait appeler sur ma critique n'a pas été davantage obtenu. Quant à ses efforts pour le donner à entendre, en publiant, à sa manière, l'incident de quelques paroles de conciliation qui n'ont laissé aucune trace aux procès-verbaux de notre Académie, et qui avaient été prononcées par notre président en *comité secret*, c'est une nouvelle preuve du sentiment des convenances qui distingue M. Letronne.

Lorsque cette réponse a été faite, à la fin de mars, l'Académie avait entendu deux fois le mémoire de M. Letronne, devenu, par un volumineux appareil d'annexes, l'épaisse brochure de l'*Examen critique*.

Les personnes d'une opinion contraire à celle de M. Letronne, croient avoir encore pour persister des raisons aussi bonnes, et même un peu plus fortes depuis la publication de cet ouvrage.

L'argument que M. Le Prévost avait si judicieusement tiré de la place occupée par la botte, se trouve en effet corroboré par les raisons sur lesquelles M. Letronne prétend fonder une démonstration toute contraire : à la vue du plan de la Sainte-Chapelle qui est joint à ce livre, on est tout d'abord frappé du point central que ce cœur occupait dans le sanctuaire. Les explications que donne M. Letronne sur la disposition et le mobilier sacré de cette partie de l'église, confirment cette première vue. Les saintes reliques de la Passion étaient placées au fond du chœur sur un autel exhaussé d'un étage, de manière à être aperçues de l'église entière par-dessus le maître-autel. Sur ce dernier, une autre chaise, de moindre grandeur, contenait un morceau de la vraie croix. Or, c'est justement entre ces deux parties si vénérées de l'auguste édifice, au centre même du sanctuaire, ce lieu appelé le *saint des saints*, et pour lequel les auteurs ecclésiastiques de ces époques semblent ne pas trouver de termes d'adoration assez forts quand ils décrivent les diverses parties d'une église, que le cœur de saint Louis avait été déposé.

Nous avons dit dans l'opuscule détruit par les soins vigilants de M. Letronne, que ce savant semblait prendre à tâche de rapetisser les grandes choses, nous pourrions ajouter, parfois même, de les travestir. Il traite lestement de *fantasmagorie* (page 156) l'expression de M. Le Prévost, désignant la place dont nous venons de parler comme un *lieu saint et terrible*. Il représente « cette « partie de l'abside à chaque instant librement parcourue par les « chapelains qui allaient dire leur messe à l'autel du fond, par les « assistants (1), par les enfants de chœur et les sacristains. » (Ibid.)

(1) Je doute que les assistants fussent journellement admis dans cet étroit espace du sanctuaire.

S'ensuit-il de ce qu'on disait la messe à ces autels , et des mouvements nécessaires à cette cérémonie , dont la célébration journalière n'ôte rien à son caractère sublime , pour un chrétien comme saint Louis surtout , s'ensuit-il que cette place ne fût pas un endroit privilégié par excellence , et que M. Le Prévost n'ait pas eu le droit de dire : « Nous sommes ici dans un lieu saint et terrible? » Qui-conque a la moindre notion des usages , des symboles et de l'histoire de l'Église , reconnaîtra le contraire.

De plus , bien que le sacrifice de la messe soit , comme le dit M. Letronne , le plus grand des mystères de la religion catholique , c'est néanmoins méconnaître un fait incontestable que de nier qu'au treizième siècle , où le culte des reliques était porté si loin , la présence de celles de la Passion ne donnât pas à la Sainte-Chapelle un caractère sacré , tout à fait extraordinaire ; et , bien qu'il soit vrai en principe , il n'est pas exact en fait , de dire que la sainteté des reliques « disparaît en quelque sorte devant celle du grand « sacrifice qui se consommait là tous les jours (page 157.) » Nous nous occupons ici non point de théologie , mais d'histoire.

M. Letronne a su , par les papiers de feu M. Terrasse , que Jérôme Morand , historien de la Sainte-Chapelle , apprenant en 1805 , au fond de sa retraite , la découverte qu'on venait de faire dans le monument , objet de ses études , et où s'était écoulée une partie de sa vie , se rendit chez M. Terrasse pour recueillir des renseignements à cet égard. Ce fait nous semble prouver que l'idée du cœur de saint Louis se présenta à l'historien de la Sainte-Chapelle , et avec assez de force pour lui dicter une démarche dont le seul résultat pouvait être l'espoir d'éclairer sur ce point une curiosité bien naturelle. Car l'époque ne se prêtait guère à ce qu'un ancien chanoine de cette église privilégiée pût penser à occuper le public des reliques d'un des plus glorieux ancêtres de la maison de Bourbon. Les mêmes motifs d'inopportunité se laissent voir clairement dans le mot de M. Camus à M. Terrasse : « Faites remettre les restes du « cœur qu'on a trouvé dans la terre , comme je vous l'ai indiqué. « Joignez-y la note que jé vous renvoie , écrite sur papier ou sur « parchemin , ou sur l'un et l'autre.

« *Il n'est pas à propos* de parler des conjectures que c'est le « cœur de saint Louis. »

Bien que M. Camus ajoute qu'il ne voit là rien de déterminant ni de décisif, et qu'il ne faut pas s'exposer, par des conjectures légères, à introduire des erreurs, on aperçoit là fort aisément la circonspection obligée d'un fonctionnaire public. Si les preuves négatives lui eussent paru décisives, comme à son successeur, il n'aurait recommandé aucune discrétion à M. Terrasse, et n'aurait pas pris ces précautions attentives pour remettre tout en place avec une note circonstanciée. En tenant compte de la position de Camus, chargé d'un emploi considérable sous le régime républicain, ces précautions, comme l'indécision qu'il exprime, autorisent à penser que l'idée d'avoir là peut-être le cœur de saint Louis le préoccupait gravement.

S'il existe quelques divergences dans les témoignages contemporains sur la destination des restes mortels de saint Louis, ces difficultés ne sont rien auprès des invraisemblances monstrueuses qu'il faut accumuler pour expliquer, à cette place, la présence du cœur de toute autre personne. Nous laisserons la continuation de cette démonstration à MM. Le Prévost et Pâris, qui l'ont si heureusement commencée. Bornons-nous à constater que quatre contemporains, Thibaud, roi de Navarre, Geoffroi de Beaulieu et les auteurs de deux chroniques anonymes, l'une en latin, l'autre en français (4), attestent la conservation distincte du cœur. Si la

(1) (*Note nouvelle*) : C'est pour avoir admis sans contrôle une assertion de M. Letronne, que j'avais désigné inexactement ici comme anonyme un ouvrage qui, au sentiment des juges les plus compétents, appartient à Guillaume de Nangis. M. Letronne, soutenant le contraire, prétend s'appuyer du dernier éditeur, feu M. Géraud, qui a retrouvé en tête de divers abrégés, une sorte de préambule banal, formé des premiers mots de cette chronique, où est nommé comme auteur Guillaume de Nangis.

« Dès le moment, dit M. Letronne, que ce préambule, mis en tête d'ouvrages auxquels il ne peut s'appliquer, ne convient pas plus à cette chronique abrégée qu'aux autres, il ne reste plus aucune raison d'attribuer ce morceau à Guillaume de Nangis. (P. 173) ».

D'abord, c'est sous le nom de cet historien que la chronique en question a été publiée dans le 20^e volume des *Historiens de France*, page 649. Pour s'assurer si les observations ultérieures de M. Géraud étaient favorables ou contraires à cette attribution, il semblait tout naturel de chercher s'il s'en exprimait lui-même directement. Car, s'il dit oui, on ne pourra pas, d'une autre partie de ses préliminaires, tirer en son nom une conclusion négative. Or, nous lisons à la page x, dans la préface de M. Géraud : « La chronique française de Guillaume de Nangis se trouve certainement, telle qu'elle a dû être composée par l'auteur, dans le n° 6763,

partie du texte de Beaulieu où se trouve le passage sur ce sujet est authentique et sans interpolation, Beaulieu aurait dit que Charles d'Anjou demanda et obtint, *petiit et impetravit*, le cœur et les intestins de son saint frère. Mais Thibaud rectifie ce témoignage en le complétant. Resté à Tunis pendant que Beaulieu était à Paris, il nous apprend que l'armée s'opposa à cette concession du cœur. Ce fut donc seulement des entrailles que Beaulieu aurait entendu raconter les miracles lorsqu'il passa en Sicile (P).

Quant aux deux chroniques anonymes, on y lit que Philippe le Hardi rapporta le cœur en France avec les os, et les déposa dans l'abbaye de Saint-Denis. Au delà de ce premier dépôt, les témoignages nous manquent. C'est là que se trouve une lacune historique, sans laquelle toute cette polémique ne se serait pas élevée. Les inductions les plus légitimes autorisent à remplir cette lacune en reconnaissant que le cœur du saint roi, confié momentanément à Saint-Denis, fut déposé, avant la canonisation, dans la Sainte-

« ainsi que l'ont reconnu, après D. Poirier, MM. les éditeurs du 20^e vol. des *Histoires de France*, qui l'ont publiée pour la première fois »

A la page 647 de ce 20^e volume, je vois dans l'avertissement des éditeurs sur les manuscrits d'après lesquels ils ont publié cette chronique : « Le second est un petit in-8^o sur papier, écriture du quinzième siècle, n^o 6763. »

C'est dans cette chronique, ainsi attribuée formellement à Guillaume de Nangis, tant par le texte de la grande édition de l'Académie, que par la discussion critique en tête de l'édition nouvelle, qu'on trouve ce passage. « E furent ses os et son cuer « apportez en France, en lyglise monsignoer St Denys. » *Historiens de France*, t. XX, p. 650 E et 651 A. Ce passage démontre que Nangis n'aurait pu dire dans un autre de ses ouvrages, que le cœur de saint Louis avait été envoyé en Sicile, et prouve ainsi l'intégrité de cette phrase : « Carnem tamen corporis ejus excoctam et ab ossibus separatam nec non et intestina ipsius petiit et impetravit Karolus rex Siciliae, a nepote suo, rege Philippo (p. 468, A). » Cette phrase est traduite ainsi en français par Nangis lui-même : « Quand il fut cuit et conroyé, le roi Charles demanda les entrailles à monseigneur Philippe, son neveu ; si les fait porter comme saintes reliques en Sezile, et les fit mettre en un abbaye de l'ordre de Saint-Benoist, assez près de Palerme, qui est appelé Mont-Royal (p. 469, A).

Quand on remarque, ainsi que l'a fait M. Letroune, que le texte de la Vie de Philippe le Hardi, par Guillaume de Nangis, dans la partie qui nous occupe, semble reproduire celui de Beaulieu, et lorsqu'est ainsi démontrée *par une triple concordance* l'intégrité du passage de Nangis sur les restes de saint Louis, ce n'est pas dans le texte de cet auteur qu'on est autorisé à intercaler le mot *cor* ; c'est dans le texte de Beaulieu qu'on peut proposer d'une manière plausible de retrancher ce mot, comme une interpolation ; et alors la phrase de Beaulieu se lirait ainsi : « Tamen « carnes corporis ejus excoctas et ab ossibus separatas, nec non et intestina ipsius, « petiit et impetravit devotus rex Siciliae a nepote suo rege Philippo. »

Chapelle, où il vient d'être retrouvé l'année dernière, après une première découverte restée sans publicité en 1805.

M. Pâris a expliqué, comme on l'a vu ci-dessus, les motifs du secret de cette sépulture. Cette circonstance seule peut faire comprendre un fait sans cela inexplicable : comment dans le double récit des nombreux miracles attribués aux reliques de saint Louis, il n'est fait mention d'aucun miracle dû à son cœur. Si ce cœur eût été déposé à Montréal, s'il fût resté à Saint-Denis, si l'on en eût su la présence à la Sainte-Chapelle, certainement un grand nombre des malades qui demandaient leur guérison à l'intercession de saint Louis, se seraient adressés à cette précieuse relique. « Les « miracles opérés par les mérites d'une foi vive et sincère devant « le tombeau de saint Louis, dit M. Pâris, ont été regardés comme « innombrables par les contemporains. Sa tête, ses bras, ses doigts, « ses cheveux et ses ongles, tout ce qui lui avait appartenu a été « l'objet de la vénération du monde chrétien. Ses vêtements de- « vinrent une seconde Providence pour les malheureux et les in- « firmes ; il n'est pas jusqu'aux monnaies frappées sous son règne « que l'on n'ait invoquées avec confiance. Une seule partie des « reliques n'est jamais présentée aux malades, n'est jamais récla- « mée par les abbés, les archevêques, les chapelains ou les princes « de la famille royale : c'est le cœur du saint roi. Dans le procès « de canonisation, on cite quelques guérisons opérées à Montréal « par le mérite des chairs et des intestins ; vous y chercheriez en « vain, je ne dis pas la mention du cœur, mais la moindre pré- « tention au dépôt de ce cœur, dont la conservation nous est « pourtant attestée par quatre historiens contemporains (1) ».

M. Pâris est bien plus en droit que M. Letronne de dire en faveur de son opinion : « Le silence de toute l'histoire est un argu- « ment irréfragable (2). ».

MM. Pâris et Le Prévost avaient pris en main une belle cause, bien présentée, bien soutenue, amenée à un degré d'évidence morale qui équivalait presque au triomphe dans un tel sujet. L'étrange plaidoyer de M. Letronne leur aplanit les dernières diffi-

(1) *Mémoire sur le cœur de saint Louis*, p. 29.

(2) *Exam. crit.*, p. 168.

cultés : ils n'ont pour ainsi dire qu'à conclure. M. Letronne a prouvé surabondamment, par ses contradictions, le ton qu'il prétend introduire, les intentions de son persiflage peu léger, cette agitation qui cherche à remplacer les raisons par le bruit, qu'il ne s'agissait pas ici pour lui d'une question nationale et religieuse, mais d'un amour-propre qu'une fatale direction a dès l'abord engagé beaucoup trop vite, et qui ne veut pas reculer.

En rétablissant leurs opinions, tronquées dans ce prétendu *Examen critique*, MM. Le Prévost et Pâris achèveront de démontrer que, bien loin d'y trouver tout sur la question, comme l'auteur a la prétention d'y tout offrir, on y puiserait des notions aussi incomplètes que partiales et entièrement dénaturées.

Les omissions de M. Letronne et son système d'interprétation où l'assurance remarquable du critique n'est pas toujours justifiée par l'à-propos des citations, rappelleront involontairement une anecdote assez connue de l'histoire littéraire au dix-septième siècle. Scudéri prit pour épigraphe d'un de ses ouvrages ces deux vers de Boileau :

- « Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
- « Peut tous les mois sans peine enfanter un volume ! »

Il avait omis les vers qui suivent immédiatement dans la satire :

- « Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants
- « Semblent être formés en dépit du bon sens :
- « Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
- « Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire. »

On rappela ces vers à Scudéri.

Dans la position à laquelle est parvenu M. le Garde général des archives, oubliant parfois le salutaire précepte de Martial : *Fortunam reverenter habe* (Q) ; jouissant des nombreux agréments d'une réputation littéraire dont tous les éléments ne sont pas également incontestés, ce savant trouvera, comme le facétieux gouverneur de Notre-Dame de la Garde, des personnes qui répareront ses omissions ou lui rappelleront ses oublis : et quant à ses grands airs de supériorité vis-à-vis de ses confrères, il en sera, pour l'éducation du public, comme des rodомontades de Scudéri.

Celles-ci, dira-t-on, étaient plus amusantes ; soyons justes : M. Letronne a aussi parfois l'art de divertir son public. Sur la couverture de cette brochure intitulée *Examen critique*, il fait suivre son nom d'une telle kyrielle de titres, disposés monumentalement, qu'on y trouverait la matière typographique d'une page in-42, imprimée en caractère ordinaire.

Pour moi, j'ai pris la chose au sérieux, et je me suis demandé à quoi bon une telle affectation ? Or, j'en ai trouvé la raison que voici :

Lorsque l'auteur, abandonnant la méthode démonstrative du raisonnement, émet quelque assertion caractéristique fort crûment exprimée, et destinée à diriger l'opinion du lecteur, il n'est pas inutile que celui-ci ait d'avance une haute idée de l'écrivain, pour le croire sur parole et admettre docilement son autorité.

J'en prendrai pour exemple un mot qui m'est appliqué. La brochure qu'on a voulu détruire et qu'on a depuis incomplètement reproduite, contenait cette observation sur le premier rapport de M. Letronne : « Dans une question d'hagiographie, ce rapport « approfondi avait simplement oublié de consulter les hagiographes. » M. Letronne met en note de ce passage : « *Un rapport qui oublie*, quel style ! » Des personnes lettrées qui jugeront par elles-mêmes et qui sauront qu'on écrit correctement : *Ce mémoire, ce livre, cette lettre, dit, prétend, réfute, avance, accuse, etc.*, verront peut-être dans l'emploi que j'ai fait de cette tournure figurée, quelque négligence (1), sans en conclure, je crois, que je ne sais pas écrire. Mais pour des lecteurs moins sûrs d'eux-mêmes et disposés à déférer modestement aux autorités, l'effet sera produit. Car, diront-ils, un personnage pourvu de tant d'emplois, si titré, si décoré, doit savoir à quoi s'en tenir. — C'est là, il faut en convenir, abuser un peu de l'ascendant que donnent aux yeux d'un public révérencieux l'ordre de Danebrog et autres dignités chevaleresques, devant lesquelles le gouvernement de Notre-Dame de la Garde aurait bien pâli.

(1) M. Letronne dit (page xxxvij) que son « rapport reste debout. » Cette expression offre absolument le même degré ou de négligence ou de hardiesse. Elle est figurée de même un peu forcement ; et pour être d'un usage plus fréquent aujourd'hui, elle n'en est pas meilleure.

Maintenant si je ne défère pas avec la même soumission que les lecteurs timides à cette autorité imposante, et si je ne m'adresse pas à M. Letronne pour prendre des leçons de style, voici mes raisons :

Le savant écrivain ne paraît pas se rendre parfaitement compte de l'emploi grammatical des termes, lorsqu'il dit (page 34) : « La lettre ayant été *démonstrativement écrite* par Thibaud. » S'il a voulu dire : *Ayant prouvé démonstrativement que la lettre a été écrite par Thibaud*, il s'est exprimé peu clairement et peu correctement.

Il emploie certaines expressions d'une précision technique, qui, bien qu'admisses par l'Académie, paraissent étranges dans des sujets tout littéraires. Tel est le mot *vileté*, qui revient à chaque instant.

Il détourne de leur signification d'autres mots, tels que l'expression familière *trouvaille*, dont il fait un synonyme de *découverte*.

Les esprits délicats n'ont pas reconnu un goût exquis et une élégance irréprochable dans des plaisanteries comme celle-ci : « Du moment qu'il croyait nécessaire d'implorer le *Deus ex machina* contre la règle de l'art, *Nec Deus intersit*, il aurait mieux fait de couper court tout de suite aux difficultés historiques, en admettant que le cœur de saint Louis, s'envolant miraculeusement de Montréal à Paris à travers les airs, était venu s'enterrer lui-même dans la Sainte-Chapelle, gardant un *incognito*, etc. » (Page xxi). Cet appel scolastique aux règles de la tragédie antique dans une discussion sur les reliques d'un saint, offre le mérite de l'imprévu à défaut d'un ton en harmonie avec le sujet. L'emploi du genre goguenard n'est pas beaucoup plus heureux dans cette autre plaisanterie : La goutte du sang de « Notre-Seigneur n'aurait pu tomber sur la pierre qu'en vertu de « deux miracles ; car il lui aurait fallu percer d'abord l'autel supérieur, la maçonnerie et la voûte, puis dévier considérablement de la verticale, contre la loi physique de la pesanteur. » (P. 153).

Les convenances d'une discussion sérieuse ont semblé, à quelques critiques un peu difficiles, n'avoir pas été assez observées, lorsque,

après cette citation de M. Le Prévost : « ... Puisse-t-il y reposer
« à jamais sous la protection de l'auréole des prédestinés, et de
« l'un des plus purs rayons de notre gloire nationale! », le
critique se laisse aller à la petite saillie de gaieté qui lui fait ajouter
en note pour le divertissement du lecteur : « Ainsi soit-il. » (P. 34).
Une autre note, sur une assertion de M. Pâris, parodie sembla-
blement le mot de la Genèse : « *Fiat Lux!* » (Page 8).

Enfin, les personnes qui poussent la susceptibilité à l'extrême
ne vont-elles pas jusqu'à trouver que l'auteur s'éloigne un peu du
style poli d'un académicien, en employant des expressions comme
les suivantes, au sujet des opinions de ses adversaires : « Quelle
« absurdité! » (page 98); « Ces folies » (page xix); « Une partialité
« ridicule » (page xxv); « Les efforts désespérés d'une coterie aux
« abois » (ibid.); « Ces aménités dignes de Trissotin » (page 98);
« La malveillance jointe à la mauvaise foi » (page 4); « Peut-on
« trouver là l'ombre du bon sens et de la bonne foi? » (page 94).

Si je dis qu'une partie de ces jolies choses m'est adressée, on
me permettra bien d'ajouter qu'en ne les renvoyant pas ici à
M. Letronne, j'obéis simplement à un sentiment de respect pour
moi-même, et à mon peu de sympathie pour ce genre de lan-
gage dont Boileau reprochait l'introduction au style burlesque (R).

Si, dans ma brochure, à laquelle M. Letronne répond, je
m'étais exprimé sur quelques points d'une manière un peu trop
précise (1), du moins n'avais-je employé aucun de ces termes qui
ne sont pas de mon vocabulaire. Je ne rétracte aucune de mes
assertions, ni pour le fond, ni pour la forme; et même je les main-
tiens avec plus de force et de conviction (S), à la suite des obser-
vations qu'on vient de lire.

(1) Dans ce cas-là même, les injures que m'adresse M. Letronne m'ôteraient la
possibilité d'en convenir.

(Note nouvelle) : — M. Letronne, dans une addition à son *Examen critique*,
paraît avoir jugé fort spirituel ou fort utile de répéter une partie des injures que nous
venons de citer, en les enrichissant de l'expression de *clameurs stupides*. Il a ses
motifs pour préférer ce ton si poli à des raisons.

Avec un goût si bon, un ton si choisi, un mérite si tranquille, doit-on s'étonner
que M. Letronne se félicite de pouvoir donner des leçons de convenances et de savoir-
vivre? C'est une justice qu'il aime à se rendre. Nous y joindrons une félicitation
sincère sur l'heureux à-propos qui lui a fait ainsi réunir l'exemple au précepte.

NOTES.

(A) Sur le singulier quiproquo qui a fait alléguer à M. Letronne le texte dont il s'agit ici, comme un passage d'une chronique contemporaine, voyez le *Mémoire sur le cœur de saint Louis et sur la découverte faite à la Sainte-Chapelle, le 15 mai 1843*, lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. PAULIN PARIS. Paris, Techener, 1844, in-8, p. 18. (Et ci-dessus, p. 46.)

(B) Dans ce rapport où M. Letronne répète avec tant d'assurance que la discussion était *exacte et complète*, il ne tient pas compte du sentiment des Bollandistes, dont la mention, comme on le voit, est aussi *intercalée* dans la deuxième édition. J'en avais conclu que M. Letronne avait d'abord complètement négligé ces célèbres hagiographes; et je ne sais pas encore aujourd'hui ce que j'aurais à conclure d'après ce que M. Letronne m'a répondu, car sa réponse n'est pas claire. « N'ayant voulu, dit-il, *recourir* qu'aux sources contemporaines, je n'ai *pas plus cité* les Bollandistes « que les nombreux historiens modernes de saint Louis » (*Exam. crit.*, p. 96). Je crois pouvoir inférer de là, que M. Letronne n'a pas plus *recouru* aux Bollandistes qu'au père Daniel, un des principaux de ces historiens modernes. Il aurait vu dans cet auteur la lettre de Thibaud, roi de Navarre, publiée de manière à ne lui laisser aucun doute, comme il aurait vu, dans les Bollandistes, que le témoignage fourni par cette lettre valait au moins la peine d'être cité.

Les Bollandistes n'avaient discuté la lettre en question que d'après le texte de dom Martène, mais ils n'en contestèrent aucunement l'authenticité. Tillemont, qui avait connu un manuscrit préférable à celui de dom Martène et du père Daniel, attache une telle importance à la lettre de Thibaud (et sans pouvoir se douter qu'on découvrirait un jour le cœur de saint Louis à la Sainte-Chapelle), qu'il n'hésite pas à infirmer, d'après ce témoignage, l'assertion contraire de Geoffroi de Beaulieu. M. Pâris introduisit le premier dans cette polémique la mention des manuscrits de Tillemont, comme M. Le Prévost y avait introduit celle de la lettre écrite de Tunis : aussitôt après, M. Letronne fait de cette lettre l'objet d'une dissertation spéciale, où il imprime, à la suite du texte déjà donné par le père Daniel et par M. le comte Horace de Vielcastel, le texte du manuscrit de Tillemont, indiqué par M. Pâris; il démontre l'authenticité de ce document, que chez nous personne ne conteste, et il réunit le tout par quelques remarques, dont le fond est pris dans la Vie de saint Louis des Bollandistes.

(C) J'ai expliqué dans mon avertissement le sort singulier de cet opuscule, extrait d'avance d'un recueil où il ne se trouve pas, portant le millésime de 1844, et déjà cité dans quelques écrits de la fin de 1843. (Il est réimprimé ci-dessus, p. 75-96.)

(D) On vient de voir que l'intercalation signalée dans la deuxième édition du rapport avait une tout autre portée qu'une de ces corrections isolées que tout le monde se permet dans un tirage à part. L'auteur cite avec raison comme tel le changement de *saint Benott* en *saint Bernard* dans mon article même. Toutefois il se trompe en ajoutant que j'avais corrigé cette faute de mon premier texte, sans en avertir. J'en ai averti au contraire les lecteurs de mon article du 6 décembre 1843, en faisant de cette correction l'objet d'un erratum dans le *Journal des Débats* du lendemain, 3^e page, 3^e colonne.

(E) La modification essentielle que j'ai signalée entraînait, comme conséquence, certaines autres modifications dans l'édition du rapport ainsi retouché avec réflexion. Par exemple, après avoir allégué les preuves affirmatives à l'appui de son opinion, M. Letronne disait dans son rapport primitif : « Ici on pourrait objecter l'assertion « tout à fait unique du moine anonyme. . . . » Les mots *tout à fait* sont supprimés avec grand soin dans la deuxième édition. En effet, la lettre écrite de Tunis qui faisait objecter une assertion de plus, entraînait forcément la suppression de ces mots.

(F) Il était d'autant plus nécessaire d'appeler l'attention sur ce raisonnement étrange, que M. Letronne affiche la prétention d'être un logicien consommé. Il se donne lui-même assez volontiers, avec une certaine naïveté de conviction, comme le plus légitime représentant de la critique historique ; il se charge d'en rappeler les principes rigoureux à ceux qui lui paraissent les oublier. Telle est cette verte leçon donnée à M. Le Prévost : « Quel raisonnement !... l'auteur oublie ici la règle de critique historique qu'on appelle *indivisibilité de témoignage*. » Quelque impérieuse que puisse être cette règle, et quelque imposante que paraisse l'autorité de M. Letronne, en y rappelant magistralement ceux qui s'en écartent, je me permettrai de lui répondre en toute humilité, que cette prétendue règle ne saurait être absolue ; que, s'il est un art qui échappe à ce genre de règles, c'est précisément la critique, dont les appréciations, tenant compte des moindres nuances, ne sauraient ainsi procéder par une méthode fixe, toute tracée d'avance. Un auteur peut être cru sur un fait, bien qu'il se soit trompé sur plusieurs détails de ce fait, sur des circonstances même principales. Ainsi, qu'un écrivain rapporte que le mariage d'un souverain avec une princesse, fille d'un tel roi, fut célébré à telle époque désignée, dans une ville où lui narrateur se trouvait alors, le fait du mariage doit être admis, si l'on n'a point de raison de suspecter la véracité de l'historien. Mais on pourrait en même temps reconnaître qu'il s'est trompé par exemple quant au nom des parents de l'époux, et l'on ne rejetterait pas pour cela son témoignage.

« Quand cette discussion, dit M. Letronne, n'aurait d'autre résultat que d'avoir remis en lumière et en honneur ces principes essentiels de la critique, qui n'est rien autre chose que l'esprit d'investigation et d'examen, réglé par le bon sens, il faudrait encore rendre grâce à l'heureux hasard qui nous en a procuré l'occasion (p. xxxj).

Nous sommes entièrement de cet avis, mais nous ferons de cette remarque une application différente. Nous dirons : Après les contradictions, les paradoxes, les raisons hasardées, que M. Letronne a accumulés dans ce dernier ouvrage, il n'est plus possible d'accorder confiance à la sûreté de sa critique, et on ne saurait admettre désormais aucune de ses assertions sans un contrôle des plus attentifs.

(G) On n'adopterait pas entièrement le sens littéral du dernier mot de ce passage, en admettant, comme nous y sommes disposé, que le cœur de saint Louis fut placé à la Sainte-Chapelle avant la canonisation. Mais sa réputation de sainteté, déjà de son vivant et dans les premiers temps qui suivirent sa mort, était répandue partout; le récit de ses vertus et de ses miracles était dans toutes les bouches.

S'il y a une différence entre l'explication de M. Le Prévost et celle de M. Pâris, sur l'époque et les circonstances de l'inhumation du cœur de saint Louis à la Sainte-Chapelle, on n'en peut rien induire contre ce fait. Au contraire, il s'ensuit que dans l'endroit où les historiens ont laissé une lacune, on peut y suppléer ce fait avec vraisemblance, par diverses interprétations.

(H) Un des paragraphes du prétendu *Examen critique* est intitulé : « *Que l'état du viscère et celui des bottes indiquent une époque plus récente que saint Louis.* » C'est une contradiction manifeste avec l'hypothèse du premier rapport, qui supposait une inhumation clandestine antérieure à la mort du saint roi. Si l'état du viscère eût démontré une époque beaucoup plus récente, comme le prétend aujourd'hui M. Letronne, en rappelant au bout de six mois des souvenirs qu'il avait perdus au bout de six jours, quel degré d'attention et de maturité aurait été mis au rapport primitif? Faudrait-il reconnaître à notre confrère une telle mobilité d'imagination, que ses souvenirs se modifieraient involontairement suivant les arguments qui lui seraient nécessaires ?

(I) Et pourquoi une botte en forme de cœur dans cette inhumation clandestine? Était-ce aussi une des dernières volontés du défunt à idées baroques, imaginé par M. Letronne? « Pourquoi pas? » nous dira peut-être ce savant. — Il est vrai que nous sommes dans l'impossibilité de lui prouver le contraire.

(J) Quant à l'état du cœur, voici ce que se rappelait M. Letronne : « Il présente « bien une masse compacte et racornie, mais cohérente dans toutes ses parties, « où les fibres et le tissu musculaire sont intacts » (Page 157). Il est curieux de comparer cette assertion si affirmative avec le procès-verbal de la levée des scellés. Ce cœur dont M. Letronne décrivait ainsi la conservation singulière, qu'il opposait aux débris méconnaissables de celui de Richard Cœur de Lion à Rouen, a paru si peu distinct à M. Dumas, de l'Institut, rapporteur de la commission chargée de l'examen chimique, qu'il dit : « La substance *présumée* le cœur offre deux parties « distinctes : l'une qu'on pourrait regarder comme la partie extérieure de l'organe « (la seule par conséquent qu'avait pu voir M. Letronne), consiste en une matière « *agregée qui n'offre aucune trace d'organisation.* »

(K) C'étaient un clerc, le chefcier et le sonneur. Le guet, qui montait la garde de nuit dans la cour de la Sainte-Chapelle, frappait de deux en deux heures, à la porte de l'église, pour leur demander s'ils avaient besoin de lui : précautions prises non contre quelque inhumation clandestine, dont l'idée n'est jamais venue à personne qu'à M. Letronne, mais contre les dangers auxquels une cupidité sacrilège pouvait exposer les trésors prodigués pour l'ornement des chasses.

(L) Il est ignoble en effet d'appliquer les circonstances d'une telle action à la mémoire d'une personne distinguée comme était l'architecte de la Sainte-Chapelle.

En prétendant que cette expression prouve simplement mon peu de considération pour les architectes, M. Letronne se permet une de ces plaisanteries hasardées comme il y en a plus d'une dans son ouvrage. Celle-ci est d'autant plus déplacée que je professe une estime toute particulière pour l'architecture, et que j'ai même avec plusieurs de nos premiers architectes des relations qui me sont aussi précieuses qu'honorables.

(M) Les membres de la commission pour assister à la levée des scellés ont été frappés de la beauté et de la pureté parfaite de l'étain. Cette confirmation de ce qu'en avait dit M. Le Prévost prouve que ce savant, sans avoir assisté à la découverte faite à la Sainte-Chapelle, avait obtenu des renseignements souvent plus sûrs que la mémoire de M. Letronne. C'est la réponse à cette objection souvent faite par celui-ci à plusieurs remarques analogues, dans les trois lettres de M. Le Prévost : « Qu'en sait-il ? il ne l'a pas vu. »

(N) M. Letronne a rassemblé avec érudition un certain nombre d'exemples d'entrailles enterrées dans le même tombeau que le cœur. Mais il ne s'ensuit pas de là que ces cœurs n'étaient pas enfermés dans des capes spéciales, placées à côté des entrailles.

(O) En admettant que le cœur de saint Louis eût été quelque temps à Montréal, les troubles du quatorzième au seizième siècle, qui expliqueraient, suivant M. Letronne, le vol ou la perte de la botte, n'expliqueraient pas le silence absolu de l'histoire antérieure. La seule cause admissible de ce silence est l'inhumation secrète du cœur de saint Louis à la Sainte-Chapelle.

(P) En laissant la question historique à peu près intacte à MM. Pâris et Le Prévost, nous relèverons seulement ici un nouvel exemple de l'argumentation défectueuse de M. Letronne. Guillaume de Nangis dit des restes de saint Louis : « Car-
« *nem tamen corporis excoctam et ab ossibus separatam, nec non et intestina ip-*
« *sius, petiit et impetravit Karolus, rex Siciliae.* » Bien que le texte de cet auteur, ainsi que le remarque M. P. Pâris, nous soit parvenu par vingt manuscrits contemporains, et qu'aucun de ces manuscrits ne présente de variantes sur ce passage, M. Letronne prétend que le mot *cor* a échappé ici, par inadvertance, à Nangis, par la raison qu'il a dû (toujours suivant M. Letronne) ne faire que transcrire le texte de Beaulieu, auteur qu'un seul manuscrit ancien nous a conservé. Il ne s'enquiert point de ce que porte là le texte français de la chronique du même Nangis, dont la rédaction est de cet auteur lui-même, et où le mot *cœur* ne se trouve pas plus que le mot *cor* dans le latin. Or, après avoir ainsi ajouté ce mot à la phrase de Nangis pour la conformer à celle de Beaulieu (avec beaucoup moins de raison qu'on en aurait de retrancher ce mot du texte de Beaulieu pour conformer celui-ci tant aux deux textes de Nangis qu'à la lettre de Thibaut), M. Letronne prétend montrer dans le texte de Nangis une preuve de plus de la remise du cœur au roi de Sicile. Il y voit plutôt deux preuves qu'une de cette remise. D'une part : « Il est bien probable, dit-il, que le mot *cor* a échappé à Guillaume de Nangis ; » et dans la même page : « Guillaume de Nangis ne dit pas expressément que le cœur fut livré à Charles d'Anjou ; mais il l'a *évidemment* compris parmi les intestins. » Que le savant auteur du rapport se décide. Dans ce dernier cas (où il y a *évidence*), Nangis n'aurait point oublié le mot *cor*, mais alors il aurait

entendu *intestina* autrement que Beaulieu, qui met : « cor et intestina. » Dans un ancien manuscrit du texte français de Nangis, M. Pâris a trouvé le dernier terme traduit par le vieux mot de *ventraillies*, ce qui précise bien le sens d'*intestins*, de *boyaux*, comme traduction du mot *intestina*; cette expression du moyen âge ne répondant point exactement aux *viscera* de la bonne latinité.

La conclusion légitime du passage de Nangis est entièrement contraire à celle qu'en a tirée M. Letronne, en réunissant contre l'assertion qu'il combat « les témoignages de Geoffroi de Beaulieu et de Guillaume de Nangis. » (*Rapp. au min.*) L'historiographe de Saint-Denis, au lieu de s'accorder avec le témoignage du confesseur Jacobin, le contredit implicitement, puisque, en ne comprenant point le cœur parmi les reliques remises à Charles d'Anjou, Nangis présente, par cela même, un témoignage favorable à notre opinion.

(Q) L'avis fut donné gaiement, mais d'une manière moins juste, par Ronsard à Philibert de l'Orme, qui venait d'achever les Tuileries, et que Catherine de Médicis avait gratifié de l'abbaye de Livry. De l'Orme, irrité de la satire de Ronsard *la Truelle crossée*, fit fermer la porte du nouveau palais au poète qui voulait y entrer à la suite de la reine mère. Ronsard écrivit sur la porte :

FORT. REVERENT. HABE.

Ce qu'il fit d'abord lire en français comme un compliment à de l'Orme : *Fort révérend abbé*, mais ensuite en latin, à la manière d'une inscription abrégée, comme un avis utile : *Fortunam reverenter habe.*

(R) « Ce ne fut plus en vers que pointes triviales,
« Le Parnasse parla le langage des halles. »

(S) J'avais dit dans ma brochure : « Est-il beaucoup de faits admis universellement et remontant à bientôt six siècles, qui réunissent des éléments de conviction aussi forts et aussi nombreux que cette inhumation du cœur de saint Louis dans la Sainte-Chapelle? Et contre une démonstration aussi complète, sera-t-il raisonnable de continuer à tenir compte des dénégations superficielles du rapport rédigé par *l'helléniste habile qu'un caprice de la fortune a égaré dans nos archives nationales* ? »

J'en saisis le mot a fait fortune; mais M. Letronne a cru devoir y opposer un moyen hardi : sa propre apothéose de critique supérieur. « Comment donc cet helléniste, « dit-il, a-t-il pu, en si peu de temps, réussir à éviter toutes ces erreurs, à *toucher du premier coup un but* dont il ne s'est plus écarté, restant dès le premier « moment *toujours d'accord avec lui-même*, et n'étant forcé de reculer ensuite « sur aucun point? Eh, mon Dieu! il faut bien l'avouer, c'est peut-être justement « parce qu'il est helléniste; ce qui veut dire un homme nourri des fortes études de « l'antiquité; habitué, de longue main, à discuter des difficultés analogues sur un « terrain différent, et qui, de ces études, a tiré, sinon la science, du moins l'art de « s'enquérir et d'observer, une méthode sévère et l'*impartialité du jugement* « (p. xxix). »

Le mérite des études grecques n'est pas en question ici; nous ne serions nulle-

ment disposé à le contester. Nous répondrons seulement : Les éléments de la critique pour notre propre histoire et pour l'antiquité grecque n'offrent pas une telle analogie, que la méthode soit absolument la même, et que, passant tout d'un coup de l'une à l'autre, on y puisse réussir de prime saut, de manière à résoudre en quelques jours une question fort compliquée.

Notre histoire nous touche comme une réalité. Les conséquences d'un fait du treizième siècle peuvent se faire sentir jusqu'à nous. M. Letronne ne se félicite-t-il pas d'avoir évité au budget la dépense d'un demi-million de crédit supplémentaire « pour « cérémonies, processions, construction et ornements d'une chapelle et d'une « chasse d'or ou d'argent (p. xix), » si le cœur dont nous nous occupons venait à être regardé comme celui du saint roi? On peut donc se montrer plus chicaneur sur la question du cœur de saint Louis que sur celle de la statue de Memnon. Car en vérité que cette statue eût cessé de rendre des sons vingt ans plus tôt, vingt ans plus tard, il faudrait être de bien mauvaise humeur pour s'en plaindre.

Mais ce qu'on peut regretter dans la discussion présente, sans se rendre tout à fait aussi ridicule que veut bien le dire M. Letronne, c'est que l'opinion publique ait été fourvoyée par le ton d'assurance immédiate de M. le Garde des archives. J'ignore si les chambres, sans son opposition négative, se seraient livrées en l'honneur du cœur de saint Louis à des prodigalités fastueuses auxquelles on est assez peu disposé de notre temps; mais je sais que la question, examinée impartialement et sans préventions contraires, serait bien plus aisément arrivée à compléter avec bonheur l'excellente restauration de la Sainte-Chapelle, en offrant à la vénération publique le reste le plus précieux de son saint et royal fondateur.

RAPPORT DE M. LETRONNE,

TEL QU'IL EST RÉIMPRIMÉ DANS LA BROCHURE

INTITULÉE :

EXTRAITS DU *MONITEUR UNIVERSEL*, DES 24 ET 31 MAI 1843.

(Les remarques de M. Letronne ont pour renvois des chiffres ; celles que j'ajoute pour signaler les changements entre les deux éditions , ont pour renvois des lettres.)

MONSIEUR LE MINISTRE ,

Lorsque, le 4^{er} pluviôse an XI (24 janvier 1803), on découvrit pour la première fois, sous les dalles de l'abside de la Sainte-Chapelle (haute), une boîte en plomb contenant les restes d'un cœur humain, plusieurs personnes conçurent l'idée que ce pouvait être le cœur de saint Louis, fondateur de cet édifice. La place toute privilégiée qu'occupait cette boîte dans l'axe de l'abside, derrière le maître-autel, donnait une certaine vraisemblance à cette opinion, en faveur de laquelle on alléguait le passage où Moréri rapporte que (1) « *les reliques du saint roi* furent transportées de Saint-Denis à la Sainte-Chapelle de Paris. » Cependant M. Camus, alors garde général des archives, sans prendre parti sur cette question qui lui paraissait fort problématique, se contenta de re-

(1) *Dict. de Moréri*, art. *Louis IX*, t. VI, p. 42, 1^{re} col., éd. de 1759.

nouveler la caisse qui contenait la boîte en plomb ; il fit replacer le tout dans une ouverture ménagée au même endroit de l'abside sous les dalles du pavé, où cette caisse vient d'être retrouvée le 15 du présent mois (1). Il était naturel que la même opinion se présentât de nouveau.

Or, la découverte du cœur de saint Louis serait un événement d'un si haut intérêt, qu'on ne peut s'empêcher de désirer vivement d'en voir confirmer la réalité par un examen sévère et impartial de toutes les circonstances qui s'y rattachent.

Avant de procéder à cet examen, vous avez désiré, Monsieur le Ministre, que je fisse, le plus promptement possible, quelques recherches préliminaires sur ce sujet, afin d'apprécier d'avance le degré de probabilité que peut avoir l'origine attribuée à ces restes.

Je me suis empressé de répondre à votre désir, et j'ai l'honneur de vous transmettre, sans plus de délai, le résultat de mes recherches, parce que je suis convaincu, malgré le peu de temps que j'ai pu consacrer à ce travail, qu'un examen ultérieur et plus approfondi, si on le juge nécessaire, confirmera ce résultat, qui n'est point, malheureusement, conforme à ce que l'on pouvait espérer ; car il me paraît trop certain : 1° que le cœur de saint Louis n'a point été rapporté en France ; 2° que, dans le cas même où il y aurait été rapporté, ce ne peut être celui qui a été trouvé enfoui sous le pavé de la Sainte-Chapelle.

Vous allez en juger vous-même par cet exposé.

(1) Je transcris un passage de la lettre écrite par M. Camus à cette occasion, à M. Terrasse père, le 2 ventôse an XI :

« Faites remettre les restes du cœur qu'on a trouvés dans la terre comme je vous l'ai indiqué. Joignez-y la note que je vous renvoie, écrite sur papier ou sur parchemin, ou sur l'un et l'autre.

« *Il n'est pas à propos* de parler des conjectures que c'est le cœur de saint Louis. Je n'y vois rien de déterminant ni de décisif, et il ne faut pas, par des conjectures légères, s'exposer à introduire des erreurs.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« CAMUS. »

Voici maintenant la note dont parle M. Camus, et dont on a trouvé deux copies, l'une sur papier, l'autre sur parchemin, dans la boîte remplacée par son ordre.

(Voyez cette note ci-dessus, page 101.)

§ I. *Que le cœur de saint Louis n'a point été rapporté en France.*

• Saint Louis expira le 25 août 1270. Au moment même où il rendait l'âme, disent les historiens du temps, la flotte de Charles d'Anjou, roi de Sicile, entra dans le port de Tunis (1). Ce prince, selon l'expression de Guillaume de Nangis, trouva le corps de son frère *encore tout chaud* (2). Après les premiers moments d'une bien légitime douleur, Philippe le Hardi et Charles s'occupèrent des moyens de conserver le corps de saint Louis; on le coupa en plusieurs parties, que l'on fit bouillir dans un mélange d'eau et de vin, jusqu'à ce que les chairs pussent facilement être séparées des os (3). On fit deux parts des restes de saint Louis: les parties solides, à savoir, *tous les os*; les parties molles, à savoir, les chairs et les *intestins*, y compris le cœur. Philippe garda les premières; Charles lui demanda et obtint tous les autres, *carnem, necnon cor et intestina*, d'après les expressions de Geoffroi de Beaulieu, et les fit transporter en Sicile, pour être déposées dans l'église abbatiale de Montréal, près de Palerme (4).

Voilà qui est bien positif, étant attesté par un historien témoin oculaire de l'événement, par le confesseur de saint Louis, son ami dévoué, qui l'avait assisté au moment suprême. Guillaume de Nangis, auteur de l'*Histoire de Philippe le Hardi* (a), rapportant le même fait, d'après Geoffroi de Beaulieu, dont il copie presque textuellement les paroles (5), ne dit pas expressément que le cœur

(1)... Cum beati regis spiritus exiret de corpore, hora illa et quasi momento eodem, illustris rex Siciliae... ad portum applicuit. Gaufr. de Belloloco, *vita S. Ludov.* dans le *Recueil des Hist. de France*, t. XX, p. 24, A. F. — Guill. de Nang., *Gesta Philippi*, p. 466 C. du même vol.

(2)... Corpus regis reperit aliquantulum adhuc calore complexionali tepidum. *Id.*, p. 466, D. *Si le trouva tout chaud*, dit la traduction française, qui est de Guillaume de Nangis lui-même.

(3)... Corpus regis membratim dividentes aquæ vinique admixtione tandiu decoxerunt, quousque ossa pura et candida a carne quasi sponte evelli potuissent, Guill. de Nang., *Gesta Philippi*, p. 466, E.; 468, F.

(4)... Carnem tamen ejus... necnon cor et intestina ipsius, petiit et impetravit Karolus rex Siciliae a nepotesuo... Gaufr. de Bellol., p. 24, C.

(a) *Philippe le Bel*. (Texte du rapport primitif.)

(5) Carnem tamen corporisque excoctam et ab ossibus separatam necnon et in-

fut livré à Charles d'Anjou ; mais il l'a évidemment compris parmi les *intestins* : autrement il n'aurait pu se dispenser de dire : *Cor autem mansit (a) in castris*, ou quelque chose d'équivalent. Guillaume de Nangis, qui n'est ici que le copiste du confesseur de saint Louis, ne pouvait avoir d'autre opinion que celle de Geoffroi ; et il est presque inutile de citer une lettre anonyme contemporaine, où il est dit également que Charles d'Anjou emporta [et fit mettre révéremment en une abbaye, près de Paterme, la char, le cuer et les entrailles (1)]. Il est vrai que dans la lettre à Thibaut, roi de Navarre, il est dit que « le cœur et le corps demourèrent en l'ost ; car le peuple ne voult pas souffrir en nulle manière qu'il en feust portés (2). » Mais les Bollandistes observent judicieusement que l'auteur n'est ici que l'écho d'un bruit que l'on fit répandre, lors du départ de Charles, pour apaiser le mécontentement de l'armée (3) (b).] Le témoignage de Geoffroi de Beaulieu suffit pour mettre hors de doute que le cœur a fait partie du lot précieux départi à Charles d'Anjou (c).

Et il n'y a pas moyen de supposer que le mot *cor* a été introduit par erreur dans le texte de Geoffroi ; car cet historien, en parlant, dans la suite, du transport des restes de saint Louis en France (4), de leur sépulture à Saint-Denis (5), des miracles qu'ils opéraient (6),

testina ipsius, petiit et impetravit Karolus rex Siciliæ a nepote suo rege Philippo, etc.

Guill. de Nang., p. 468, A. Ce sont les mêmes termes que ceux dont se sert G. de Beaulieu ; et G. de Nangis avait évidemment son texte sous les yeux. Dans le membre de phrase *necnon et intestina*, au lieu de *necnon cor et intestina*, que porte le texte de Geoffroi de Beaulieu, il est bien probable que le mot *cor* a échappé par inadvertance à G. de Nangis.

(a) *Remansit.* (id.)

[(1) Dans Cl. Ménard, *Observations sur Joinville*, p. 366.]

[(2) Apud Marlen, *Vet. script.*, etc., *ampl. collect.*, t. VI, p. 1218.]

(3) *August.*, f. V, p. 517, E.

(b) Les huit lignes placées entre crochets et les notes 1 et 2 qui s'y rattachent ne se trouvent pas dans le rapport primitif, où la phrase finit ainsi : « *Que Charles d'Anjou emporta la char, le cuer et les intestins.* »

(c) Le rapport primitif ajoute, « *Les os seulement restèrent à Philippe.* »

(4) *Ossa ejus quæ...*, Philippus in reditu suo de Tunicis secum ubique defervotissimè faciebat. G. de B., p. 24, D. — Plus loin : *Ossium sacrorum reliquie transeuntes cum tot et tantis honoribus... a populis prosecutæ*, *id.*, *ib.*, p. 24, E.

(5) *Sacrosancta ossa ipsius sepulturæ venerabiliter tradiderunt*, etc., *id.*, *ib.*, p. 25, A.

(6) *Sepultis igitur ossibus sacrosanctis divina non defuere magnalia*, *id.*, *ib.*, p. 25, B.

ne nomme jamais que les *os*. Il en est de même de Guillaume de Nangis ; il dit qu'après le départ de Charles d'Anjou, les *os* du saint roi furent lavés avec le plus grand soin, enveloppés d'une étoffe de soie, et déposés avec des parfums dans une caisse que Philippe se proposait de faire déposer dans l'église de Saint-Denis (1). Ces deux historiens ne parlent jamais du *cœur*. Cela serait-il concevable s'il eût été compris parmi les restes rapportés par Philippe ? Il paraît donc certain que le *cœur*, comme le dit expressément Geoffroi de Beaulieu, ne fut point rapporté en France, et faisait partie des restes cédés par Philippe le Hardi à Charles d'Anjou.

Ici on pourrait objecter l'assertion (a) du moine anonyme dont il reste une vie fort abrégée de saint Louis. Il dit que les *os* du prince, *avec son cœur* (2), avaient été transférés en France et enterrés à Saint-Denis. Mais cette assertion isolée, d'un auteur dont l'époque est tout à fait inconnue, pourrait-elle prévaloir contre les témoignages contemporains et parfaitement éclairés de Geoffroi de Beaulieu et de Guillaume de Nangis ?

Le *cœur* ayant été transporté en Sicile par Charles d'Anjou, avec les *chairs* et les *intestins*, et déposé dans l'église de l'abbaye de Montréal, près de Palerme, il doit se trouver parmi les restes de saint Louis que contient l'urne de marbre blanc, encore à présent placée sous l'autel élevé contre le fond de l'aile gauche de cette église (3). C'est un point [qu'on doit désirer, et] qu'il ne serait sans doute pas difficile d'éclaircir (b). Si le *cœur* s'y trouve, la question sera décidée ; s'il ne s'y trouve pas (c), ce sera une

(1) *Ossa antem lotionem mundissimam, involuta cum speciebus odoriferis, in loculo reponentes, etc.* Guill. de Nang., p. 468, A.

(a) Le rapport primitif ajoute : « *Tout à fait unique.* » V. ci-dessus, p. 127, note E.

(2) *Cujus ossa gloriosa cum corde sanctissimo..... ad Sancti-Dionysii monasterium est delatum (pour delata), ibique... est sepultum (sepulta).* *Rec. des Hist. de Fr.*, t. XX, p. 57, A.

(3) Hittorf, *Architecture moderne de la Sicile*, p. 56, etc. — Luigi Lello, *Descrizione del real tempio e monasterio di Santa Maria nuova di Monreale*, p. 31, l. 35.

(b) Outre ces mots entre crochets, qui ne sont pas dans le rapport primitif, la phrase s'y termine ainsi : « *C'est un point qu'il serait sans doute possible de vérifier.* »

(c) Le rapport primitif ajoutait ici : « *Ce qui est peu probable.* » Ces mots sont

preuve que ce cœur n'a pas été déposé à Palerme (a) ; mais il ne s'ensuivra pas du tout que ce soit celui dont les restes ont été découverts à la Sainte-Chapelle, ainsi que je vais le montrer.

§ II. Que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle ne peut être celui du saint roi.

Il est à remarquer, en effet, que la mention du cœur de saint Louis ne se trouve *nulle part* dans les récits qui concernent sa canonisation et le partage qui fut ensuite fait de ses reliques (b). Il n'est jamais question que des *ossements*.

Guillaume de Nangis dit que ces *ossements*, parvenus en France, furent d'abord apportés à Paris, puis transférés à Saint-Denis et inhumés derrière le tombeau de la Trinité, dans un cercueil de pierre attenant au tombeau de Louis VIII et de Philippe-Auguste (4). Il n'est fait mention du cœur ni dans le récit de la translation des restes de saint Louis, ni dans celui de la sépulture. Si le cœur avait été compris parmi les restes rapportés en France, il aurait tenu une trop grande place dans toutes ces cérémonies pour que des historiens l'eussent passé sous silence (c).

Il n'en est pas question davantage lors de la translation à Paris du corps de Louis IX, pour les cérémonies de la canonisation qui

également retranchés dans le rapport réimprimé parmi les pièces de l'*Examen critique*.

(a) On lisait dans le rapport primitif « *Ce sera une preuve que ce cœur a été transporté en France*, » différence notable, corrigée, également comme ici, dans le texte de l'*Examen critique*, bien que M. Letronne déclare « ce rapport tel qu'il est » au *Moniteur* du 24 mai ; je n'y ai corrigé, ajoute-t-il, QUE DEUX FAUTES D'IMPRES-
« SION que j'avais signalées moi-même dans un *erratum* inséré au *Moniteur* du lendemain, 25 mai, » (p. 94.)

Nous avons cherché vainement les deux modifications précédentes dans l'*erratum* indiqué.

(b) Sur la seule induction qu'on puisse légitimement tirer de ce silence absolu de l'histoire au sujet du cœur de saint Louis, après le départ de Tunis, voyez ci-dessus, page 121.

(1) *Sacrosancta regis ossa retro altare Trinitatis.... in tumulo lapideo locaverunt. Rec. des Hist. de Fr.*, t. XX, pag. 488, A.

(c) « On l'aurait mis, comme la tête, dans une magnifique châsse. Or, personne « n'en a jamais dit un mot. » (Rapport primitif.) — Les deux alinéa suivants sont intervertis dans le *Moniteur*.

eut lieu en 1297. Tous les récits s'accordent à dire que le corps fut levé de terre, retiré du lieu où il avait été inhumé, transféré en grande pompe à la Sainte-Chapelle, puis, après la canonisation, rapporté à Saint-Denis. Philippe le Bel, ses frères et toute sa famille partagèrent entre eux les ossements du saint roi, et les portèrent à pied sur leurs épaules. Dans ces récits nulle mention du cœur.

Voyons maintenant s'il a pu faire partie des reliques déposées à la Sainte-Chapelle quelques années après la canonisation.

Jérôme Morand remarque que Philippe le Bel paraît avoir eu le désir de mettre pour toujours le corps de saint Louis à la Sainte-Chapelle (1). Du moins, un rescrit de Boniface VIII, daté du 7 juillet 1298, ordonne à l'abbé et aux religieux de Saint-Denis de ne point s'opposer en cela à la volonté du roi, leur permettant de se réserver seulement un os du bras et un de la jambe (a) (2). Mais cet ordre ne reçut point d'exécution, sans doute par suite d'une vive opposition qui avait un fondement légitime dans la volonté expresse que saint Louis avait exprimée d'être enterré à Saint-Denis.

Philippe se borna donc à faire déposer le *chef* du saint roi à la Sainte-Chapelle. Le pape Clément V lui accorda de l'y faire transférer de Saint-Denis, ainsi qu'une des côtes (3). En conséquence, le 17 mai 1306, Philippe le Bel fit mettre dans un chef d'or enrichi de pierreries la tête de saint Louis, à l'exception du menton et de la mâchoire inférieure (4); il le fit transporter en grande cérémonie à Notre-Dame, ainsi qu'une côte du saint roi, enchâssée dans un magnifique reliquaire. La côte fut donnée à la métropole, mais le chef fut déposé à la Sainte-Chapelle (5). C'est la seule re-

(1) Jérôme Morand, *Histoire de la Sainte-Chapelle du Palais*, p. 85, 86.

(a) « Cuisse. » (Texte prim., corrigé comme ici dans le texte de l'*Ex. crit.*)

(2) Dans Cl. Ménard, *Observations sur Joinville*, p. 370.

(3) Papa Clemens... concessit ei *caput* sancti Ludovici, cum *una de costis*, in capellam suam Parisius a monasterio Sancti Dionysii transportandum. Guil. de Nang., p. 393, A.

(4) *Absque tamen mento et mandibulis inferioribus*. Id., *ib.* p. 593, D. *Chronique de Saint-Denis*, même tome, p. 680, D.

(5) *Dictam costam in cathedrali ecclesia beatæ Mariæ relinquens; caputque suum gloriosum in capella regalis palatii*. G. de Nang., p. 593, D.

lique de saint Louis déposée dans cette église. Il n'est *jamais* question d'une autre. Est-il possible qu'une relique telle que le *cœur* eût échappé à tout le monde ? supposera-t-on qu'un dépôt si précieux aura été fait à la Sainte-Chapelle *clandestinement*, d'une manière en quelque sorte subreptice ? Une telle supposition choquerait le plus simple bon sens.

Maintenant existe-t-il, dans les circonstances de la découverte faite à la Sainte-Chapelle, quelque indice favorable à l'idée que ce cœur fût celui de saint Louis ? Je crains qu'on n'en puisse découvrir un seul ; tout, au contraire, semble s'y opposer (a).

D'abord, il n'est pas vraisemblable que le cœur d'un saint si vénéré, dont toutes les reliques ont été, dès la canonisation, l'objet d'une dévotion si fervente, ait été enfoui sous le pavé d'une église ; ni que cette relique, non moins précieuse que toutes les autres, eût été rendue à la terre au lieu d'être exposée, dans une magnifique chässe, à la vénération des fidèles. [Supposera-t-on (et c'est une conjecture qui a été faite) que le cœur de saint Louis, par suite de quelque vœu particulier, a peut-être été *enterré* à la Sainte-Chapelle *avant* la canonisation ? mais, en ce cas, les difficultés ne seraient pas moins graves, car il faudrait admettre que, dans le court intervalle de vingt-sept ans qui s'est écoulé entre le retour de Philippe et la canonisation de saint Louis, le souvenir de ce dépôt, qui n'a pu être fait d'une manière solennelle par Geoffroi de Beaulieu, ou toute autre personne de confiance, qu'au vu et de l'aveu du chapitre, se serait entièrement perdu, au point que cette importante relique, inconnue de tout le monde, eût été laissée enfouie à l'endroit où on l'aurait auparavant enterrée. Ces observations sont de telle nature, qu'elles pourraient dispenser de toute autre.

En second lieu, que les autres circonstances présentent des difficultés non moins grandes] (b).

(a) « On n'en peut découvrir un seul : tout, au contraire, s'y oppose. » (Texte primitif.)

(b) Ces seize lignes manquent dans le rapport primitif, où on lit en place :

Conçoit-on qu'une opération aussi étrange, aussi insolite [après la canonisation] (a) et qui blessait à ce point tous les usages religieux, aurait échappé aux historiens du temps, et, ne laissant aucune trace dans les archives de la Sainte-Chapelle, aurait entièrement disparu de la tradition ?

Aurait-on mis cette précieuse relique dans une boîte d'étain [ou de cuivre étamé], lorsqu'on déployait tant de magnificence pour le *chef* du saint et pour une seule de ses côtes ?

Y aurait-il eu un tissu trop riche pour l'envelopper, et se serait-on contenté d'un morceau de grosse toile de lin ou de chanvre ?

Enfin l'aurait-on enfouie sans l'accompagner d'aucune inscription, d'aucune marque distinctive quelconque qui indiquât aux âges futurs l'origine sacrée de cette relique ? [Et remarquons que le couvercle de la boîte, la seule partie qui en ait été conservée, est celle où l'on aurait gravé l'inscription, si l'on avait voulu en mettre une.] (b)

Cette absence totale d'inscription me paraît exclure l'idée que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle ait pu appartenir [non-seulement à saint Louis, mais] à quelque autre personnage important. Il est sans exemple qu'aucune sépulture quelconque ait jamais été placée dans la chapelle haute. Une telle exception ne pourrait avoir eu lieu que (c) par un privilège tout spécial ; dans ce cas,

« Cette objection est si forte qu'elle dispenserait de toute autre. — On peut encore remarquer toutefois que les autres circonstances présentent des difficultés non moins grandes et aussi peu solubles. »

(a) Les mots « après la canonisation » ne sont point dans le rapport primitif, mais se retrouvent dans le texte de l'*Examen critique*, qui est censé n'avoir admis d'autre modification que les deux corrections de l'*erratum* du *Moniteur*.

(b) Ces trois lignes, ajoutées après coup, se retrouvent aussi dans le texte de l'*Exam. crit.*

(c) « Que pour un roi ou quelque grand personnage, et cela par. » (Texte primitif.) — Il est assez curieux de rapprocher de ces mots le passage suivant de l'*Exam. crit.*, p. 131 : « S'il y a quelque chose à conclure de cette place *que rien ne distinguait*, c'est qu'elle n'a pu être celle du cœur de saint Louis, ni d'aucun autre prince royal : on a pu mettre là, quand on l'a voulu et sans violer aucune règle, celui de tout autre personnage. Du moment que, par un motif quelconque,

l'histoire ou la tradition en aurait conservé le souvenir. Admettra-t-on que cette exception ait été faite pour un simple chanoine, et qu'on ait permis à ses héritiers de placer son cœur dans une position si privilégiée ? Cela n'est pas croyable ; d'ailleurs l'absence de toute inscription serait encore [dans ce cas] une difficulté insoluble (a). Tout cela ne peut [ce me semble] s'expliquer que dans l'hypothèse où le cœur aura été placé là *en secret*, à l'insu du chapitre, par un motif pieux, sans doute, mais avec l'intention formelle d'en dérober la connaissance à la postérité.

Il est (b) bien difficile à présent, en l'absence de tout indice quelconque, de savoir à quel individu ce cœur a pu appartenir. Ce qui me semble [pourtant] le plus vraisemblable, le plus conforme aux faits observés, c'est que ce dépôt est le résultat d'un vœu manifesté par un des architectes de l'église, et exécuté en secret par quelque parent, un fils, ou tout autre, qui, héritant de ses fonctions, avait toute facilité [de lever les dalles] de faire creuser derrière le maître-autel et d'y placer une boîte à l'insu de tout le monde, ayant accès dans l'église quand il le voulait. On expliquerait ainsi tout à la fois [les trois circonstances principales], à savoir : la place privilégiée donnée à ce cœur, l'absence totale de marque distinctive, et le silence absolu tant de l'histoire que de la tradition. Pourquoi Pierre de Montreau ou de Montreuil, architecte de la Sainte-Chapelle, mort en 1266, et enterré dans la chapelle de la Vierge qu'il avait bâtie à Saint-Germain des Prés, n'aurait-il pas désiré que son cœur fût déposé dans la Sainte-Chapelle, cet autre monument dû à ses talents distingués ?

« on désirait enterrer un cœur dans l'axe de la chapelle haute, c'était le seul lieu, etc. »

(a) Cet autre rapprochement offrira un contraste tout aussi imprévu : l'absence d'inscription, déclarée ici *une difficulté insoluble* « s'expliquerait très-bien (suivant l'*Exam. crit.*, p. 131), dans l'hypothèse qu'un fonctionnaire éminent de la Sainte-Chapelle ou un bienfaiteur généreux aurait demandé par testament que son cœur fût mis dans l'abside de l'église. »

Mettons enfin en regard de ces deux passages la question que pose M. Letronne (*Exam. crit.*, p. xxix), en disant modestement de lui-même : « Comment donc a-t-il pu, en si peu de temps, réussir... à toucher du premier coup un but dont il ne s'est plus écarté, restant dès le premier moment *toujours d'accord avec lui-même.* »

(b) « Sans doute. » (Texte prim., corrigé de même dans celui de l'*Exam. crit.*)

Ce n'est là, j'en conviens, qu'une conjecture, qu'il est peut-être (a) aussi difficile de prouver que de détruire, et qui d'ailleurs offre assez (b) peu d'intérêt ; mais ce qu'il y a d'important et ce qu'on peut regarder comme certain, c'est que ce cœur n'est point celui du saint roi : car il résulte de témoignages convaincants et de circonstances décisives, comme je l'ai dit en commençant (c) :

1° Que le cœur de saint Louis n'a pas été transféré (d) en France, et doit faire partie des reliques déposées dans l'église de Montréal, près de Palerme ;

2° Que, dans le cas même où Philippe le Hardi l'aurait (e) rapporté en France, il n'a pu être déposé à la Sainte-Chapelle, [ni avant, ni après la canonisation du saint roi.]

En soumettant ces observations à vos lumières, Monsieur le Ministre, je vous laisse à décider s'il est nécessaire de pousser plus loin l'examen et de procéder à une enquête plus détaillée.

Je suis avec respect,

Monsieur le Ministre,

Votre très-humble et très-obéissant seigneur,

LETRONNE,

Garde général des Archives du royaume.

(a) « A présent. » (Texte primitif, corrigé de même dans celui de l'*Exam. crit.*)

(b) « A fort peu. » (*Id.*)

(c) « Ce rapport. » (*Id.*)

(d) « Rapporté, au lieu de transféré. »

(e) On lisait seulement pour cet alinéa dans le rapport primitif : « Que dans le cas même où le cœur aurait été rapporté en France, il n'a point été déposé à la Sainte-Chapelle. » La correction qui remplace ces mots et l'addition mise ici entre crochets se trouvent aussi dans le texte de l'*Examen critique* et ne sont point dans l'*erratum* du *Moniteur*, que voici en entier :

« Pag. 1230, col. 1, ligne 9 (par en bas) : Guillaume de Beaulieu, lisez : Geoffroi de Beaulieu ; ligne 2 : l'histoire de Philippe le Bel : lisez : Philippe le Hardi. »

Nous invitons le lecteur à comparer cet *erratum* avec l'assertion de M. Letronne, citée ci-dessus, page 105, et avec nos notes de variantes, page 137, notes b, c ; page 138, notes b, c ; page 140, notes a, b ; page 141, notes a, b, c ; page 142, note b, et ci-dessus notes a, b, c, d.

RÉPONSE ⁽¹⁾

A L'ÉCRIT DE M. LETRONNE

INTITULÉ :

EXAMEN CRITIQUE DU PRÉTENDU CŒUR DE SAINT LOUIS,

PAR

AUGUSTE LE PRÉVOST,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Au premier avis qui me fut donné , l'année dernière , de la découverte d'un cœur enseveli sous le pavé du sanctuaire de la Sainte-Chapelle , ainsi que de la place privilégiée qu'il y occupait , je conjecturai bien naturellement que ce cœur ne pouvait être que celui de saint Louis. Mon savant confrère , M. Letronne , ayant émis , dans son rapport à M. le Ministre des travaux publics , une opinion diamétralement opposée , et personne , à cette époque , ne se mettant en devoir de réclamer contre son jugement , je ne pensai pas qu'il me fût permis de garder le silence , quoique je ne me dissimulasse nullement les difficultés et les inconvénients de la lutte inégale dans laquelle j'allais m'engager. Je ne pris toutefois ce parti qu'après avoir essayé , par deux démarches successives , de déterminer le savant professeur à apporter lui-même quelque adoucissement à la rigueur de ses conclusions.

J'ai exposé dans trois lettres insérées au *Moniteur* de l'année dernière (2) les motifs sur lesquels s'appuyait ma conviction. J'y

(1) Ce mémoire a été lu à l'Académie des Inscriptions dans sa séance du 26 juillet 1844.

(2) Sous la date des 20 mai , 5 juin , 26 juin ; et ci-dessus , de la pag. 1 à la pag. 31.

appelais de tous mes vœux l'examen des reliques de saint Louis que possède la cathédrale de Montréal, et j'exprimais l'opinion que le cœur du prince n'en devait pas faire partie. Cette vérification a eu lieu, et les résultats ont été conformes à mes prévisions. On n'a trouvé dans la chasse du Saint ni débris caractérisés d'un cœur humain, ni botte ou vase où il eût pu être renfermé à part, ni inscription constatant sa présence. Les savants les plus éminents du pays, intéressés à revendiquer pour la Sicile une relique aussi précieuse, n'ont pu signaler aucun fait, aucun témoignage local, tendant à prouver que le cœur de saint Louis existât actuellement à Montréal. Tous se sont bornés à invoquer l'autorité de Geoffroi de Beaulieu, affirmant, en effet, que cette portion de sa dépouille mortelle avait dû être donnée à Charles d'Anjou, et déposée par lui, en même temps que les chairs et les entrailles, dans la magnifique cathédrale, ouvrage des rois normands.

Ce résultat des recherches opérées en Sicile m'a paru, aussi bien qu'à la plupart des personnes qui s'intéressaient à la discussion, corroborer puissamment la conjecture que j'avais émise. Depuis qu'il est acquis à la science, le problème historique relatif au cœur de saint Louis a été examiné de nouveau, avec des conclusions diverses, tant en dehors que dans le sein même de l'Académie. M. Letronne a cru devoir faire une réponse commune à tous ceux qui partageaient ma manière de voir en même temps qu'à moi-même, et c'est ce qui a amené la lecture, puis la publication de son « Examen critique du *prétendu* cœur de saint Louis ». L'Académie se trouve aujourd'hui doublement saisie de la discussion par les Mémoires contradictoires qu'elle a entendus, aussi bien que par les questions que lui a officiellement adressées sur ce sujet M. le Ministre de l'instruction publique.

Telles sont les circonstances qui m'ont conduit à demander à mon tour la permission, aussi bien qu'à prendre l'engagement d'en entretenir moi-même la Compagnie, après toutefois que mon savant confrère aurait fait paraître son Mémoire. J'ai tenu à cette dernière condition, malgré toutes les sommations qui m'ont été adressées, de répondre immédiatement, oralement, catégoriquement, à un vaste système d'argumentation, fruit des travaux assidus et des méditations de près d'une année. Non-seulement je me

suis cru tout à fait dans mon droit en me refusant à céder à ces sommations, mais encore elles ne m'ont point paru, si j'ose le dire en passant, parfaitement académiques. Je ne saurais, en effet, concevoir qu'après la lecture d'une composition de si longue haleine, si mûrement élaborée, qui n'a été entendue qu'à travers des intervalles d'une ou plusieurs semaines, la faculté de ne répondre que sur un texte authentique ne soit pas à l'abri de toute discussion. Il a cependant fallu en faire l'objet d'une délibération expresse; mais heureusement au moins, malgré la défaveur très-marquée avec laquelle ma réclamation a été accueillie par quelques-uns de mes confrères, l'Académie a bien voulu l'admettre. Je l'en remercie, et je l'en félicite encore davantage; car j'aurais regardé toute décision dans un sens opposé comme portant atteinte au droit, aussi sacré pour les corps savants que pour les corps politiques, de libre discussion (1).

C'est donc à la fois pour user d'un droit qui m'a été expressément garanti, et pour m'acquitter d'un engagement solennel, que je prends aujourd'hui la parole.

§ 1^{er}. RECTIFICATIONS.

Mon premier besoin, avant de rentrer dans la discussion, est de revenir sur quelques inexactitudes qui me sont échappées dans la rapidité de mes recherches de l'année dernière, concernant des circonstances d'emplacement, ou de structure, de la boîte d'étain trouvée à la Sainte-Chapelle.

Ainsi j'ai dit, d'après un témoignage auquel je croyais pouvoir accorder toute confiance, que la croix inscrite sur la dalle qui recouvrait cette boîte remontait jusqu'au treizième siècle. Aujourd'hui il est avéré, au contraire, qu'elle provient du fait des employés

(1) Il est bon au reste de savoir que ces sommations étaient parfaitement d'accord avec l'intention constamment manifestée par M. Letronne de clore le débat au moyen de son Examen critique, qui en aurait été le résumé du président de cour d'assises, le dernier mot définitif. C'est dans cette espérance fort extraordinaire, à laquelle il n'a pourtant renoncé qu'à la dernière extrémité, que l'impression de la fin de son ouvrage est restée si longtemps suspendue.

qui ont replacé la boîte après le remaniement et l'abaissement du pavé du sanctuaire en 1803.

J'ai encore été conduit, par des calculs très-consciencieux, à présenter l'emplacement occupé par la boîte, comme coïncidant avec le point sur lequel s'élevait jadis le reliquaire des instruments de la Passion. Cette coïncidence, à l'époque où j'ai écrit, paraissait résulter clairement de recherches tout à fait impartiales et désintéressées; mais aujourd'hui que le jubé vient d'être rétabli dans son ancienne position, il ne paraît pas impossible que la boîte ne se trouvât à quelques pouces (1) en avant de la projection perpendiculaire du reliquaire, mais toujours entre les deux autels aussi bien que dans l'axe et la partie centrale de l'abside.

Enfin, j'ai dit, d'après l'attestation d'un témoin oculaire, que la portion de la boîte d'étain qui avait été retrouvée à peu près complète, en constituait le fond et non le couvercle. Sur ce dernier point, je n'avais à ma disposition aucun moyen de vérification, et, quant au précédent, mon seul tort est d'avoir signalé une coïncidence qui peut être incomplète de quelques pouces (2), mais qui peut de même très-bien, quoi qu'en dise M. Letronne, avoir existé aussi complètement que je l'ai avancé.

Du reste, ces trois inexactitudes que je veux bien admettre malgré les vérifications récentes qui ont donné un  éclatant démenti à la seconde, et que je regrette plus que personne, quoiqu'elles aient été complètement involontaires et qu'elles ne proviennent pas de mon fait, ne me paraissent nullement offrir la gravité qu'il a plu au savant professeur de leur attribuer.

Ainsi, il est bien clair que si la croix inscrite sur la dalle qui recouvrait un cœur humain avait daté de l'époque du dépôt de ce cœur, elle aurait été en contradiction flagrante avec le profond

(1) M. Letronne tenait tellement à me trouver en erreur sur ce point, que j'avais cru devoir, par déférence, lui faire la concession de la possibilité d'une inexactitude de quelques pouces, quand ce mémoire a été écrit. Mais la vérité devant passer avant tout, même avant les déférences les mieux justifiées, je me trouve, aujourd'hui qu'on me fait l'honneur de le réimprimer, dans la pénible nécessité de réduire cette concession à quelques lignes, et de donner le démenti le plus formel à tout ce qui aura pu être avancé au delà, soit dans l'Examen *prétendu* critique, soit ailleurs. *Amicus Plato; magis amica veritas.* (Note de la deuxième édition.)

(2) Lisez : quelques lignes.

mystère dont la sépulture a été entourée ; elle aurait même provoqué des recherches , qu'on a visiblement au contraire cherché à éviter. Le redressement de cette allégation , que je n'avais négligé d'examiner par moi-même qu'à cause du peu d'importance que j'y attachais , rend donc service à la cause que je défends, loin de lui nuire , et je dois de doubles remerciements à M. Letronne pour me l'avoir suggéré.

En second lieu , dans le cas même où cette sépulture n'aurait pas été exactement sous le reliquaire de la Sainte-Couronne , ainsi que je suis encore suffisamment autorisé à l'affirmer par MM. les architectes du monument, mais à quelques pouces (1) en avant, elle n'en occupait pas moins la place d'honneur, la place privilégiée par excellence , la place habituellement réservée au fondateur, dans l'axe et au centre de l'abside, entre le reliquaire des instruments de la Passion, les deux autels de la Sainte-Chapelle haute et l'autel de la Sainte-Chapelle basse. Aucune circonstance ne pouvait du reste m'aider plus puissamment que la publication des plans de l'édifice à mettre dans tout son jour la solennité de cet emplacement , et c'est encore un titre à mes remerciements. Il n'est personne d'initié aux habitudes du moyen âge , qui , après en avoir pris connaissance , ne s'écrie désormais comme moi avant toute discussion : S'il y a eu une sépulture sur ce point du royal oratoire , ce ne peut être que celle de son saint fondateur. J'ai donc aussi plus que jamais le droit , après avoir repoussé comme complètement étrangers à la question tous les exemples, que M. Letronne nous cite avec une inconcevable assurance, de personnages enterrés à droite , à gauche , en avant de l'autel , ou même sur un point quelconque du chœur, qu'il confond perpétuellement avec l'abside ; j'ai donc le droit , dis-je , de maintenir les paroles que j'ai prononcées en faisant pénétrer le lecteur chrétien au fond de ce sanctuaire , de tous côtés entouré d'autels et peuplé de reliques : *Nous sommes ici dans un lieu saint et terrible !*

Je ne peux enfin que savoir encore gré à notre savant confrère de tout le mouvement qu'il s'est donné pour mettre complètement

(1) Lisez : quelques lignes.

en lumière ce qui m'avait paru, à moi, hors de toute discussion : savoir, que l'emplacement de la botte était constamment resté accessible, de manière qu'elle pouvait y avoir été déposée tout aussi bien au quatorzième qu'au treizième siècle ; il m'est impossible à la vérité de le suivre dans les conséquences, forcées, inadmissibles suivant moi, qu'il en tire, soit sur le peu de solennité de cet emplacement, soit sur l'époque récente du dépôt. Nous reviendrons bientôt sur ce dernier point de son argumentation. Quant au précédent, nous nous contenterons de dire que le passage inévitable des gens d'église sur la portion centrale de l'abside n'a jamais constitué une profanation ni empêché qu'elle ne fût le *Sanctum Sanctorum*, la place d'honneur, la place habituelle du fondateur. En réponse à ses arguments sur l'impossibilité d'avoir déposé ou d'avoir laissé sous le pavé d'un sanctuaire le cœur d'un Saint canonisé, nous lui rappellerons l'exemple si concluant, parmi tant d'autres, de saint Bernard, dont le corps est resté jusqu'à la révolution confié à la terre même, et non pas suspendu entre deux absides, comme le cœur de la Sainte-Chapelle. Ainsi que l'a remarqué notre savant ami, M. Charles Lenormant, il ne s'agissait pas là d'une sépulture mystérieuse, mais de reliques entourées d'une authenticité complète, d'une vénération passionnée, et dont huit cents églises, huit cents abbayes florissantes se seraient disputé les moindres parcelles. Sans doute il est très-facile de répondre, comme le fait M. Letronne, que cette observation est nulle; mais cela ne suffit pas, quand même ce serait *le maître qui l'aurait dit*, et il faudrait encore le prouver. Comment ! on a bien laissé en terre les reliques parfaitement connues du fondateur de l'un des ordres les plus puissants de la chrétienté, et il ne nous serait pas permis de supposer qu'on eût laissé, non pas en terre cette fois, mais suspendues entre deux sanctuaires, entre trois autels et le plus saint de tous les reliquaires, d'autres reliques, dont l'origine et l'existence avaient été soigneusement cachées, tout exprès probablement pour empêcher qu'il ne s'élevât aucune réclamation de ce genre ! Voilà pourtant la méthode critique, la méthode philosophique de raisonnement par excellence, contre laquelle il nous est rigoureusement défendu de réclamer, de par le savant professeur.

Quant à ce dernier fait, que ce qui subsiste de la botte intérieure

de la Sainte-Chapelle en est le couvercle et non le fond, et qu'il ne porte point d'inscription, je ne saurais encore, malgré tout le désir que j'éprouve de m'entendre avec le savant académicien, y trouver rien de fâcheux pour mes convictions. D'abord nous verrons incessamment, en rappelant un exemple allégué par M. Letronne lui-même, que l'impossibilité d'une troisième enveloppe n'en est rien moins que démontrée, et que si cette enveloppe a existé, c'est elle qui aura très-bien pu recevoir l'inscription. Ensuite, il serait encore très-possible, comme un savant confrère l'a remarqué, que l'inscription fût placée sur la tranche aujourd'hui détruite, et non sur le couvercle de la boîte d'étain. Enfin on conçoit le besoin d'une désignation particulière pour l'enveloppe du cœur du roi Richard ou de tout autre cœur destiné à être placé à part. Mais ici, où primitivement tout paraît avoir dû entrer dans la chasse de Montréal, il était parfaitement inutile d'avertir que c'était le cœur de saint Louis qu'on y déposait, plutôt que de tout autre. Aucune méprise à ce sujet n'était possible, et l'inscription tumulaire suffisait à tous les besoins. Plus tard, quand le précieux dépôt en aura été retiré et transporté à la Sainte-Chapelle, on se sera bien gardé, dans une opération si soigneusement dérobée à toute publicité, on se sera bien gardé, disons-nous, de suppléer à l'absence de données épigraphiques. Il aurait suffi, si l'on avait agi autrement, d'un seul regard indiscret pour révéler ce qu'évidemment on attachait tant de prix à cacher. Ainsi la circonstance de l'existence du couvercle plutôt que du fond de la boîte est parfaitement indifférente à la question, et celle de l'absence d'inscription, loin d'infirmer nos convictions, nous fournit au contraire un motif de plus pour penser que ce sont bien réellement les enveloppes primitives, que nous possédions à la Sainte-Chapelle.

Au reste, mon savant confrère, malgré tous ses avantages sur moi, avantages que je trouve autant de plaisir que lui à proclamer le plus souvent possible, n'a pas été dans cette discussion plus exempt qu'un autre d'inexactitudes et de contradictions. J'espère qu'il voudra bien ne pas trouver mauvais que j'en relève quelques-unes. C'est ainsi, par exemple, que dans sa lettre du 28 mai de l'année dernière il avait beaucoup trop appuyé sur le parfait accord de l'opinion des Bollandistes avec la sienne. Je me suis même trouvé

dans la pénible nécessité de citer le texte des savants hagiographes, pour faire voir clairement ce qu'il y avait de forcé dans ce rapprochement, dont toute trace est aujourd'hui soigneusement écartée de l'Examen *prétendu* critique.

Il en est de même de l'attribution du cœur de la Sainte-Chapelle à l'architecte Pierre de Montreuil, ou à quelqu'un de ses contemporains. Depuis que j'ai démontré l'impossibilité de soutenir cette hypothèse, c'est bien encore sur un architecte que se sont portées les préférences de M. le Garde des archives, quoiqu'avec adjonction de chanoines, de trésoriers, de premiers présidents de la cour des comptes, voire même de héros du Lutrín, qui ne sont probablement appelés là que pour égayer un peu la discussion; mais il est maintenant rigoureusement défendu à tous ces personnages d'avoir vécu avant le seizième ou le dix-septième siècle; c'est ce qui peut s'appeler faire beaucoup de chemin en peu temps; mais au moins Pierre de Montreuil est-il aujourd'hui complètement laissé de côté.

Dans cet Examen *prétendu* critique, fruit de tant de méditations et de combinaisons, M. Letronne se demande, page 148, s'il y a des exemples de trois enveloppes l'une dans l'autre, après nous avoir dit, page 138, que la boîte de plomb (doublée d'argent suivant lui) du roi Richard fut placée dans un magnifique cercueil d'argent. Or, au lieu d'une boîte de plomb, il y en avait deux parfaitement distinctes et visiblement contemporaines; ce qui avec le cercueil d'argent fait bien trois en tout, si nous ne nous trompons. Qui osera nous répondre, après un exemple si concluant, qu'il n'y ait pas eu de même primitivement pour saint Louis une troisième enveloppe extérieure, chargée ou non d'une inscription, qui aura disparu avant le dépôt fait à la Sainte-Chapelle, peut-être même uniquement parce qu'il n'y avait pas moyen de l'y loger? Nous osons espérer qu'au moins à l'avenir ce ne pourra plus être le savant professeur qui se chargera de faire valoir cet argument.

§ II. EXAMEN DES OBJETS TROUVÉS À MONTRÉAL.

Les résultats des recherches opérées à Montréal ne nous paraissent, pas plus que les rectifications que nous venons de faire, être

de nature à ébranler nos convictions. Nous trouvons même qu'ils tendent à les confirmer puissamment.

En effet, les reliques, qui existent en très-petite quantité, sont arrivées à un état de désagrégation qui ne permet d'y reconnaître aucun tissu ressemblant à celui d'un cœur, et tout ce que les médecins consultés ont pu répondre de plus favorable à l'autorité religieuse qui les avait appelés dans son intérêt, c'est qu'après un si long laps de temps, il n'y avait pas d'impossibilité absolue à ce que le cœur fût assez désorganisé, pour être arrivé à l'état de cette masse homogène et presque pulvérulente.

On ne trouve d'ailleurs exprimée nulle part la mention d'un cœur parmi ces reliques, et malgré tout ce qu'on a pu dire sur la possibilité, la convenance même de le comprendre dans la dénomination générale des viscères, nous conservons le droit de nous étonner que le plus noble de tous les organes n'eût jamais été désigné qu'au moyen d'une expression collective. Que les choses aient pu se passer ainsi dans l'épithaphe ou l'histoire d'un roi, je le veux bien encore; mais dans les documents qui concernent un saint, mais dans l'inscription de son tombeau, mais dans l'inventaire des reliques d'une église, ma raison se refuse à admettre une pareille réticence.

En troisième lieu, si le cœur de saint Louis était resté dans la chaise de Montréal, ce n'aurait pu être qu'à la condition de s'y trouver protégé par une enveloppe particulière. On comprend facilement que c'eût été le condamner à une destruction inévitable et immédiate, que de le mettre en contact avec des chairs et des entrailles désorganisées par une maladie putride, malgré les préparations imparfaites qu'elles avaient subies; désorganisation dont la nature de son tissu, et surtout quelque embaumement particulier, dont nous aurons bientôt l'occasion de signaler les vestiges, devaient le préserver. Mais d'ailleurs il est un fait grave, reconnu par M. Letronne lui-même, d'après le témoignage du roi de Navarre, et qu'il importe de ne pas perdre de vue: c'est que, pour calmer l'irritation de l'armée, ce noble cœur resta quelque temps confié à sa garde, ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'on n'était pas si porté à le confondre avec les viscères. Il était donc alors dans une enveloppe quelconque. Or, est-il possible de concevoir qu'au moment

de sa réunion avec les autres reliques, on l'aït exhumé de cette enveloppe, tout exprès pour en avancer la destruction ? M. Letronne signale bien plusieurs circonstances empruntées à diverses époques, dans lesquelles un cœur a été enseveli avec des entrailles, quelquefois même avec d'autres cœurs et d'autres entrailles ; mais la raison se refuse à admettre qu'il y ait eu confusion de tous ces tissus organiques, différents d'origine et de nature. Destruction pour destruction, j'aimerais encore mieux pour ma part celle qu'on opérerait par des moyens chimiques, que celle qui résulterait de la création toute volontaire d'un pareil foyer d'infection et de pourriture. Je puis d'ailleurs citer une observation récente à l'appui de ma réclamation.

On a ouvert pour la première fois, il y a peu d'années, dans la chapelle de Pagni, en Bourgogne, le tombeau parfaitement intact jusque-là de l'amiral Philippe de Chabot. Le cœur de ce seigneur avait été extrait de son corps et placé au-dessus de la poitrine dans une boîte de plomb hermétiquement fermée et scellée, sans aucune inscription gravée dessus. C'est ainsi inévitablement que les choses ont dû se passer dans la réunion du cœur de saint Louis avec des chairs et des viscères en pleine décomposition.

A la vérité, le savant académicien remarque avec les auteurs du procès-verbal de la visite à Montréal, que les reliques y étaient divisées entre plusieurs doubles de la draperie qui les entourait ; mais cela ne peut pas s'appeler sérieusement une séparation assez caractérisée pour en empêcher la décomposition, et d'ailleurs cet arrangement ne remonte pas plus haut que la translation opérée par l'archevêque dom Louis de Torrès. En supposant même qu'il y eût quelque réalité dans la distinction dont on prétend reconnaître des traces, nous ne devons pas oublier qu'elle pouvait s'appliquer à deux natures de tissus organiques fort diverses : les chairs et les viscères. Après avoir ainsi réduit ce dernier argument à sa juste valeur, je me crois suffisamment autorisé, d'après tout ce qui précède, à dire que, quelle que soit l'époque à laquelle le cœur de saint Louis aura été retiré de Montréal, quels qu'aient pu être les causes, les agents, les conditions, les circonstances de son enlèvement, ce cœur n'y existe véritablement plus aujourd'hui.

M. Letronne est au reste beaucoup plus disposé à admettre ce

fait, qu'on ne serait tenté de le croire. Il trouve avec raison fort naturel que, dans les troubles qui désolèrent aux treizième et quatorzième siècles le royaume des Deux-Siciles, le cœur de saint Louis ait été retiré de Montréal, apporté à Naples, même dès le temps de Charles d'Anjou, puis concédé, échangé, vendu, volé, enlevé enfin d'une manière quelconque, le tout à une condition expresse cependant : c'est qu'aucune de ces transactions n'aura pu tourner au profit de la Sainte-Chapelle. Il nous semble pourtant qu'en l'absence de toutes prétentions et réclamations contraires, s'il y avait quelque lieu autre que Montréal qui eût des chances de le posséder, c'était précisément l'oratoire de prédilection du pieux monarque et de ses successeurs immédiats. Quoi ! cette précieuse relique n'est plus en Sicile, comme vous en convenez vous-même, pour peu qu'on vous presse ! On ne peut la signaler, ni même en indiquer de traces nulle part, et il nous serait interdit de supposer que ce pût être la même que cet autre cœur, en possession de sa place naturelle, et auquel, de son côté, il est impossible d'assigner aucune autre origine probable, ou même seulement raisonnable. J'en demande pardon au savant professeur ; je me plairai toujours à m'incliner devant sa science et ses jugements ; mais ici, pour le coup, l'oppression est trop forte, et je ne puis me résigner à un pareil asservissement de ma raison. Si c'est là ce qui nous est si pompeusement signalé comme la méthode critique, la méthode philosophique par excellence, je serai peu tenté de porter envie à ceux qui en revendiquent le monopole exclusif, et je me consolerais de n'avoir pas raisonné en *helléniste* dans une question où la philologie n'a point à intervenir.

Parmi les reproches qui m'ont été adressés avec des formes plus ou moins obligeantes, l'un de ceux sur lesquels on insiste le plus, est de n'avoir fait valoir que des raisons de sentiment, de m'être constamment perdu dans les nuages de l'enthousiasme et de la poésie. Je croyais pourtant qu'en cherchant à maintenir la discussion dans un langage sérieux, approprié à la gravité et à l'intérêt du sujet, à en exclure les quolibets et les pasquinades, je n'avais pas autant négligé de l'appuyer sur des bases solides, qu'on a bien voulu le dire. J'en pourrais peut-être même donner pour preuve la rapidité avec laquelle mes arguments, tout indignes

qu'ils puissent être de soutenir la comparaison avec ceux du savant académicien, ont été compris, adoptés, répétés sommairement par tant de personnes, avec laquelle ils ont pénétré dans la masse de la population, si j'ose parler ainsi. Mais puisqu'on revient sans cesse sur cette imputation, voici la substance de mon raisonnement dans sa plus simple expression. Peut-être après l'avoir examiné sous cette forme, sera-t-on moins bien venu à m'accuser d'avoir cherché à dissimuler sous la richesse des expressions le vide du fond, *les sophismes grossiers* au sujet desquels on a tant levé les épaules, dont on a tant parlé, en tant de lieux divers, avec une activité si soutenue, si infatigable.

Un cœur a été trouvé à la place d'honneur de la Sainte-Chapelle dans l'axe et au centre de l'abside, à l'endroit même que le cœur de saint Louis aurait incontestablement occupé, s'il y eût jamais été déposé.

D'un autre côté, le cœur de saint Louis paraît bien (quoique d'après un témoignage unique cependant, et encore cette assertion unique est-elle combattue par la déposition d'un autre témoin oculaire, et non moins bien placé pour connaître la vérité : le roi de Navarre, gendre du saint monarque) avoir été laissé primitivement à Montréal ; mais il n'y a pas moyen aujourd'hui de justifier qu'il y soit encore, et tout ce que les amis de la Sicile peuvent alléguer de plus fort, c'est que cela n'est pas absolument impossible. Mais quand, au moyen des considérations que nous venons d'exposer, on les pousse dans leurs derniers retranchements, ils finissent par convenir qu'ils ne savent ce qu'il est devenu.

D'autre part, ils ne peuvent pas davantage assigner une origine probable, plausible, admissible même seulement, à cette sépulture entourée de tant de secret, à cette sépulture unique dans la place la plus sainte d'un lieu aussi saint que l'abside du royal oratoire.

C'est pourtant au milieu d'un concours de circonstances qui se correspondent d'une manière si merveilleuse, qu'il nous est défendu de par M. Letronne et ses savants amis de supposer que ce cœur puisse avoir été rapporté dans l'emplacement qui semblait n'avoir été construit, décoré, sanctifié, que pour le recevoir un jour. Mais qu'il me soit donc permis de le répéter : il y a ici possession. Sans doute les siècles et les révolutions, en passant sur ce mysté-

rieux dépôt, nous en ont fait perdre la trace primitive ; mais il suffit à tout homme doué du sens historique , de mettre en présence les faits positifs en France , négatifs en Sicile ; il lui suffira même d'entrer dans la Sainte-Chapelle restaurée, pour reconnaître qu'au moins il y a là présomption grave, que ce serait une témérité très-peu logique, très-peu philosophique, que de trancher négativement une question qui se présente avec de pareils caractères. • D'ailleurs, à défaut de preuves complètes et d'époques précises , j'ai dit et je répète qu'il y a plusieurs hypothèses plus ou moins plausibles, à l'aide desquelles on peut très-bien se rendre compte de la mystérieuse translation.

D'abord il n'est nullement impossible , quoi qu'en dise le savant académicien , que le cœur de saint Louis ait été rendu à Philippe le Hardi par Charles d'Anjou, soit au moment où ils se séparèrent, soit à une époque postérieure. On conçoit parfaitement que cette remise ait été tenue secrète entre les deux princes , soit pour ménager quelques susceptibilités nationales ou religieuses , soit pour que le roi de France restât plus libre de disposer comme il l'entendrait du cœur de son père, et que Geoffroi de Beaulieu, qui ne survécut pas longtemps, qui ne resta pas à la cour, n'ait pas été instruit dans son couvent de ces transactions confidentielles.

Il est encore très-permis de croire que, dans le courant du siècle suivant, la sainte relique, emportée à Naples par les princes de la maison d'Anjou, comme M. Letronne en admet la possibilité, ait été concédée, échangée, vendue, enlevée frauduleusement soit pour le compte des rois de France, soit pour celui de la Sainte-Chapelle directement, et même à l'insu du gouvernement français, et que ce secret, confié uniquement à la tradition orale, se soit promptement perdu au milieu des troubles du quatorzième siècle ou des désastres de l'occupation anglaise au quinzième. L'histoire du moyen âge est remplie d'enlèvements clandestins, de pieuses fraudes de ce genre. Il y avait des ecclésiastiques qui s'expatriaient, qui s'exposaient à toute espèce de périls et de punitions pour aller les entreprendre.

Enfin, il peut encore très-bien se faire que ce transport ne se soit accompli que sous le règne de Charles V, celui de tous les descendants de saint Louis qui lui portait le plus de vénération,

et qui, par sa puissance et ses relations avec les souverains de la Sicile, avait le plus de facilités pour parvenir à consommer cette acquisition. J'ai développé ailleurs dans toute leur étendue les motifs qui me portent à préférer cette dernière hypothèse. C'est encore celle que je regarde aujourd'hui comme la plus vraisemblable ; et si on la repousse, je demanderai avec un savant confrère, à la loyauté duquel je saisis avec bonheur cette occasion de rendre hommage : Que s'est-il donc passé en 1578 de relatif aux restes de saint Louis ? Pourquoi sont-ce précisément les armoiries de l'archevêque contemporain Fra Paolo qui se trouvent gravées sur le reliquaire de l'épine de la Sainte Couronne à Montréal ? Pourquoi a-t-il fait figurer ailleurs une couronne d'épines plutôt que tout autre emblème en regard de ces mêmes armoiries, si ce n'est pas sous son administration, par sa médiation, et par conséquent à cette date qu'aura eu lieu l'échange mystérieux, entrevu par les historiens siciliens ?

Je le sais bien, et toute l'Académie l'a entendu comme moi : M. Letronne a répondu de vive voix à M. Victor Leclerc que cette question n'avait rien d'embarrassant, parce que c'était précisément à cette date qu'avait eu lieu la translation opérée par l'archevêque dom Louis de Torrès, et qu'il fournirait à ce sujet les explications les plus satisfaisantes dans son *Examen critique*.

Aujourd'hui l'*Examen critique* a paru, et c'est en vain que j'y cherche ces explications si complètes, parce que M. Letronne se sera souvenu dans l'intervalle qu'il y a deux siècles entre 1578 et l'administration de dom Louis de Torrès. Il se contente, avec la prudence consommée qui le caractérise en pareil cas, de mettre en regard de ma conjecture l'opinion opposée de M. Paulin Paris. Je regrette beaucoup d'être en dissentiment à ce sujet avec un savant confrère qui partage si franchement, qui défend avec tant de zèle ma manière de voir sur la présence du cœur de saint Louis à la Sainte-Chapelle. Mais M. Paulin Paris, pas plus que M. Letronne, ne s'est donné la peine de discuter les circonstances que j'avais citées à l'appui de mon opinion, de fournir une autre explication satisfaisante de la présence de ces armoiries de l'archevêque Fra Paolo sur le reliquaire de l'épine du Sauveur, aussi bien que du choix de la Couronne d'épines pour figurer en présence de ces mêmes armoi-

ries dans une voûte construite sous l'administration du prélat. Sans doute on est parfaitement libre en pareil cas d'exprimer des répugnances, mais encore serait-il bon de rappeler, de discuter les faits sur lesquels s'appuient les prétentions opposées, surtout lorsqu'on en a pris l'engagement formel, comme M. Letronne, et qu'on n'a pas plus que lui ménagé les développements. Au reste, j'ai la consolation de voir que plusieurs savants éminents, plusieurs hommes versés dans l'appréciation des données historiques, sont au contraire très-disposés à admettre ce fait de l'échange du cœur de saint Louis sous Charles V, que nos deux confrères repoussent de si haut. Je crois pouvoir citer entre autres sans indiscretion mon savant correspondant, M. Stapleton, l'un de nos contemporains les plus profondément initiés à la connaissance du moyen âge. Quant aux antiquaires siciliens, quoique ma troisième lettre ait dû leur parvenir avant qu'ils eussent pris la plume, ils ont encore poussé plus loin que M. le Garde des archives la prudence et la discrétion; car ils ont gardé le plus profond silence sur ces faits, qui méritaient pourtant, ce me semble, qu'on leur fit l'honneur de les mentionner et de les discuter.

Du reste, en donnant la préférence à cette hypothèse, je n'ai point, comme on a bien voulu le dire, abandonné ni condamné celles qui précèdent. Certainement elle me satisfait davantage; mais dans une matière si obscure, si nouvellement livrée aux explorations de la science, il n'est nullement défendu, que je sache, d'indiquer plusieurs solutions quand elles sont toutes possibles, quoique avec des degrés différents de probabilité; j'ajouterai même que, quoi qu'on en ait dit, la prétermission du mot *cor* dans le texte de Guillaume de Nangis, correspondant à celui de Geoffroi de Beaulieu, est un très-puissant argument en faveur des deux premières. Un cœur a été trouvé à la place d'honneur de la Sainte-Chapelle, et il est impossible d'assigner à cette sépulture aucune origine raisonnable et satisfaisante, si ce n'est celle en faveur de laquelle nous réclamons. D'un autre côté, on ne peut pas davantage parvenir à justifier de la présence du cœur de saint Louis à Montréal, et tout tend au contraire à prouver que depuis longtemps il n'y est plus.

Voilà les deux données fondamentales du problème. Tout le reste est et sera peut-être longtemps encore dans le ressort des conjec-

tures. Personne, pas même le savant professeur, n'a donc le droit de nous les interdire, tant qu'elles ne seront en opposition avec aucun fait bien constaté.

§ III. EXAMEN DES OBJETS TROUVÉS A LA SAINTE-CHAPELLE.

Nous avons enfin été admis avec une commission de la Compagnie, dont les travaux ont singulièrement traîné en longueur, à visiter les objets découverts à la Sainte-Chapelle, et là, pas plus qu'en Sicile, il ne s'est rencontré rien de défavorable à nos convictions. Ce qui subsiste de la boîte intérieure (le couvercle) est de l'étain très-pur, encore très-brillant par dedans et très-finement repoussé au marteau. Les agrafes et le fermoir surtout portent l'empreinte d'un motif gracieux que nous regardons comme appartenant bien visiblement au moyen âge. Le contour extérieur de ce couvercle n'est pas cordiforme dans l'acception ordinaire du mot, mais elliptique, avec une pointe et une échancrure légères, et en somme d'une élégance remarquable. Ce vase diffère tellement et par sa forme et par sa nature des grossières enveloppes de plomb employées en Europe pour le même usage depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, que je n'hésiterais nullement à lui attribuer une origine étrangère et très-probablement orientale, quand même je ne le regarderais pas comme ayant renfermé le cœur de saint Louis. Je ne connais d'ailleurs aucun autre exemple d'un cœur enseveli dans un vase d'étain, et, quoi qu'en dise M. Letronne, il suffit d'avoir examiné celui-ci avec quelque attention, pour faire justice de la nouvelle version présentée relativement à l'époque du dépôt, aussi bien que pour exclure à tout jamais de la question tous ces personnages plus ou moins sérieux, plus ou moins *fantastiques* pour le coup, des seizième et dix-septième siècles, qu'il tient si fort à y introduire en masse, à la suite de ces architectes du monument, objets de ses constantes prédilections. Je réclamerai donc la permission de croire, jusqu'à démonstration contraire, que la construction et le dépôt de la boîte remontent beaucoup plus haut, et qu'elle doit provenir de contrées où les arts métallurgiques étaient plus avancés au moyen âge que sur les bords de la Seine.

C'est ici que nous trouvons l'occasion de revenir sur l'un des

passages les plus curieux du livre de M. Letronne. Nous voulons parler de celui où, dans une sainte indignation, il énumère un assez grand nombre d'assertions émises contre son jugement, en faisant suivre chacune d'elles de cette formule toute courtoise et académique : *Le fait est faux !* Dans cette pluie, dans cette grêle de démentis, comme le savant professeur se plait à l'appeler lui-même, il y en a beaucoup qui ne me concernent pas, et dont je n'ai par conséquent pas le droit de m'occuper. Toutefois, je m'y trouve aussi et du reste en trop bonne compagnie pour qu'il me soit permis de m'en plaindre. Je me suis déjà expliqué sur la plupart des griefs de ce genre qui m'étaient imputés, et j'espère que la candeur de mes concessions aura désarmé le courroux de mon sévère censeur. Mais, malgré l'humilité toute chrétienne que je cherche à y apporter, je ne saurais accepter celui de ces gracieux démentis qui concerne la comparaison de la botte d'étain de la Sainte-Chapelle avec la botte ou plutôt les bottes de plomb du roi Richard. Oui, j'ai eu le malheur, en effet, de dire que ces bottes étaient de plomb, comme cela est parfaitement vrai, et j'ose ajouter de plus (sans crainte d'être démenti par un savant confrère, qui n'a pas cru déroger à sa dignité, en se donnant la peine de faire le voyage de Rouen, toutexprès pour en prendre connaissance par ses propres yeux), que c'est bien ce qu'il est possible d'imaginer de plus informe et de plus grossier au monde ; que les pièces dont elles se composent ne sont pas corroyées, pas même soudées ensemble, mais seulement endentées de la manière la plus barbare. Dans l'une d'elles, à la vérité, on remarque quelques débris d'une pellicule de métal différent, et l'esprit si positif, si éminemment critique, si constamment philosophique du savant professeur, est bien vite parti de là pour y voir un plaqué d'argent, une doublure d'argent, tout ce qu'on peut imaginer de plus splendide, et en somme une immense supériorité sur cette botte de la Sainte-Chapelle, qui n'a d'autre mérite que d'être de l'étain le plus pur, le plus brillant, le plus finement travaillé, le plus élégant de formes, dans un rapport si complet d'ailleurs avec les modestes intentions du saint roi relativement à sa sépulture. Or, nous sommes encore ici dans la pénible nécessité de dire bien bas à la Compagnie, que toute cette richesse, toute cette profusion d'argenterie consiste dans une pelli-

cule d'étain, à peu près semblable à celles dont on se sert pour envelopper du chocolat. Ce serait pour moi le cas de dire à mon tour à M. le Garde des Archives : Voilà bien de la broderie pour un fonds si misérable ! si de pareilles observations étaient dans mes habitudes. Mais comme il en est tout autrement, je me contenterai de faire remarquer que peut-être lorsqu'on s'expose à de pareilles rectifications, serait-il prudent en même temps que poli de ne pas le prendre sur un ton si solennel, de ne pas donner de si rudes démentis à des confrères, qui se sont donné la peine d'aller voir les objets sur place, de ne pas leur jeter sans cesse à la tête la qualification injurieuse de critique fantastique. La modestie sied parfaitement à tout le monde, même aux hommes supérieurs, même à ceux qui ont contracté la douce habitude d'avoir toujours raison.

La présence et la nature de la toile dans plusieurs doubles de laquelle les débris du cœur ont été enveloppés, constituent encore l'un des faits qui tiennent le plus de place dans l'argumentation du savant académicien. Quant à moi, je ne trouve pas que cette toile soit d'une grossièreté extraordinaire pour une époque dont les tissus de lin sont habituellement de cette même qualité. Il est visible d'ailleurs, par les taches de sang dont elle est imprégnée, qu'on n'a pas attendu la dessiccation complète du cœur pour l'y renfermer ; et c'est ce qui aura fait préférer tout naturellement une forte toile à des étoffes plus précieuses, mais de moindre résistance. Mais il ne me paraît pas moins démontré, ne fût-ce que par la corde restée à l'intérieur de cet organe, qu'il aura subi une préparation, un embaumement ; et c'est ce qui m'explique très-bien, indépendamment des soixante et onze ans de plus, indépendamment des habitudes calmes et austères de saint Louis en opposition avec les vices grossiers et le tempérament irascible d'un prince dont le sang était toujours en fermentation, pourquoi le cœur de la Sainte-Chapelle n'est point réduit en poussière comme celui du monarque anglais. On aura cru pouvoir négliger les précautions pour le cœur de Richard, victime d'une mort violente, et ce cœur se sera décomposé, tandis que celui de saint Louis aura été soumis à des préparations qui l'ont conservé.

Nous croyons avoir loyalement passé en revue (au moins pour ce qui nous concerne) tous les points importants de la vaste argumen-

tation développée dans un volume de 200 pages par notre savant confrère. Nous croyons aussi n'en avoir laissé aucune sans réponse satisfaisante. Cette marche nous a paru plus expéditive et tout aussi concluante, que si nous avions suivi page à page un écrit composé de pièces de rapport, et dont la réfutation détaillée sur le même plan nous eût exposé à des répétitions fatigantes pour le lecteur, peut-être même à l'emploi par représailles de formes de discussion, que nous sommes loin assurément de blâmer chez nos adversaires, mais qu'il n'entre pas dans nos habitudes de leur emprunter. Ce n'est pourtant pas sans quelque regret que nous renoncerons à payer un juste tribut d'hommages à toutes les fleurs que l'active imagination de M. Letronne a su faire éclore sur son passage, telles que par exemple :

Le mandat qui m'aurait été officiellement conféré par la commission des monuments historiques, pour entrer en lice avec lui ;

La supériorité sans cesse rappelée avec une obligeance exquise, de sa méthode critique par excellence sur nos raisonnements purement *fantastiques* ;

L'économie importante d'un demi-million au moins dont le budget de l'État est redevable à son infatigable vigilance ;

La nécessité de ne jamais appeler que des hellénistes, ou mieux encore un helléniste déterminé, à l'examen des questions qui concernent le moyen âge (1).

(1) Parmi ces fleurs historiques sans nombre, écloses sous la plume féconde de notre savant confrère, il se rencontre une assertion tellement inouïe, tellement inconcevable, de la part surtout d'un garde général des archives du royaume de France, que nous aurions cru peu généreux de la relever immédiatement. Aussi avons-nous laissé à l'auteur tout le temps de la reconnaître par lui-même, et de la rétracter *proprio motu*. Mais à présent que plus d'une année s'est écoulée sans aucune rectification de sa part, la prescription est malheureusement acquise contre lui, et un rigoureux devoir nous est imposé : celui de réclamer contre l'étrange qualification de fils de France, donnée au duc de Bedford par notre savant confrère. C'est à la page 129, ligne 22 de l'*Examen prétendu* critique, que sont écrites en toutes lettres ces incroyables paroles : CHARLES V ET LE DUC DE BEDFORD SON FILS !!! Voilà donc où conduit la méthode critique, la méthode philosophique par excellence ? C'est probablement pour amener de pareilles découvertes, qu'il est si indispensable, si sévèrement recommandé de n'appeler à l'examen des questions relatives à l'histoire de France qu'un helléniste, qui n'en sache pas le premier mot ! Quant à nous, nous nous serions encore abstenus de cette affligeante révélation, si nous n'avions cru trahir nos devoirs envers la Compagnie, en ne l'avertissant pas en

Nous nous serions même plu à rechercher par quelle bizarre anomalie cet helléniste, toujours infailible sur un pareil terrain, se trouvait au contraire exposé aux plus rudes démentis dans les questions appartenant plus particulièrement aux époques et aux objets de ses études spéciales. Mais cet examen nous aurait nécessairement entraîné dans bien des développements étrangers au sujet particulier du présent mémoire, et les longs ouvrages nous font peur, si ce n'est pourtant quand ils sortent de la plume de M. Letronne.

En échange de tout ce que le savant professeur a bien voulu dire de si flatteur pour nous, et de si modeste pour lui-même, sur le parallèle de nos procédés de raisonnement, nous prendrons la liberté de lui adresser une observation unique : c'est que non-seulement dans cette question, mais encore dans quelques autres que nous l'avons entendu traiter de même, avec toutes les ressources de son savoir et de son talent de discussion, il nous a paru que le caractère particulier de son esprit le portait souvent, trop souvent peut-être, à refuser de suspendre son jugement, d'admettre pour une valeur quelconque tout ce qui ne lui était pas rigoureusement démontré. Or nous'avons le malheur de ne pas être d'accord avec lui sur la supériorité de cette méthode, de ne pas la trouver aussi parfaitement critique, aussi éminemment philosophique qu'il se plaît à la proclamer. Nous estimons au contraire qu'appliquée indistinctement à toutes espèces de faits, elle est fort défectueuse et présente beaucoup d'inconvénients ; qu'il y a, en histoire, un grand nombre d'événements qui ne sont pas encore, qui ne seront peut-être jamais susceptibles d'une démonstration rigoureuse, mais qu'il ne faut pas pour cela se presser de rejeter d'une manière irrévocable. Dans ce cas, le premier devoir du critique serait tout au contraire précisément, ce nous semble, de se maintenir dans le doute et la réserve ; d'exposer avec franchise tout ce qu'il sait pour ou contre, tout ce qu'il en accepte provisoirement, d'appeler les investigations de la science et le jugement

temps utile de la scandaleuse erreur, qui pouvait être, d'un moment à l'autre, reproduite dans ses Mémoires. Nous espérons qu'une considération aussi puissante nous servira d'excuse suffisante auprès de M. Letronne lui-même.

Note de la deuxième édition.

définitif de la postérité mieux informée, et non de prétendre à violenter les convictions pour la stérile satisfaction de ne rien laisser en litige. Quoi ! ce sera dans ce siècle particulièrement où rien n'est resté à l'abri du doute philosophique, ce sera en France, dans cette terre classique du laisser faire et du laisser *penser*, que M. Letronne aura le droit de revendiquer pour ses dénégations, un privilège que n'auront pas obtenu les doctrines les plus saintes, les bases les plus fondamentales de la société ? Je lui en demande pardon, mais c'est là de l'autocratie toute pure ; c'est le régime du bon plaisir dogmatique ; c'est la confiscation, dans l'intérêt purement personnel de son infaillibilité, du droit sacré de libre examen ! Sans doute, je conçois, jusqu'à un certain point, qu'un esprit actif et infatigable comme celui du savant professeur s'indigne et se révolte à la pensée qu'une question doive rester dans le doute ou dans l'attente. Je conçois même encore que cet amour désintéressé de la vérité historique, qui le dévore, lui fasse préférer, accepter, provoquer quelques-uns de ces démentis bien catégoriques, bien irrécusables, comme il en recueille quelquefois, comme il vient encore d'en recevoir tout récemment dans la discussion de la croix *ansée*, où sa passion habituelle pour la négation l'avait conduit à des efforts d'imagination si éloignés des dogmes fondamentaux de cette Académie. Cependant je ne connais, je le répète, rien de plus dangereux que l'application d'une méthode de *oui ou non* aussi draconienne à tous les faits de l'histoire, et plus particulièrement encore à ceux qui se rapportent au moyen âge. Là, en effet, nous sommes bien plus loin d'avoir interrogé tous les documents, épuisé toutes les sources d'informations, que lorsqu'il s'agit de l'antiquité. Dans la question qui nous occupe, par exemple, je comprends à merveille qu'on ne partage pas toutes mes convictions, qu'on en reste plus ou moins loin, qu'on s'arrête au doute, à l'ajournement ; mais en proclamer dès aujourd'hui, en vouloir démontrer l'impossibilité absolue, c'est, à mon avis, commettre un excès de pouvoir que je me crois obligé de signaler à la Compagnie et au public tout entier ; c'est compromettre, de gaieté de cœur, l'autorité de la science, dont les arrêts ne peuvent devenir définitifs qu'à cette double condition de n'être rendus qu'après que toutes les sources d'instruction auront été préalablement épuisées, et qu'ils ne se

trouveront pas en contradiction avec les inspirations , plus dignes d'attention, plus respectables que les savants de profession ne sont communément portés à le croire, du bon sens universel, de l'instinct historique de tous les esprits droits et éclairés. Quoi qu'il arrive donc, quelque hautes et doctes sanctions que puissent recevoir les dénégations absolues de M. Letronne, je crois être dans une voie infiniment plus philosophique, suivant la véritable et haute acception de ce mot, infiniment plus *cartésienne* que lui, quand je dirai qu'il a de beaucoup dépassé les pouvoirs de la magistrature historique, et que rien n'est plus loin du véritable scepticisme critique que les conclusions absolues qu'il a la prétention d'y substituer.

En attendant la solution définitive de cette grande question, solution qui arrivera, je l'espère, et que quelque document inconnu et inattendu est peut-être sur le point de nous apporter, il me reste un dernier devoir à remplir avant de terminer ce mémoire : c'est de m'associer de tout mon pouvoir à un savant confrère, M. Paulin Paris, pour demander que le cœur découvert à la Sainte-Chapelle soit, sans frais, sans charges pour les contribuables, sans dérangement dans l'équilibre du budget, sans aucune solennité même, si M. Letronne y tient absolument, rendu à l'emplacement qu'il occupait, aussitôt que cet admirable monument aura lui-même recouvré sa religieuse destination. Je ne m'en tiendrai même pas là ; je dirai de plus que dès ce moment, c'est dans un établissement consacré au culte qu'il devrait être déposé, beaucoup plutôt que dans une collection purement civile, comme les archives du royaume ; il m'a toujours paru étrange, très-étrange, qu'on n'ait pas pris ce parti dès l'époque où il fut trouvé. Pour moi, à qui des études habituelles ne permettaient pas de perdre de vue le prix qu'attachaient les pieuses générations qui nous ont précédés, à ce que leurs restes reposassent sous la protection immédiate de la croix, mon opinion, d'accord, si je ne me trompe, avec toutes les convenances comme avec toutes les habitudes de l'administration, est qu'aucune portion de la dépouille mortelle d'un chrétien, quel qu'il soit, ne doit appartenir qu'à la religion. Je prendrai donc la liberté de demander à la Compagnie que, dans sa réponse à M. le Ministre, elle veuille bien prendre l'initiative d'une réclamation de ce genre, en faveur des débris d'un cœur que j'espère fermement

voir reconnaître un jour pour celui d'un roi et d'un saint , mais qui aurait encore droit à nos égards respectueux , quand ce ne serait que celui d'un simple fidèle. C'est un devoir sur lequel j'aime beaucoup mieux appeler l'attention de l'Académie que de discuter les ovations , parfaitement innocentes d'ailleurs , que le savant professeur se décerne à lui-même avec tant de complaisance. Et quant au fond de la question, désormais comme par le passé , plein de confiance dans la bonté de ma cause, dans les révélations de l'avenir, dans les jugements définitifs de la postérité , heureux et fier d'avoir attaché mon nom, près de celui du vénérable Tillemont, à de nobles et pieuses convictions, j'attendrai !

A . LE PREVOST.

EXAMEN CHIMIQUE

DES RESTES DÉCOUVERTS DANS LA SAINTE-CHAPELLE ;

RAPPORT

FAIT PAR M. DUMAS,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Le 15 mai 1815, en fouillant le pavé de l'abside de la Sainte-Chapelle pour la réédification du jubé et du maître-autel, on découvrit une boîte renfermant des débris qui offraient toutes les apparences d'un cœur humain. La place occupée par cette boîte fit naître la pensée qu'elle pourrait bien renfermer une précieuse relique, le cœur de saint Louis.

En consultant les souvenirs de la Sainte-Chapelle, on reconnut que les objets retrouvés l'an dernier avaient été découverts en 1805, et qu'ils consistaient alors en une boîte de plomb, contenant une autre boîte d'étain, dans laquelle se trouvait renfermé un objet de l'apparence d'un cœur humain, enveloppé d'une toile.

Par divers motifs, la découverte de ce cœur, faite en 1805, ne fut point ébruitée. On remplaça la boîte en plomb par une autre boîte en fer-blanc, et, après y avoir renfermé tous les débris, on remit celle-ci sous une dalle du nouveau pavage de la Sainte-Chapelle.

Une discussion s'étant engagée au sujet de ces restes, quelques savants ayant cru qu'on pouvait et qu'on devait même les considérer comme une relique du roi saint Louis, d'autres ayant émis une opinion contraire, la commission instituée pour l'examen de

cette question , a pensé qu'elle trouverait quelque lumière dans l'examen chimique des produits renfermés dans la boîte de fer-blanc, et elle s'est posé les questions suivantes :

1° Le cœur était renfermé dans une boîte de métal en forme de cœur, dont il ne reste que le couvercle, qui lui-même est rongé en partie par l'oxydation ; de la boîte il ne reste que des débris pulvérulents ou des croûtes plus ou moins profondément oxydées : on demande quelle est la nature du métal ?

Une analyse, dont les détails se trouvent contenus dans la pièce n° 4, prouve que ce métal est de l'*étain pur*, tel que le commerce le fournit. La plaque du couvercle paraît avoir été laminée, puis *soigneusement retreinte* au marteau, pour lui donner une forme bombée ; enfin elle avait été coupée en cœur, et *munie de charnières et d'une agrafe* soudée à la soudure.

L'étain employé pour la fabrication de ce couvercle ne contient aucun métal étranger ; ainsi, soit par hasard, soit par *l'effet d'une attention particulière*, on s'est servi d'un étain commercial qui n'avait subi *aucune des altérations sous le rapport de la pureté*, que lui font éprouver un long usage et les refontes successives qui en sont la conséquence. La boîte était donc probablement formée *d'étain neuf*.

2° Comme on a trouvé, à côté du couvercle, presque intact, tout le reste de la boîte qui renfermait le cœur, dans un état d'oxydation profond, on s'est demandé à quelle cause cette oxydation devait être rapportée.

Évidemment, il fallait d'abord s'assurer si le métal de la boîte était le même que celui du couvercle. L'expérience prouve qu'il en est ainsi, et que la partie oxydée est formée d'un mélange d'étain métallique et de bioxyde d'étain. Quant à la cause de l'oxydation, on ne peut guère la méconnaître : elle offre tous les caractères de ces oxydations lentes, déterminées par une action galvanique, favorisée par le concours de l'humidité et de l'air.

Si on avait vu les objets en place, tels qu'ils existaient dans la boîte en plomb primitive, c'est-à-dire en 1803, ou si du moins un procès-verbal très-exact permettait de se faire une idée juste des rapports qui existaient entre les diverses pièces, on pourrait sans doute préciser davantage cette explication, et dire comment s'était

constitué l'élément galvanique. Mais on en est réduit aux conjectures à cet égard, quoiqu'il demeure bien démontré, du reste, par l'aspect général des croûtes oxydées, qu'elles sont le produit d'une action galvanique.

3° Le cœur, ou la matière présumée telle, était enveloppé d'une toile qui a conservé l'apparence d'un cœur. Celle-ci était elle-même enveloppée d'une seconde toile qui a été plus spécialement examinée. Les deux toiles paraissent semblables d'ailleurs. Celle-ci était enduite d'une substance d'apparence grasse ou résineuse. Ça et là elle présentait des taches brunes formées d'une matière friable.

On s'est donc occupé de savoir en quoi consistait l'enduit, de quelle matière était tissée la toile, et enfin de quelle nature étaient les taches brunes qu'on pouvait croire formées, au premier abord, par du sang desséché.

La toile paraît neuve. *L'enduit qu'elle porte a été appliqué par immersion. Cet enduit consiste en cire d'abeilles*, employée probablement à l'état que le commerce caractérise du nom de *cire vierge*. La cire qu'on retire de la toile, une fois débarrassée de la matière brune accidentelle, paraît peu colorée en effet. Elle offre d'ailleurs tous les caractères de la cire d'abeilles récente ; *chose remarquable, vu l'ancienneté des restes qui nous occupent*. Mais cette circonstance s'explique toutefois quand on se rappelle combien la cire est peu altérable.

La toile, soumise d'ailleurs à l'emploi des réactifs convenables, n'a offert aucune trace de matière résineuse ou de matière grasse. L'enduit paraît consister *en cire pure*.

Débarrassée de cet enduit, la toile présente toutes les apparences, à l'œil et au microscope, *d'un tissu de lin neuf et sans apprêt*. Cette apparence est confirmée par l'analyse, qui démontre que la toile ne renferme aucune trace d'amidon, et qu'elle contient encore toute la matière mucilagineuse que les toiles neuves abandonnent à l'eau alcaline.

Quant à la portion de la toile qui offre les taches brunes dont il a été parlé plus haut, un examen spécial a démontré qu'elle était très-probablement enduite de sang ou de quelque liqueur sanguinolente. En effet, on y a reconnu une matière animale brune, et

la cendre de cette matière renfermait du fer ; circonstances qui s'accordent avec les propriétés générales de la matière colorante du sang.

4° La substance présumée le cœur devait ensuite faire l'objet d'un examen complet. Elle offre deux parties distinctes : l'une, qu'on pourrait regarder comme la partie extérieure de l'organe ; l'autre, qui paraîtrait en constituer la partie intérieure.

La première consiste en une matière agrégée qui n'offre *aucune trace d'organisation* (1), et qui possède toutes les propriétés d'un ulmate alcalin, soluble dans l'eau , mêlé d'une matière organique insoluble dans ce liquide. Ce produit renferme en outre une quantité très-notable d'oxyde d'étain, qui s'est peut-être mêlé accidentellement avec les parties soumises à l'analyse , et qui provient des débris de la boîte.

Cette partie semblerait donc plutôt provenir d'une altération de quelque substance végétale que du cœur lui-même. Cependant , il faut noter que la partie soluble dans l'eau renferme de l'ammoniaque qui doit provenir de quelque matière animale , mais qui a pu être transporté à la place qu'il occupe aujourd'hui , quoique formé à distance et par d'autres matières.

Cette matière brune est du reste assez évidemment déposée sur la matière suivante , comme si celle-ci , *après les préparations dont le cœur a pu être l'objet, avait été enveloppée d'une poudre végétale* (2).

Vient enfin la partie brune , considérée comme la partie intérieure du cœur. Elle consiste en une pâte cavernueuse brun foncé, mêlée d'une multitude de parcelles de matière ligneuse , faciles à reconnaître , et provenant *de quelque bois ou de quelque écorce* (3). On remarque en outre à la surface de ces fragments un assez grand nombre de cristaux incolores et étoilés, que leur petitesse n'a pas permis d'analyser.

(1) M. Letronne avait dit du cœur (*Exam. crit.*, p. 157) : « Il présente bien une « masse compacte et racornie, mais cohérente dans toutes ses parties, où les fibres « et le tissu musculaire sont intacts. »

(2) Surabondance de soins et de précautions.

(3) Trace probable d'un embaumement dans le Levant , où se trouvent des arbustes à parfum, dont le bois ou l'écorce sont employés à ces opérations.

L'alcool retire de ce produit une substance brune offrant les principales propriétés du *baume et des résines* (1).

L'eau en extrait abondamment une substance qui offre les propriétés d'un ulmate alcalin.

Quand on la brûle en masse, elle exhale d'abord *une odeur balsamique*, à laquelle succède l'odeur spéciale des matières animales qu'on décompose au feu.

Il résulte de cet ensemble de caractères : 1° que le cœur a été embaumé *avec des bois ou des écorces odorants, avec quelque baume, et peut-être avec des matières salines*; 2° que la substance propre du cœur est détruite aujourd'hui par une altération spontanée et lente qui l'a convertie en une matière fort analogue à l'acide ulmique du terreau.

On peut donc conclure des faits précédents, dont les pièces justificatives ci-jointes complètent l'exposé détaillé :

1° Que le cœur déposé dans la Sainte-Chapelle a subi des altérations qui annoncent un assez long séjour dans la boîte (2);

2° QUE CE COEUR A ÉTÉ EMBAUMÉ (3);

(1) Ce baume et cette résine fournissent encore une preuve des soins attentifs mis à l'embaumement.

(2) Une question adressée par un membre de la commission à M. Dumas, et consignée avec la réponse de celui-ci au procès-verbal, déterminera avec un développement que ne comportaient pas ces conclusions, ce qu'il faut entendre par les mots *un assez long séjour* :

« Après la lecture du rapport, un membre a demandé à M. Dumas s'il était possible de déterminer l'époque vers laquelle la boîte en forme de cœur et les objets « qu'elle renfermait avaient été placés sous le pavé de la Sainte-Chapelle. M. Dumas « a répondu que l'état d'altération dans lequel se trouvent ces différentes substances, lui donnait lieu de penser qu'elles avaient séjourné en terre *pendant au moins deux siècles*, et qu'une fois arrivées à ce degré d'altération *elles avaient pu persister dans le même état pendant un temps indéterminé.* » (Extrait du procès-verbal de la commission du 23 août 1844).— Quant à l'appréciation dernière de M. Letronne, c'est que *l'état du viscère indique une époque plus récente que saint Louis.* (Exam. crit., p. 154.)

(3) Un rapprochement est ici nécessaire pour faire apprécier la juste valeur des assertions de M. Letronne et le degré d'exactitude de ses observations. On voit combien est formelle la conclusion qu'une science incontestable déduit des faits de l'examen chimique : **LE COEUR A ÉTÉ EMBAUMÉ.** Or voici quelle assertion non moins formelle avait mise en avant M. Letronne : « Comment serait-il possible d'attribuer « à saint Louis, dont le cœur a dû être préparé à Tunis même, celui qu'on a trouvé « à la Sainte-Chapelle, qui a été mis dans la boîte *encore humide et sanglant* ?

3° Qu'il avait été enveloppé d'UNE TOILE DE LIN NEUVE *et enduite*
DE CIRE PURE ;

4° Qu'il était renfermé dans une boîte d'étain.

« Tout annonce qu'on n'avait fait subir à celui-ci *aucune des préparations ordinaires* ; qu'on l'a mis *précipitamment et encore tout frais* dans ce morceau de « linge. » Exam. crit., p. 156.

Ainsi des observations de M. Letronne, non contrôlées, il serait résulté qu'on ne trouvait pas la moindre trace d'embaumement ; et, ce qui est plus fort, il *affirme*, comme s'il l'avait vu, que le cœur *a été mis dans la boîte encore humide et sanglant*. Pour tous les endroits où, comme là, M. Letronne affirme sans apporter de preuves quelconques, la valeur de l'affirmation est évidemment en raison de la confiance que mérite l'auteur. C'est ce qui m'a fait beaucoup insister sur ce point comme sur un point capital dans cette discussion. Aux personnes qui désirent ne conserver aucun doute à ce sujet je recommande spécialement les citations textuelles rapprochées ci-dessus aux pages 101, 102 et 103, ainsi que la comparaison des deux éditions du rapport de M. Letronne au ministre, pag. 133 et suivantes.

Les mots que nous avons fait imprimer en caractère italique ou en capital dans cet Examen chimique de M. Dumas, et les notes que nous y avons ajoutées, ont pour objet de rendre plus évident tout ce que ce rapport de notre savant confrère de l'Académie des sciences offre de favorable à l'opinion que ces restes peuvent être le cœur de saint Louis.

J. B. X.

LETTRE

DE M. A. DEVILLE,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

A M. AUGUSTE LE PREVOST,

SUR LE CŒUR DE SAINT LOUIS.

MONSIEUR ET AMI ,

J'ai suivi avec une attention et un intérêt soutenus toute la discussion sur le cœur de saint Louis. Simple spectateur du débat, j'ai admiré le talent et l'habileté que vous avez déployés, ainsi que votre adversaire, et le savoir dont vous avez fait preuve. Maintenant que la lice semble déserte, puis-je venir m'y présenter? Il faut toute l'instance que vous mettez à connaître mon opinion motivée, pour que je me décide à rompre le silence. L'intervention de l'Académie ne saurait être, je le sais, un obstacle pour moi; car ce corps savant, d'après les termes mêmes de sa décision, dont on ne saurait trop approuver la sagesse, loin de fermer à tout jamais la discussion, semble appeler de nouveaux documents, de nouvelles investigations. Il peut donc m'être permis d'y rentrer. Si je puis faire envisager la question sous un point de vue qui n'a point encore été traité; si je parviens à faire sortir des pièces les plus importantes du débat, de celles qui en sont la base et le véritable point de départ, un aperçu, un fait, qui n'a point été signalé, ou tout au moins suffisamment approfondi; si

j'apporte des documents qui ont été ignorés ou négligés jusqu'ici, qu'aurais-je fait autre chose que de répondre à l'appel de l'Académie ?

C'est aux circonstances qui ont suivi la mort de saint Louis, c'est près de l'événement que je me place. C'est en portant mon examen sur les premiers témoignages que nous puissions invoquer, sur ceux des contemporains, des témoins oculaires, que je saisis la question.

Il est bien peu de faits historiques qui soient appuyés de témoignages aussi imposants, aussi irrécusables, que ceux que nous possédons sur la mort de saint Louis et sur les circonstances qui l'ont accompagnée et suivie ; et cependant, tant la certitude historique est hérissée de difficultés pour les esprits sérieux, les hommes si instruits, si habiles, qui viennent de les examiner avec une si scrupuleuse attention, n'ont pu s'accorder entre eux sur la valeur de ces documents et en faire jaillir la vérité.

On cessera de s'en étonner, en se plaçant à leur point de vue, s'il restait démontré que la question du dépôt du cœur de saint Louis, si incertaine, si obscure pour nous autres modernes, que près de six siècles séparent de l'événement, l'a été également pour ceux qui en étaient rapprochés, pour les contemporains, pour ceux-là même qui, par position et par devoir, ont dû être les mieux instruits. C'est la thèse que je me propose de soutenir. Elle présente, si je ne me trompe, la question sous une nouvelle face.

Les témoignages que nous allons examiner, témoignages qui dominent tous ceux qui sont arrivés jusqu'à nous, et qui acquièrent, de la position et du caractère de leurs auteurs, une importance capitale et tout à fait hors ligne, ce sont les récits de Geoffroi de Beaulieu et de Thibaud, roi de Navarre.

Un mot sur ces deux personnages.

Geoffroi de Beaulieu remplit, durant vingt années, les fonctions d'aumônier auprès de saint Louis. Il était avec lui à Tunis ; il l'assista *in infirmitate pariter et morte*, lui administra les saints sacrements, et reçut son dernier soupir. Geoffroi de Beaulieu écrivit, par ordre du pape Grégoire X, le panégyrique de saint Louis, deux ou trois années après la mort de ce prince.

Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre, avait épousé la fille de saint Louis, Isabelle ; il accompagna son beau-père dans sa dernière expédition, et se trouvait à son lit de mort. C'était le personnage le plus considérable au camp de Tunis, après le fils et le frère de saint Louis. Guillaume de Nangis le met même avant le dernier : *erat post regem Franciæ præpotens*. Thibaud ne quitta Tunis qu'avec l'armée, et mourut au retour, à Trapani, en Sicile. C'est de Tunis qu'il écrivit à l'évêque de Tusculum la lettre dans laquelle il raconte la mort de saint Louis.

Qui pourrions-nous citer de préférence à ces deux témoins oculaires, l'un gendre, l'autre confesseur de saint Louis, ou même à côté d'eux, parmi les contemporains qui ont approché ce prince et qui en ont parlé ? Serait-ce Guillaume de Chartres, qui le vit également mourir, et qui a écrit sa vie et ses miracles ? Il ne dit pas un mot du cœur du saint roi. Serait-ce Pierre de Condé, un de ses chapelains, qui, dans ses lettres écrites de Tunis, entre dans des détails si circonstanciés ? Il ne parle ni du cœur ni même du don fait au roi de Sicile. Serait-ce Joinville, l'historien, l'ami de saint Louis ? Il se tait également sur le cœur. Rappelons-le, d'ailleurs, il n'était point à Tunis : *De la voie que il fist à Thunes, ne weil je rien conter ne dire, pour ce que je ni fu pas*, dit-il lui-même. Même silence de la part du confesseur de la reine Marguerite, femme de saint Louis. Voilà pour les contemporains. On me permettra de ne pas m'arrêter aux historiens qui ne sont venus qu'assez longtemps après.

Nous n'insisterons pas, à notre tour, sur le crédit qui doit être accordé aux textes de Geoffroi de Beaulieu et de Thibaud de Navarre. Nous ne pensons pas qu'on doive s'arrêter aux doutes qu'on a élevés dans le cours et dans l'intérêt de la discussion. Contester les textes est une ressource extrême, rarement sûre, à laquelle on nous rendra la justice, quant à nous, de n'avoir point recouru. S'il était nécessaire, cependant, d'insister sur la lettre de Thibaud de Navarre, je rappellerais les paroles de M. Letronne, auxquelles il n'y a rien à ajouter : « La pièce examinée en elle-même, dit-il, n'offre aucune prise au doute, et « j'ose croire que plus on examinera les détails qu'elle contient, « plus on y reconnaîtra tous les caractères de la plus parfaite

« authenticité. Cette authenticité serait d'ailleurs, s'il était nécessaire, garantie par des témoignages contemporains; car on la trouve citée de bonne heure. » Suivent les citations des chroniques de Mathieu Paris et de Gérard de Frachet, auxquelles je joindrai celles de Nicolas Trivet, de Jean d'Ypres, de Villani.

Rapportons maintenant les textes qu'il nous reste à examiner. Je commence par Geoffroi de Beaulieu. Voici comment il s'exprime :

« *De corde ejus et intestinis in Siciliam translatis.* »

« Tamen carnes corporis ejus excortas et ab ossibus separatas, necnon cor et intestina ipsius petiit et impetravit devotus rex Siciliæ a nepote suo rege Philippo, qui suscipiens sanctas reliquias, honorifice fecit eas in Siciliam deportari, et prope Palermum in nobili quâdam et cathedrali abbatiâ præcepit recondi cum valde solemni atque devotâ processione totius cleri ac populi terræ illius. Quando de Tunicio redeuntes et Palermum transeuntes, dictam abbatiam verè nobilem ac pulcherrimam visitavimus, audivimus a pluribus fide dignis quod postquam sacræ reliquiæ ibi fuere reconditæ, multa miracula ibidem cooperante Domino, acciderunt. »

Geoffroi complète le récit, en disant :

« *Quod sancta ejus ossa in exercitu retenta sunt.* »

« Ossa sacra corporis ejus ex voluntate domini regis novi Philippi debuimus nos, et quidam alii ad hoc electi, statim post obitum ejus in Franciam deportare; videlicet in ecclesiâ beati Dionysii, ubi elegerat sepulturam si in terra christianitati nondum acquisita ipsum, Domino disponente, decedere evenerit. Sed postea habito cum rege Siciliæ concilio, ut credimus, saniori, retinuit secum sacras reliquias Dominus rex Philippus. »

Voilà qui est aussi affirmatif que possible; et cependant, nous croyons pouvoir démontrer que sur une des circonstances principales de son récit, sur la circonstance capitale, celle du cœur, Geoffroi de Beaulieu a été dans l'erreur. Laissons parler le roi de Navarre :

« Sire, écrit-il à l'évêque de Tusculum, nous avons recues vos lettres, esquelles vous nous priés que vos feissions sçavoir lestat de mon cher seigneur de sainte mémoire monseigneur Loys, jadis

« roy de France, cui Deus face merci..... de sa fin vos poon-
« nos tesmoïner par la veoué de nous (suit le récit de la mort).....
« Sire, les entrailles de nostre seigneur qui mort est furent portez a
« Montreal, en leglise de Montreal, pres de Palerne, la ou nostre
« sire a ja commencé a fere moult de miracles par li que li archidia-
« kenez de Palerne a envoïés au roy de Sicile et li cors de li sires et
« *li cuers* demurent encore en lost, kar li peuples ne volsit en nule
« manere que il en fust portés..... Ce fut donné en l'ost pres de
« Tunes, le mercredi devant la Sainte-Michiel (le 24 septembre). »

Ces deux récits sont en complète discordance. Geoffroi de Beaulieu fait porter le cœur en Sicile, Thibaud de Navarre le fait rester à Tunis ; la contradiction est palpable, évidente. M. Letronne, qu'elle devait singulièrement embarrasser, prétend qu'elle n'est qu'apparente, qu'elle s'explique par les dates.

« Quant à ce qu'ajoute le roi de Navarre, dit-il : *Li cors de li sires et li cuers demurent encore en l'ost, kar li peuples ne volsit en nule manere que il en fust portés*, cela prouve seulement que le 24 septembre, le cœur restait encore au camp ; mais rien ne dit qu'il ne fut pas envoyé un peu plus tard à Montréal, lorsque l'irritation des troupes fut calmée, dans l'intervalle de deux mois moins quatre jours qui s'est écoulé entre la rédaction de la lettre et le départ de l'armée. C'est là, en effet, ce qu'atteste Geoffroi de Beaulieu, par son récit rédigé en 1275. On ne peut douter, d'après son témoignage, que le cœur ne fût compris parmi les saintes reliques, dont il parle quelques lignes plus loin, lorsqu'a près avoir dit que *les chairs, le cœur et les intestins* furent portés à Montréal, et déposés dans l'église, il ajoute qu'en revenant de Tunis et passant à Palerme, il rendit visite à la célèbre abbaye, et que là il apprit de personnes dignes de foi, qu'après que les saintes reliques y eurent été déposées, il arriva beaucoup de miracles avec l'aide du Seigneur (1). »

Ainsi, M. Letronne admet qu'au 24 septembre, date de la lettre de Thibaud, le cœur de saint Louis était dans le camp de Tunis, ce dont, au reste, il est impossible de douter, d'après le témoignage du roi de Navarre. Il suppose ensuite que, un peu plus

(1) *Examen critique*, p. 54.

tard , le cœur , dans l'intervalle qui s'est écoulé du 24 septembre au jour du départ de l'armée, a pu, lorsque l'irritation des troupes était calmée, être transféré en Sicile, où déjà les chairs et les intestins avaient été précédemment portés; que Geoffroi de Beaulieu, en revenant de Tunis, a appris à Palerme les miracles opérés sur les saintes reliques, parmi lesquelles il place, avec les chairs et les intestins, le cœur, qui s'y trouvait réuni lors de son passage. Telle est l'explication, au moyen des dates, qui, d'après M. Letronne, fait disparaître la contradiction qui existe entre le récit de Thibaud de Navarre et celui de Geoffroi de Beaulieu.

Cette explication peut paraître ingénieuse; mais remarquons tout d'abord qu'elle violente le texte de Geoffroi de Beaulieu, qui ne scinde nullement l'envoi fait en Sicile. Le narrateur s'explique d'une manière aussi nette, aussi claire que possible: selon lui, deux parts sont faites des restes de saint Louis; d'un côté, les os, que lui-même doit porter en France; de l'autre, le cœur avec les chairs et les intestins, que Charles d'Anjou fait partir immédiatement pour la Sicile. Voilà qui est positif et sans ambage. Doit-il être permis de dénaturer, de torturer le texte, et remarquons-le, le seul texte sur lequel on puisse s'appuyer pour faire porter le cœur de saint Louis en Sicile?

Mais suivons le savant critique sur son propre terrain. Examinons, pesons à notre tour les dates. Nous allons démontrer que, loin d'expliquer la contradiction des deux récits, elles la confirment, la rendent plus évidente, plus constante encore, et, par conséquent, maintiennent dans toute sa force le dire du roi de Navarre.

Saint Louis meurt le 25 août. Geoffroi de Beaulieu devait transporter en France, immédiatement après la mort, *statim post obitum*, les ossements du saint roi. Philippe le Hardi s'étant ravisé et ayant pris la résolution de les garder au camp avec lui, n'en fit pas moins partir pour la France Geoffroi de Beaulieu. Ce prince, au lieu des ossements de son père, lui donnait à porter, en compagnie de Guillaume de Chartres, les lettres qu'il écrivait au clergé et aux grands du royaume, ainsi qu'à Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et à Simon de Nesle, que saint Louis avait constitués régents en son absence, pour les confirmer dans le pouvoir

qu'ils avaient reçu, leur prescrire les mesures à prendre dans ces graves circonstances, et leur demander des secours (1). Ces lettres furent expédiées le 12 septembre : « Actum in castris juxta Carthaginem die veneris post festum B. Mariæ Virginis. » L'importance de cette mission exigeait une grande célérité. Saint Louis était mort depuis dix-huit jours ; il n'y avait pas un instant à perdre. Déjà le départ des envoyés, « per eos qui cum felicis memoriæ domini regis corpore revertentur, » qui avait été fixé, dans l'origine, au vendredi, 5 septembre, ainsi que nous l'apprend un des chapelains de saint Louis, Pierre de Condé, dans une lettre écrite de Tunis, avait été différé jusqu'au dimanche suivant (2). Cinq jours s'étaient écoulés depuis ; il était impossible de tarder davantage.

Geoffroi de Beaulieu, aussitôt après avoir reçu les missives royales, qu'on venait de fermer le 12 septembre, dut mettre immédiatement à la voile. Il dut donc quitter Tunis le même jour. Que ce soit le lendemain, le surlendemain, 14, si l'on veut ; on ne saurait admettre un délai plus prolongé.

Ce qui achève de démontrer l'urgence que le nouveau roi attachait à la mission qu'il avait confiée à Geoffroi de Beaulieu, c'est la lettre que ce prince écrivait, peu de temps après, le 4 octobre, « die sabbati post festum Sancti Remigii, » aux régents du royaume, pour leur confirmer ses premières missives ; dans la crainte, leur disait-il, que ses envoyés n'eussent éprouvé quelque retard ou quelque empêchement dans leur voyage : « quia timemus eosdem in suo fuisse itinere impeditos et non ita tutò ad vos, ut credimus, seu æstimamus, accessuros (3). »

Geoffroi de Beaulieu, prenant la route ordinaire de tous ceux qui se rendaient de Tunis en France, fit sa première escale en Sicile.

(1) « Propter hoc dilectos nostros viros religiosos fratrem Gaufridum de Bello loco et Guillelmum Carnotensem... latores præsentium destinamus. » Duchesne, t. V, p. 440, et *Spicilegium*. Paris, 1723, t. III, p. 666 et 667.

(2) « Cum autem vacarem scripturæ præsentis litteræ, mihi nuntiatum est quod navis quæ die veneris mane debebat velum facere, non erat id factura usque ad diem dominicam subsequentem... Actum in castris ante Carthaginem ante natiuitatem B. Mariæ Virginis (le 4 septembre). *Spicilegium*, t. III, p. 667.

(3) *Idem*, t. III, p. 666.

La distance de Tunis à Palerme n'étant que de soixante-dix lieues, le vaisseau qui le portait, en supposant une navigation ordinaire, dut la franchir en deux jours. Geoffroi de Beaulieu, parti de Tunis le 14 septembre, aurait donc touché Palerme le 16. Admettons, nous y consentons, qu'il n'y ait abordé que le 17, que le 18; c'est quatre jours de navigation. Cette latitude paraîtra, certes, bien grande, si nous rappelons qu'une partie de la flotte française, au retour de Tunis, mit à la voile le jeudi matin, 20 novembre, et aborda le lendemain, vendredi, en Sicile. Geoffroi retrouve à Montréal, suivant ce qu'il a écrit et cru, comme aussi d'après le commentaire de M. Letronne, le cœur avec les intestins et les chairs, et y entend parler des miracles qu'ils y ont opérés; et, cependant, à six jours de là, le 24 septembre, le cœur, d'après le témoignage formel, irrécusable, non contesté de Thibaud de Navarre, de l'aveu du critique lui-même, le cœur du saint roi est à Tunis, au milieu du camp des croisés!

Loin de nous la pensée de suspecter la bonne foi de Geoffroi de Beaulieu; mais il est évident qu'il a été dans l'erreur au sujet du cœur; qu'il s'est passé à Tunis quelque chose qu'il a ignoré. Charles d'Anjou avait demandé et obtenu, et cela peut-être en présence de Geoffroi, avec les intestins et les chairs, le cœur de son frère; on ne peut en douter. Un envoi est fait immédiatement en Sicile. Geoffroi croit, reste dans la conviction, écrit plus tard, d'après ses souvenirs, que le cœur en fait partie; ce cœur, il croit le retrouver dans cette île. On voit qu'à l'insu et en arrière de Geoffroi, un fait s'est accompli dont il n'a pu tenir compte. Présent au chevet de saint Louis, à ses derniers instants, il a vu Charles d'Anjou arriver, se précipiter sur le corps de son frère avant qu'il fût refroidi, *adhuc calore complexionali tepidum*; il a entendu la demande faite par l'oncle, accordée par le neveu, dans ce premier moment de douleur et d'attendrissement. Bientôt après, les médecins et les serviteurs s'emparent du cadavre pour le dépecer, *clientes aulici et ministri quibus hoc incumbbat officium, corpus*, etc. (1). Le rôle de Geoffroi de Beaulieu cesse. C'est alors que Philippe le Hardi, regrettant sans doute d'avoir abandonné, dans un instant

(1) Guillaume de Nangis.

d'effusion, à d'autres mains que les siennes, à un autre pays que la France, la portion la plus noble, la plus chère des restes inanimés de son père ; regrettant de s'être écarté pour son père (si on ne veut pas même admettre un malentendu) de l'usage consacré, de ne laisser au loin que les parties du corps réputées les moins nobles, celles dont la rapide putréfaction rendait le transport difficile et même dangereux, pour conduire au pays natal le cœur avec les ossements (1), aura retiré la promesse inconsidérée qu'il avait faite, en aura exigé, s'il a été nécessaire, le sacrifice. N'est-ce pas ici le cas d'appliquer à Geoffroi de Beaulieu ce que Pierre de Condé, ce chapelain de saint Louis, disait de lui-même, en parlant de certaines dispositions prises à Tunis, où il était de sa personne : « Quia vero de futuro non est veritas manifesta, quid ordinandum erat in locis prædictis in confectione præsentium penitus ignorabam (2) ? »

Telle est la déduction simple, naturelle, basée sur l'examen des dates et sur les faits, des textes des deux écrivains, et de l'erreur dans laquelle l'un d'eux est tombé.

Que reste-t-il désormais de l'explication de l'auteur de l'Examen critique ? N'est-il pas démontré que le cœur n'a point été transféré en Sicile ? Que si, cependant, il fallait, surabondamment, lui porter un dernier coup, nous ajouterions que le motif mis en avant par M. Letronne, du séjour momentané du cœur dans le camp, base de son argumentation, est ici sans application, sans valeur.

À l'entendre, c'étaient ces réclamations, ces murmures de l'armée, dont parle le roi de Navarre, *kar li peuples ne volsit en nule manere que il en fust portés*, qui auraient forcé Philippe le Hardi à retenir le cœur dans le camp avec les os, sauf à l'envoyer plus tard en Sicile. Mais le savant critique oublie que déjà les chairs

(1) Les exemples viendraient, s'il était nécessaire, s'offrir en foule à ma plume. Mais pour me borner à ceux qui se rattachent à l'expédition de Tunis et à la famille de saint Louis, je rappellerai que les cœurs du frère de ce prince, Alphonse de Poitiers, de son gendre Thibaud de Navarre, comte de Champagne, de sa fille Isabelle, tous morts dans le cours de l'expédition, furent apportés en France avec leurs ossements, *more majorum, relictis putrilibus quæ servando servari non poterant*, dit un chroniqueur du temps.

(2) *Spicilegium*, t. III, p. 668.

et les intestins avaient été embarqués pour Palerme, sans que l'armée y mit aucune opposition. Qui pouvait empêcher qu'on fit partir le cœur en même temps, qu'on le réunit aux intestins et aux chairs? Le faible volume de ce viscère, son peu d'apparence, rendaient, certes, la chose aussi facile que possible. Veut-on que l'envoi se soit effectué à l'insu de l'armée, ait été dérobé à sa connaissance? Il devenait, alors, plus facile encore, et tout simple, d'y comprendre le cœur.

L'auteur de l'Examen critique veut, qu'entre la date de la lettre de Thibaud et le départ de l'armée, les murmures et l'irritation des troupes étant venus à se calmer, on ait pu faire partir le cœur pour la Sicile. Si la chose s'était passée ainsi qu'il l'arrange, Philippe le Hardi aurait profité de la même facilité pour faire partir les os pour la France, puisque et les os et le cœur n'étaient restés à Tunis que pour obéir à la manifestation de l'armée. Or, nous voyons les os demeurer dans le camp jusqu'à ce qu'il soit levé et que l'armée s'embarque pour la France. La même chose a dû nécessairement avoir lieu pour le cœur; la conséquence est forcée. Le cœur n'a donc pas été porté en Sicile.

Si le cœur est resté dans le camp, disons-le, c'est qu'il faisait partie des restes destinés à la France. Car l'opposition de l'armée, d'après Geoffroi de Beaulieu lui-même, d'accord en cela avec le roi de Navarre, ne s'est déclarée qu'au moment et à raison de l'envoi préparé pour ce pays. Geoffroi de Beaulieu ne dit-il pas en propres termes, qu'il devait emporter, immédiatement après la mort, la part faite à la France, mais que Philippe le Hardi, mieux conseillé, effrayé, disons le mot, la retint au camp avec lui? Or, cette part faite à la France, cette part laissée dans le camp, quelle est-elle? nous le savons : le cœur et les os.

L'erreur involontaire dans laquelle est tombé Geoffroi de Beaulieu, restant démontrée, son témoignage détruit, effacé des tables de l'histoire, que reste-t-il pour le transport et le dépôt du cœur de saint Louis en Sicile? Rien. Quelle autorité invoquer? Aucune. Où rencontrer un document, un fait? Nulle part. Le reliquaire de Montréal lui-même n'est-il pas entièrement muet? Lisez l'enquête. Avec Geoffroi de Beaulieu tout disparaît. « Le passage de Geoffroi de Beaulieu, » avait dit M. Letronne, et nous sommes de son avis,

« domine la discussion tout entière (1). » Ce passage , nous l'avons réduit à sa juste valeur. L'arrêt est prononcé.

Je m'abuserais , sans aucun doute , si je croyais avoir seul , et le premier, démêlé la vérité dans le récit du confesseur de saint Louis. D'autres, longtemps avant moi , ses contemporains même , semblent avoir révoqué en doute ce qu'il a cru et dit. Ouvrez Guillaume de Nangis , ce moine de Saint - Denis , qui écrivit la vie de saint Louis et qui la dédia à son petit-fils. Il suit pas à pas, il copie, il transcrit Geoffroi de Beaulieu , mais, à l'endroit capital , il raye le mot *cor*, il le passe sous silence. Écoutons-le :

« Carnem tamen corporis excoctam et ab ossibus separatam ,
« necnon intestina ipsius petiit et impetravit Karolus rex Siciliæ
« a nepote suo rege Philippo. Qui susceptas sanctas reliquias
« honorificè fecit eas in Siciliam deportari (2). » Un seul mot a disparu ; c'est le mot *cor*. L'intention n'est-elle pas manifeste ?

Mais pour qu'il ne reste aucun doute à cet égard, lisez la *Chronique abrégée* de ce même Guillaume de Nangis, qu'il *translata*, comme il le dit, *de latin en françois à la requeste dez bonnes gens*. Ce cœur que, dans son Histoire, il distrait de l'envoi fait en Sicile, dans sa Chronique abrégée, il le comprend dans celui fait en France : « *e furent ses os et son cuer apportez en France* (3). »

Le religieux anonyme de Saint-Denis, qu'on dirait avoir écrit en vue de l'enquête sur la vie de saint Louis, ne rapporte-t-il pas la même chose ? Ainsi que Guillaume de Nangis , il fait transporter le cœur de saint Louis en France , et le fait déposer dans le couvent dont lui-même était moine : « Cujus ossa gloriosa cum ejusdem corde
« sanctissimo , primogeniti tunc filii sui domini Philippi.... provi-
« dentiâ, ad Sancti Dyonisii monasterium est delatum (4). »

Quelque opinion qu'on se fasse du dépôt du cœur de saint Louis à

(1) *Examen critique*, p. 175.

(2) Mettons en regard le texte de Geoffroi de Beaulieu :

« Tamen carnes corporis ejus excoctas et ab ossibus separatas necnon cor et intestina ipsius petiit et impetravit devotus rex Siciliæ a nepote suo rege Philippo.
« Qui suscipiens sanctas reliquias, honorificè fecit eas in Siciliam deportari. » On ne niera pas la copie.

(3) *Recueil des Historiens de France*, t. XX, p. 650.

(4) *Idem*, t. XX, p. 57.

l'abbaye de Saint-Denis, toujours est-il que, dans ce monastère, où se rédigeaient, où se conservaient les annales officielles de nos rois, on ne croyait pas, dans les temps voisins de la mort de saint Louis, que son cœur eût été déposé en Sicile, mais bien apporté en France (4).

C'est ce que j'ai voulu moi-même établir, et que je crois avoir démontré dans la dissertation que vous venez de lire. Je n'insisterai pas davantage.

Le terrain de la discussion ainsi déblayé, ce premier point constaté, on conçoit combien, au milieu des ténèbres, de l'incertitude qui pèsent encore sur l'existence et le dépôt définitif du cœur de saint Louis, la révélation subite, inattendue, d'un cœur humain dans la Sainte-Chapelle, dans l'oratoire du saint roi, à la place éminemment privilégiée qu'il occupait, a pu saisir l'attention, éveiller les sentiments, exalter l'imagination du savant, du chrétien, du Français.

C'est à ces impressions que vous avez cédé, en proclamant que la France avait retrouvé le cœur du plus saint et de l'un de ses plus grands rois, en développant, en soutenant cette thèse palpitante d'intérêt, avec une chaleur, une force, un talent qu'on ne saurait trop admirer. Avez-vous déchiré le voile? avez-vous dissipé tous les doutes? le problème est-il résolu?

La première objection qui se présente contre l'existence du cœur de saint Louis dans la Sainte-Chapelle, et que votre habile adversaire ne pouvait manquer de faire ressortir, c'est le silence absolu, qui, à la Sainte-Chapelle comme ailleurs, à toutes les époques, vers le temps de saint Louis comme postérieurement, est gardé sur ce dépôt. Mais si le cœur de saint Louis a été apporté en France, comme je l'ai prouvé, il doit être quelque part, il a été mis quelque part; que ce soit à Saint-Denis, à Notre-Dame de Paris, à Poissy, comme on le voudra, n'importe. Or, le même silence, en quelque lieu qu'on veuille qu'il ait été déposé, règne aussi absolu, aussi complet. L'objection, en ce qui concerne la Sainte-Chapelle, malgré ce qu'elle pouvait présenter de force au premier coup d'œil, a donc peu de poids.

(1) C'est l'opinion qu'adopta le savant historien de l'abbaye de Saint-Denis, dom Félibien.

Au milieu de ce silence, à défaut de preuves écrites qui puissent servir, en quelque sorte, de procès-verbal, si on ne veut pas s'arrêter à la découverte même du cœur humain de la Sainte-Chapelle, réduits, comme nous le sommes ici, aux inductions de la critique, on doit se demander où Philippe le Hardi, après l'avoir apporté en France, a dû, naturellement, de préférence, déposer le cœur de son père.

Disons d'abord qu'il est impossible d'admettre, qu'après avoir exigé de Charles d'Anjou, du propre frère de saint Louis, le sacrifice de cette précieuse relique, il ait pu en faire don à un autre, quel qu'il fût; qu'après en avoir privé l'abbaye de Montréal, à laquelle il était destiné et promis, il ait pu en gratifier un autre établissement particulier. Philippe le Hardi n'a donc pu, n'a dû placer le cœur de son père, qu'à Saint-Denis, où le saint roi avait élu sa sépulture, ou bien le garder par devers lui. Dans ce dernier cas, où l'aurait-il placé? Dans la chapelle de son palais, dans la Sainte-Chapelle; il ne peut y avoir là-dessus l'ombre d'un doute. Or, si nous reconnaissons, avec l'auteur de l'Examen critique, que le cœur de saint Louis n'est point entré à Saint-Denis; que lors de l'enquête solennelle faite dans cette abbaye pour la canonisation, que lors de la *levée du corps*, qui y fut pratiquée en 1298 devant de nombreux témoins, que lors du partage qu'on fit en 1306 des royales reliques, on ne signale en aucune manière la présence du cœur, il faut en tirer la conséquence qu'il a été mis à la Sainte-Chapelle.

Mais, dira-t-on, quelque logique, quelque fort que soit ce raisonnement, nous exigeons plus. Montrez-nous un seul témoignage, un seul document du temps, qui vienne le corroborer, le sanctionner, qui dise positivement que quelqu'un des restes de saint Louis, vers l'époque que vous indiquez, ait pu entrer, soit entré à la Sainte-Chapelle. J'ose espérer qu'on ne récusera pas celui que je vais produire. Ce document, je l'emprunte au procès-verbal de l'enquête des miracles, dressé par ordre du pape Martin IV dans les années 1282-1283, qui nous a été conservé par le confesseur de la reine Marguerite.

On lit dans ce procès-verbal le passage suivant :

« *C'est ci li septiemes miracles de un vallet cui len vouloit
couper le pié et il fu gueri par monseigneur saint Loys.* »

« Et fu li diz Guillot en tel estat jusques atant que
« les os furent aportez en France. Et come les os devant
« dit furent aportez a Paris et *fussent en la chapele le roy*, et
« Guillot oy que N. S. fesoit miracles pour le benoiet saint Loys,
« il ot fiance que tout ausi come il fesoit miracles por autres et
« vertus. Et donques il ala a *la chapele le roy* et il volt entrer pour
« ce que il alast as os du benoiet saint ; mès il ni pot entrer, et just
« (coucha) cele nuit delez la porte du palès. *En apres* come les os
« du benoiet saint *fussent portez à Saint-Denis* et ilecques en-
« seveliz, le diz Guillot vint a potences (béquilles) au tombel du
« benoiet saint Loys, etc. (4). »

Ainsi, il résulte de ce précieux passage, que les restes du saint roi, rapportés en France par son fils, sont effectivement entrés à la Sainte-Chapelle et y ont séjourné, et que ce séjour a précédé le dépôt fait à Saint-Denis. Ces restes, quels étaient-ils ? Thibaud de Navarre nous l'a dit, nous l'avons nous-même démontré ; c'étaient les os et le cœur. Si on ne parle ici que des os, c'est que les ossements du saint roi étaient la relique patente, officielle, qu'on me passe cette expression ; celle qui était destinée dans l'origine à la France ; celle que tout le monde nommait ; celle que le malheureux Guillot cherchait, celle qu'il poursuivait à Saint-Denis ; celle dont s'occupaient, dont s'enquéraient uniquement les commissaires chargés de constater les miracles. Remarquons, en effet, que leurs investigations se concentrent exclusivement sur les os, sur le *tombel* de Saint-Denis qui les renfermait. S'occupent-ils des autres restes du saint roi, des entrailles, des chairs, par exemple, dont l'existence en Sicile était connue de tous, de ces portions saintes elles-mêmes, puisque, antérieurement à l'enquête, on signalait les miracles qu'elles avaient opérés ? et cela leur était d'autant plus facile que le roi de Sicile lui-même était auprès d'eux, comme témoin dans l'enquête (2). S'en occupent-ils ? En aucune façon. Ils ont pu tout aussi bien négliger le cœur, en supposant même qu'ils aient été mis dans le secret de son passage et de son dépôt définitif à la Sainte-Chapelle : tout ce qui n'est pas la relique officielle, le *tombel de Saint-Denis*, est comme non venu pour eux.

(1) Recueil des Historiens de France, t. XX, p. 129-130.

(2) Voir le procès-verbal ; Recueil des Historiens de France, t. XX, p. 61.

Rapprochée de ces inductions , de ces faits , la découverte de la Sainte-Chapelle se présente sous un aspect tout nouveau , acquiert , si je ne m'abuse , un intérêt , une puissance que la discussion ne lui avait pas encore donnée.

Il nous reste maintenant à examiner les circonstances particulières et matérielles de cette découverte.

Si le cœur de la Sainte-Chapelle eût été trouvé sous l'autel , de l'aveu de M. Letronne , on eût dû le reconnaître pour *celui du saint personnage , du fondateur de l'église* (1). Si je démontre que le cœur du vénérable fondateur n'a pas pu occuper , dans la Sainte-Chapelle , une autre place que celle où a été découvert le cœur objet de cette controverse , ne seriez-vous pas en droit de vous faire une arme de la déclaration passée par votre adversaire , puisqu'il admet , implicitement , que la place d'honneur , la place privilégiée , n'a pu appartenir qu'à saint Louis dans la royale chapelle ?

Cette place sainte et privilégiée par-dessus tout , j'en conviens , c'est l'autel même. Mais si le cœur de saint Louis a été apporté et inhumé dans la Sainte-Chapelle , lors du séjour qu'y firent les restes du saint roi , à l'arrivée de Tunis , ainsi que cela ressort de ce qui précède , il est impossible de supposer que le cœur ait été mis sous ou dans l'autel. Le cœur de Louis IX n'avait point encore , à cette époque , reçu le baptême de la consécration ; c'était un objet précieux , vénéré , il est vrai , mais ce n'était point une relique. Le placer sous l'autel eût été une véritable impiété ; disons-le , c'eût été un acte monstrueux , dont cette génération , éminemment religieuse , était incapable , qu'on ne commettrait même pas de nos jours (2).

A défaut de cette place , qui lui était interdite , quelle est celle qu'on pouvait choisir , qu'on pouvait regarder comme la première après elle , comme la place d'honneur ? Ne nous en rapportons pas à l'appréciation que nous autres modernes , si éloignés de cette époque religieuse , dont les idées et les principes peuvent nous

(1) *Examen critique*, p. 114.

(2) Cette observation nous dispense de répondre à l'objection tirée du non placement du cœur dans une châsse , à son entrée à la Sainte-Chapelle , que M. Letronne trouve si forte (Rapport au ministre). La même réponse embrasse les deux objections.

échapper, pourrions en faire. Ce sont des témoignages du temps , ce sont des faits que je veux invoquer, comme j'ai constamment cherché à le faire dans tout le cours de cette dissertation.

Lorsque les os de saint Louis furent portés à Saint-Denis , où les déposa-t-on ? Derrière l'autel : « Sacrosancta regis ossa *retrò altare* Trinitatis locaverunt (1). » Où trouve-t-on le cœur de la Sainte-Chapelle ? derrière l'autel. Il est inutile d'insister ; cet exemple parle trop éloquemment. Où serait-il possible d'en trouver un plus direct , plus fort , plus concluant ? Il ne laisse rien à désirer.

Qu'il nous soit permis , cependant , d'ajouter que , derrière cet autel , le cœur de la Sainte-Chapelle se trouvait en face des reliques vénérées de la Passion de N.-S. Entre l'autel et les reliques de la Passion ! Quelle place plus sainte , plus belle , pouvait choisir la main qui l'y déposa ?

Et si nous disions qu'à cet autel se célébraient , chaque jour , les saints mystères et se disaient des prières pour l'âme de saint Louis , ainsi qu'il l'avait prescrit par son testament ; qu'auprès de ces reliques veillaient jour et nuit , comme il l'avait ordonné (2), les chapelains royaux , qui gardaient ainsi le double trésor confié à la Sainte-Chapelle ; ne serions-nous pas en droit de proclamer que cette place était admirablement faite pour le cœur de saint Louis ?

On a fort appuyé sur ce qu'il y aurait eu d'insolite , d'inconvenant , on va presque jusqu'à dire , d'irréligieux , à placer le cœur d'un si grand prince , *sous une dalle , que chacun foulait aux pieds , et où il était , ainsi , exposé continuellement à être profané.*

On se garde bien de dire qu'à l'époque dont nous occupons , dans la chapelle royale , au milieu du sanctuaire , lieu uniquement fréquenté par le prêtre , derrière l'autel , le cœur , sous la dalle qui le recouvrait , était loin d'être continuellement , et par chacun , foulé aux pieds et exposé à être profané. Ne sait-on pas , d'ailleurs , que saint Louis , dans sa profonde humilité , avait demandé , par son testament , que ses restes fussent inhumés avec la dernière simplicité ? *quod super sepulturam ipsius defuncti nulla curiositas , nulla superfluitas faceret.* Ce sont les propres paroles rap-

(1) *Gesta Philippi III* , p. 488.

(2) Charte délivrée à Aigues-Mortes , en 1248. *Histoire de la Sainte-Chapelle* , par Morand , *pièces just.* , p. 12.

portées par son confesseur, qu'on veut bien citer, mais dont on ne veut tenir aucun compte ; et pourtant , pour tout esprit non prévenu , on conviendra qu'elles sont , ici, d'un certain poids.

Mais il y a plus : on oublie donc qu'au siècle de saint Louis, avant comme après, le pavé de nos églises, véritable ossuaire, objet de l'envie de tout ce qu'il y avait de religieux et de puissant, n'était composé que de dalles mortuaires, plus ou moins nues, plus ou moins chargées d'inscriptions et d'effigies, et qu'il était absolument impossible de mettre le pied dans l'église sans les fouler ? Quelle voix s'est jamais élevée, dans ces temps si pleins de foi, pour blâmer cet usage et y trouver une profanation ? Toutes y ont applaudi. Si quelques-unes se font entendre çà et là, c'est pour tonner contre l'orgueil de ceux qui cherchaient à s'y soustraire et qui voulaient que leur pierre sépulcrale s'élevât au-dessus du pavé touché par le pied des fidèles. On veut que saint Louis, lui-même, ait regardé cet usage comme une profanation, et, pour le prouver, on rappelle que ce prince, lorsqu'il pénétrait dans les cloîtres et les cimetières, évitait de marcher sur les croix sépulcrales. Comment n'a-t-on pas réfléchi qu'on faisait là une étrange confusion ? Assimiler le signe sacré de notre rédemption, la croix, à la terre, à la pierre couvrant nos restes mortels et périssables ! A coup sûr, si saint Louis, si ce profond chrétien, avait du respect pour l'un, il en avait peu pour l'autre. Ne prêtons pas à saint Louis des sentiments si peu en harmonie avec sa foi et son humilité chrétienne.

On s'est demandé si l'enveloppe cordiforme du cœur de la Sainte-Chapelle était bien dans les usages du temps ; si cette figure d'un cœur n'était pas d'invention et de pratique moderne. La figure cordiforme remonte à la plus haute antiquité. On la voit exprimée sur des médailles grecques ; à Rome, les enfants la portaient à leur cou (1). Si de l'époque païenne nous passons au Christianisme, qui lui a fait tant d'emprunts, nous voyons la figure du cœur tracée sur les monuments des catacombes de Rome. Des premiers siècles si nous descendons vers ceux qui avoisinent le temps de saint Louis, au siècle même de ce prince, nous la retrouvons encore. C'est ainsi que plusieurs rois et che-

(1) *Nonnulli credunt ingenuis pueris attributum ut cordis figuram in bulli ante pectus annecterent, quam inspicientes, etc.* Macrobe. Saturn., l. I, ch. VI.

valiers, à commencer par le propre frère de saint Louis, Charles d'Anjou, étaient représentés sur leur tombeau, ayant un cœur dans la main. Cette forme, qu'on veut regarder comme *conventionnelle*, et comme *trop recherchée* pour l'époque, était donc connue, usitée. La main des artistes, ainsi que les yeux des fidèles y étaient faits. Rien ne s'oppose donc à ce que la boîte cordiforme ait pu être employée concurremment avec les simples caisses, les coupes, les plateaux, etc., car nous trouvons toute cette variété d'enveloppes, vers le temps de saint Louis, pour les cœurs mis à part.

Je ne m'arrêterai point au métal de la boîte de la Sainte-Chapelle. On a jugé l'étain, dont elle est composée, un métal trop vil pour avoir reçu le cœur d'un roi, d'un personnage comme saint Louis. Vous avez répondu victorieusement à cette objection par l'exemple de l'enveloppe immédiate du cœur de Richard Cœur de Lion, qui est en plomb (1).

Je pourrais, s'il était nécessaire, citer deux autres exemples plus directs encore, puisqu'ils appartiennent à l'expédition même de Tunis, et qu'ils s'appliquent à deux membres de la famille de saint Louis, Isabelle d'Aragon, femme de Philippe le Hardi, et Thibaud, roi de Navarre, dont le cœur et les os furent apportés en France. Quelle enveloppe leur donna-t-on? Une enveloppe de plomb : *plum' eis loculamentis condita* (2).

Je n'ai pas été à même de voir et d'apprécier par mes propres yeux, ce que je regrette, la boîte du cœur. Pour un œil exercé, l'aspect général, le genre d'ornementation, un simple détail, suffisent pour révéler l'âge approximatif d'un monument. La longue étude que j'ai faite de ceux du moyen âge m'eût permis peut-être de me prononcer avec quelque confiance. Ne voulant rien laisser à l'imagination, d'après la loi que je me suis faite, je m'abstendrai. A ceux qui pourraient me reprocher mon silence sur ce point, je répondrai : Je n'ai pas vu.

(1) Depuis la rédaction du procès-verbal de la découverte du cœur de Richard Cœur de Lion, que M. Letronne a inséré dans son *Examen critique*, j'ai pu vérifier que la feuille de métal qui garnissait la caisse en plomb renfermant le cœur, que j'avais supposée, au premier coup d'œil, être en argent, n'est réellement qu'en étain.

(2) Tristani Calchi Hist., *Thes. antiq. et hist. Italie*, t. II, p. 359.

Ce que je puis dire, et ce que je sais, m'appuyant en cela sur le témoignage d'un homme juge compétent en la matière, M. Dumas, c'est que le cœur de la Sainte-Chapelle, qu'il a été chargé d'examiner, lui a présenté toutes les apparences d'une très-ancienne inhumation; que son mode d'embaumement, fait au moyen de l'encens, et de l'encens le plus pur, est identique avec celui qui a été pratiqué pour le cœur de Richard cœur de Lion, ainsi que ce savant chimiste l'a reconnu dans l'inspection qu'il a faite en ma présence, à Rouen, du cœur de ce dernier. S'il a vu, tout en constatant que les deux viscères offraient les mêmes caractères et le même aspect de décomposition, que cette décomposition était plus générale chez l'un que chez l'autre, ne peut-on pas expliquer cette différence par l'action des milieux dans lesquels ces deux cœurs ont pu se trouver, sans recourir même aux soixante-onze années qui ont séparé les deux sépultures?

Ajoutons que M. Dumas a vérifié que la toile enveloppant le cœur de la Sainte-Chapelle a été trempée dans un bain de cire, usage perdu depuis plusieurs siècles, et qu'il faut chercher dans celui où vécut saint Louis. C'est ainsi que les historiens du temps nous disent, comme vous l'avez rappelé, que les restes du père de ce prince, de Louis VIII, furent mis dans des toiles imprégnées de cire : *linteraminibus ceratis jusserunt involvi* (1). Ce rapport est, certes, bien digne ici de remarque.

Quant à cette enveloppe intérieure, en toile, du cœur de la Sainte-Chapelle, au lieu de la soie qu'on employait ordinairement de préférence, à cette époque reculée, pour les sépultures royales, le fait que je viens de citer à l'instant même démontre qu'on dérogeait quelquefois à cet usage. N'oublions pas, en outre, que si le cœur de la Sainte-Chapelle a été trouvé et est resté dans une simple toile, tandis que les os portés à Saint-Denis y entrèrent enveloppés dans une étoffe de soie, c'est que les restes destinés au Tombel de Saint-Denis, avant d'y être transférés solennellement, furent mis dans un état plus convenable, furent *aournés*, comme nous l'apprend Guillaume de Nangis (2). Le cœur, qui ne participait pas à cette cérémonie, qui restait à la

(1) Mathieu Paris.

(2) Vie de Philippe III, recueil des Historiens de France, t. XX, p. 487.

Sainte-Chapelle , *distraction assurément très-légitime* , comme le dit M. Letronne lui-même (1) , et prouvée par nous , le cœur n'avait pas besoin de ce changement de toilette , si j'ose me servir de cette expression.

L'absence de toute inscription , ce silence imposé à la relique de la Sainte-Chapelle (car je ne veux rien dissimuler) , aurait plus de poids , si je n'avais déjà répondu , en partie , à cette objection. Ne pourrait-on pas , d'ailleurs , l'expliquer par quelque engagement que Philippe le Hardi aurait pris , à Tunis , envers Charles d'Anjou , en lui ravissant le cœur de son frère , à l'effet de ménager la susceptibilité de ce prince , ou de diminuer l'amertume de ses regrets ? N'aurait-il pas pu lui promettre de tenir secret le trésor qu'il recevait de lui ; de ne jamais le laisser sortir de ses mains ; d'éviter jusqu'à la moindre manifestation , jusqu'au moindre indice , qui pût compromettre l'engagement qu'il contractait ? Ce qui pourrait venir en aide à cette supposition , c'est que Charles d'Anjou , d'après ce que nous apprend Geoffroi de Beaulieu lui-même , qui aurait ainsi soulevé le voile sans s'en douter , est bien intervenu dans toute cette transaction des restes de saint Louis laissés au camp et que nous suivons jusqu'à la Sainte-Chapelle : *habito cum rege Siciliae concilio* , nous dit le confesseur de saint Louis ; *du consentement du roy Charles* , disent plus clairement encore les chroniques de Saint-Denis.

Ces précautions , ce silence , pouvaient avoir encore un autre but aux yeux de Philippe le Hardi , celui de le mettre à l'abri des plaintes , des réclamations du clergé de Saint-Denis , si exigeant , si puissant alors , qui , fort de la volonté exprimée par saint Louis touchant le lieu de sa sépulture , aurait pu , le sachant si près de lui , et dans d'autres mains que les siennes , élever de justes prétentions sur le cœur de ce prince. Vos adversaires , dans l'intérêt de leur cause , ont traité ces craintes de chimériques. Voyons ce qui en est ; un moine de Saint-Denis va parler pour nous : « Les
« moines de Saint Denis le vouloient avoir , et disoient , puisqu'il
« avoit egleu sa sepulture a l'eglise de Saint Denis , que son cuer
« ne deust pas ailleurs reposer ne gesir. Pour ceste chose furent

(1) *Examen critique* , p. 163.

» menés plusieurs questions à Paris entre les maistres en théologie, a savoir monse le roy pouoit donner ne ottoier le cuer son « pere propre sans la dispensacion de son evesque souverain », du pape (1). Les théologiens se prononcèrent pour la négative. Voilà ce qui se passait quinze ans après la mort de saint Louis, pour le cœur de son fils, de ce même Philippe le Hardi. Ne dirait-on pas tout cela écrit pour le cœur du père?

Si la question se fût ainsi engagée pour le cœur de son père, Philippe le Hardi savait bien qu'il n'avait rien à attendre du côté du pape; il connaissait la lettre que Clément IV avait écrite, dans une circonstance absolument identique, à Charles d'Anjou son oncle, où il lui disait: « *Ultimæ decedentium voluntates sunt omnino inviolabiliter observandæ* (2). » Traiter aussi légèrement qu'on l'a fait les craintes du fils de saint Louis, c'est bien peu connaître les hommes et les choses de ce temps-là. N'était-ce pas ce même clergé de Saint-Denis, qui, sur un prétexte futile, lui avait fermé les portes de son église, lorsqu'il y apportait les ossements de son père? N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il avait alors à sa tête l'ex-régent du royaume, Mathieu de Vendôme, envers lequel le jeune prince avait des ménagements à garder.

Le secret promis, calculé par Philippe le Hardi, a pu transpirer, a certainement transpiré, en ce qui touche le transport du cœur en France, d'après les paroles de Guillaume de Nangis et celles de l'Anonyme de Saint-Denis, que nous avons rapportées plus haut. Mais ces religieux, bien que contemporains de l'événement, n'ont rien su de plus. Aussi, dans la persuasion où ils étaient de l'arrivée du cœur en France, ignorants du reste, n'ayant entendu parler que du dépôt solennel fait à Saint-Denis, ont-ils dû croire et écrire, ce qui était inexact, que le cœur avait été porté dans ce monastère. Ainsi s'explique et se corrobore, pour le dire ici en passant, le témoignage si précieux de ces deux historiens.

Le secret resté ignoré du dépôt, de l'ensevelissement du cœur à la Sainte-Chapelle, à la Sainte-Chapelle, dont Philippe le Hardi, à ce moment, interdisait si soigneusement l'entrée, tenait les portes closes, est-il mort avec lui?

(1) *Vie de Philippe III.*

(2) *Thesaurus novus*, de Martene et Durand, t. II, col. 615.

Oui, il est mort, il a dû s'éteindre avec lui. Tout le prouve : ce silence absolu, général, du jour où ce cœur, apporté en France, entre à la Sainte-Chapelle pour n'en plus sortir ; le lieu, la place, l'état dans lequel nous le retrouvons près de six siècles après. Ce cœur, en effet, reste dans son enveloppe primitive, dans sa simple toile imprégnée de cire, il reste derrière l'autel où on l'a mis à l'arrivée de Tunis, comme on l'avait fait pour les os à Saint-Denis ; il reste sous la dalle de pierre dont on l'a recouvert ; car c'est aussi sous une dalle de pierre que les os, à leur entrée à Saint-Denis, ont été placés (1) ; il reste là tel qu'il y a été déposé. La canonisation, le placement des os dans un reliquaire, le partage des reliques, ne l'en font pas sortir. Philippe le Hardi n'était plus alors, il avait emporté, cela devient évident, son secret avec lui dans la tombe. Et voyez, vous devez en être frappé ainsi que moi, voyez comme toutes ces circonstances, dont on a voulu, dont on a cru se faire autant d'armes contre ce cœur, viennent, au contraire, se réunir, se prêtent un mutuel appui, concordent merveilleusement entre elles, pour déposer en sa faveur.

A ceux qui persisteraient encore, malgré les arguments, les preuves, les faits que j'ai accumulés, à repousser le cœur de la Sainte-Chapelle, je poserai, en définitive, cette question : J'ai prouvé que le cœur de saint Louis a été apporté en France ; vous ne voulez pas qu'il soit à la Sainte-Chapelle ; dites-nous donc où il est ? Dites-nous donc aussi quel est ce cœur de la Sainte-Chapelle ?

J'ai passé en revue toutes les objections qui ont été mises en

(1) Tous les documents du temps sont unanimes pour dire que les os de saint Louis, à leur arrivée dans l'église de Saint-Denis, y furent *enterrés, enfouis*, « *et mistrent une tombe de pierre dessus* », ajoute Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis, témoin oculaire. Pour qui est tant soit peu initié au vocabulaire du moyen âge, le mot *tombe* s'entend ici d'une dalle ; le sens de la phrase ne comporte même pas une autre signification : les exemples abondent, du reste, dans les écrits du temps, et jusque dans nos dictionnaires modernes. J'ajouterai même que le peuple a conservé dans la province que j'habite, cette locution ; c'est ainsi qu'à Rouen on dit *une tombe*, pour désigner une dalle de pierre d'une certaine dimension.

Ce rapport, si frappant, du placement et du cœur à la Sainte-Chapelle et des os à Saint-Denis, derrière l'autel, et sous une dalle de pierre, pouvait nous dispenser, à la rigueur, de discuter, ainsi que nous l'avons fait, les objections qu'on a soulevées à ce sujet, tant il est concluant.

avant par vos adversaires ; je n'en ai laissé aucune sans réponse (4). Il est temps de me résumer.

Je dirai, en terminant, que je crois avoir prouvé que le cœur de saint Louis n'a point été porté en Sicile, mais qu'il a été conduit en France ; que je crois avoir démontré qu'il est entré à la Sainte-Chapelle, et qu'il y est resté ; enfin, que le cœur trouvé dans cette église réunit toutes les conditions qui peuvent le faire reconnaître pour celui du saint roi.

J'ajouterai, obéissant en cela à ma conscience de chrétien, que, dans une matière aussi grave, lorsqu'il s'agit d'un personnage tel que saint Louis, d'une relique comme le cœur de ce saint, on doit tenir compte des scrupules de ceux qui n'auraient pas voulu se contenter de simples inductions, de preuves ordinaires, de preuves ayant même une valeur, une certitude historique ; il faut savoir les respecter. Pour proclamer hautement, à la face du pays, devant la chrétienté tout entière, que le cœur trouvé sous les dalles de la Sainte-Chapelle est le cœur de saint Louis ; pour dire : « Français, entourez ce cœur de vos hommages. Chrétiens, agenouillez-vous pour le vénérer, » demandons avec eux que la vérité brille aussi claire que la lumière du jour, que pas un nuage ne s'élève, que pas un esprit, que pas un cœur ne puisse hésiter.

Sommes-nous enfin dans ces conditions ? qu'ils prononcent.

Je suis, etc.

Rouen, ce 28 octobre 1845.

(1) Si je n'ai point parlé des VISCERA et CORPUS appliqués aux restes de saint Louis, qu'on trouve, le premier sur l'urne sépulcrale de Montréal, le second dans les récits du temps relatifs au transport en France, c'est que l'un, aussi bien que l'autre, n'admet ni n'exclut le cœur d'une manière certaine, et que, par conséquent, cette discussion ne pouvait que rester stérile. C'est ce qui a eu lieu.

QUELQUES NOTES
DE M. PAULIN PARIS,
SUR
L'EXAMEN CRITIQUE
DE M. LETRONNE.

En livrant à une seconde édition mon Mémoire de la fin de 1845, inséré ci-dessus, page 53, je n'avais pas encore ouvert le livre que M. Letronne publia, l'année suivante, sous le titre d'*Examen critique*. Je viens de lire, la plume à la main, cette œuvre de maqueterie, dont le titre n'est pas le moindre paradoxe; et je vais réunir ici mes rapides annotations.

I.

Page V, ligne 3 : *Saint Louis, dont les moindres reliques.... furent placées dans de magnifiques châsses;*

Et page XIII, ligne 13 : *Saint Louis, dont TOUTES les reliques, entourées des plus riches ornements, ont été l'objet d'une ATTENTION.... d'une SOLLICITUDE SI GRANDES.*

Ce premier fondement de l'opinion de M. Letronne est peu solide. Car, si nous consultons l'inventaire des objets trouvés le 3 août 1363, dans la Sainte-Chapelle, après la mort du trésorier, nous lisons au quatrième feuillet :

« Unus pes unius Sanctorum Innocentium, in uno coffreto de

« serico. In eodem coffreto aliqua ossa beati Ludovici, et ca-
« pilli; duo monilia argentea parvi valoris et plures aliæ reli-
« quiae. »

Vous voyez, par cette confusion de deux colliers d'argent, de mince valeur, d'un pied de l'un des Innocents, de plusieurs autres reliques, et enfin de quelques os et cheveux de saint Louis, dans un petit coffret garni de soie, que l'on ne mettait pas les moindres reliques de saint Louis dans les plus magnifiques châsses. Et quant à l'attention, à la sollicitude dont toutes les reliques ont été l'objet, ces cheveux, ces quelques os ont disparu, et l'on n'a pas recherché ce qu'ils étaient devenus; on n'en trouve plus la moindre trace dans les inventaires suivants.

Citons encore le même inventaire, à quelques lignes plus loin :

« Item solebat esse unus cofretus de corio, platus, in quo sunt
« partes linei putrefacti qui videntur esse de sepultura alicujus
« sancti. Item solebat esse unus alius consimilis cofretus, in quo
« erant reliquiae de pede beati Ludovici et de osse spatulae ejus-
« dem in quodam vasculo cristallino, ET HOC DEFICIT. »

II.

Page V, ligne 7 : *Le cœur de saint Louis ne peut avoir rien de commun avec un cœur humain, enveloppé de linge, mis dans une double boîte de plomb et d'étain, et abandonné sous une dalle que chacun pouvait fouler aux pieds sans scrupule, puisqu'elle n'était protégée par aucun indice ou par aucune tradition.*

Page XII et dernière : *L'abandon qui en avait été fait sous une dalle.*

Page 22, note 4 : *Il est dans un endroit où le cœur de saint Louis n'a jamais pu être mis, puisqu'on l'aurait foulé aux pieds.*

Page 85, note 5 : « *Placé pieusement ! Mais il y serait foulé aux pieds.*

Autant de mots que de non-sens.

Pourquoi le cœur de saint Louis ne peut-il avoir rien de commun avec un cœur humain ?

Pourquoi, avec un cœur humain enveloppé de linge? — Une toile de lin neuve aurait-elle moins convenu à l'enveloppe du cœur de saint Louis qu'un tissu de soie, si l'intention du pieux prince était (comme nous l'avons toujours dit et pensé) d'éviter tout semblant de vanité mondaine? Les frais d'un embaumement exécuté avec tant de soin (de l'avis de notre savant confrère, M. Dumas, choisi pour arbitre), permettent-ils de supposer que, dans ce cas particulier, l'on ait songé à l'économie quant à la préférence donnée au linge sur la soie?

Mis dans une double boîte de plomb et d'étain. — La double boîte est-elle un motif d'incrédulité? L'étain, le plomb, métaux particulièrement affectés aux inhumations de ce genre, offriraient-ils ici la preuve que le cœur n'est pas celui du saint roi?

Abandonné sous une dalle. — Singulier abandon! Sous une dalle, au milieu du sanctuaire, dans une double boîte de métal, enveloppé d'un linge neuf enduit de la cire la plus pure, embaumé avec les plus précieux aromates!

Mais on pouvait le *fouler aux pieds*. Le fouler sous cette dalle, sous cette double boîte! Le fouler derrière le grand autel! devant les reliques du Calvaire! ah! M. Letronne! Le fouler *sans scrupule*, parce que la dalle n'était protégée *par aucune tradition*! Mais si, comme on n'en peut douter, l'intention du saint roi et de son successeur avait été que le cœur fût déposé dans la Sainte-Chapelle, sans pompe et sans solennité; et cela par des motifs que les démêlés relatifs au cœur de Philippe le Hardi expliquent admirablement, il en faut tirer la conséquence que nulle inscription, nul indice ne devait rappeler ce dépôt, fait dans l'espoir de profiter des mérites des saintes reliques, et non pas d'appeler les vains respects des hommes. Quant à la crainte d'être foulé aux pieds, profanation scandaleuse aux yeux de M. Letronne, elle ne pouvait arrêter ni saint Louis ni son fils, dans un temps où le roi d'Espagne Alphonse le Sage, mort en 1284, demandait précisément d'être enterré dans le monastère de Sainte-Marie de Murcie, au-dessous du roi don Fernand et de la reine Béatrix: « En tal manera que la nuestra cabeça tengamos a los sus pies et de guisa que sea la sepultura llana, de manera que quando el capellan veniere a desir la oracion sobre ellos et sobre

nos , che los pies tenga sobre la sepultura. » (Testament d'Alphonse le Sage.) *De telle manière que notre tête touche à leurs pieds, et que la tombe soit rase, en sorte que, lorsque le chapelain viendra dire son oraison sur eux et sur nous, il tienne ses pieds sur la tombe.* Est-ce clair? Et comment concilier la plus légère connaissance des habitudes du moyen âge avec l'idée que le passage des prêtres et des chrétiens sur une tombe pût constituer une profanation! Mais, dit ailleurs M. Letronne, saint Louis redoutait cela tellement, qu'il défendait de marcher sur les croix des sépultures! M. Letronne prend ici bien aisément le change. C'était la croix que saint Louis craignait de voir profaner, non pas les pierres tumulaires; et s'il faisait enlever les croix, c'était afin de permettre à tout le monde de fouler la pierre sans le moindre scrupule.

III.

Ibidem, ligne 46 : *Si l'on veut bien relire son rapport de neuf pages, on verra que.... il avait réduit la question à ses véritables termes, et présenté sommairement une solution qui reste encore intacte.*

Cette solution, consignée dans le rapport de onze pages, consistait à attribuer ce cœur à l'architecte Pierre de Montreau ou Montreuil, qui pouvait avoir désiré que son cœur fût déposé dans la Sainte-Chapelle. Nos lecteurs jugeront si la question était ainsi réduite à ses véritables termes, et si la solution présentée *reste encore intacte* aujourd'hui.

IV.

Page VII, ligne 6 : *Nul ne pourra se plaindre qu'on lui prête ce qu'il n'a pas dit.* Possible : mais tous pourront regretter qu'on ne rapporte pas *tout ce qu'ils ont écrit.*—*Domini doctores,* disait le bon prédicateur Olivier Maillard : *dicitis bene, sed non dicitis totum.* Nous renvoyons M. Letronne à Olivier Maillard.

V.

Page XI, note 3 : *Je pus me convaincre que l'ouverture* (dans laquelle était la boîte trouvée) *était en arrière du maître-autel.*

M. Letronne avait d'abord cru, comme moi, que la boîte était placée sous le maître-autel. J'avais été mal informé, non par M. Lenormant, comme le dit ailleurs M. Letronne, j'ignore pour quel motif, mais par le gardien de la Sainte-Chapelle. Le cœur était au milieu de l'espace qui séparait le maître-autel de la grande chaise aux reliques de la Passion. Et cette place, il faut en convenir, devait mieux remplir les vœux du saint roi, que ne l'~~est~~ fait celle de la base du maître-autel. Au reste, M. Lenormant prouve aujourd'hui tout cela merveilleusement ; et je ne puis que me féliciter d'avoir commis l'inexactitude involontaire dont triomphe M. Letronne.

VI.

Page XII, ligne 28 : *Le chef de saint Louis est la seule relique importante du saint roi qu'on y ait déposée.*

Voyez, sur cette inexactitude de la *Méthode critique*, ma première note.

VII.

Page XXII, ligne 4 : *Quand même il serait certain que le cœur n'est plus maintenant à Montréal, on en devrait conclure, non comme M. Paris, qu'il n'y fut pas déposé, mais seulement qu'il en aura été enlevé ; et dans ce cas-là même, rien ne dit qu'il ait été rapporté en France.*

Nos lecteurs vont juger de la bonne foi qui préside aux élucubrations de la *Méthode critique*, en rapprochant de ce passage celui-ci, extrait du rapport au Ministre, inséré au *Moniteur* :

« Si le cœur se trouve à Palerme, la question est décidée ; s'il ne s'y trouve pas, ce qui est peu probable, ce sera une preuve que ce cœur a été transporté en France.... »

Voilà la solution qui reste intacte après une si longue controverse.

VIII.

Page XXIV, ligne 20 : *Un des amis de M. Berger de Xivrey se chargea de faire imprimer, sous forme d'article, une manière de pamphlet dans le Bulletin du Bibliophile ; mais l'éditeur, homme loyal, refusa de le faire paraître, après l'avoir laissé imprimer par mégarde.*

Cet ami de M. Berger de Xivrey était moi-même, et c'est la seule vérité à laquelle je sois heureux de rendre hommage dans l'exposé qu'on vient de lire. L'article de M. de Xivrey offrait une réponse à la lettre de M. Letronne, insérée quelques jours auparavant dans le *Journal des Débats*. Sur la résolution prise par le directeur de ce journal de ne plus se mêler de notre querelle, j'avais offert à M. de Xivrey la voie du *Bulletin du Bibliophile*, que je dirigeais alors. Il y consentit, et je remis aussitôt son travail à l'éditeur du Bulletin, M. Techener, qui le lut avant de l'envoyer à l'impression. Le tirage traîna en longueur, et, dans l'intervalle, M. Letronne apprit qu'une nouvelle réfutation de son rapport allait paraître. Il court alors chez M. Techener ; il demande, il obtient, non sans peine, la communication de l'article sur le *bon à tirer* de l'auteur ; puis, de sa propre et certaine science, il supprime, sur ce *bon à tirer*, les dernières phrases de M. de Xivrey, et, non content de cette mutilation que j'ai vue, il ajoute plusieurs notes injurieuses à mon adresse, en priant M. Techener de ne rien me communiquer d'un arrangement qu'à l'entendre mon amitié pour M. de Xivrey pouvait m'engager seule à contredire. On sent que M. Techener avait trop bien le sentiment des justes convenances pour se rendre à de pareilles sollicitations. Il vint donc me montrer le *bon à tirer*, ainsi mutilé et augmenté. Je le lus en souriant, et il faut avouer que le procédé ne manquait pas d'une certaine originalité. Injurier M. Paris, le taxer d'ignorance et rappeler le défaut d'autorité de ses jugements en matière de goût et de critique, tout cela dans un journal annoncé comme placé *sous la direction de M. Paris* ; le tour était admirable. Je le sentis, et je me contentai d'autoriser M. Techener à faire tirer la feuille telle que

M. Letronne l'avait perfectionnée, mais à la simple condition de trois lignes de réponse. Certes, on ne pouvait se montrer de meilleure composition. M. Letronne cependant n'en jugea pas ainsi; et c'est alors que M. Techener, fatigué, abasourdi, effrayé, consentit à la suppression pure et simple de tout l'article. Mais, je dois le dire, il avait droit de penser que M. Letronne le dédommagerait de ses inutiles frais de composition. J'ignore s'il a vu réaliser ses justes espérances. Tels sont les faits sur lesquels on aurait dû ne pas revenir, et que j'ai le droit d'affirmer.

IX.

Page XXVIII, ligne 48 et suivantes.

M. Letronne réunit ici la liste de douze erreurs dans lesquelles les personnes qui ont cru reconnaître le cœur de saint Louis seraient tombées. La *Méthode critique* est ici en défaut. Sept ou huit personnes soutiennent la même opinion par des arguments très-divers; les uns peuvent être bons, les autres mauvais ou contestables; mais la réunion des arguments contestables, pris çà et là, quand elle ne serait pas très-exagérée, ne saurait être opposée en masse à chacun de nous. Ainsi :

1° Que la boîte n'ait pas été placée sous le maître-autel, mais bien dans le milieu du sanctuaire, cela ne prouve rien contre M. le Prévost.

2° Que la boîte n'ait pas été encastrée à l'époque même de la construction de l'église, cela ne prouve pas qu'on n'ait pu l'y placer à l'époque de la mort du roi; et M. Letronne, en proposant d'abord de reconnaître ici le cœur de l'architecte mort en 1266, ne semblait pas trop éloigné de cette opinion. D'ailleurs, je ne sache personne qui ait pu dire que le cœur de saint Louis, mort en 1270, avait été déposé à l'époque de la construction d'une église terminée en 1248. C'est là une imagination de M. Letronne qu'il n'avait aucun besoin d'accompagner de l'honnête : *C'est faux !*

3° et 4° Que la pierre qui recouvrait la boîte, que la croix gravée sur la pierre n'aient pas été l'œuvre du treizième siècle, qu'importe à la solution ? Cependant, dans mon *Mémoire*, j'avais d'abord remarqué que la pierre ne présentait pas de croix, ni ancienne ni mo-

derne, et que cette absence était justifiée par l'habitude particulière à saint Louis d'effacer les croix qui ornaient les pierres funéraires. Quand j'en fus à cet endroit de mon Mémoire, je me souviens parfaitement que M. Letronne m'interrompit pour m'affirmer que la pierre *était ornée d'une croix*. Sur cette simple observation, je supprimai ce paragraphe de mon travail, et voilà que la *Méthode critique* me fait dire maintenant :

« Que la croix avait été gravée sur cette pierre au treizième siècle, *fait faux*. » Jugez, lecteur, entre nous.

Notre cinquième *fausseté* aurait été de dire que « la place occupée par la botte était exclusivement réservée au fondateur de l'église. » Mais la *Méthode critique* sait fort bien que nous nous sommes contentés de penser et de dire que cette place était, *en général*, réservée, etc. Cela diffère en quelque chose ; et ce que nous avons dit, nous le pensons encore.

Nous n'avons pas dit non plus, 6° « que cette place était en rapport *immédiat* avec les saintes reliques, » mais que le voisinage des saintes reliques avait été pour quelque chose dans le choix de cette place. — 7° « Que l'une des deux boîtes avait *jadis* une inscription. » M. le Prévost a seulement pensé qu'une inscription avait pu disparaître ; et l'extrême mutilation de la botte justifie cette conjecture, bien que la *Méthode critique* dise avec simplicité : *Le fait est faux*.

8° Qu'importe que la partie conservée ait été le fond ou le couvercle ? M. le Prévost a pensé que c'était le fond ; M. Letronne, que c'était le couvercle. J'ai dit que c'était l'un ou l'autre. La question devait-elle être tranchée par un *le fait est faux* !

9° On n'a pas dit que la botte d'étain en contenait une troisième d'or ou d'argent ; mais M. le Prévost seul a pensé que la botte en contenait *peut-être*.... Cette forme dubitative est pourtant considérée comme une de nos douze faussetés. — 10° Quant au métal de la botte renfermant le cœur du roi Richard, pour savoir *comment le fait est faux*, voyez ci-dessus page 162.

11° « Que l'on ne séparait le cœur du corps que pour les rois et les princes. *Cela est faux*. » Oui, vraiment, cela est faux. Mais si nous avons dit *seulement* que l'usage était de séparer les cœurs des rois, des princes et des grands personnages ; cela est-il égale-

ment faux ? Et si la *Méthode critique* dénature les faits pour nous accuser de mensonge, *cela n'est-il pas mal ?*

12° « Que l'on n'enfermait jamais le cœur avec les entrailles, *cela est faux.* » La *Méthode critique* aurait dû se contenter de dire que, dans notre opinion, si l'on faisait trois parts des os, du cœur et des entrailles, ce n'était pas afin de réunir le cœur aux entrailles. Ainsi rétablie, notre assertion est exacte.

X.

Page XXX, ligne 26 : *Le témoignage d'un écrivain parfaitement sincère et éclairé sur un fait auquel il a pris part, l'emporte sur l'assertion des écrivains postérieurs à l'événement ; car il ne peut qu'être l'expression de la vérité.*

Voilà de beaux mots ; mais venons au fait. Deux historiens parfaitement sincères et éclairés, parfaitement contemporains, ont écrit sur le cœur de saint Louis une opinion contradictoire. L'un, Thibaud, roi de Navarre, gendre de saint Louis, écrit de Tunis, quelques jours après la mort, que les entrailles furent portées en Sicile, que les os et le cœur ont été laissés à l'armée.

Le chapelain Geoffroi de Beaulieu écrit, trois ou quatre ans après la mort, que les entrailles et le cœur furent réunis et portés en Sicile.

Deux autres écrivains contemporains, savoir, le moine anonyme de Saint-Denis et l'abrégiateur de la grande chronique de Nangis, affirment, de leur côté, que le cœur est revenu en France, et qu'il a été déposé à Saint-Denis.

Où est l'expression de la vérité ? sans doute chez l'historien dont le récit offre le plus grand caractère de vraisemblance. Et, notez-le bien, j'admets pour un instant l'authenticité du texte de Geoffroi de Beaulieu, texte que, dans ma conviction profonde, je regarde comme l'œuvre d'un faussaire, malgré la critique très-habile et très-captieuse de M. de Wailly.

XI.

Page 54, ligne antépénult. : *Le roi de Navarre, aussi instruit de ce qu'il raconte que pouvait l'être Geoffroi de Beaulieu.*

M. Letronne fait ici un aveu qui s'accorde assez mal avec le

deuxième tirage de son rapport au Ministre : « Il est vrai que dans « la lettre à *Thibaud*, roi de Navarre, il est dit que le cœur et « le corps demeurèrent en l'ost... Mais les Bollandistes observent « *judicieusement* que l'auteur n'est ici que l'écho d'un bruit que l'on « fit répandre, lors du départ de *Charles*, pour apaiser le mécontentement de l'armée. » Charles, du reste, comme le dit la lettre même, n'était pas parti, il ne partit même qu'avec le roi.

XII.

Page 54, ligne 7 : *Lorsque l'irritation des troupes fut calmée.*

Où voyez-vous cette irritation des troupes ? De ce que le peuple « ne vult souffrir que il ens fust porté », concluez-vous que l'irritation était grande ? Votre pompeuse *Méthode critique* est encore ici parfaitement en défaut. Deux vaisseaux étaient préparés, l'un pour déposer les entrailles sur la pointe de Sicile, l'autre pour conduire le cœur et les os en France. Eh bien ! le peuple laissa partir les entrailles ; mais il ne voulut pas que les os ni le cœur prissent le chemin de France. Et pourquoi ? Parce qu'il voyait dans la possession de ces restes un gage de victoire ou de paix prochaine ; parce que, las de la cruelle croisade, il voulait revenir en France, et trouvait un nouveau motif de retour dans le pieux désir de rendre au corps de Louis IX les derniers devoirs. Voilà l'explication simple et naturelle de ce passage, qu'il n'a pas moins fallu que toutes les ressources sophistiquées de M. Letronne pour obscurcir.

XIII.

Page 70, ligne 47 : *M. Paulin Paris, revenant à une première opinion produite, puis abandonnée par M. le Prévost, soutient que le cœur de saint Louis a été rapporté par son fils....*

Ne semble-t-il pas, d'après cela, que j'aie d'abord cru à la remise du cœur aux mains de Charles d'Anjou, et que je sois revenu plus tard à l'autre opinion, quand notre savant confrère M. le Prévost l'eut abandonnée ? Rien n'est plus inexact. Jusqu'à présent, je n'ai écrit qu'un mémoire sur cette question, et je n'ai rien changé ni modifié à mes premières conjectures.

Mais M. Letronne tenait singulièrement à déclarer que, dans ce mémoire, tout mauvais, tout *fantastique* qu'il le jugeait, rien ne m'appartenait en propre. Grand merci de l'attention délicate ! cette attention part d'un bon naturel. « M. Pâris, avait-il dit, « page XXVI, ne fait, *le plus souvent*, que reproduire les arguments présentés par ses devanciers. » (Mes devanciers étaient alors M. Le Prévost et M. Letronne.) « Il y ajoute de grosses « erreurs matérielles, dues, *la plupart*, à un ou deux membres « de la commission des monuments historiques. » Je dois en vérité disculper ici ces *un ou deux* membres de la commission des monuments historiques, que M. Letronne connaît sans doute, mais que je ne connais pas le moins du monde. M. Letronne paraît croire ici que je suis moi-même membre de cette commission, et que j'ai consulté quelques-uns de mes prétendus confrères sur les éléments de mon Mémoire : c'est une double erreur gratuite, et je ne sais en vérité qui pouvait engager M. Letronne à caresser de pareilles imaginations. Qu'importe, après tout, que l'erreur vienne de Pierre, de Paul ou de Jean-Jacques ? Parlez-nous de l'erreur, et laissez le reste.

XIV.

Page 78, ligne 6 : Ici *M. Paulin Pâris* donne, comme *M. Le Prévost*, des exemples de la séparation du cœur d'avec le corps ; exemples inutiles à la question, puisque personne ne nie qu'on ne fît souvent cette séparation. La négative sera prouvée dans le mémoire suivant.

Si personne ne nie cela, comment la négative sera-t-elle prouvée ? Cependant il n'était pas inutile de citer, comme je l'ai fait, les exemples de la reine Blanche, dont le cœur reposait dans le sanctuaire de l'église du Lys, qu'elle avait fondée ; — du roi Richard, retrouvé nouvellement à Rouen, près du maître-autel ; — de Thibaud, roi de Navarre, mort à Trepani en Sicile, et dont le cœur reposait, bien que la Chronique de Saint-Denis n'en ait rien dit, dans l'église des Jacobins de Provins, qu'il avait fondée ; — d'Alphonse de Poitiers, dont les entrailles furent laissées à Cor-

rento, et dont le cœur revint en France et fut porté dans l'abbaye de Meانبuisson ; — de Charles d'Anjou , roi de Naples , mort en Italie , et dont le cœur retourna dans cette France , objet de son plus vif amour. Et l'exemple de Philippe le Hardi , était-il également inutile de le citer ? Pourquoi , dans son immense mémoire , M. Letronne ne nous a-t-il pas suivi sur ce terrain ?

XV.

Page 78 , ligne 43 : *Fut-il cédé à Charles d'Anjou ?* M. P. Pâris cite les noms des historiens qui , depuis Daniel , disent que le cœur fut rapporté en France ; énumération inutile , puisque tous ces historiens , ne parlant que d'après les sources que nous possédons , n'en savent pas plus que nous.

A le prendre ainsi , ces historiens en savaient même moins que nous , puisqu'ils ignoraient l'existence d'un cœur dans la Sainte-Chapelle. Mais cela posé , s'ils ont pris des conclusions contraires à la vôtre , ne peut-on supposer qu'ils avaient des raisons pour le faire ? Quoi ! vous traitez avec un pareil dédain l'illustre Tillemont , ce critique par excellence , cet historien dont l'exactitude et la sincérité ne semblent jamais s'être démenties ! Et si Tillemont déclare que le témoignage de Beaulieu est inadmissible dans cette circonstance , croyez-vous avoir anéanti son imposante autorité , en vous contentant de déclarer qu'ici Tillemont *a manqué de critique* , quand après une judicieuse comparaison des textes , il prononçait l'arrêt que la découverte de la Sainte-Chapelle devait venir sanctionner plus d'un siècle après lui ?

XVI.

Page 82 , ligne pénult. : J'avais dit que saint Louis avait fait deux testaments ; que le dernier seul , dans lequel il ne parle pas de sa sépulture , nous avait été conservé. M. Letronne répond : « *Erreur manifeste*. M. Pâris peut-il ignorer que l'on possède « deux testaments de saint Louis ? » Je l'ignore encore ; ce que M. Letronne regarde comme le second est un *simple codicille* , et , dans ce codicille ni dans le testament du mois de février 1269 ,

saint Louis ne parle pas de sa sépulture. Il en existe donc un autre qui n'a pas été conservé; car le livre attribué à Geoffroi de Beaulieu dit, ch. X : « Ad laudem humilitatis ejus spectat quod in *extrema voluntate sua* statuit, et in testamento scribi præcepit quod super « sepulturam ipsius defuncti nulla curiositas, nulla sumptuosa superfluitas fieret, etc. » Est-ce une *erreur manifeste* de dire que le testament qui contenait ces dispositions n'a pas été conservé ?

XVII.

Page 84 : J'avais dit que la toile qui servait à envelopper le cœur était peut-être un morceau de la haire de saint Louis; et ce doute était d'autant plus naturel, que je déclarais précédemment n'avoir pu voir l'enveloppe, et par conséquent ignorer si elle était de lin, de chanvre ou de crin. On ne peut s'imaginer le parti que M. Letronne tire de cette incertitude. « La haire ! *impossible !* » M. P. P. *ignore* que, d'après l'étymologie de ce mot, d'origine « teutonique, *hair* ou *haao*, poil ou cheveu, la haire était en crin « ou en *poil de chèvre*. » La seule chose que j'ignorais dans tout ceci, c'était la nature de l'enveloppe; et l'étymologie teutonique est ici alléguée de la manière la plus inattendue. Notre professeur trouve l'idée si bonne et l'à-propos si joli, qu'il y revient à trois fois différentes.

XVIII.

P. 86 à 94. Je ne prétends pas discuter et réfuter ici les arguments de M. Natalis de Wailly, mais seulement faire remarquer quelques défauts de sincérité dans son système et dans les notes de M. Letronne à l'occasion de ce système. Par exemple, M. de Wailly assure que « mes doutes n'atteignaient d'abord que l'authenticité des huit derniers chapitres, mais qu'en faisant imprimer mon Mémoire j'ai *ajouté*, sous forme de notes, les mêmes doutes sur le *préambule*. » Cela est très-inexact. J'ai *lu* à l'Académie, et j'ai imprimé, non en note mais dans le Mémoire, p. 14, que « les Jacobins ou les moines de Saint-Denis avaient pu fortifier « l'ouvrage, resté inachevé, du *préambule* et des *derniers chapitres* »

tres. » Quand on écrit pour réfuter une opinion, il faut reproduire intacte cette opinion.

Il en est de même d'une autre observation rappelée comme de raison par M. Letronne. Sans doute M. de Wailly était très-excusable d'avoir mal gardé le souvenir du Mémoire que j'avais lu une seule fois à l'Académie ; mais d'après ces souvenirs, j'avais « insinué que le jeune roi avait fait choix de Guillaume de Char-
« tres et non de Geoffroi de Beaulieu pour porter au régent le
« sceau royal ; » le fait est que je m'étais au contraire appuyé de cette mission de Geoffroi pour contester sa présence en Afrique et en Sicile, lors du départ des os pour la France. Que fait cependant M. de Wailly ? Il démontre longuement cette mission incontestée. « Notre confrère, dit-il, paraît avoir *renoncé* à cet argument, « qui n'est pas *reproduit* dans son Mémoire imprimé. » Mais je n'ai rien lu à l'Académie de ce que me fait *insinuer* M. de Wailly, et, je le répète encore, c'est mal réfuter un écrivain que de s'en prendre à des allégations qu'il n'a jamais faites ni pu faire. *Cui bono ?*

Ce *cui bono*, M. de Wailly le demande quand il veut rétablir l'authenticité du préambule et de la fin du texte de Geoffroi. Je vais le lui dire : l'intention de l'auteur, vrai ou supposé, est bien connue ; il venait présenter au souverain pontife un témoignage authentique des mérites et des miracles de saint Louis. Vrai ou supposé, le livre fut donc mis au jour avant la canonisation. Pourquoi donc, si je m'étais placé dans cette hypothèse, venir accumuler les preuves de la composition ancienne de l'ouvrage ? Personne ne le mettait en doute. Et maintenant, pourquoi le texte de Beaulieu porte-t-il : *Dictam abbatiam visitavimus* ? Parce qu'il fallait déclarer au pape qu'on avait été témoin des miracles qui s'y opéraient ; parce que sans miracles constatés il n'y avait pas de canonisation possible. Voilà les motifs que vous n'avez pas entrevus, malgré mes efforts discrets pour vous les faire comprendre. Vous triomphez sur le mot *cor*, qui, dites-vous, d'après l'observation judicieuse de M. Le Clerc, n'a pu être intercalé. Mais, ai-je dit jamais qu'on l'eût intercalé après coup dans ce manuscrit-là ? Je crois seulement, et je le déclare encore, que si l'on découvre d'autres manuscrits anciens de l'ouvrage, on y retrouvera le

texte que Nangis semble avoir copié, c'est-à-dire, le *nec non et intestina*, au lieu du *nec non cor et intestina*, qui est d'un latin moins régulier.

J'avais dit qu'à partir du chapitre 45 (le 45^e de l'édition de l'Académie), « l'épithète nouvelle de *beatus rex* cessait d'être en « harmonie avec les sentiments que Geoffroi de Beaulieu, écrivant « au pape (pour la canonisation), devait exprimer. » J'avais fait remarquer que dans les chapitres précédents on ne trouvait que *dominus rex*, *rex catholicus*, *sanctus*, *devotus*, et surtout *pius*. Que fait M. de Wailly ? Il rappelle très-longueusement, et d'un air de triomphe, que, dans le cours de l'ouvrage, *sanctus* est répété sept fois, et *sanctissimus* deux fois ; et il va chercher vingt exemples étrangers, non de *beatus*, mais de *sanctus*. *Cui bono ?* D'ailleurs, ajoute-t-il, dans le chapitre 44 on trouve *beatam vitam*. Ainsi, *beatus* est prononcé une fois. A la bonne heure ; mais le solliciteur en canonisation pouvait parler de la *vie bienheureuse du roi*, de sa vie passée et temporelle sur laquelle ne portait point la décision du souverain pontife, sans avoir pour cela droit de dire du roi mort *beatus rex*. La remarque subsiste donc. Et quant à ce qu'ajoute M. de Wailly, que dans ma lecture à l'Académie j'avais oublié le mot *sanctus*, et que je l'avais ajouté au Mémoire imprimé, je ne dois pas y faire de réponse : cela est complètement inexact. Mon Mémoire fut imprimé dans le journal *l'Institut* au mois de décembre 1843. M. de Wailly n'a pas bonne grâce, un mois après la publication de mon travail, à venir y réfuter ce qu'il avoue ne s'y trouver pas ; et pour justifier ces arguments sans objet, il ne lui suffit pas d'ajouter en note que le mot *sanctus* avait échappé à son oreille attentive. Eh ! Monsieur, qu'importe ! Mon Mémoire imprimé était sous vos yeux ; c'est lui qui reste, que je signe et que vous voulez réfuter (1) ; c'est à lui qu'il fallait vous borner

(1) On conçoit qu'en relevant une accusation, un reproche, une allégation offensante, on rappelle ce qui a été dit, plutôt que ce qui est imprimé. Mais quand il s'agit d'une opinion historique et parfaitement inoffensive, dont la lecture n'a d'ailleurs soulevé aucune discussion, et qui se trouve imprimée tout entière avant qu'on ait répondu, on ne conçoit pas aussi bien que l'on s'attache à réfuter ce qu'on a cru entendre et qui n'a pas été imprimé. Car, ou l'auteur n'a pas dit ce qu'on

à répondre. J'aurais eu, comme tout autre, le droit de me corriger à l'impression, sans que M. de Wailly, qui n'avait pas interrompu la lecture de mon Mémoire, eût la moindre influence sur ces corrections qui m'appartiendraient comme le reste. Mais, en vérité, je n'ai rien changé à la lecture faite à l'Académie, je n'ai ajouté que les *notes additionnelles* de la fin. Est-ce clair ?

Enfin, M. de Wailly me prouve que Guillaume de Nangis a parlé souvent du *beatus*, du *sanctus rex* ; l'observation que j'avais faite ne portoit que sur le titre de l'ouvrage de Guillaume de Nangis. En cela je répétais les mots de la préface de MM. Daunou et Naudet dans les *Historiens de France*, t. XX, n° 48. « Comme il « ne dit rien de la canonisation de Louis IX, et qu'il ne lui donne « pas la qualification de *saint*, on a droit de supposer qu'il a « écrit ce livre en 1297. » Il est fâcheux qu'après avoir ainsi parlé, les deux éditeurs aient intitulé l'ouvrage de Nangis : *Vita Sancti Ludovici*. Mais cela ne nous regarde pas.

D'ailleurs M. de Wailly me permettra de lui dire que mon objection sur la date du seul *procès-verbal connu* de l'enquête faite à Saint-Denis conserve toute sa force. Il peut y avoir eu des enquêtes et des procès-verbaux privés, soit : mais nous sommes forcés de les supposer, en présence du procès-verbal de 1282, le seul dont on ait jamais parlé. M. de Wailly pense que dans cette phrase, attribuée à Martin IV : *Ita erat sibi vita nota istius sancti, quod si vidisset duo vel tria miracula, eum canonisaret*, il faut entendre *s'il avait vu* ; mais pour convaincre ses lecteurs, il a soin de ne pas reproduire le premier membre de la phrase. Et dans ce cas, si le pape voulait *avoir vu* de ses yeux, comment Boniface VIII, qui n'avait pas vu plus que lui, aurait-il cité avec complaisance l'opinion de son prédécesseur, comme un motif décisif de canonisation ? N'est-il pas évident qu'il faut entendre *si on lui prouvait clairement quelque miracle* ? Je m'en rapporte à la bonne foi de tous les lecteurs.

lui prête, ou il l'a *changé de lui-même*, en fixant par l'imprimerie la seule opinion dont il prétende répondre. Ces principes sont généralement admis, et rarement il arrive aux académiciens, accoutumés à la discussion littéraire, de s'en écarter.

M. de Wailly a de singulières réponses à mes objections. J'avais dit : Si dès l'an 1274 Mathieu de Vendôme avait fait rédiger le recueil des miracles de saint Louis, comment les Chroniques de Saint-Denis, rédigées par l'ordre et sous les yeux de Mathieu, disent-elles, à la date de 1282 : *En cele saison commença saint Louis à faire miracles en France ?*

Écoutons M. de Wailly :

« Je répondrai 1° : Pourquoi Guillaume de Nangis, qui écrivait aussi dans l'abbaye de Saint-Denis, au lieu de parler de ces miracles qui avaient commencé en 1282, dit-il, AU CONTRAIRE, qu'en cette année se fit l'enquête solennelle sur les miracles de saint Louis ? »

Cet *au contraire* me paraît miraculeux. Certes, si Nangis eût dit qu'en 1281 on fit cette enquête, il en faudrait conclure qu'on parlait dès cette année de certains prodiges. Mais si les prodiges ne firent du bruit qu'en 1282, qu'y a-t-il de surprenant que l'enquête ait été faite immédiatement, en conséquence de ces bruits ? Ce n'est pas tout : ici, vous cherchez à démontrer qu'il y avait eu enquête et procès-verbaux de miracles dès l'année 1274 ; l'instant d'après vous invoquez Nangis lui-même pour prouver que l'enquête n'a été faite qu'en 1282 ! Où est ici la logique, surtout quand on rapproche, comme vous ne l'avez pas fait, du texte latin de Nangis : *solemnis inquisitio facta fuit de vita et miraculis sanctæ memoriæ regis Ludovici*, la vieille traduction française placée en regard de l'édition que vous citez, traduction attribuée, comme chacun sait, à Guillaume de Nangis lui-même : *En celle saison et en ce temps (1282) commença saint Loys à faire miracles en France !* Il faut donc nécessairement modifier de la manière suivante la première réfutation que vous m'adressez : « Je répondrai : Pourquoi Guillaume de Nangis, qui écrivait aussi dans l'abbaye de Saint-Denis, et qui fit publier son histoire en latin et en français, dit-il, en latin, que l'enquête des miracles se fit en 1282, et en français, qu'en cette année 1282 commença S. Loys à faire miracles ? » — Telle est la véritable force de votre *au contraire*.

Passons à la deuxième objection : « Pourquoi le recueil authentique fait en 1282, rapporte-t-il un grand nombre de miracles anté-

« rieurs à 1282, et dont plusieurs remontent à 1271, 1273, etc? » Parce que le bruit de certains miracles s'étant répandu en 1282, les questeurs nouvellement nommés parvinrent à recueillir des *témoignages* jusqu'alors non divulgués; et la mention qu'en fait leur procès-verbal, d'après leurs interrogations, prouve qu'avant eux il n'y avait pas eu d'autres procès-verbaux ni d'autres interrogatoires.

M. de Wailly déclare, avec une ironie fort agréable, que le texte qui justifierait l'opinion de la mort de Geoffroi de Beaulieu avant l'achèvement et la publication de l'ouvrage publié sous son nom, *serait du nombre de ceux qu'il importerait de publier*. Ce texte est, à mes yeux du moins, celui de Guillaume de Chartres, chapelain de Saint-Louis: « Frater Guillelmus de Belloloco, ... « *circa finem vitæ suæ*, ad mandatum domini papæ Gregorii, « propria manu *sicut potuit* suscripsit et scripta reliquit ipso domino pontifici destinanda.... » Si Guillaume de Chartres parlait ainsi du travail de Beaulieu après la mort de Beaulieu, c'est qu'il ne connaissait pas le livre fait pour le pape et à la prière du pape, mais celui qu'il avait composé pour les seigneurs de France et à la prière des seigneurs de France. Cette objection avait été faite bien avant moi par l'illustre Tillemont.

XIX.

P. 100 à 103. Je serai plus court avec M. Guérard qui, par un sentiment d'amitié mêlé de compassion pour M. Auguste Le Prévost, a cru devoir engager l'Académie à se prononcer contre l'opinion de M. Le Prévost, avant d'entendre la lecture de son excellent Mémoire. M. Guérard ne voit dans l'opinion que nous défendons aucune apparence de raison, ni de vraisemblance. Libre à lui sans aucun doute. Mais à cette occasion, je me contenterai de rappeler les premiers fondements de ma conviction personnelle :

Avant de soupçonner la découverte récente de la Sainte-Chapelle, la plupart des historiens modernes, et Tillemont à leur tête, avaient refusé d'adhérer au récit de Geoffroi de Beaulieu, qu'ils connaissaient tout aussi bien que nous; Tillemont avait même dé-

montré que ce récit était inexact , et que le cœur avait dû revenir en France. Premier motif.

Ce cœur, revenu en France , n'avait pas été déposé à Saint-Denis. Deuxième motif.

Saint Louis ayant fondé la Sainte-Chapelle , y ayant déposé les reliques de la Passion , tout le monde était en droit de penser *préalablement* que nul endroit ne convenait mieux au dépôt du cœur du fondateur que le sanctuaire de la Sainte-Chapelle. Troisième motif.

Or, c'est là précisément que l'on a trouvé , dans une double boîte , parfaitement embaumé dans un linge de lin neuf , les restes évidents d'un cœur déposé depuis plus de trois cents ans. Quatrième motif.

Telles sont les raisons qui m'ont fait , non pas assurer , mais conjecturer que ce cœur pouvait être celui de saint Louis ; que le cœur de saint Louis était le seul qui , à *cette place* , n'eût pas besoin d'inscription pour être reconnu.

XX.

P. 146 à 149 , note 1. « *Il faut assurément du courage pour faire , de nos jours , un mérite à la Restauration d'une de ses plus grandes fautes et des plus grandes injustices qu'elle ait commises , celle de chasser un vieillard d'une place dont il était si digne....* »

Je réponds que la Restauration , en éloignant M. Daunou des archives et en lui donnant comme un dédommagement honorable et justement mérité la direction du *Journal des Savants* , la chaire d'histoire ancienne au Collège de France (telles ont été mes expressions) , n'avait pas chassé M. Daunou de sa place ; et je soutiens que cette conduite de la Restauration n'était pas de la barbarie toute pure ; autrement nous serions fondés à accuser le gouvernement actuel d'avoir usé de la même barbarie à l'égard de M. Letronne , et de l'avoir chassé de la Bibliothèque du Roi , parce qu'en l'éloignant de la Bibliothèque , l'illustre M. Cousin , alors ministre de l'instruction publique , lui avait donné comme

un dédommagement honorable, la direction des Archives du royaume.

XXI.

P. 474. Nous avons opposé au témoignage de Beaulieu, qui fait transporter le cœur en Sicile, non-seulement la lettre de Thibaud, mais le moine anonyme de Saint-Denis, et de plus une chronique précieuse dont je recommandais la publication à Messieurs les membres de la commission des Historiens de France. Comment répond M. Letronne : Que pour le *moine anonyme de Saint-Denis*, « c'est un texte auquel depuis ont renoncé ceux » dont il pouvait le mieux servir l'opinion. » Où donc, Monsieur, et quand avons-nous renoncé au témoignage précieux de ce chroniqueur ? En vérité, nous aurions aussi bien le droit d'assurer que vous avez renoncé à l'autorité de Beaulieu, pour nous dispenser de discuter son témoignage.

Quant à la chronique française inédite, conservée dans le supplément français de la Bibliothèque royale, n° 407 : « Je ne donnerais pas, dit-il, aux membres de la commission des Historiens de France, le conseil de le publier, m'étant aperçu que cette » chronique, prétendue inédite, est littéralement celle qui a été » publiée dans le tome XX des Historiens de France. »

Pour justifier ce que nous avons dit, nous nous voyons obligés de présenter en regard le dernier paragraphe de la chronique renfermée dans le ms. 407, et le passage correspondant de la chronique publiée dans le tome XX.

HISTORIENS DE FRANCE.

Après le roy Philippe qui fu fiz monseigneur S. Loos regna Philippe le biau son fiz et commença à regner l'an de grace m. cc. iiii. vins et vi. Icest roy fu simple et sage et pou parlor; fier estoit comme un lion en regardeur. Il soumist les Gascoins et print et sesi la duchie d'Acquitaine dont le roy d'Engleterre

Msc. 107, f° 103.

Après le roy Philippe qui fu fils monseigneur saint Loys, regna Philippe li biaux ses fils et commença à regner l'an de grace m. cc. iiii. ^{xx} et vi. Contre ce roy fu rebelles Edouars, li rois d'Angleterre pour la duchie de Acquitaine qui iscit des fils au roy de France que il cuida teir pour sa force sans faire

Eudouart estoit duc. Més rebellez estoit contre li, et la culdoit tenir par force sans faire hommage au roy de France. Après print le comté de Flandres que Guy de Dampiere le comte de Namur avoit à tenir de lui. Et se rendi le conte au Roy et fu mis en prison à Compiègne ou il mouru de sa bele mort. Icest roy fist canoniser saint Looys au temps du Pape Boniface et fonda la noble eglise de Poissy en l'eneur de li et mist Jacobins pour faire le service Nostre Signour jour et nuit. Il print et ardit les Templiers, etc., etc.

homage à nulli. Mais quant ce vit et aperçut li rois Philippes, si fist saisir et prendre Gascoigne et toute la terre que li rois d'Angletere tenoit et avoit en royaume de France. Après ce, ala en Flandres li roy Phelipes sus le comte Guy de Dampierre qui estoit alé contre son seigneur le roy de France au roy d'Angleterre, et avoit desadvoe à tenir de lui terre. La comtee et la terre de Flandres prist le roy et sa gent et fist tant que li comte et ses enfans Robert et Guillaume vindrent à mercy et furent mis en prison. Icis roys Phelipes out à femme la roine Jehanne fille le roy Henry de Navarre et comte de Champagne dont il out de beaux enfans que nostre sires veuille garder, essaucier et mouteploier en tous biens par sa sainte pitié; et jasoit ce que le roy Phelippe soit digne de louange, etc. (Le reste comme dans la citation de mon Mémoire.)

Voilà comme cette chronique inédite est *littéralement* celle qui a été publiée; voilà comme M. Letronne l'a reconnue, et voilà de son exactitude ordinaire. Certes, pour les années antérieures, les rapports avec l'abrégé de Nangis sont plus sensibles; mais en la recommandant aux académiciens chargés de compléter la série des historiens du treizième siècle, je ne pouvais avoir en vue que ces derniers paragraphes, écrits vers 1500, et complètement inédits. Je persiste donc à les recommander encore. Et si, comme tout paraît le faire croire, elle est réellement de Guillaume de Nangis, n-t-on bonne grâce à tant fortifier du silence de Nangis dans sa grande Chronique, le *cor et intestina* de Geoffroi de Beaulieu?

Faisons donc des vœux ardents pour la découverte, 1° de la lettre de Philippe le Bel, dans laquelle ce prince écrit au pape de se joindre à lui pour obtenir de l'abbaye de Saint-Denis le transport du corps entier de saint Louis dans la Sainte-Chapelle; 2° de la réponse directe de Geoffroi de Beaulieu à la demande de Martin IV, en 1272; 3° de quelque nouveau texte historique du treizième siècle plus explicite que ceux que nous connaissons. Tout, je l'es-

père, viendra se découvrir avec le temps ; et c'est pour cela que nous protestons de toutes nos forces contre les violentes dénégations de M. Letronne , fortifiées de l'adhésion de M. Guérard.

XXII.

P. 185 , fig. 46. Au sujet d'Alphonse X , roi de Castille :

Mariana nous apprend que le corps de ce prince , mort en 1284 , fut enterré à Séville ; mais que ses entrailles et son cœur furent inhumés près du maître-autel de la cathédrale de Murcie.

Nous ignorons si le fait rapporté par Mariana est vrai ; mais Alphonse avait demandé expressément que son cœur fût envoyé au saint sépulcre de Jérusalem.

Nous avons déjà cité un fragment curieux du testament inédit d'Alphonse le Sage. Le passage de M. Letronne nous oblige à citer la suite. On verra si la source où il puise est plus respectable que celle où nous puisons.

« Que los pies tenga sobre la sepultura , e otrosy mandamos que luego que murieremos que nos saquen el coraçon , e lo lieben a la santa tierra de ultra mar , e que lo sotierren en Jherusalem en el monte Calvario ally do yasen algunos de nuestros abuelos. E sy levar non lo podieren , que lo pongan en alguno lugar do este fasta que a Dios plega que la tierra se gane e se pueda levar en salvo , e esto tenemos por bien. » *Que les pieds posent sur la tombe , et de plus nous voulons , quand nous mourrons , que l'on nous tire le cœur et qu'on le conduise à la sainte terre d'outremer , et qu'on le transporte à Jérusalem sur le mont Calvaire , à l'endroit où reposent plusieurs de nos aïeux. Et si on ne peut l'y conduire , qu'on le place en quelque autre lieu , jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que la terre soit conquise , et qu'on puisse l'y transporter avec sécurité ; et cela nous le tenons pour bon. —* Nous ajouterons que le saint sépulcre n'ayant pu être repris et étant resté au pouvoir des infidèles , l'inhumation du cœur , faite , suivant Mariana , auprès des entrailles , aurait été , aux termes du testament , considérée comme un dépôt provisoire : circonstance toute particulière et qu'on ne saurait citer même comme une exception .

Je suis heureux de pouvoir exprimer ici toute ma reconnaissance à M. Ferdinand Denis, pour l'obligeance qu'il a mise à m'indiquer ce testament, après l'avoir reconnu le premier dans la *Chronique* d'Alphonse de Carthagène, msc. de notre Bibliothèque royale, n° 1574, fonds de Saint-Germain.

XXIII.

Sur les pages 43 à 55 :

Lorsque *le premier* je citai devant l'Académie la copie que Tillemont nous a conservée de la lettre de Thibaut, M. Letronne, qui n'en avait fait aucune mention dans son rapport au *Moniteur*, qui l'avait citée ensuite, après que M. Le Prévost eût introduit dans la discussion ce document qui la domine ; M. Letronne, disons-nous, ne connaissait encore cette lettre que par l'énoncé très-inexact de D. Martenne ; car il l'avait citée comme *de l'évêque de Tunes au roi de Navarre*, prétendant même que *Tunes* devait être prononcé *Tunesse*, attendu la présence de l'accent grave dans l'ancien manuscrit : distraction paléographique, qui, soit dit en passant, surprit un peu de la part de M. le garde des archives.

Or cette lettre que, d'après Tillemont, je restituais à Thibaut et dont je montrais toute la force, en suspectais-je l'authenticité ? Qu'a donc prétendu M. Letronne en prenant à tâche de démontrer cette authenticité ? le voici : il voulait que le duc de Serradifalco, le P. Tarallo, tous les savants étrangers qui ne conservent pas la mémoire des faits de second ordre de nos annales françaises, pussent croire que, grâce à lui, l'obscurité qui recouvrait cette lettre avait été dissipée ; que jusqu'ici on l'avait attribuée à un évêque de Tunis, ce qui en rendait l'authenticité problématique ; mais que lui, M. Letronne, qui soutenait une opinion toute contraire aux paroles de cette lettre, et qui semblait ainsi devoir chercher à écarter ce témoignage, avait une telle confiance dans la bonté de sa cause, qu'il n'hésitait pas à fournir lui-même les preuves de cette authenticité contestée.

Voilà pourquoi l'actif académicien a cru pouvoir risquer de faire sourire ses confrères en se donnant tant de peine pour démontrer ce qui était à tous les yeux aussi clair que le jour.

XXIV.

Qu'ajouter maintenant, sinon que M. Letronne trouve de l'obscurité dans la rédaction d'une phrase de mon *Mémoire*, et qu'il me reproche ailleurs d'avoir donné au mot *affirmatif* une acception vicieuse. A cela, je n'ai qu'un mot à répondre. M. Letronne a peut-être raison : mais en ce cas l'Académie a grand tort, puisqu'elle recommande l'exemple : *Cet homme est trop affirmatif*. D'ailleurs, il m'en coûte fort peu d'avouer que je ne me conforme pas avec la dernière rigueur à toutes les règles de style que les puristes de notre temps ont imposées. En fait de constructions oratoires, je ne suis qu'un maçon, tandis qu'alors M. Letronne s'élève au rang d'architecte. Faut-il appuyer ces aveux d'une ou deux preuves empruntées à notre adversaire ? Eh bien ! nous ne dirions pas avec lui, pour mille raisons (et si nous étions à la place de M. Letronne, pour mille et une), qu'en quittant la direction de la Bibliothèque du Roi « nous avons *choisi* une position *pécuniairement* moindre (p. 99) » : nous aimerions mieux dire une position *moins lucrative*.

Nous ne répéterions pas trois fois pour le moins dans la même brochure : que la boîte ne portait *aucun indice quelconque*, *aucune trace quelconque* ; du moins, pour exprimer la même idée avec toute la force possible, croirions-nous pouvoir nous contenter des deux premiers mots.

Nous ne dirions pas non plus : « Ce n'est pas *seulement* le témoignage de Geoffroi de Beaulieu qui renverse l'opinion de M. P. Paris de *fond en comble* ; c'est le plus simple coup d'œil jeté sur l'histoire. » Un coup d'œil est pour nous un acte simple, qui n'est guère susceptible de modification. D'ailleurs, le livre de Beaulieu n'est-il pas de l'histoire ? Comment donc séparer ce livre, qu'on vient de citer, du plus simple coup d'œil jeté sur l'histoire ?

Le cas serait ici peut-être de nous écrier : *Fiat lux* ! Mais si nous avons le goût de ces sortes d'exclamations enjouées, et si nous venions à nous écrier encore : *Quel style* ! — *Quel raison-*

nement! — Quelle stupidité! ou bien : Le fait est faux! Le fait est faux! Le fait est faux! etc., etc., etc., M. Letronne aurait pris ses mesures d'avance pour nous convaincre de plagiat.

Octobre 1845.



ADDITIONS

A LA LETTRE

DE M. DEVILLE.

Page 188, après le 1^{er} alinéa :

Un de vos adversaires, M. de Wailly, qui avait pressenti la force accablante de l'objection, a insinué, plutôt qu'avancé, que Geoffroi de Beaulieu, après avoir accompli sa mission en France, avait pu revenir à Tunis, pour en rendre compte au roi, qu'il aurait rejoint dix jours avant le départ de l'armée, et que c'est à son second passage à Palerme, en compagnie de Philippe le Hardi, qu'il a pu entendre parler des miracles dont il fait mention dans son récit.

Cette seconde version, qui n'est pas plus justifiée par le texte du narrateur que la première, offre-t-elle du moins plus de vraisemblance, plus de possibilité? On va en juger :

M. de Wailly fait partir Geoffroi de Beaulieu de Tunis le 12 septembre, avec les missives royales, et après l'avoir conduit auprès des régents, en France, le fait revenir à la côte d'Afrique dix jours avant le départ de l'armée, soit le 10 novembre. Ainsi, il lui fait accomplir sa mission et faire ce double voyage, en moins de deux mois, en 58 jours.

A cela je réponds, tout d'abord, que c'est physiquement impossible, et je le prouve.

Ce n'est pas dans la manière de voyager des temps modernes

qu'on demandera, je le pense, que je prenne mon terme de comparaison. Si j'emprunte mes exemples au siècle de saint Louis, à l'expédition même de Tunis, pour prouver ce que j'avance, il n'est personne qui ne convienne que là nous ne soyons dans le vrai.

Combien de temps Geoffroi de Beaulieu lui-même mit-il pour se rendre en Afrique la première fois (la seule, selon nous, comme selon lui)? Parti, avec saint Louis, de Paris, le 16 mars 1270, il s'embarque à Aigues-Mortes, traverse la Méditerranée, et aborde à Tunis le 17 juillet. C'est quatre mois de route, pour l'aller seulement; et l'on veut qu'il ait effectué deux fois le trajet, aller et retour, en 58 jours!

Admettons, pour un instant, que Geoffroi ait marché beaucoup plus vite qu'il ne l'avait fait à la suite de saint Louis; qu'il ait accompli le double voyage dans le même laps de temps qu'il avait employé pour l'aller seulement avec ce prince; toujours est-il qu'il lui aura fallu 125 jours de route.

Mais que sera-ce, si nous défalquons des 58 jours accordés par M. de Wailly pour ce double trajet, le temps que Geoffroi de Beaulieu a dû mettre, en France, pour l'accomplissement de sa mission? Cette mission, en effet, n'était pas aussi simple que M. de Wailly a pu le croire: il ne s'agissait pas seulement, pour Geoffroi, de remettre aux mains des régents, à Paris, les lettres royales dont il était porteur; il avait encore d'autres devoirs à remplir. Il était spécialement chargé par le nouveau roi de parcourir le royaume, *mitteretur ad personas et loca religiosa, per regnum.... per diversa regni loca*¹, afin de solliciter, auprès des congrégations religieuses, des prières pour l'âme de saint Louis, suivant la recommandation que ce prince en avait faite, en mourant, à son fils².

Veut-on que cette longue tournée n'ait demandé qu'un mois à Geoffroy de Beaulieu? Que lui restera-t-il, dans l'hypothèse de M. de Wailly, pour aller de Tunis à Paris, et pour revenir de

¹ Lettre de Philippe le Hardi; apud Duchesne, t. V, p. 441.

² « Obsecro te, ô fili,.... quòd mittas per sanctas congregationes regni nostri ad orationum suffragia impetranda pro me. »

— Guillaume de Nangis, apud Duchesne, p. 400. —

Paris à Tunis? 28 jours. 28 jours ! mais c'est juste le temps que saint Louis, d'après son Itinéraire, employa, au retour de sa première croisade, pour aller du Puy à Saint-Denis, soit pour faire 426 lieues¹. Or, de Paris à Tunis, aller et retour, on n'en compte pas moins de 800 ! J'ai donc eu raison de dire que cela était physiquement impossible.

Est-il nécessaire d'ajouter, après cela, que Geoffroi de Beaulieu lui-même nous fournit la preuve qu'il n'a point fait, à la suite de Philippe le Hardi, le second voyage qu'on lui prête? En effet, cet historien, racontant les hommages rendus aux restes de saint Louis par les populations, sur le passage de Philippe le Hardi, ne parle pas d'après lui-même, ce qu'il n'eût point manqué de faire, selon son habitude, s'il eût été présent ; mais il fait un appel, pour justifier de la véracité de son récit, à ceux qui accompagnaient le roi ; *testes sunt*, dit-il, *qui tunc aderant cum domino rege præsentibus*².

Lasupposition de M. de Wailly tombe donc comme celle de M. Letronne, et il demeure prouvé que Geoffroi de Beaulieu, en disant qu'il a retrouvé, à son passage en Sicile, le cœur de saint Louis, a énoncé un fait inexact ; ce qui détruit l'autorité de ses paroles³.

Page 186, ligne 7, après les mots : ce que je crois avoir démontré, substituez aux derniers mots de l'alinéa :

Les citations que je viens de faire de Guillaume de Nangis et de l'Anonyme de Saint-Denis répondent suffisamment à l'objection que vos adversaires ont mise en avant : que *tous* les historiens du temps ne parlent que des os dans la mention qu'ils font du trans-

¹ *Observations* de Claude Menard sur Joinville, p. 101.

² *Vita sancti Ludovici*, apud Duchesne, t. V, p. 464.

³ Un critique qui n'avait point encore figuré dans le débat, M. Fallus, de Rouen, rejetant la supposition de M. Letronne et celle de M. de Wailly, comme contraires au texte de Geoffroi de Beaulieu, vient, tout récemment, d'en imaginer une autre, qui consiste à faire porter le cœur de saint Louis en Sicile par Charles d'Anjou lui-même, à son retour de Tunis. Il est fâcheux pour ce critique qu'il ne se soit pas aperçu que l'expédient qu'il propose est plus contraire encore au texte de Geoffroi de Beaulieu que ceux qu'il repousse, et qu'il le renverse complètement.

port des restes de saint Louis en France. Ajouterai-je que, s'il en est ainsi pour la plupart d'entre eux, c'est que les os de saint Louis ayant été déposés solennellement à Saint-Denis, ayant été l'objet de l'empressement, de la vénération incessante des populations, ayant acquis une immense célébrité par les miracles, par les guérisons qu'ils avaient opérés, il n'est nullement étonnant que la majeure partie des historiens se soient attachés à signaler nominativement leur transport en France ?

Faudrait-il, au surplus, faire un bien grand fond, pour trancher la question qui nous occupe, sur la manière dont ils ont rendu compte de cet événement, sur les expressions, sur le mot même qu'ils emploient ; lorsque nous voyons un de nos plus considérables historiens, Guillaume de Nangis, ne parler que des *os* dans son Histoire, et ajouter cependant le *cœur* dans sa Chronique ; lorsque nous voyons figurer en même temps, le corps, *corpus*, et sur le marbre sépulcral de Montréal, comme venant d'y être déposé, et dans une lettre écrite par Philippe le Hardi lui-même, comme étant transporté par lui en France¹ ; lorsque nous voyons ce prince dire, dans la même lettre, qu'il ramène avec le corps de son père, celui de son frère, de son frère mort en rade de Tunis, sur le vaisseau royal², à moins qu'on ne veuille, si par corps on entend uniquement les os, que le cœur de ce jeune prince, dont il ne parle pas, ait été jeté à la mer ; lorsque nous voyons enfin un chroniqueur de l'époque³ faire apporter en France, par Philippe le Hardi, avec les restes de son père, les os de sa femme et ceux de son beau-frère Thibaud de Navarre, sans rien ajouter de plus, quand nous savons d'une manière certaine que le cœur de Thibaud spécialement y était joint⁴ ?

Un examen plus concluant, plus sûr, que celui de récits presque tous incomplets, souvent contradictoires, est l'examen, conseillé si judicieusement par vous, du marbre sépulcral de Mont-

¹ Epistola Philippi regis ad abbatem et monachos S. Dionysii. — *Spicilegium*, t. III, p. 669.

² In navem suam se retrahens, expiravit.—Guillaume de Nangis.

³ Tristani Calchi Historia.

⁴ « Aus freres preecheurs de Prouvins.... acompengnons nostre chier frere le roi « Thibaut dont le cuer gist laiens, » dit, dans son testament, Pierre d'Alençon, fils de saint Louis. — *Joinville* de Ducange, p. 184.

réel, que le gouvernement napolitain a bien voulu accorder à la prière du nôtre.

Quel a été le résultat de cette vérification ? Qu'a-t-on trouvé dans ce marbre ? Malgré le désir bien naturel des autorités sici-liennes de constater l'existence du cœur de saint Louis à Montréal, désir partagé par les ecclésiastiques et par les médecins du pays chargés de cette enquête, ceux-ci se sont vus dans la nécessité d'écrire ces mots dans leur procès-verbal : « Sur la demande : si le « cœur se trouvait parmi ces morceaux, nous sommes d'avis qu'on « ne saurait, en aucune façon, le découvrir ni l'affirmer. » Cette réponse dit tout.

M. Letronne voudrait-il que le cœur, inaperçu par les hommes de l'art, eût été absorbé et fût confondu dans ces morceaux, dans ces débris informes trouvés au fond de la caisse sépul-crale ? Nous lui répondrons que cela, d'après lui-même, serait inadmissible.

Dans le système qu'il a soutenu, le cœur de saint Louis, qui serait resté au camp après le départ des chairs et des intestins pour la Sicile, y eût été envoyé, un peu plus tard, séparément. Dès lors, il avait été nécessaire qu'on le renfermât, pour ce transport, dans une boîte, dans une caisse particulière, en métal, selon l'usage, plomb ou autre. Eh bien ! les personnes chargées de ce précieux dépôt, de ce reste vénéré, que l'armée n'aurait cédé qu'en murmurant ou par surprise, au moment de le placer dans le cercueil de Montréal, en découvrant ce marbre, à l'aspect de cette masse de chairs réduites par la cuisson en bouillie, de ces intestins en putréfaction qu'on y avait versés, auraient tiré le cœur de son enveloppe, se seraient empressées de l'en dépouiller, pour le jeter, pour le confondre, pour le noyer, le perdre, à dessein, dans cette masse infecte ? Non, cela est impossible !

L'inscription primitive du marbre de Montréal (car nous voulons enlever cette dernière ressource à vos contradicteurs) en dit-elle plus que le procès-verbal des médecins ? Elle est tout aussi négative. Voici comment elle était conçue :

¹ Il est bon de faire remarquer qu'on n'a pas découvert dans la caisse un seul fragment métallique d'enveloppe de cœur.

« Hic sunt tumulata viscera et corpus Ludovici regis Franciæ qui
« obiit apud Tonisium anno dominicæ incarnationis mclxx mense
« Augusti xiii indictionis. »

Laissant de côté le mot *corpus*, dont nous avons fait tout à l'heure justice, il reste celui de *viscera*. *Viscera*, en style lapidaire, comme sous la plume de tous nos chroniqueurs, n'a jamais été pris que pour les entrailles¹. Médicalement, anatomiquement parlant, qu'il comprenne le cœur, cela est vrai ; mais il ne s'agit pas ici d'un mot tracé par un médecin, et pour des hommes de l'art, pour des savants ; c'est une inscription populaire : il n'a donc pas ici d'autre signification qu'*entrailles*. Si les Siciliens avaient possédé le cœur de saint Louis, croyez-le bien, ils n'eussent pas manqué d'écrire en tête de leur inscription le mot *cor* ; ils se fussent bien gardés d'employer un terme équivoque. Leurs historiens, à défaut de ceux-ci, la tradition, les archives locales, en eussent soigneusement conservé le souvenir ; ils sont tous restés muets.

Page 188, ligne dernière, après les mots : non avenu pour eux, ajoutez :

Faudrait-il justifier par un exemple le dépôt fait par le fils de saint Louis du cœur de son père dans son oratoire royal ? Il nous serait fourni par son arrière-petite-fille, Jeanne de Navarre. Cette princesse, ayant fait apporter d'Espagne en France le cœur de son mari, le mit dans son oratoire, où elle le garda toute sa vie².

Il était si naturel, au surplus, de placer le cœur de saint Louis à la Sainte-Chapelle, que le pape Boniface VIII, à l'époque de la canonisation, voulut enlever les os à l'église de Saint-Denis, où ils avaient été déposés si solennellement, pour les faire porter à la Sainte-Chapelle, et cela, disait le pontife, « pour la louange de

¹ Guillaume de Nangis, racontant la mort de Philippe le Hardi, rapporte que ses chairs et ses entrailles, *caro et viscera*, furent déposées à Narbonne, que ses os et son cœur, *ossa cum corde*, furent portés à Saint-Denis. *Viscera* est donc ici uniquement pour Entrailles. Je pourrais facilement multiplier les citations.

² Le Brasseur, *Histoire d'Évreux*, p. 234.

Dieu et pour l'honneur de saint Louis, » *ad laudem Dei, et honorem ipsius Sancti* ¹.

Y a-t-il lieu d'en être surpris, lorsque nous voyons un moine de Saint-Denis, lui-même, en racontant que saint Louis avait choisi pour le lieu de sa sépulture l'église de son monastère, laisser percer son étonnement de ce que le saint roi en eût oublié d'autres, *omissis cæteris* ². La Sainte-Chapelle ne vient-elle pas naturellement à la pensée? Il n'est personne qui ne l'ait nommée.

Page 192, ligne 23, après les mots : plumbeis loculamentis condita, ajoutez :

Un troisième exemple est celui que M. Letronne a rappelé lui-même, et qu'il n'aurait pas dû oublier, du cœur de la femme de Thibaud, Isabelle, fille de saint Louis, morte également au retour de Tunis. Le cœur de cette princesse était déposé à l'abbaye de Clairvaux, dans une caisse de plomb, comme l'indique l'inscription qu'on avait placée sur sa sépulture : « *sub hoc tumulo, in arca plumbea, jacet cor dominæ Isabellæ, etc.* ³ »

On ne dira pas, à coup sûr, que le plomb est un métal plus relevé que l'étain.

Je n'ai pas été à même de voir par mes propres yeux, ce que je regrette, la boîte du cœur. Cachée de nouveau sous le pavé de la Sainte-Chapelle, cette boîte, ou, pour parler plus exactement, son couvercle, qui seul s'est conservé, n'a été examiné que par un bien petit nombre de personnes, et ne reverra peut-être plus la lumière. Heureusement, le dessin que l'architecte chargé de la restauration de la Sainte-Chapelle, M. Duban, en a fait faire avec le plus grand soin, de grandeur naturelle, peut nous permettre, en l'absence du monument lui-même, de l'apprécier ⁴.

La boîte de la Sainte-Chapelle, d'après ce dessin, que j'ai sous les yeux, présente tous les caractères d'une antiquité reculée.

¹ Lettre de Boniface VIII.—Joinville de Ducange, p. 406.

² Guillaume de Nangis, apud Duchesne, t. V, p. 517.

³ *Examen critique*, p. 140.

⁴ Lors de la première édition de ma lettre à M. Auguste Le Prévost, je ne connaissais pas ce dessin : aussi m'étais-je abstenu de parler de la boîte du cœur. Aujourd'hui je puis m'affranchir de cette réserve.

Différente, en cela, des cœurs en métal des derniers siècles, dont les dimensions fort restreintes semblent réglées sur le volume ordinaire d'un cœur humain, et dont l'échancrure médiale et la pointe inférieure sont généralement assez prononcées, la boîte de la Sainte-Chapelle a des contours arrondis et peu accusés, et se distingue surtout par sa grandeur, qui dépasse de beaucoup celle de tous les cœurs en métal connus. Elle n'a pas moins de 27 centimètres de hauteur, sans comprendre ses appendices, sur 23 centimètres dans sa plus grande largeur. Ces proportions extraordinaires nous reportent au moyen âge, où l'on prodiguait, dans les sépultures royales, les substances aromatiques, ce qui nécessitait, comme on l'a fait ici, afin de pouvoir les y entasser, l'emploi de caisses ou boîtes de grandes dimensions, pour les cœurs; usage qui cessa plus tard.

Une des charnières du couvercle, encore en place, bien qu'elle soit sans ornementation, accuse une exécution soignée. L'appendice adapté à la pointe du couvercle, qui servait à le soulever, se compose d'un bouton à deux branches, dont les extrémités se dessinent en forme de gland, motif très en vogue dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle. Ainsi, le seul ornement que présente la boîte de la Sainte-Chapelle tend à nous ramener à l'époque de saint Louis.

Ces données archéologiques sont puissamment corroborées par l'état d'oxydation, de destruction, disons mieux, dans lequel furent trouvés, en 1803, les côtés et le fond de la boîte, état qui n'a pu être produit que par l'action prolongée des siècles.

Page 194, ligne 7, après les mots : en partie à cette objection, ajoutez :

De quelque manière, au surplus, qu'on veuille l'interpréter, quel autre que saint Louis, je le demande, pouvait, dans la Sainte-Chapelle, se passer d'inscription? Qui, dans le monde entier, excepté lui, pouvait aspirer, placé là muet, à se faire reconnaître, et même jusque dans les siècles les plus éloignés? Aussi, quel est le premier cri de celui qui découvre ce cœur humain sans nom, sous les dalles du sanctuaire de la Sainte-Chapelle? « Tout porte

à croire que c'est le cœur de saint Louis, » écrit-il¹. Quelle est la première pensée du critique lui-même que je combats, à la seconde résurrection de ce cœur dans le même sanctuaire? « Il était « bien naturel d'y voir la place du fondateur de l'église », » se disait-il, avant qu'un texte historique mensonger l'eût entraîné vers une autre opinion.

Page 195, ligne 20, après les mots : des ménagements à garder, ajoutez :

Philippe, plus Hardi de nom que de fait, ce prince « doux et « debonnaire envers les prelatz de sainte eglise, et de qui l'on « pouvoit dire, ajoute son historien, qu'il menoit miex vie de « moyne que de chevalier, » se fût-il mis en lutte ouverte avec les moines de Saint-Denis? Son fils, Philippe le Bel, roi d'une autre trempe, autrement fier et impérieux, exigea plus tard, de ces mêmes moines, ainsi que vous l'avez rappelé, la remise des os de saint Louis; le pape, à sa prière, leur en intima l'ordre. Les moines de Saint-Denis ne tinrent compte de rien, et gardèrent leurs reliques. Et l'on voudrait que Philippe le Hardi se fût exposé à un semblable conflit, quand il pouvait l'éviter!

Page 197, ligne 21, après les derniers mots : Sommes-nous enfin dans ces conditions? qu'ils prononcent, ajoutez cette conclusion :

Une voix éloquente vient de se charger de le faire en leur nom : « Je suis parfaitement de votre opinion, m'écrit l'illustre auteur « du *Génie du Christianisme*, et je pense qu'on ne peut douter « que le cœur du grand roi n'ait été déposé à la Sainte-Chapelle : « c'est pour moi un article de foi historique, et je crois qu'un chrétien et un Français ne peuvent penser autrement. »

¹ Lettre de Terrasse à Camus, garde des archives.

² *Examen critique*, Exposé préliminaire, p. xij.

RÉSUMÉ

PAR

M. LE BARON TAYLOR.

J'avais résolu de m'abstenir de toute discussion sur la *découverte du cœur de saint Louis*. Ma dernière lettre, publiée dans le *Courrier Français*, était restée sans réponse. Cette lettre était ainsi conçue :

Paris, le 5 janvier 1844.

« Monsieur, je vous remercie d'avoir donné de la publicité à ma lettre de Palerme en date du 5 octobre 1843.

« En arrivant à Paris, je viens de lire les observations que le savant M. Letronne a bien voulu faire sur le résultat de mes recherches et sur l'excellent travail publié par M. Berger de Xivrey. M. Letronne a déclaré que je n'ai rien vérifié. J'ai l'honneur de lui faire observer que l'enquête faite en Sicile avait eu pour résultat de laisser croire, et particulièrement à Palerme, que le cœur de saint Louis existe à Montréal. Ma lettre prouve que le cœur de saint Louis n'est pas à Montréal.

« Recevez, etc. »

On n'a rien répondu, parce qu'on ne pouvait pas répondre. On a préféré comprendre mes recherches sur cette question dans un

écrit violent sous le titre d'*Examen critique de la découverte du prétendu cœur de saint Louis*, dirigé contre tous ceux qui ont cru devoir adopter une opinion contraire à celle de l'auteur de l'*Examen critique*. Nous voulions garder le silence sur cet écrit, parce que nous avions confiance dans l'opinion, dans le jugement que produirait tôt ou tard l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'Académie a demandé un examen chimique à M. Dumas, et la commission chargée d'étudier la question, tout en reconnaissant que, dans l'état *actuel* des choses, il est impossible d'affirmer que le cœur découvert à la Sainte-Chapelle soit celui de saint Louis, a constaté, conformément aux observations du savant chimiste, que ce cœur, embaumé avec un soin particulier, porte l'apparence matérielle d'une existence de beaucoup plus de deux siècles¹, et elle a émis le vœu que cette dépouille chrétienne reçût de nouveau la sépulture qu'elle avait momentanément perdue. L'Académie a donc respecté les diverses opinions émises dans la discussion; elle n'a pas cru pouvoir dire : *le cœur de la Sainte-Chapelle n'est pas celui de saint Louis*. Elle a laissé la question aux recherches patientes, laborieuses, de l'histoire et de l'archéologie, à la science et à la méditation de l'avenir.

La découverte du cœur de la Sainte-Chapelle est une question d'archéologie chrétienne, bien plutôt que d'histoire écrite; et les personnes qui ont étudié les monuments du moyen âge sont plus particulièrement appelées à éclairer cette question.

Le dessin que nous donnons, relevé par M. Viollet-Leduc fils, un des inspecteurs des travaux de restauration de la Sainte-Chapelle, représente la cavité construite spécialement pour y déposer un objet précieux. On voit que le cœur y occupait la place d'honneur, entre deux autels, sous le grand reliquaire qui contenait la sainte couronne d'épines, dans le centre de l'abside, comme le corps du fondateur de la chartreuse de Xérès dans l'église de la chartreuse, comme le cœur de Charles V dans la cathédrale de Rouen.

Dans toute la chrétienté, et à toutes les époques du moyen âge, cette place était consacrée à recevoir les dépouilles les plus au-

¹ Voyez ci-dessus le rapport de M. Dumas, page 173, note 2.

gustes et les plus vénérées. Les exemples s'offrent en foule : nous nous contenterons d'en citer quelques-uns, en suivant l'ordre des temps.

Le corps de l'apôtre saint Remi était placé dans le sanctuaire du grand monastère de son nom à Reims. (*Flodoard; Marlot; Sépultures de Saint-Remi de Reims.*)

Saint Jean Cassien, premier abbé de Saint-Victor de Marseille, fut inhumé devant le grand autel de l'abbaye (*Gallia christiana*, tome I), et lorsque, plusieurs siècles après, on déposa dans le même monastère les restes du pape Urbain V, qui en avait été le bienfaiteur et comme le second fondateur, on les plaça encore dans le chœur près du grand autel. (*Ibidem.*)

Agalsius, duc d'Aquitaine, fondateur de l'abbaye de Condom, fut inhumé derrière l'autel de ce monastère, lieu éminent entre tous les autres, disent les historiens. (*Gallia christiana*, tome II, col. 954.)

Morard, abbé de Saint-Germain-des-Près, qui reconstruisit l'antique église de l'abbaye, était enterré dans le chœur. (*Ibidem*, tome VI.)

Saint Bernard, l'illustre fondateur de Cluni, reposait aussi au milieu du chœur du monastère.

Robert II, abbé de Jumièges, qui avait relevé les murs de l'abbaye et rebâti l'église, fut inhumé près du grand autel, dans le sanctuaire, en 1040. (*Gallia christ.*, tome XI, col. 958.)

Burchard de Gebliswiller, fondateur de l'abbaye de Marbach près Colmar, mort en 1131, avait aussi sa tombe près du grand autel. (*Ibid.*, tome V, col. 884.)

Richard et Mathilde de Vernon, fondateurs de l'abbaye de Blanchelande, au diocèse de Coutances, reposaient dans le chœur. (*Ibid.*, tome XI, col. 945.)

Adalbéron, archevêque de Trèves au ^{xiii}^e siècle, principal bienfaiteur de son église métropolitaine, était inhumé près du grand autel. (*Ibid.*, tome XIII.)

Godefroy, premier abbé d'Arnstein au diocèse de Trèves, mort en 1151, fut placé devant l'autel de l'abbaye. (*Ibid.*, tome XIII, col. 661.)

Henri le Libéral, comte de Champagne, mort en 1181, eut son tombeau au milieu du chœur, près de l'aigle, dans l'église de Saint-Étienne de Troyes qu'il avait fondée. (Baugier, *Mémoires sur la Champagne*, tome I, p. 155.)

Henri II, roi d'Angleterre, qui avait choisi sa sépulture dans l'église de l'abbaye de Fontevrault, dont il était le principal fondateur, fut placé au milieu du chœur. (Dugdale, *Monasticon anglicanum*, editio nova, tome VI, p. 1085.)

Saint Ferdinand, fondateur de la cathédrale de Séville, y fut inhumé en 1252, derrière le maître-autel, dans la chapelle du chevet.

A Maubuisson, la mère de saint Louis, la reine Blanche de Castille, fondatrice, fut inhumée dans le chœur. (*Gallia christiana*, tome VI, col. 929.)

Le cœur de Thibaud IV, dit le Chansonnier, roi de Navarre et comte de Champagne, fut placé dans le chœur de l'église des Cordelières de Provins, dont ce prince était le fondateur¹. C'est là que le hasard le fit découvrir en 1590. Une religieuse qui encensait le sanctuaire sentit son pied s'enfoncer sous une dalle. On fit venir des maçons qui pratiquèrent une ouverture, et dans la cavité on trouva un cercueil de plomb renfermant le cœur de Thibaud IV, près duquel étaient les ossements de Thibaud V, son fils, et d'Isabelle, femme de ce dernier et fille de saint Louis. Nul signe extérieur, nulle inscription n'indiquait la présence de ces précieux restes, qui gisaient ignorés comme le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle. (Voy. *Histoire de Provins*, par M. Bourquelot, tome I, p. 374). N'est-ce pas la preuve que plus d'une fois, à cette époque, des fondateurs d'églises, par un sentiment d'humilité chrétienne, en prescrivant de déposer leur cœur, sans inscription, dans le sanctuaire du monument qu'ils avaient élevé, ont voulu dérober aux hommages de leurs contemporains et à la postérité la plus noble partie de leur corps? Comme la tradition ne révélait pas le lieu qui renfermait cette dépouille, il est probable aussi que le secret avait été recommandé aux dépositaires de leurs dernières volontés.

Lorsque Thibaud V, gendre de saint Louis, fut mort à Trapani

¹ Voyez la gravure.

en Sicile, en 1270, l'année même de la mort de saint Louis, quelques mois après, Isabelle rapporta en France les restes de son époux. Comme on vient de le voir, le corps fut inhumé aux Cordelières de Provins ; mais le cœur, *placé dans une simple boîte de plomb*, fut déposé au milieu du sanctuaire de l'église des Jacobins de la même ville, monastère fondé par ce prince avec une magnificence dont saint Louis lui avait reproché les excès, de peur qu'il n'*encombrast son âme* en s'endettant pour achever ce monument. Ce ne fut qu'en l'année 1647 qu'on déposa ce cœur dans un tombeau qui a été transporté en 1791 dans l'église des Cordelières. (Du Sommerard, *Vues de Provins*, 1822. *Monument de Thibaud V*, p. 4.)

Le cœur d'Isabelle, fille de saint Louis et veuve de Thibaud V, reposait dans l'église de l'abbaye de Clairvaux, *au milieu du chœur, dans une boîte de plomb*. (Baugier, tome I, p. 212.)

Blanche, aussi fille de saint Louis, et femme de Ferdinand, prince de Castille, était inhumée près du grand autel dans le couvent des frères mineurs de Paris. (*Gallia christ.*, tome VI, col. 934.)

Jean II, duc de Bretagne, avait son tombeau au milieu du chœur du couvent des Carmes de Ploërmel, qu'il avait fondé. (D. Lobineau ; D. Morice.)

L'empereur Louis de Bavière, mort le 24 octobre 1547, a son tombeau au milieu du chœur de l'église de Notre-Dame de Munich.

A Bruges, la tombe de Marie de Bourgogne, fille unique et héritière de Charles le Téméraire, morte en 1482, était originellement placée au milieu du chœur de l'église de Notre-Dame. Ce fut plus d'un siècle après sa mort qu'on transporta son tombeau et celui de Charles le Téméraire, son père, dans une des chapelles latérales de l'église.

A Ypres, le comte de Béthune, principal bienfaiteur de l'église, est inhumé au milieu du chœur.

Le connétable de Portugal, marquis de Montemayor, mort en 1484, fut aussi inhumé dans le chœur du couvent de Santa-Paula, qu'il avait fondé.

Le corps de saint François d'Estaing, évêque de Rhodéz, occupait aussi le milieu du chœur dans son église épiscopale. (*Gallia christ.*, tome I, col. 684.)

Louis de Blanchefort, second fondateur de l'abbaye de Ferrières, mort en odeur de sainteté le 27 février 1506, était inhumé devant le grand autel de son abbaye. (*Ibid.*, tome XII, col. 168.)

En Espagne, c'est encore au centre du chœur de la chartreuse de Miraflores près de Burgos que sont placés les magnifiques tombeaux des fondateurs, Jean II, roi de Castille, et Isabelle de Portugal, sa femme.

Don Rodrigo Fernandez de Santaella, fondateur de l'université de Séville, mort en 1509, est enterré devant le maître-autel, dans le chœur de l'église de l'Université.

Ainsi, c'est un usage universel que les fondateurs d'une église, les personnages les plus éminents, et ceux qui ont le mieux mérité par leurs vertus et leurs bienfaits, sont inhumés *dans le sanctuaire, près de l'autel*.

On a dit que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle pouvait être celui d'un architecte employé à la construction ou à la décoration du monument. La place qu'il occupait rend cette supposition inadmissible. Ce n'est point au milieu du sanctuaire que fut inhumé le Calabrese dans l'église de Malte, ornée de ses chefs-d'œuvre. Quoique le grand-maître l'eût fait commandeur de l'ordre pour qu'il pût recevoir sa sépulture dans l'église, on plaça son corps loin du sanctuaire, à l'entrée de la nef, du côté gauche.

Hues li Bergiers, le célèbre architecte de Saint-Nicaise de Reims, avait sa tombe à l'entrée de l'église, près du grand portail. (Marlot, *Histoire de Reims*.) On pourrait multiplier les exemples analogues.

La *vileté* du métal qui entourait le cœur trouvé dans la Sainte-Chapelle est aussi un mauvais argument à présenter contre notre opinion. C'est un fait universellement connu, que le cœur de Richard Cœur-de-Lion, conservé à Rouen, est enfermé dans deux boîtes de plomb du travail le plus grossier. Il est vrai qu'on a cru voir autrefois dans la boîte intérieure une enveloppe d'argent; mais la vérité, c'est que cette enveloppe est une feuille d'étain, comparable à ces pellicules métalliques que l'industrie emploie de nos jours¹.

¹ C'est aussi dans une enveloppe de plomb que se trouvait placé le corps de

Plus versé dans la science archéologique du moyen âge, on n'aurait point tiré argument de la position du cœur découvert sous le dallage de l'abside de la Sainte-Chapelle, pour combattre l'opinion que ce cœur est celui de saint Louis ; car cette place réservée, de distinction, au milieu du sanctuaire, au pied d'un autel placé sous la châsse renfermant les plus précieuses, les plus saintes reliques, est l'un des plus puissants arguments pour croire que le cœur trouvé le 15 mai 1843 est celui du pieux roi qui a fondé cette église. Plus instruit des choses du moyen âge, on n'aurait point tiré argument de la *vileté* de l'enveloppe du métal, des circonstances matérielles qu'a produites l'examen chimique par M. Dumas ; on aurait su que cela a été un usage constant d'enfermer les dépouilles mortelles dans une enveloppe de plomb ou d'étain ; que si on a employé d'autres métaux plus riches, ce n'a été que par-dessus l'enveloppe de métal commun ; et il faut ajouter que cela se pratique ainsi de nos jours pour les embaumements. Ce qui indique une noble origine, ce n'est point le prix du métal, mais sa pureté, mais la place, mais l'art avec lequel l'enveloppe de plomb a été exécutée, le goût, le fini du travail ; et ce qui reste de l'enveloppe métallique du cœur découvert à la Sainte-Chapelle porte ces caractères à un degré remarquable. On peut en juger par la copie de la gravure que M. Duban a fait exécuter d'après son dessin, avec un soin tout particulier et une fidélité remarquable, par M. Gaucherel ¹.

D'ailleurs le rapport véritablement impartial de M. Dumas n'a rien fait ressortir qui ne vienne à l'appui de notre opinion. Ce qu'on a le droit de conclure de ce rapport, c'est que le cœur a été embaumé dans les pays d'outre-mer, où l'on employait, où l'on emploie encore les parfums et les bois odoriférants pour les sépultures ; c'est que la toile de lin fin entièrement neuve, la cire pure, les parfums, les résines orientales, la délicatesse du travail de la boîte d'étain, indiquent des soins extrêmes, qui, à une époque ancienne (le cœur, à raison de son état d'altération, remonte évidemment à plusieurs siècles), ne peuvent avoir été donnés qu'à un personnage éminent. Il n'y a rien là qui puisse défendre d'espérer que

saint Front, premier évêque de Périgueux, lorsqu'on découvrit sa tombe en 1261. (*Gallia christiana*, tome II, col. 1474).

¹ Voyez planche II.

ce cœur soit celui de saint Louis. Toutes les preuves abondent au contraire pour établir que cette dépouille n'est point celle d'un simple citoyen, et toutes les présomptions sont en faveur de l'opinion que c'est peut-être le cœur de saint Louis. Nous défendons cette cause parce que nous la trouvons sérieuse, juste et noble ; et malgré des dénégations violentes, et l'emploi, de la part de nos adversaires, d'une polémique personnelle, nous soutiendrons sans cesse que c'est une question digne du pays, que de savoir si en effet la France possède les plus nobles restes d'un grand roi.

Si nos armées, si nos flottes, portent sur les rivages de l'Afrique la civilisation, l'esprit chrétien, et refoulent la barbarie, seule consolation pour nous indemniser de l'emploi de tant de trésors, pour tant de sang versé, nous devons ne jamais oublier que saint Louis fut le précurseur de nos guerriers, le premier prince français qui ait foulé cette terre africaine illustrée par nos victoires. Donner un précieux souvenir au martyr mort devant Tunis, c'est s'associer à nos gloires, aux conquêtes de l'humanité, dont le christianisme fait la grandeur depuis tant de siècles.

Nous terminerons par un simple exposé qui résume pour nous toute la question.

C'a été, au moyen âge, époque de ferveur où la foi se traduisait en fondations pieuses, une coutume universelle des rois, des princes ou des grands du monde, de faire élever, de leur épargne, des sanctuaires particuliers, des oratoires, des chapelles qu'ils enrichissaient de toute la magnificence des beaux-arts. C'a été une autre coutume sacrée de ces temps, que le corps ou le cœur du fondateur reposât dans cet asile privilégié, qu'il y occupât la plus noble place, la plus sainte : le centre du chœur ou de l'abside, place réservée dans toutes les églises de la chrétienté aux fondateurs, aux plus grands princes, aux personnages les plus saints ou les plus vénérés. Saint Louis, le plus pieux comme le plus grand roi de son époque, fait élever une chapelle qui dépasse en perfection, en richesse, tous les édifices sacrés de son temps ; après plusieurs siècles, on découvre sous le pavé du sanctuaire, au centre de l'abside, à cette place privilégiée, recherchée, prise par tous les fondateurs d'églises, un cœur embaumé ; mais cela doit être

nécessairement, inévitablement, le cœur de saint Louis ! Nous ne croyons pas qu'il y ait d'argumentation au monde qui vaille contre cette preuve évidente pour qui a étudié, pour qui connaît les coutumes du moyen âge.

Mais l'histoire, dit-on, offre une série de preuves contraires. Cette assertion est inexacte. La vérité est que l'histoire écrite est obscure ; mais c'est à la raison et à l'étude d'éclaircir ces obscurités.

Le roi est mort devant Tunis, mort de la peste. Par l'action du vin et de l'eau bouillante, on sépare la chair des ossements. La chair est remise à Charles d'Anjou, qui la porte à Montréal. Le roi Philippe le Hardi porte les ossements jusqu'à l'abbaye de Saint-Denis, où ils trouvent leur suprême demeure. Un moment en Afrique, dans l'armée, on a parlé du cœur. L'a-t-on remis à Charles d'Anjou, qui l'avait réclamé à Philippe le Hardi son neveu ? Est-il resté à Montréal ? L'a-t-on donné à un des fils de saint Louis ou à des religieux ? Les chroniques ne font aucune mention de ce don. Elles ne parlent que des chairs, à l'exception de Geoffroi de Beaulieu, qui n'assista pas à la séparation des restes de saint Louis, et dont le témoignage est si hautement démenti par celui du roi de Navarre, témoin de tout ce qui se passa à cette occasion. Mais le cœur de saint Louis n'est pas à Montréal ; à Saint-Denis il n'y a que les ossements. Le cœur, cette partie sacrée de ces saintes dépouilles, suivant la coutume éternelle de tous les peuples, a dû être conservé. Où a-t-on pu le déposer, si ce n'est dans l'église bâtie par ordre du roi saint Louis, construite par les plus habiles artistes de ce siècle, ornée avec des soins extrêmes ?

Lorsque Philippe le Hardi eut transporté en France les restes du roi son père, c'est à la Sainte-Chapelle qu'il les déposa d'abord. Ils y demeurèrent pendant quelque temps, et c'est plus tard que les ossements furent portés à l'abbaye de Saint-Denis, sépulture ordinaire des rois. Mais le cœur, dont il n'est plus parlé depuis ce moment, ne peut avoir été inhumé que dans la Sainte-Chapelle, et s'il y est demeuré caché, ignoré, sous la pierre du sanctuaire, sans aucun signe extérieur, comme celui de Thibaud IV à Provins, c'est pour obéir sans doute à la dernière volonté du pieux fonda-

teur ; c'est que Louis IX, humble entre tous les princes de son temps, aura exigé que, dans le saint des saints, sous la couronne d'épines qui avait touché le front du Sauveur, rien ne rappelât une gloire humaine.

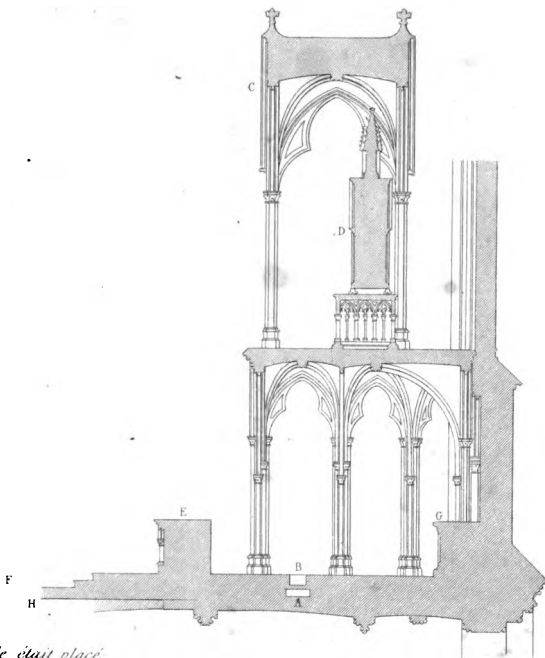
Mais, dit-on, l'inventaire des reliques de la Sainte-Chapelle ne fait pas mention du cœur de saint Louis. Cette objection n'a rien de solide. Nous venons de faire remarquer que l'humilité de saint Louis n'avait pas permis qu'on en parlât, et les chanoines avaient intérêt à respecter le secret de ce précieux dépôt que la jalousie, ou les prérogatives de l'abbaye de Saint-Denis, auraient pu leur disputer.

La coutume est de placer dans le sanctuaire de l'église le tout ou une partie des dépouilles du fondateur. On trouve dans le sanctuaire de la Sainte-Chapelle un cœur embaumé avec des précautions extrêmes. Il est probable que c'est le cœur de saint Louis. Il n'y a pas d'inscription sur la boîte ? Il n'y a pas d'inscription sur la pierre ? Mais l'inscription, c'est la place elle-même qui la donne ; c'est le monument lui-même, cette église, ce sanctuaire élevé par Louis IX, cette place réservée au seul fondateur. Voilà les conjectures raisonnables pour tous ceux qui ont vécu par l'étude au milieu des coutumes et des usages du moyen âge.

Dans tous les cas, c'est une question d'histoire et d'art soumise au libre examen de l'opinion publique, aux controverses des hommes éclairés qui peuvent la discuter, dont on doit écarter toute mauvaise passion, toute colère. Les hommes honorables dans la littérature, dans les arts, les savants, ne doivent jamais oublier cette noble pensée de Raynouard, de l'Académie française, notre illustre ami : La science est un aride terrain où l'on ne trouve souvent que des pierres ; frottons ces cailloux, tâchons d'en faire jaillir des étincelles, mais gardons-nous de nous les jeter à la tête.

FIN.

Coupe sur la ligne z z.



A Cavity dans laquelle était placé le cœur trouvé en 1843.

B Cavity dans laquelle était placé le cœur lorsqu'il fut découvert en 1803.

C Door of the grande chaise.

D Grande chaise.

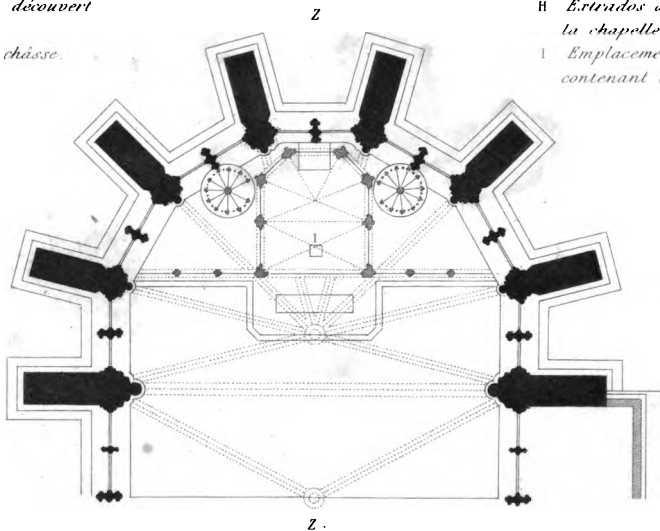
E Maître-autel.

F Niveau du sol de la nef.

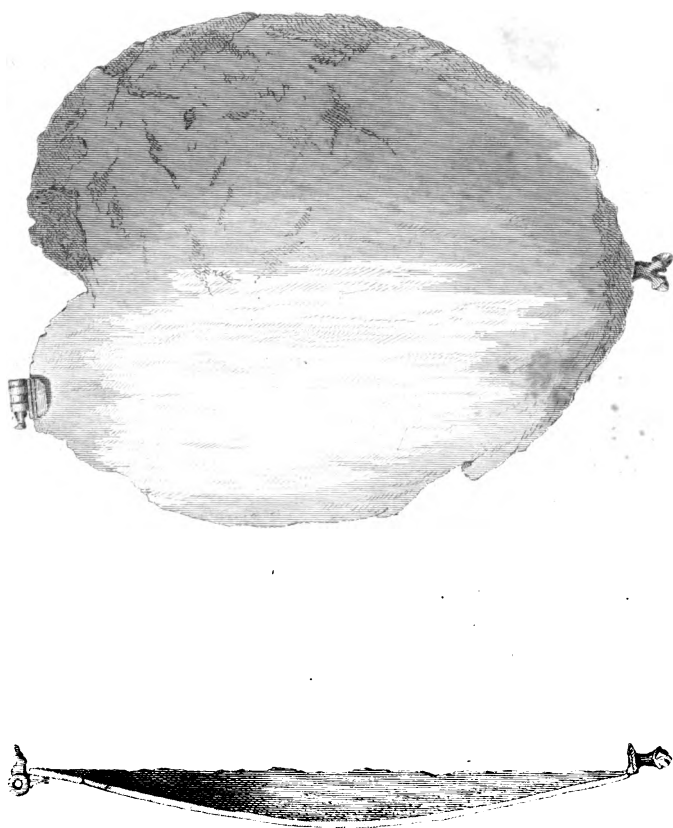
G Autel du fond.

H Extrados de la voûte de la chapelle basse.

I Emplacement de la boîte contenant le cœur.



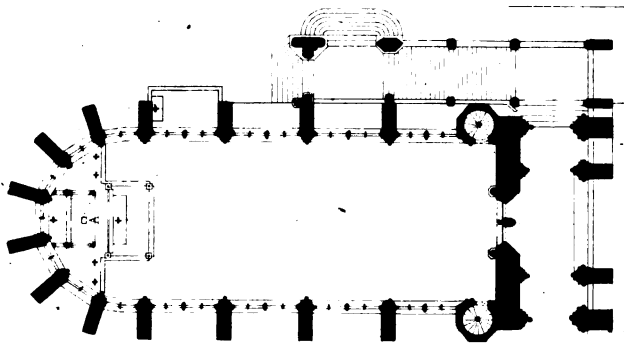
Plan du 1^{er} Etage.



Couvercle de la boîte trouvée sous le dallage du Sanctuaire de la St^e Chapelle de Paris
et contenant un Cœur

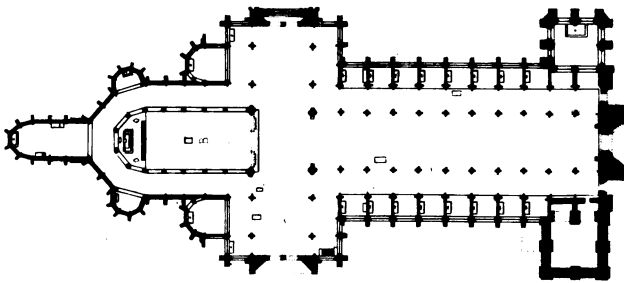
100. 100. 100. 100. 100.

ST CHAPELLE DE PARIS.



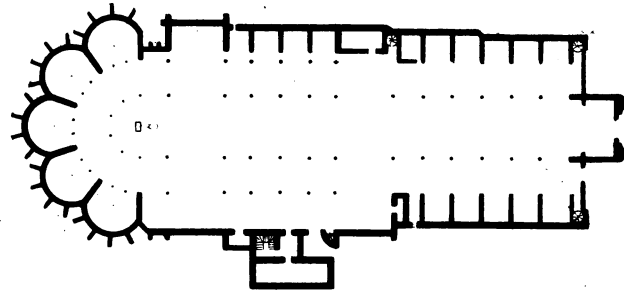
A Emplacement d'un Cœur.
troué le 4 Mai 1875

CATHEDRALE DE ROUEN



B Emplacement du Cœur de Charles V.

EGLISE DES CORDELIÈRES A PROVINS.



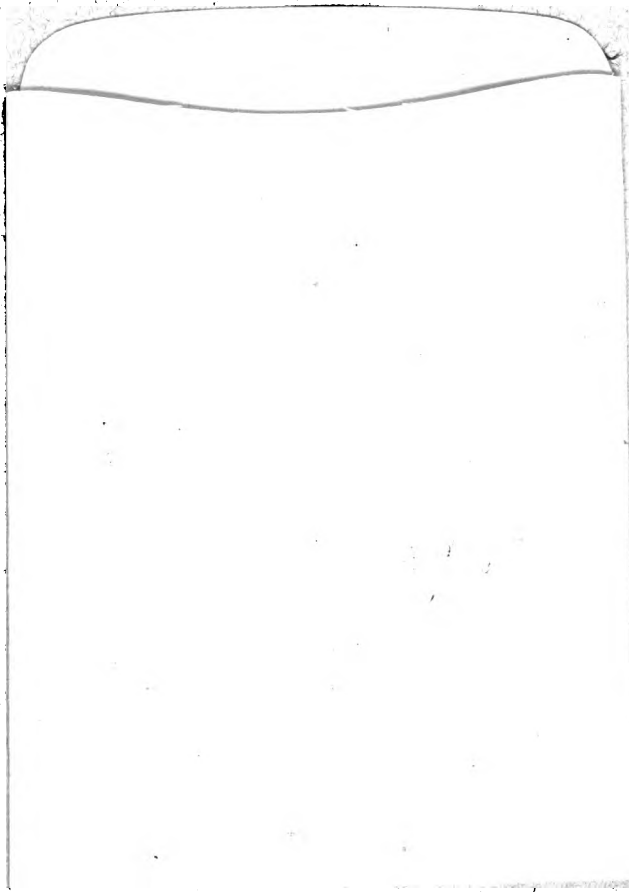
C Emplacement du Cœur de Thibault IV

con. Blanchard 1875

89095856175



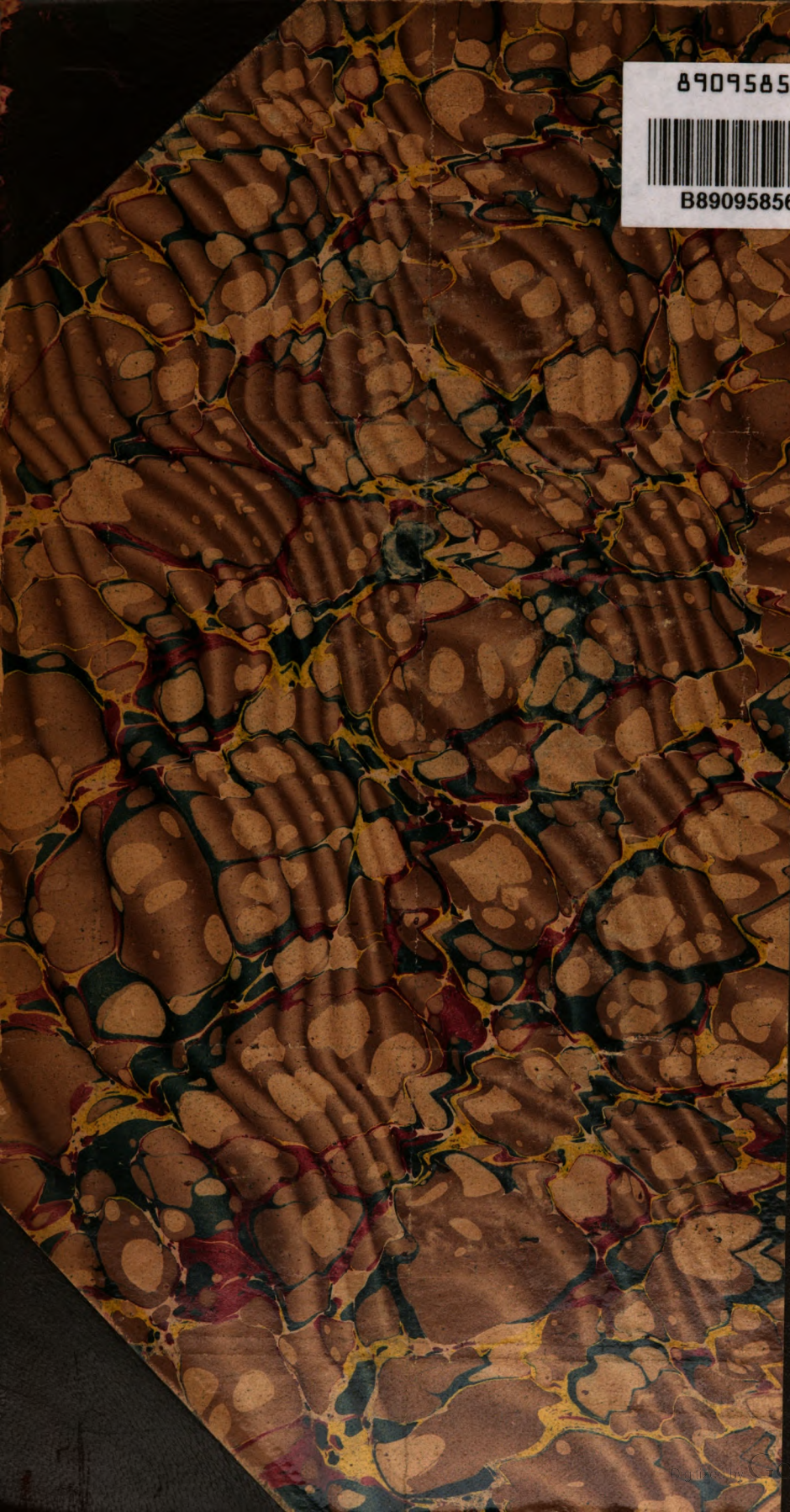
b89095856175a



89095856175



B89095856175A



DEC
DU
ST.

DE

LIB
UNIV